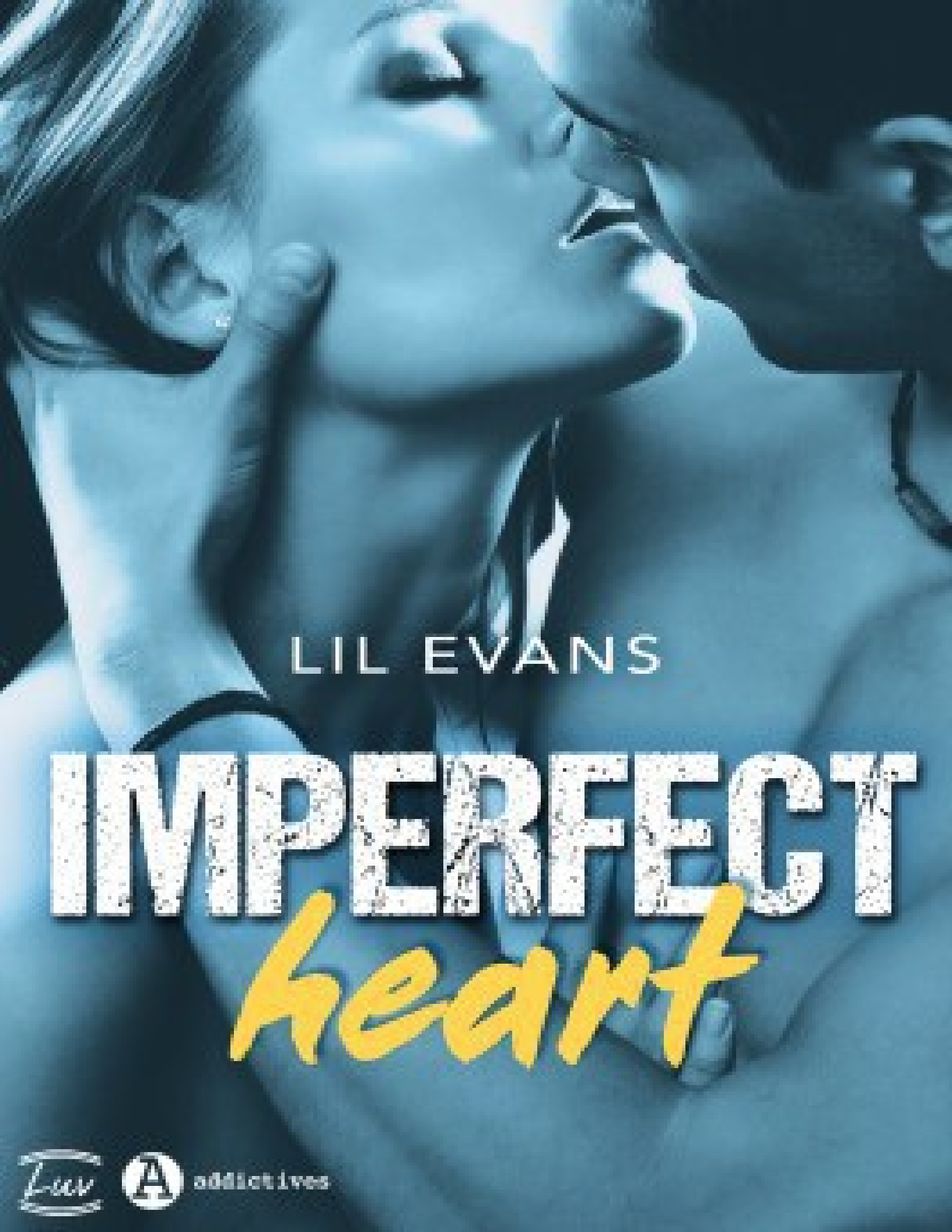

LIL EVANS
IMPERFECT
heart
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

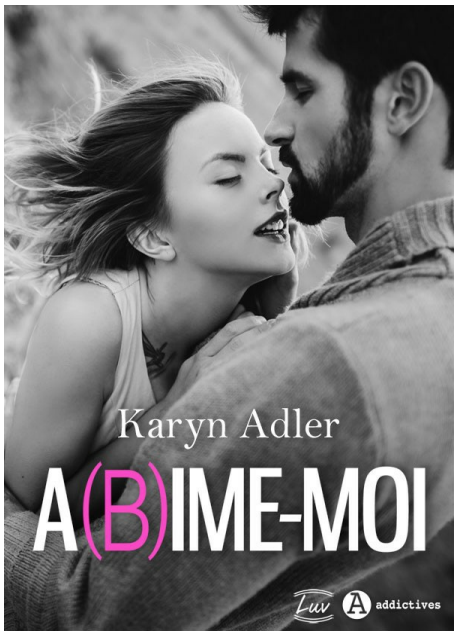
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Abîme-moi

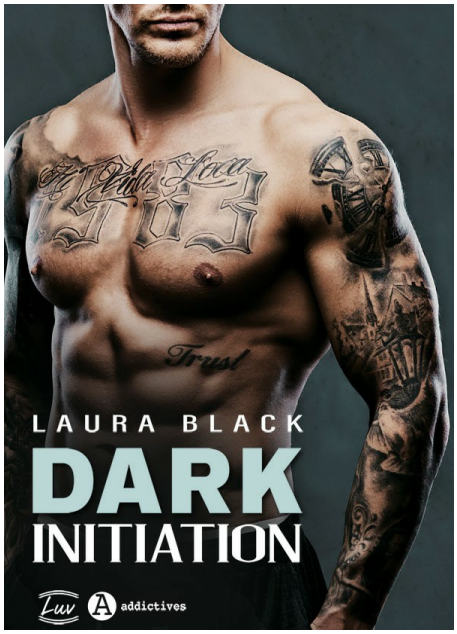
Lee fuit sa vie, son identité et ses démons. Brisée et méfiante, elle refuse de se lier à qui que ce soit. Son arrêt dans la petite ville d'Everness devait n'être que temporaire, mais elle se surprend à y poser ses bagages… pour un temps. Elle refuse de se pencher sur les raisons qui la poussent à le faire… des raisons qui semblent liées à Aiden. Le bad boy aux yeux d'orage l'attire autant qu'il l'effraie. Son seul regard promet autant de délices que de tempêtes, et Lee craint qu'en s'abandonnant dans ses bras, elle disparaisse complètement…
Et si ce n'était qu'ainsi qu'elle pouvait se reconstruire ?



Disponible :

Dark Initiation

Alexei est froid, méthodique et ne se laisse troubler par rien ni personne.
En tant que tueur à gages pour la mafia russe, les sentiments sont un fardeau et l'amour, une faiblesse.
Tempérance est associée dans une agence de détectives privés, forte et courageuse… mais aussi timide et réservée.
Quand elle rencontre Alexei lors d'une mission, elle succombe au charme de ses yeux d'orage et aux promesses de délices qu'il lui offre.
Seulement, rien ne se fait par hasard dans le monde d'Alexei, et elle pourrait bien être tombée dans le plus dangereux des pièges



Disponible :

Indecent Love

Au premier regard entre Sara, couturière discrète, et Jamie, aristocrate britannique, c'est le coup de foudre.
Seul bémol ? Sara est censée épouser le lendemain Nigel, militaire et… frère de Jamie !
Malgré la force des sentiments qui la submergent, Sara refuse de remettre en question son union.
Mais Nigel est envoyé d'urgence en mission, ce qui décale la cérémonie, et il confie Sara à son frère.
Forcés de cohabiter dans le manoir britannique, Sara et Jamie luttent. La tension et l'attirance se disputent à l'interdit, infranchissable.
Rompre une promesse n'a jamais été aussi sensuel…

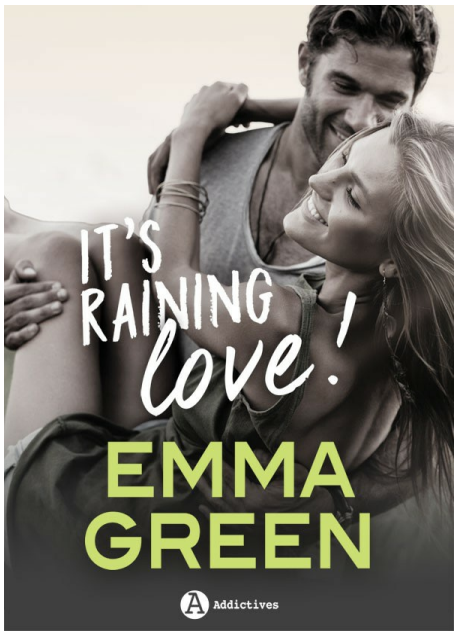
Disponible :

It's Raining Love !

En allant se mettre au vert dans la campagne anglaise, Pippa espère fuir les casseroles qu'elle traîne malgré elle : son foutu ex qui l'a larguée en direct sur un plateau télé, sa mère poule qui n'a de cesse de la couver depuis vingt-quatre ans, et sa tripotée de sœurs sur qui elle ne peut jamais compter.

Alors que l'actrice londonienne vit son pire cauchemar – isolée du reste du monde, les talons aiguilles plantés dans la boue jusqu'au cou –, elle rencontre le British le plus arrogant, le plus égoïste et le plus charming qui soit. Petit problème : ils ne peuvent pas se supporter. Gros problème : Alistair Blackwood lui demande de l'épouser, de tout plaquer et de s'installer dans son manoir d'aristo. Pour de faux, juste pour une sombre histoire d'héritage et d'ego.

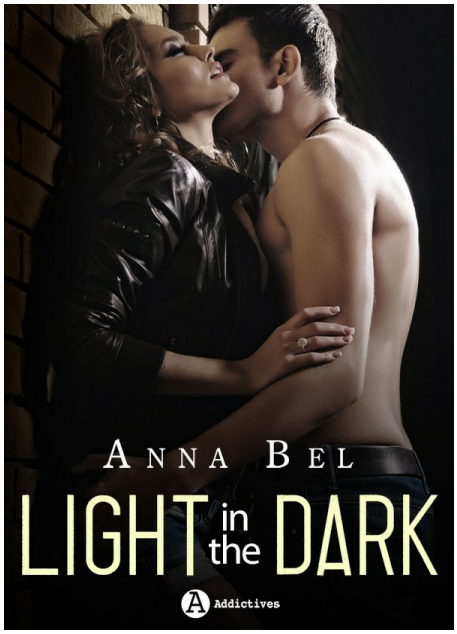
Une proposition qu'elle ne va pas pouvoir refuser…



Disponible :

Light in the Dark

Lexie n’aurait jamais dû croiser Jay.
Elle l’ignore, mais il protège un secret qui la brisera.
Il l’ignore, mais elle pourrait bouleverser ses plans de vengeance.
Un baiser, une nuit, et tout bascule…



Lil Evans

IMPERFECT HEART

Histoire intégrale

addictives

Chapitre 1

Rain

Super ! Non mais vraiment, j'ai la baraka d'un pêcheur manchot, pour le coup. Toutes ces nuits à prier pour que l'imbécile d'en face déménage… Quand il est enfin parti, j'ai pensé que l'univers m'aimait un tout petit peu. Ouais… Je me suis fourvoyée en beauté. Cet imbécile de cosmos m'a renvoyé en pleine figure non pas UN mais bien TROIS idiots ! Je n'arrive pas à y croire !

Je lance mon sac à main d'un geste rageur sur le canapé dont on voit à peine la couleur. Il est recouvert par quelques vêtements qui traînent pour former mon petit foutoir personnel.

Je soupire un grand coup, tentant de me calmer un peu, mais j'ai du mal à y parvenir. Il y a bien longtemps que je n'ai pas été dans un tel état de colère et de choc.

J'ai beau me sentir bien dans mon corps, dans ma vie, leur comportement m'a secouée. Pas seulement parce que leurs mots ont été violents, mais parce qu'ils semblent également ne pas se rendre compte à quel point ils peuvent bousiller une âme en la froissant aussi brutalement…

Dans ma poitrine, mon cœur bat beaucoup trop fort, et ce n'est pas bon du tout. D'habitude, ce genre de commentaires ne m'ennuie pas autant. Je suis habituée aux regards en coin, aux moqueries, et même si cela me touche parfois, il est rare que ça puisse entacher mon humeur. Avec la dure journée que j'ai eue au boulot, cependant, je suis un peu à fleur de peau. Ce qui risque d'avoir de grosses répercussions sur ma santé.

Je souffle un bon coup et essaye de retrouver mon calme et ma bonne humeur habituelle.

Avant d'agripper le flacon de médicaments sur la table basse et d'en avaler deux comprimés.

Mes palpitations se calment et je me détends en allumant la musique. Dieu bénisse Forget Gravity. Rien de tel que leur chanson « Fires at Night » pour m'aider à oublier tout ce qui ne va pas chez moi.

– Tu vas bien ? s'élève une voix douce et chantante.

Dans la cuisine, j'avise ma meilleure amie Tiana, plus communément appelée Ana, en train de préparer des bougies parfumées. Ana n'habite pas avec moi. Elle n'a même pas la clef de mon appartement, mais elle sait entrer par effraction n'importe où. Mettez cela sur le compte de son hyperactivité. Quand elle était petite, elle passait son temps à courir partout, à chercher mille occupations pour combler son esprit trop vif et son besoin de se dépenser. Les portes fermées ont été sa hantise jusqu'à ce qu'elle découvre comment s'en débarrasser… Du moins, c'est l'explication qu'elle donne toujours quand on lui pose la question.

La réalité est un peu différente, et elle n'aime pas en parler. Ana est claustrophobe et elle a travaillé dur pour tenter de maîtriser cette phobie. Savoir qu'elle est capable de sortir de n'importe quelle pièce en crochetant la serrure est sa façon à elle d'aller au-delà de cette peur irrationnelle d'être enfermée.

La première fois qu'elle m'a fait le coup d'entrer chez moi en mon absence, et de s'installer comme si tout était normal, j'ai eu un gros choc. La découvrir dans mon salon sans que je m'y attende m'a traumatisée. J'ai eu tellement peur en posant les yeux sur elle que je lui ai jeté à la figure tout ce qui me passait sous la main. Je l'ai prise pour un cambrioleur, un tueur en série, voire un Dalek, ces extraterrestres en armure qui veulent tout exterminer, surtout le Docteur… Désormais, je suis habituée. Et Ana aime bien venir ici pour faire ses bougies. Ou plutôt, elle n'a pas le choix. Sa mère est allergique aux huiles essentielles qu'elle utilise. Alors, à moins qu'elle ne se mette à les confectionner dans la rue, il ne reste que mon appartement comme solution, puisque je suis sa seule amie.

– Oui, ça va, réponds-je en la rejoignant.

Ana est très grande. Elle mesure près d'un mètre quatre-vingt-cinq là où je ne fais que cent soixante centimètres. C'est elle qui donne toujours ma taille en centimètres, elle trouve ça drôle car, d'après elle, cela fait très « nain de la Moria ». Et elle est mon Legolas. Sauf que c'est une femme, qu'elle a de longs cheveux chocolat, tout comme sa peau magnifique. Ses yeux sont sombres, également, et elle est mannequin.

Cela ne l'empêche pas pour autant de manger comme quatre. Elle est légèrement frustrée par son métier, alors elle compense en engloutissant tout ce qui lui passe sous les yeux. Moi je l'accompagne, bien sûr. Je suis son soutien moral et sa meilleure amie, alors j'aime être là pour elle. Surtout quand il y a de la glace au menu. Bon, je ne m'empiffre pas comme Ana, qui est vraiment impressionnante. Mais les jours difficiles, une petite sucrerie me remonte toujours le moral.

– Tu es sûre ? Tu as l'air triste, dit-elle en se détournant de ses mélanges.

Elle tire sur ma tresse pour me taquiner, et je la repousse mollement. Elle s'inquiète toujours trop pour moi.

Nous sommes amies depuis la primaire, quand j'ai dû aller vivre chez ma tante habitant en ville pour pouvoir me rendre à l'école, avant d'être en âge pour intégrer un pensionnat. Jamais un seul nuage n'a ombragé notre lien que je trouve unique et merveilleux.

– C'est bête mais… commencé-je. Non, rien.

Je ne dois pas me laisser piétiner par les émotions négatives. C'est un mode de survie que j'ai mis en place depuis longtemps, et qui, en plus, me va comme un gant.

– Parle ! m'exhorte Ana. Tu sais que ça te fera du bien.
– Hum… Je me suis fait insulter par les types d'en face, bougonné-je, un peu honteuse. Ils viennent

d'emménager et ils me détestent déjà.

Je ne suis pas honteuse à cause de mon surpoids. Je n'y peux rien et je me trouve tellement mieux dans ma peau avec ces kilos en trop, comparé à mon adolescence qui a été légèrement éteinte. En revanche, j'ai honte de m'être laissée démoraliser par eux. Après tout, des idiots, il y en a partout et, d'habitude, je ne les écoute pas.

– Je vois… répond-elle de ce ton sombre qui me donne toujours la chair de poule.

Il est synonyme d'ennuis pour quiconque s'en prend à quelqu'un qu'elle aime. Ana est le genre de fille surprotectrice, car elle sait elle-même ce que cela fait d'être harcelée, d'être prise à partie pour avoir eu le malheur d'être différente.

– Laisse tomber, tu veux. Je me moque de ce que ces gens pensent. Je ne les connais pas, ne souhaite pas leur donner leur chance, et en plus, je suis fatiguée. Je vais oublier toute cette histoire dans une seconde.

Même si cela signifie de prendre encore sur moi, je marcherai la tête haute jusqu'à ma mort.

– Alors pourquoi tu as l'air aussi perturbé ? demande mon amie.

Elle passe ses doigts aux longs ongles jaunes sur ma joue, avant de pincer ses lèvres charnues. Elle sait très bien que je me sens mal, et cela l'attriste. Je le vois au fond de ses beaux yeux.

– Ça a été dur au refuge aujourd'hui. Il y avait cet homme… Il avait tout perdu, sa famille, sa maison.

Je repense à ses traits tirés et aux larmes dans ses yeux. Sa façon de baisser la tête comme s'il pensait qu'il n'y avait plus aucune solution pour lui, pour qu'il continue à se battre pour vivre. Seigneur, mon cœur se fracture pour lui dans ma poitrine.

– Comme tous ceux qui vont là-bas, ma puce. Tu le sais, non ? souffle-t-elle d'une voix très douce.

Ana met la main sur mon épaule, et je ressens son amitié et sa compassion jusqu'au fond de moi. Je pose un instant la tête contre son bras et me laisse bercer par cette odeur de rose que dégagent ses bougies du jour. Mon amie me serre fort contre elle. Nous avons beau avoir toutes les différences du monde, être aussi éloignées physiquement, mentalement, moralement l'une de l'autre, nous nous aimons comme seules deux sœurs savent s'aimer.

Le refuge que je gère est un endroit où n'importe qui peut venir le temps d'une nuit, d'une semaine, d'un mois, pour se reposer et tenter d'affronter la vie d'une façon ou d'une autre. C'est un havre de paix pour mes locataires. Une façon pour eux de relâcher la pression et d'avoir quelqu'un vers qui se tourner quand rien ne va plus dans leur vie.

– Oui mais là, c'était différent. En général, il n'y a que les habitués. Je ne sais pas comment

expliquer ça, mais ils ont cette sorte de bonne humeur même s'ils sont au fond du gouffre. Ils se sont fait une raison. Lui, il venait juste de tout perdre et il était dévasté. C'était terrible. On l'a rassuré comme on a pu, mais je me sens imprégnée par tout ce mal-être. J'aurais tellement voulu le rassurer davantage. Je crois que quand il est parti se coucher, il n'avait plus aucune foi en la vie. Cela m'a bouleversée.

– Tu es trop sensible pour travailler dans cet endroit, je te l'ai déjà dit.

– Ce n'est pas une question de sensibilité, mais d'humanité. Ils ont été lâchés par tout le monde. Il faut bien que certaines personnes les aident.

Je me détourne d'Ana pour aller ouvrir la porte-fenêtre de la salle à manger. L'odeur de ses huiles essentielles me monte à la tête.

Mon appartement est assez petit. La cuisine est à gauche dans l'entrée. Face à elle, le salon, et derrière, la salle à manger ; le tout sans aucune séparation. Tous les murs sont occupés par des cadres, des étagères ou des posters que j'adore. À droite, dans le fond, trois portes débouchent sur une petite salle de bains et deux chambres mitoyennes. L'une des chambres est bien entendu la mienne, l'autre est réservée à Ana quand nous faisons des soirées pyjama.

Sous-entendu, soirées cocktails.

Ana ne s'entend pas avec ses collègues mannequins et préfère venir faire les *after* avec moi, dans mon petit appartement, plutôt qu'avec les garces qui lui font plein de sales coups, juste parce qu'elle est différente. Plus grande, plus drôle, et son sac à main est rempli de barres chocolatées. Les photographes la choisissent toujours en premier, et pour faire les unes car elle a une prestance incroyable. Ses yeux couleur café sont un peu trop grands, et ses cheveux crépus ont brisé plus d'un coiffeur. Ses lèvres très pulpeuses dévoilent un sourire blanc et des dents du bonheur. Son teint est lumineux et crémeux, d'une couleur riche comme un chocolat au lait de qualité.

Oups, quand je me mets à comparer Ana à du chocolat, c'est que j'ai un petit creux.

– Je vais commander des pizzas, lui dis-je, tu restes manger avec moi ?

Il est près de dix-neuf heures, et les quelques kilomètres que je fais tous les soirs à pied pour rentrer à la maison me mettent en appétit. Si je suis plutôt du genre cuisine saine, la fin de semaine plus lourde niveau travail me force régulièrement à manger tout prêt.

– Non, je dois rentrer, maman a besoin de moi. Mais on se voit à la maison dimanche, de toute façon ?

– Bien sûr.

Elle remballe en vitesse ses affaires avant de les ranger dans une grande mallette qu'elle dépose dans une des chambres, puis elle m'embrasse avant de sortir. Je l'accompagne jusqu'à l'ascenseur.

Le couloir aux murs peints en bleu ciel est désert et l'absence de fenêtre assombrit les lieux. Avec les nouveaux voisins que je dois à présent supporter, nous sommes dans les seuls appartements

occupés à cet étage. En général, je suis heureuse d'être aussi tranquille, mais ces derniers mois ne m'ont pas épargnée. Le précédent locataire passait son temps à chanter à tue-tête, jour et nuit. Et aujourd'hui, je crains le pire quant aux nouveaux arrivants.

– Tu as pris tes médicaments ? demande mon amie.
– Bien sûr…

Comme si je pouvais me permettre de ne pas les prendre !

– D'accord. Prends soin de toi et ne pense plus à ces idiots d'à côté. Je leur jetterai un sort !

Je ris, parce qu'Ana est ainsi. Complètement folle avec un côté adorable que j'admire. Et elle ne plaisante pas en disant cela, en plus !

Je suis à nouveau de bonne humeur, mais lorsque j'entends leur porte s'ouvrir, je ne peux m'empêcher de retenir mon souffle.

– Hé ! me lance l'homme aux cheveux roux-orange.

Il est vêtu d'un jean de marque et d'un débardeur qui dévoile des bras blancs comme des cachets d'aspirine. Ses grands yeux verts auraient pu séduire n'importe quelle femme s'ils avaient dégagé autre chose qu'un air condescendant et une méchanceté froide et incisive.

– Je devrais peut-être appeler la police, non ? me dit-il.
– Pourquoi ? demandé-je, affolée.

Va-t-il m'agresser ? Je veux reculer d'un pas, mais je suis figée par la terreur et par le regard qu'il me lance. Il avance vers moi. Sans s'arrêter.

– Il paraît qu'un des clowns du cirque s'est échappé, et je viens juste de le retrouver ! ricane-t-il.

Le rouge me monte aux joues. Je baisse les yeux, mon regard caressant mes bras recouverts de tatouages, ma tresse aux couleurs chatoyantes. J'aime chaque étincelle de couleur de ma personnalité. Aussi, je darde sur lui un regard aussi froid que le sien.

Je m'apprête à riposter lorsqu'Ana sort de l'ascenseur, dont je bloque les portes, et se poste devant moi, comme pour me protéger du voisin.

– Comment t'appelles-tu ? l'interroge-t-elle.

Elle vient de prendre son accent black le plus coloré, et je détourne le regard pour ne pas exploser de rire.

Ana n'a pas d'accent, en général. Mais lorsqu'elle joue avec ses origines, cela ne présage jamais rien de bon. Elle intimide toujours ses adversaires. Entre sa taille, sa voix rocailleuse et sa façon de bouger les bras, la tête, ils n'ont aucune chance. Elle est comme une panthère prête à l'attaque.

– On ne dit pas bonjour, ma jolie ? Je suis Kiran et je suis également certain qu'on va bien s'entendre tous les deux.

Seigneur, il lui sort un sourire ravageur qui est loin de déstabiliser mon amie. Ana est célibataire par choix. Elle met une main sur sa hanche, prend cette posture qui semble hurler « de quel droit un misérable avorton comme toi ose poser les yeux sur moi », puis elle lui dit quelques mots en créole louisianais, en agitant les bras dans tous les sens. Elle fait vraiment peur, là. Et lorsqu'elle s'approche de Kiran et qu'elle lui tire les cheveux, il commence à voir rouge.

– Non, mais tu es complètement cinglée ! Faut te faire soigner !

Ana parle toujours cette langue étrange. Elle n'en connaît que quelques mots, la plupart étant des insultes ou des phrases de politesse. Le mélange aurait fait rire n'importe quel passant comprenant un tant soit peu ce qu'elle dit.

Ensuite, elle fourre la touffe de cheveux roux dans son sac à main et sourit à Kiran qui est, à son tour, figé sur place.

– Je ne te permets pas de me parler sur ce ton. Et je t'interdis également de traiter mon amie comme tu le fais, gronde-t-elle.
– Va te faire voir.
– Je viens de te maudire sur dix générations, crétin. J'espère que tu vas souffrir, conclut-elle en le poussant dans l'ascenseur pour qu'il disparaisse de notre vue.

Je m'appuie sur le mur près d'Ana et la regarde avec de grands yeux.

– Tu y as été vraiment très fort ! lui dis-je.
– Il l'a mérité, réplique-t-elle sans aucune trace d'accent. Je déteste ce genre d'imbéciles. Je vais lui faire la pire poupée vaudoue de l'histoire de ce monde.
– Tu vas lui faire peur.
– C'est bien pour cela que je vais le faire. Allez, je dois rentrer.

Elle m'embrasse sur la joue et je retourne chez moi tandis qu'elle disparaît dans les escaliers. Ana et sa famille sont originaires de La Nouvelle-Orléans et ils sont très croyants, tandis que je suis athée et plutôt encline à me désintéresser de la religion. Je respecte cependant les croyances de tout un chacun. D'ailleurs, quand je me rends chez les parents d'Ana, je me sens toujours toute petite face à la surcharge de représentations religieuses qui alourdissent les murs. Les gris-gris sur les meubles sont effrayants, mais ne m'ont plus provoqué de cauchemars depuis mes 6 ans, jour où j'ai mis les pieds chez eux pour la première fois.

Nous habitons Odessa, au Texas, mais la culture néo-orléanaise est restée très présente chez eux. Ce monde leur manque. Leur petit univers, tout ce qui fait d'eux les gens qu'ils sont. Ce n'est pas facile d'être obligé de quitter son propre chez-soi pour des obligations qui ne nous plaisent pas forcément. Dans le cas de la famille LaRue, c'est pour le boulot. Le père d'Ana, Lasme, a trouvé un emploi d'ingénieur ici, au Texas. Il n'a eu d'autre choix que de déménager. C'était un peu avant la

naissance de leur fille, et c'était justement dans l'intention de pouvoir lui offrir une belle enfance, de jolis cadeaux, qu'ils ont tout plaqué pour venir ici. Malgré cela, Ana n'est pas une enfant pourrie gâtée. Sa simplicité la pousse davantage à apprécier les cadeaux du cœur, comme un moment en famille.

Dans mon cas, c'est par souci pratique que je me retrouve ici. J'ai laissé mes parents à leur ranch dans les terres texanes pour me rapprocher de la ville et de l'hôpital. C'était plus facile pour moi.

Ils me manquent terriblement. À longueur de temps, même. Tout comme le contact avec les animaux, la proximité de la nature, et aussi les cow-boys sexy employés du ranch, il faut l'avouer.

Une fois la porte refermée, je m'y adosse et envoie un rapide texto à ma mère pour lui dire que tout va bien, sous-entendu : je suis toujours en vie. Elle m'a appelée dans la journée mais je n'ai pas eu le temps de répondre. Elle est probablement déjà en train de forcer mon père à acheter des billets de train pour venir ici et voir s'ils ne me retrouvent pas momifiée dans mon appartement.

Le temps de fourrer le téléphone dans ma poche et on frappe à la porte. Je sursaute. Pensant qu'Ana est revenue parce qu'elle a oublié quelque chose, j'ouvre à la volée, le sourire aux lèvres, et déchante rapidement en voyant l'un des types d'en face, posté sur le seuil, les mains dans les passants de son jean.

Il est jeune, à peu près le même âge que moi, donc dans les 26 ans. Ses cheveux sont noirs, coupés court et décoiffés de façon négligée. Son visage est bronzé, mais pas trop, rehaussant le noisette très clair de ses yeux, et sa mâchoire carrée est assombrie par une barbe de deux jours plutôt sexy. Carrément sexy, en fait. S'il n'avait pas été aussi stupide, il m'aurait donné des palpitations. Au lieu de cela, je garde la tête haute et referme la porte.

Il a beau être canon, je ne suis pas d'humeur à entendre ses insultes.

– Attends ! dit-il d'une voix très douce alors que je recule dans mon appartement.

Il retient la porte, et moi, mon souffle. J'ai tout de suite l'impression que cet échange va être déterminant pour nos relations de voisinage, alors je prends sur moi pour être aimable. Et puis, je suis incapable de le quitter des yeux ou de lui hurler d'aller au diable. Quelque chose, dans le timbre chaud de sa voix, dans son expression contrite, me force à écouter ce qu'il a à dire.

– Quoi ?

Viens-je d'aboyer ? C'est possible. Et cela ne semble pas l'ennuyer. En fait, il a même l'air de savoir qu'il le mérite.

– Je m'excuse. Pour les deux idiots qui me servent de colocataires. Et pour mon attitude aussi.

En fait, il a été le seul à ne rien dire, alors je ne lui en veux pas trop.

– Pourquoi ?
– Je n'ai rien fait pour les arrêter, alors que j'aurais dû. Je m'appelle Aedan.
– Rain.

Je le fixe un instant. Il semble sincère, mais bon, je suis du genre à trouver des excuses à tout le monde et pour n'importe quoi. Je n'arrive pas à voir le mal chez les gens, parce que la vie est trop courte pour se soucier du mauvais. Je le sais plus qui quiconque au monde.

– Je suis ici pour te demander pardon, alors… Est-ce que je suis excusé, Rainbow ?

Un petit sourire timide se dessine sur ses lèvres. Elles sont charnues, idéales pour… Mince, idéales pour embrasser ! Comment puis-je penser cela de cet illustre inconnu ? De ce… type stupide qui me sert de voisin ! J'espère au moins qu'il ne se mettra pas à chanter et à jouer du bongo dans le couloir à deux heures du matin, comme le précédent locataire du 601.

– Pour que tu le sois, il va falloir que tu me prouves ta bonne foi. Et ce n'est pas en m'appelant « Rainbow » que ça va arriver, rétorqué-je en haussant mes sourcils pâles.

Et cette fois, je lui claque réellement la porte au nez.

– Comment faire, alors ? crie-t-il à travers le battant.

Je me renfrogne en maudissant sa ténacité, même s'il vient de me faire rire. Et je n'ai pas ri de toute la journée ! Cette petite pause dans la morosité de ce vendredi me fait beaucoup de bien. D'un seul coup, je me sens détendue. Tous les problèmes, tous les soucis, toutes les peines dont j'ai été témoin et la fatigue que j'ai accumulée semblent s'évacuer, et je me retrouve apaisée. Comme Ana me l'a dit quelques minutes plus tôt, je suis trop sensible. Sensible aux autres, aux événements, à tout ce qui m'entoure, au point de parfois avoir du mal à respirer quand je suis face à mes amis du refuge. Pourtant, je lutte chaque jour pour que le bonheur, celui que je ressens et que je veux semer au vent, vainque et m'accompagne au lit chaque nuit quand je vais me coucher.

– Débrouille-toi ! réponds-je de la même façon.
– D'accord. Laisse-moi une heure ! Je suis sûr que tu ne me résisteras pas davantage.

Il peut toujours y croire.

Je souris et vais dans ma chambre pour chercher des vêtements propres.

Sur mon grand lit couvert de draps blancs, une grosse flaque noire fait tache. Je m'assieds près de Dixon, le doberman de ma grand-mère, et je lui gratouille le ventre quand il se met sur le dos.

Ma grand-mère est partie en maison de retraite depuis un an. Elle n'avait plus la force pour s'occuper d'elle-même depuis quelques années déjà, mais refusait de voir son chien partir en chenil. Elle a pleuré si fort, le jour où elle a compris qu'elle ne pourrait pas rester dans sa maison plus longtemps, que cela m'a fait de la peine. Si j'avais compris sa détresse plus tôt, je lui aurais proposé

de prendre Dixon chez moi bien avant. Je ne savais pas qu'elle ne luttait que pour lui. Elle est désormais heureuse, là-bas, et je vais parfois la voir avec le chien. Mais Dixon est très vieux, et plus très mobile, alors je rends visite à ma grand-mère toute seule, en général. Toutefois, de temps en temps, le cabot reprend du poil de la bête.

J'aurais voulu pouvoir le sortir plus souvent mais il passe ses journées au lit, fatigué d'avoir dormi toute la nuit. Heureusement, j'ai un grand balcon d'où il peut profiter de l'air frais quand il le souhaite. Pour aller faire un somme, par exemple. Ou pour aller dans sa litière. Oui, je lui ai appris à en utiliser une.

Après une énième caresse à mon chien, j'attrape mes vêtements et passe à la salle de bains. Le temps file à une vitesse fulgurante tandis que je m'occupe de moi-même en musique. La pièce a beau être petite, elle est très fonctionnelle et le moindre millimètre carré est utilisé.

À droite de la cabine de douche se trouve la machine à laver au-dessus de laquelle le placard à linge s'élève jusqu'au plafond. N'étant pas très grande, j'ai besoin d'un escabeau pour accéder aux étagères les plus hautes. Ou de ma meilleure amie.

Le meuble de lavabo prend presque toute la longueur du mur, et mes produits de beauté, ainsi que tous mes vernis à ongles, sont éparpillés dessus. Au moins, les toilettes ont leur pièce à part, sinon je n'aurais même pas eu la place pour me changer.

J'enfile mes sous-vêtements puis un débardeur blanc rayé de rouge avec une jupe noire et montante. Mon style vestimentaire est tout aussi extravagant que mes cheveux. Je mets ce qui me plaît, quand j'en ai envie et sans me soucier de ce que les autres pensent. Ce petit truc du « on n'a qu'une seule vie » est mon unique leitmotiv.

Quand je sors de la salle de bains, je coupe la musique et remarque que cela fait pile une heure que le voisin est venu s'excuser. Je suis presque sûre qu'il ne reviendra pas, aussi j'allume la télé et me prépare pour le nouvel épisode de la dernière saison de *Doctor Who*, ma série préférée. Si je l'avais loupé à cause de l'autre idiot, j'aurais pu aller jusqu'à demander une poupée vaudoue à Ana rien que pour le punir ! Heureusement, je suis tranquille à la maison, ce soir.

Je mets la bonne chaîne et je vais me préparer un cocktail, avant de réceptionner la pizza que j'ai commandée en ligne. L'odeur du fromage et des épices me fait monter l'eau à la bouche. Étant seule ici avec Dixon, je m'autorise à la manger sans couverts, jouant franc jeu avec la pâte et la sauce tomate.

Bien sûr, j'ai à peine eu le temps d'avaler la première bouchée et de m'en mettre plein les doigts qu'on frappe à la porte.

– J'arrive ! hurlé-je en me précipitant vers l'évier pour me laver les mains.

J'ouvre et découvre, sur le palier, le jeune homme brun aux incroyables yeux noisette, le sourire aux lèvres.

– Salut, je m'appelle Aedan et je suis ton nouveau voisin. Je pense qu'on ne se connaît pas encore ?

Sa voix grave fait vibrer en moi quelques cordes sensibles. Même si son sourire n'est pas tout à fait innocent, il lui va à merveille. D'autant que ses joues légèrement rougies, quand il pose un regard délicat sur moi, rehaussent son teint doré. Je suis persuadée qu'il est d'origine sud-américaine.

Je souris à mon tour. Alors il veut se la jouer première rencontre… Tant mieux, je préfère effacer de ma mémoire la première fois que je les ai vus, lui et ses potes.

– Salut, réponds-je. Je suis Rain et tu tombes au pire moment, déploré-je en pinçant les lèvres et en lui faisant un regard de chien battu.

En effet, j'entends à la télé les pubs qui annoncent le début de mon épisode.

Loin de se démonter, Aedan sourit en coin et penche la tête sur le côté pour m'observer. Je sens mes joues rosir légèrement sous son regard implacable. Pour autant, je n'ai pas l'impression qu'il se moque comme ses amis l'ont fait un peu plus tôt.

– Tu n'as même pas quelques secondes pour que je t'offre ces petites bricoles pour me faire pardonner ?

Il tend la main devant lui. Il tient deux paquets emballés dans du papier bleu. L'un est rectangulaire et de taille respectable, l'autre est tout petit et mal empaqueté.

– Des cadeaux ?
– Oui. Pour m'excuser au cas où, dans un futur plus ou moins proche, mes colocataires se comportent mal à nouveau. Tu sais comment sont les gamins à qui on laisse trop de liberté…
– Laisse-moi te dire une chose, Aedan, si tes colocataires me cherchent encore des misères, il te faudra beaucoup d'autres cadeaux pour les excuser.

Il rit et rive son regard au sol.

– Tu me laisses entrer ? demande-t-il soudain avec une moue ravageuse.

Je prends une inspiration trop profonde. Cet homme va signer ma perte, je le sens. Je ne sais pas pourquoi il se comporte de façon aussi gentille avec moi, d'un seul coup, mais le simple fait qu'il m'aide à oublier ma journée désastreuse le rend attachant. J'ai soudain besoin de lui, ce soir, comme d'une bouée de sauvetage. Je me pousse pour le faire entrer chez moi. Je jette un œil à l'écran plat. Les pubs passent mais, heureusement, mon Docteur n'est pas encore là, ce qui me laisse quelques minutes supplémentaires pour avoir un semblant de vie sociale.

– Allez, ouvre tes cadeaux, je suis impatient de voir si tu vas les aimer.

Je déballe d'abord le petit. Il s'agit d'un porte-clefs en forme d'arc-en-ciel, aux couleurs

chatoyantes comme mes cheveux et terminé par deux petits nuages duveteux en pilou.

– J'ai tout de suite pensé à toi en le voyant, déclare Aedan d'une voix rauque.

Il passe une main à l'arrière de sa nuque, puis dans ses cheveux noirs. Il semble gêné. Un peu mal à l'aise. Pourtant, à sa façon de hocher la tête quand je serre le bibelot entre mes doigts, je sais qu'il est ravi d'avoir si bien choisi.

Car à la vérité, je suis plus qu'émue.

Je déteste que l'on m'appelle Rainbow. Toutefois, venant de lui, d'un seul coup, je le prends comme un gage d'amitié.

– C'est magnifique, merci ! murmuré-je.

Si nous nous étions connus depuis plus longtemps, je l'aurais pris dans mes bras.

J'ouvre ensuite le second paquet et crie un petit coup en découvrant une figurine Pop ! trop adorable de Sauron. Je suis tellement contente que je ne peux m'empêcher de le serrer contre moi, finalement.

Je me suis littéralement jetée dans ses bras !

Aedan m'enlace lentement, de façon un peu robotique, comme s'il ne savait pas y faire. Son étreinte est d'abord hésitante, puis franchement virile, me plaquant tout entière contre lui. Surprise, je laisse échapper un minuscule éclat de rire.

Bien sûr, Dixon arrive en entendant le bruit et ses instincts de mâle protecteur prennent le dessus. Il grogne, avançant d'un pas menaçant vers nous, et se met à aboyer. Le voisin recule, visiblement mal à l'aise, et je me dis que c'est la punition la plus cool du monde pour m'avoir laissée seule face à ses deux colocataires un peu plus tôt.

J'autorise Dixon à prouver qu'il est l'homme de la maison quelques secondes de plus avant d'intervenir.

– Dix, couché !

Le doberman baisse les oreilles, grogne une dernière fois vers Aedan qui est pétrifié, puis retourne d'un pas traînant dans la chambre.

– Impressionnant, ce chien, souffle mon invité, soulagé d'être débarrassé de lui.

Dixon est assez grand, mince, mais d'une stature robuste. Le plus effrayant est sans doute sa mâchoire puissante et son regard perçant lorsqu'il est énervé. C'est un chien de garde qui aime son boulot et qui est prêt à tout pour protéger ses maîtres, y compris sauter sur n'importe quel humain dont l'attitude ne lui plaît pas. En dehors de cela, il est doux comme un agneau.

Pour le moment, je suis complètement accaparée par mon cadeau et je ne vois pas qu'Aedan reste près de la porte, prêt à déguerpir au cas où mon garde du corps reviendrait.

– Oh, mon Sauron est tellement mignon ! Je l'adore ! m'exclamé-je.

Je vais le poser dans la bibliothèque au fond de la pièce, près de la fenêtre. Là, il prend fièrement place entre mes autres figurines : Hagrid, E.T., Daryl sur sa moto, Chandler Bing, Thorin, Tobias Fünke, Stitch et la perle de la collection : mon Dalek.

Pour trouver un peu de place pour mon nouveau jouet, je dois pousser légèrement ma veilleuse licorne du nom de Jinxx. Elle est trop mignonne, et comme la nuit va bientôt tomber, je me décide à l'allumer. Une douce lumière bleutée éclaire mon étagère, tous mes livres et, hum, les quelques poussières de-ci de-là que je fais semblant de ne pas voir.

– Comment as-tu su ? demandé-je d'une voix tremblante en posant le petit bonhomme avec ses nouveaux copains.

Je passe le bout de l'index sur les tranches colorées de mes livres, en caressant leur dos et en me remémorant, à chaque titre qui me passe sous les yeux, les émotions que j'ai ressenties en me plongeant dans ces univers merveilleux.

– Eh bien, quand tu as ouvert la porte tout à l'heure, j'ai vu que ton appartement était décoré de façon très particulière…

Je jette un œil autour de moi et grimace en rougissant. C'est vrai que je n'y suis pas allée avec le dos de la cuillère. Les murs sont tapissés de posters de films et de séries : *Le Seigneur des anneaux, the Walking Dead, Harry Potter, Star Wars, Firefly, E.T.* se battent pour la place. Sans compter ma décoration qui n'a rien de féminin. J'ai une seule et unique plante en pot, et elle est en plastique. Le reste consiste en des figurines Pop ! un peu partout et du merchandising chèrement acquis sur un site de vente aux enchères. Oh, et bien sûr, des vêtements éparpillés parce que je suis une catastrophe ambulante lorsqu'il s'agit de ranger.

Je regarde Aedan, toujours grimaçante. Son grand sourire rieur me rassure.

– Tu me prends pour une folle, c'est ça ?
– Non, pas du tout. En fait, nous avons exactement les mêmes goûts, m'apprend-il.

J'éclate de rire avant de me perdre dans le doré de ses yeux. Il est charmant, si l'on met de côté ses amis stupides et notre première rencontre pimentée. Sa bouche est grande, agrémentée de lèvres appétissantes et qui arborent presque perpétuellement un sourire en coin. Ses sourcils et ses cils sont noir charbon, rehaussant son regard franc, et il est habillé de façon décontractée, avec un tee-shirt bleu tout simple et un jean un peu large, laissant entrevoir la bande élastique d'un boxer noir. Mince, c'est vraiment super sexy, mais mon cerveau n'y est pas. Il pense à un autre homme.

Un homme à la classe folle et au sourire aussi charmeur que celui d'Aedan.

– Puisque nous sommes sur la même longueur d'onde, je suppose que tu ne m'en voudras pas de te mettre à la porte. Mon Docteur m'attend bien sagement et j'ai l'intention de lui être totalement dévouée pour la prochaine heure.

Le générique de la série résonne déjà à mes oreilles, me rendant plus brusque que je n'aurais dû l'être.

J'ouvre la porte et patiente quelques secondes le temps qu'il comprenne.

Son regard se tourne vers la télévision et son sourire s'efface.

– Oh, c'est le tout nouvel épisode ! Je ne voulais pas le louper, mais les gars ont réquisitionné la télé pour ce soir. Tu me raconteras tout ? demande-t-il, sérieux.

Il enfonce les mains dans ses poches, baissant encore un tout petit peu son pantalon. Son expression concentrée sur ma réponse rend son regard intense, si intense que je cesse de respirer un instant.

J'ouvre la bouche.

Je suis vraiment trop sympa…

– Tu veux le regarder avec moi ? proposé-je au lieu de le virer sans ménagement.

Son sourire en coin refait surface. C'est indéniablement la chose la plus attirante qu'un homme puisse faire.

– Volontiers, approuve-t-il, et je referme la porte en vitesse.

J'attrape le carton de la pizza que je mets sur la table basse puis je me jette sur l'un des coins du canapé. Après l'avoir débarrassé de quelques vêtements, bien sûr, et peut-être même d'un soutien-gorge.

– Allez, viens ! lui dis-je en voyant qu'il ne bouge pas. Si tu me fais rater la moindre seconde, je ferai de ta vie un calvaire !

Il s'installe à l'autre bout du sofa et son visage se rive à la télé. Ses joues sont un peu rouges, et il me jette sans arrêt des petits regards, comme s'il pensait que nous allions nous sauter dessus. Sûrement pas, mon gars ! Nous ne nous connaissons que depuis deux heures !

Et puis le Docteur, quoi ! Pas pendant un épisode inédit. Une rediffusion, encore, ça pourrait passer…

– Au fait, tu peux te servir de la pizza. Elle vient d'être livrée. Et il y a de l'eau au frais dans le frigo.

Moi, je ne suis plus là pour personne.

– Merci.

Il se penche en avant et saisit une part. Le silence s'installe entre nous pour ce nouvel épisode fascinant. Bien sûr, les pages de pubs trop nombreuses à mon goût me permettent de me sustenter et de faire visiter les lieux à Aedan. Il évite soigneusement la chambre où Dixon est installé et ronfle comme un bienheureux. Je me moque à peine de lui. Il a le droit d'être effrayé par les chiens, mais le mien est un ange.

– Tu n'as pas à avoir peur du doberman. Il n'attaquera que si je lui demande, lui dis-je.
– C'est rassurant. Je parie cent dollars que tu l'as appelé comme ça à cause de Daryl.

Daryl Dixon est mon personnage préféré de la série *The Walking Dead*, soit dit en passant.

– Je ne te donnerai pas cent dollars, mais tu as raison. À la base, c'est le chien de ma grand-mère et il se nomme Banjo. Mais je ne pouvais pas me résoudre à l'appeler ainsi.

Aedan rit et nous nous installons à nouveau dans le canapé pour la dernière partie de l'épisode.

Quand il est terminé, un autre commence. C'est une rediffusion, cette fois. Celui qui me fait le plus peur. Saison une, épisode neuf, et cet enfant traumatisant avec un masque à gaz fixé sur le visage et qui appelle sa maman. Je ne remarque pas que je me rapproche petit à petit d'Aedan tant je suis apeurée. Ce n'est que lorsqu'il pose le bras sur mon épaule pour me réchauffer que je me rends compte de mon attitude.

– Désolée, soufflé-je en me tournant vers lui, surprise.

Je suis recroquevillée au creux de son bras, dans le noir, les yeux levés vers lui. Les siens baissés vers moi. Nos bouches si proches que nos lèvres auraient pu s'effleurer.

Son sourire en coin s'évapore quand nos visages se rapprochent, tandis que je bouge. Il me regarde alors de haut en bas, les yeux brillants, sérieux. Ma poitrine dans mon décolleté et mes jambes nues avec cette jupe courte ne semblent pas lui être insensibles.

– Je… euh… suis un peu collante quand je regarde des trucs qui font peur, me justifié-je.
– Pas grave, arrive-t-il à dire malgré tout.

Je détourne les yeux, honteuse de mon comportement. Encore plus de ne pas m'être éloignée de lui tout de suite. Et je termine l'épisode collée contre lui, sa main sur mon épaule nue et la mienne sur son genou que je serre à chaque fois que je suis effrayée.

Quand la soirée touche à sa fin, je saute hors du canapé et j'éteins la télévision avant d'allumer la lumière, coupant court à cette intimité lourde qui s'est abattue sur nous si rapidement qu'elle m'a fait tourner la tête. Je suis un peu nerveuse car je n'ai pas vraiment l'habitude de me retrouver seule avec

la gent masculine autre part qu'au refuge, mais Aedan ne paraît vraiment pas s'en faire.

Il s'étire, les yeux fermés, et semble ravi de sa soirée.

Aussi, je me détends et détache mes cheveux, comme tous les soirs. Je passe les doigts dans ma tresse pour la libérer et j'ébouriffe mes mèches multicolores.

Aedan se lève doucement du canapé puis me regarde faire. Il est fasciné par les multiples couleurs qui illuminent mes cheveux. Par ma tenue moulante et sexy. Je me sens un peu gauche sous ce regard si intense.

– J'ai passé une très bonne soirée, merci Rainbow, annonce-t-il calmement.
– Moi aussi.
– Si ça te dit, je peux passer te dire bonjour demain. On pourrait aller faire un tour pour que tu me montres la ville ? s'enquiert-il.

Ses grands yeux qui me dévisagent sous ses cils sombres me font chavirer.

– Je suis désolée, demain je travaille, balbutié-je.

Je n'ai plus de week-ends depuis longtemps, mais j'aime trop mon emploi pour que cela me gêne.

– Oh, je comprends. Tu… Tu fais quoi, comme boulot ?
– Je m'occupe d'un refuge pour personnes sans domicile fixe. On y sert de la nourriture, on les héberge et on essaie d'être disponibles pour tous ceux qui souhaitent simplement avoir quelqu'un à qui parler. Ce genre de choses.

Aedan écarquille les yeux, comme s'il ne s'attendait pas à entendre cela.

– C'est un choix de carrière vraiment impressionnant, souffle-t-il.

Je souris. Je suis heureuse de pouvoir apporter un peu de chaleur aux gens qui en ont besoin. Je ne changerais de métier pour rien au monde. Même s'il est payé une misère, ce n'est pas grave : mon appartement m'a été légué par un oncle, donc je n'ai pas de loyer. Et mes frais d'hôpitaux sont payés par mes parents qui ont insisté pour les prendre en charge. Comme je ne voulais pas qu'ils se sentent coupables pour ma maladie, j'ai accepté à contrecœur de les laisser payer et, de ce fait, je ne dépense presque rien de mon salaire.

– Si tu veux, tu peux venir avec moi. Je commence à neuf heures, le samedi, et je termine à treize heures puisque je fais aussi le dimanche. Ensuite, on pourrait sortir.

Il réfléchit et semble se poser plein de questions.

– Je ne te force à rien, hein. Que ce soit clair, tu n'es pas obligé de m'accompagner.
– En fait, j'en ai très envie. Je n'ai rien à faire demain, de toute façon.

– Super. Sois là à huit heures.

Je le reconduis sur le palier, ce qui est très galant de ma part, même s'il habite en face de chez moi. Alors que nous nous regardons en chien de faïence, la sonnerie de l'ascenseur bipe. Il m'embrasse rapidement sur la joue puis s'engouffre chez lui. Je suis persuadée qu'il veut me faire rentrer plus vite chez moi au cas où l'un de ses camarades arriverait. Mais je sens qu'Ana est là.

L'odeur de ses huiles essentielles est bien distincte.

Elle s'avance vers moi, lentement, l'air réticent, les mains dans son dos.

– Tout va bien ? demandé-je, inquiète, avant de faire le reste du chemin pour la rejoindre.

Ses joues se colorent, donnant à sa peau une jolie teinte que je lui vois souvent.

– Ana, qu'est-ce qu'il se passe ? Tu m'angoisses ! dis-je.

J'imagine des dizaines de scénarios catastrophe, et elle s'empresse de me rassurer.

– Tout va bien, je t'assure. C'est juste que…

Elle me montre alors ses mains. Au creux de ses paumes se trouve une grosse poupée vaudoue affreusement moche. Et glauque. Le tissu pâle est ponctué de fils noirs. Les yeux se trouvent être deux boutons de taille différente. Ils ont la même teinte verte que ceux de Kiran. Les cheveux roux qu'elle lui a arrachés sont cousus sur le sommet de sa tête disproportionnée, et sa bouche est formée de petites croix noires.

– Ana ! m'indigné-je.
– Je ne pouvais pas laisser passer ça, Rain ! Il t'a manqué de respect !
– Ana, dis-je plus calmement.

Mais elle n'en fait qu'à sa tête. Elle pose la poupée sur le pas de la porte, toque trois fois de manière brusque, puis, en étouffant son rire, s'engouffre dans mon appartement. Elle me tire à elle, ferme doucement à clef et se poste devant la porte.

Je la bouscule alors, et, hilare, regarde par le judas. C'est Kiran qui a ouvert ! Quelle chance ! Il observe le couloir. À droite. À gauche. Son visage est tout rouge et il a l'air en pleine panique. Il se penche pour ramasser la poupée et la laisse tomber, sous le choc.

Son premier réflexe est de venir frapper à ma porte. Il est furieux. Ana prend ma place au judas avant que je n'entende distinctement Aedan parler.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il à son colocataire.
– Regarde ce que le clown et sa copine ont fait !

Je peux l'imaginer baisser les yeux vers la poupée. Imaginer la terreur dans son regard. Je retiens

un rire. Même si Ana croit dur comme fer à ses petits rituels, il n'en va pas de même pour moi. Pourtant, à la simple pensée de Kiran effrayé par une poupée de chiffon, j'en ai les larmes aux yeux tant c'est hilarant.

– Rainbow n'y est pour rien. J'ai passé la soirée avec elle et je viens tout juste de la quitter. Elle était à la douche quand je suis parti, ment Aedan.

Il me couvre ! Je suis abasourdie…

Je reprends la place d'Ana et regarde les deux hommes perplexes. Je ne les distingue pas très bien, car le couloir est sombre, mais je suis ravie de constater que la poupée fait effet.

Finalement, Kiran la ramasse et s'enferme chez lui.

– C'était super ! dis-je en rigolant.
– Mais j'ai loupé tout le spectacle ! répond-elle, déçue. J'aurais voulu le voir en train de paniquer…
– Eh bien, ça ressemblait un peu à cela, annoncé-je.

Puis j'imite l'expression stupide de Kiran, prenant bien soin d'avoir l'air aussi bête et ridicule que possible. Ana quitte mon appartement sur la pointe des pieds, toujours amusée, et je peux enfin aller me coucher.

Je souris, seule dans ma chambre, et je ferme les yeux.

Je n'avais pas passé de soirée aussi agréable depuis très longtemps. Et je suis aux anges.

Chapitre 2

Aedan

Je ferme la porte et je m'engouffre dans mon nouvel appartement. J'aurais voulu sourire de la petite blague de la voisine. Je n'ai pas le cœur à cela.

Une douleur atroce me tiraille les organes dès que je vois Jesse se lever du canapé et courir vers moi. Kiran est déjà à mon côté. Prêt à entendre mon histoire.

Cette douleur, je la reconnais tout de suite. C'est celle de la trahison que j'ai si souvent expérimentée en décevant tout le monde autour de moi, de mes parents d'adoption aux directeurs des nombreux foyers que j'ai fréquentés. Et je sais également que je ne la ressens qu'en présence de mes frères, ceux qui me poussent vers la mauvaise pente sans jamais se poser de questions.

Je m'adosse au mur derrière moi, les mains dans mon dos. Je ne veux pas que mes tremblements soient l'objet de nouvelles railleries. Ou de questions.

Kiran est le premier à parler.

– Alors, tu as conclu ?

Son expression oscille entre dégoût et fierté.

– Non, lâché-je d'un ton sec.
– Qu'est-ce que vous avez fait toute la soirée, dans ce cas ? ajoute Jesse, déçu.
– Rien, grogné-je en les poussant tous les deux.

Je veux me diriger vers ma chambre, mais Kiran m'attrape par le poignet et enfonce ses ongles dans ma peau. Je fais volte-face, les poings serrés, et je le regarde avec haine. Ma colère est une amie qui me hante et me calme. Je l'enfouis sous des tonnes d'émotions toutes plus virulentes les unes que les autres, alors qu'elle tourbillonne en moi et revient sans cesse, ces derniers temps, pour se fracasser contre mes côtes…

– Comment ça, rien ? Tu devais te la taper pour gagner le pari !

La seule chose qui compte, désormais, c'est de gagner du temps. Assez de temps pour qu'ils se lassent de ce jeu débile et oublient l'existence de la petite voisine. La jeune femme a été si timide, entre mes bras, que cela m'a donné envie de vomir à la seule idée de me jouer d'elle. De la blesser.

Rainbow est le genre de personne avec qui tout est facile. Son amitié, elle me l'a offerte en une seule seconde, alors que j'ai frappé à sa porte pour lui faire du mal. Malgré moi, malgré le fait que

j'exècre lui mentir, je dois jouer ce jeu malsain jusqu'à ce que tout se calme entre elle et eux.

– Tu penses vraiment qu'elle va coucher avec le premier venu ? Il faut le temps que je me la mette dans la poche. Et vous n'avez pas donné de date butoir à notre jeu, donc ce n'est pas la peine de me mettre la pression. J'aime jouer, et quand je le fais, c'est dans les règles de l'art. Maintenant, fichez-moi la paix, je vais me coucher.

– Tu t'es pris un râteau, c'est ça ?

– Va te faire voir, Jesse.

Je claque la porte de ma chambre et m'affale sur mon lit. Je plaque les mains sur mon visage et lâche un râle misérable.

Ce que je fais avec Rainbow est mauvais, dans tous les sens du terme. Me rapprocher d'elle pour gagner un pari ? Même si c'est pour la protéger de ces deux abrutis, cela me fait mal jusqu'au plus profond de ma poitrine.

Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher de lui proposer un rendez-vous, dès demain.

Pourquoi ?

Parce que j'ai aimé être en sa présence et parler avec elle de toutes ces choses que nous semblons adorer tous les deux. J'ose à peine imaginer à quel point ce serait extraordinaire de regarder *Doctor Who* tous les vendredis avec elle. Voir toutes ces autres séries que nous aimons tant. Et rire ensemble en mangeant, installés au fond d'un canapé. La simplicité de cette soirée passée à deux m'a… transformé. J'ai apprécié cela.

Merde, un salaud comme moi n'est pas censé se sentir aussi bien en la présence d'une personne profondément gentille comme Rainbow. Et si je la cassais ? Et si j'effaçais toute sa douceur rien qu'en la côtoyant ?

Non, ce serait impossible. On ne peut pas briser ce genre de personne. D'ailleurs, même les insultes de Kiran et Jesse n'ont pas semblé la heurter autant que je l'aurais cru. Et j'en suis plus qu'heureux. Je n'aurais pas voulu que la jeune femme aux cheveux chatoyants et au sourire dévastateur s'attriste à cause de deux idiots.

Je ferme les yeux.

Je suis déjà fatigué d'être ici, avec les mêmes personnes qui me tirent vers le bas, mais dont je ne peux me séparer. Ma chambre, aux murs désespérément blancs, est vierge de toute décoration. Il y a un lit au milieu, ma valise remplie de vêtements, une table de nuit et un réveil que je réglerai plus tard.

Mes quelques cartons s'entassent dans un coin. Ils contiennent toute ma vie. Les feuilles de cours que j'ai conservées. Mon diplôme dont je suis fier. Des fringues trop chaudes pour cet État ensoleillé. Le vent frais me manque déjà. Ce soir, la température de la chambre avoisine les trente

degrés, et mon tee-shirt moite me colle au torse. J'ai été obligé de lancer la climatisation, et le ronflement qui en résulte ne m'aidera pas à trouver le sommeil.

Je regarde un instant autour de moi. Même en prison, les cellules sont mieux décorées. J'ai l'impression d'être dans une chambre stérile. Il me faudra arranger un peu cette pièce, si je ne veux pas finir en dépression.

Mes yeux se referment, j'aurais voulu pouvoir m'endormir à l'instant où le noir s'épaissit derrière mes paupières, mais j'en suis incapable.

Parce qu'au fond de moi, je suis plus qu'impatient de retrouver Rainbow demain matin. Et même si cela énerve la jeune femme, je ne me résoudrai jamais à l'appeler Rain. Pour moi, la pluie a une connotation triste et grise, alors que Rainbow est pétillante et vive. Très belle, même, avec son visage rond et enjoué, ses yeux d'un bleu encore plus clair que le ciel, ses cheveux multicolores que j'aurais voulu caresser quand elle s'est collée à moi.

Sa poitrine est une véritable œuvre d'art, soulignée dans son débardeur moulant, et ses jambes sont agrémentées d'un tatouage qui assombrit sa peau ; me faisant saliver à l'idée de découvrir où il s'arrête. Bon sang, depuis qu'elle est arrivée dans le couloir cet après-midi, je n'ai fait que penser à ses jambes charnues terminées par des talons sexy.

Sur son bras droit, la jeune femme arbore un autre tatouage. Une aquarelle d'un cheval au galop, dans des tons indigo qui ressortent magnifiquement sur sa peau blanche. Fantasmant sur cette chair douce et délicate, je me prends à imaginer combien d'autres œuvres d'art sexy recouvrent son corps… A-t-elle également des piercings ailleurs que dans les joues, aux oreilles et à la lèvre ?

Seigneur, je suis proche de la crise cardiaque à cet instant… Si je continue à l'imaginer s'effeuillant devant moi, la nuit va être douloureuse.

Comment vais-je bien pouvoir me sortir de cette situation, de ce pari, tout en sachant que je n'ai qu'une seule envie à l'heure qu'il est, à savoir : revoir Rainbow le plus vite possible…

– Je vais tout foirer ! m'indigné-je face aux ombres de mes propres cauchemars, au milieu de cette chambre sans vie, sans lumière.

Le sommeil finit par l'emporter tard, cette nuit-là, et dès que le soleil pointe à la fenêtre, je me réveille.

De bonne humeur, une première !

Je prends une douche en vitesse puis je passe à la cuisine, non sans jeter un regard exaspéré à Kiran et Jesse qui dorment dans le canapé, leurs manettes Wii toujours dans les mains.

Énervé de voir que la table est couverte de saletés, j'ouvre le couvercle de la poubelle et me fige en découvrant une petite poupée affreusement laide à l'intérieur. C'est le jouet que Rain a déposé

devant chez nous la veille. Je la sors, la pose sur l'étagère à épices, avant de remplir la poubelle des emballages qui jonchent la cuisine. Je comprends pourquoi Rain voudrait effrayer Kiran. Pourtant, je ne la vois pas tellement s'adonner à ce genre de farces. J'ai beau la connaître à peine, ce n'est pas son genre… Il me faudra tirer cela au clair dans la journée.

J'attrape mon paquet de céréales dans l'un des placards et claque la boîte sur la table à manger dans l'espoir perfide de faire peur à mes amis. Cela réveille effectivement mes colocataires en sursaut et je masque mon sourire vengeur en prenant une grande cuillerée de mon petit déjeuner.

– Oh, désolé, les gars, dis-je en me tournant vers eux tandis qu'ils grognent. Je n'avais pas vu que vous étiez là.
– Bon sang, Dan, j'ai bien failli avoir un arrêt cardiaque ! T'es malade ou quoi ? Qu'est-ce que tu fous debout à cette heure-ci, de toute façon ?
– Je dois sortir, Jesse. Je ne reviendrai sûrement pas avant ce soir.

Ce dernier se frotte les yeux et bâille outrageusement.

– Tu vas où ? demande-t-il enfin.
– En ville.
– Je viendrai peut-être avec toi si tu ne pars pas trop tôt.
– Non. J'y vais seul.

Kiran se lève du canapé, s'étire et me jette un regard suspicieux. Leurs vêtements sentent la transpiration, c'est une horreur. Ils ne se sont pas lavés ni changés depuis le déménagement. Et lorsque l'on passe du nord du pays à un État où il fait plus chaud que jamais, il y a des règles d'hygiène et de savoir-vivre à respecter !

– Seul ?
– Oui…
– Je rêve ou tu es en train de nous mentir, Dan ? me taquine Jesse. Tu y vas avec la voisine, c'est ça ?
– Non…

Mais les deux hommes ont déjà deviné juste. Beuglant de façon ridicule comme un animal en rut, ils viennent me taper le bras avec assez de force pour laisser une marque et ils s'installent près de moi à table. Kiran attrape une poignée de céréales à main nue qu'il fourre dans sa bouche avant de boire du lait au goulot. Je masque un rictus dégoûté.

– Tu as lancé ton grand plan pour la mettre dans ton lit. On est trop fiers de toi, mec. Si tu avais fait machine arrière, Jesse m'a dit hier qu'il aurait pris la relève. Ce fumier n'a pas confiance en toi, alors que tu bosses dur apparemment.
– Ouais, réponds-je simplement. Je me démène pour ce pari.

Kiran se lève et se dirige vers l'évier avant de pousser un hurlement de terreur. Il attrape la poupée vaudoue posée sur l'étagère et nous la montre. Il a le visage complètement rouge et les yeux

exorbités.

– Je l'avais mise à la poubelle ! beugle-t-il. Je l'avais mise à la poubelle ! Lequel de vous deux l'a sortie ?

– Pas moi, dit Jesse en levant les mains en l'air.

– Pas moi non plus, déclaré-je en haussant les épaules. C'est quoi ton problème avec ce truc ? On dirait que tu vas t'évanouir. Ce n'est qu'une poupée, pas Chucky, l'enfoncé-je un peu plus.

Soudain, le visage de mon ami perd toute couleur. Ce n'est peut-être pas la fameuse poupée du film d'horreur, mais pour Kiran, c'est tout comme !

– C'est… C'est cette folle, là ! La voisine. Et sa copine ! Elle m'a jeté un sort parce que je l'avais soi-disant traitée de clown. Et hier soir, on a frappé à la porte. Quand j'ai ouvert, il y avait ce truc sur le sol, explique-t-il à Jesse. La sorcière ! Elle m'a maudit ! Les mecs… Je suis maudit !

Jesse éclate de rire.

– Tu es ridicule, lui dit-il.

Kiran est surtout très croyant. Bien sûr, il a toujours soutenu qu'il finirait en enfer et qu'il en deviendrait le roi. Aujourd'hui, il ne joue plus les malins. Qu'il blesse les autres est une chose, mais de se faire prendre à son propre piège ne lui plaît pas.

Ravi de ce petit coup du sort, je débarrasse mes affaires, bois un verre d'eau et je sors sans un mot de plus. Dès que je franchis le seuil et que je referme derrière moi, étouffant le bruit de mes colocataires, quelque chose semble s'apaiser dans ma poitrine. Cette tension qui ne me quitte que rarement… Mon humeur, aussi, qui ne fait que s'adoucir lorsque je frappe à la porte d'en face et qu'à peine une seconde plus tard Rainbow m'ouvre.

Elle est vêtue d'une robe bleu nuit très moulante et décolletée, avec une fine ceinture noire et des sandales de la même couleur. Ses cheveux sont noués en une queue de cheval qu'elle porte sur le côté et qui pend sur son épaule gauche. Son maquillage est très simple et naturel, rehaussant sa beauté avec tant de force que je sens soudain mon désir exploser en moi.

Mon souffle se coupe quand elle sourit.

– Eh bien, bonjour à toi aussi, dit-elle en m'attirant gentiment pour me faire entrer chez elle.

– Euh… Oui, bonjour. Je suis désolé, je ne voulais pas paraître aussi bizarre, grimacé-je. Tu m'as ouvert si vite que j'ai été surpris.

Le mensonge du siècle. Je suis simplement ébloui par son sourire et ravagé par sa beauté.

– J'étais prête un peu en avance, alors j'allais venir te chercher. Si tu es d'accord, on peut y aller.

– Oui. J'ai hâte d'en découvrir un peu plus sur toi.

Elle rougit.

– Enfin… sur ton travail, je veux dire.

Nous faisons quelques pas jusqu'à l'ascenseur et j'appuie sur le bouton. Quand les portes s'ouvrent, nous entrons et sommes aussitôt rejoints par Jesse qui porte un sac dans une main, avec tous les cartons vides et déchirés que nous avons déballés hier.

– Hé, la grosse, dit-il en regardant Rainbow, tu ne devrais pas prendre les escaliers ? Ça te ferait du bien.

Je m'apprête à répliquer, mais la jeune femme est plus rapide que moi.

– Tu es malpoli et méchant.
– Ce n'est pas méchant quand c'est la vérité.
– Tu as quel âge ? demande-t-elle à Jesse, le sourire aux lèvres.
– 24, pourquoi ?
– Je ne sais pas… Je pensais que l'acné était un problème d'adolescents. C'est que tu ne dois pas encore être totalement un homme.

Jesse devient si rouge que même ses oreilles semblent en feu.

Il ouvre la bouche, mais aucun son ne sort.

Rainbow continue :

– Si tu ne veux pas qu'on souligne tes défauts, ne pointe pas ceux des autres du doigt. C'est grossier, même si c'est la vérité. Et personne n'est parfait, de toute façon. Alors pourquoi tu ne te mêlerais pas de tes propres affaires, la prochaine fois, au lieu de m'ennuyer, Jesse ? Tu vois, j'utilise ton prénom. Pourtant, comme tu m'as appelée « la grosse », j'aurais moi-même pu te qualifier de « boutonneux ». De « gros con » aussi, soyons francs. Mais apparemment, l'un de nous deux est civilisé. Alors, comment veux-tu que l'on procède, désormais, Jesse ? Tu continues à m'appeler par l'une des choses qui me qualifient et je fais de même pour toi ? Ou on commence à utiliser nos prénoms ?
– Va te faire foutre ! bafouille-t-il en sortant de l'ascenseur dès que les portes s'ouvrent. Tu me dégoûtes. Les gens comme toi…
– Comme moi ? le coupe-t-elle, indignée. Tu me respecterais davantage si j'étais mince, différente ? Ou si je ressemblais à une femme qui te fait envie, c'est ça ? C'est bien pour cela que je n'en veux pas, de ton respect. Je vais te dire un secret. Sous ces vêtements, sous cette peau, j'ai exactement le même squelette que le tien. À une chose près, peut-être, c'est que toi, tu n'as pas de cœur. Le mien est peut-être cabossé, mais au moins il ne me fait pas défaut. Tu ne te rends pas plus grand en rabaissant les autres, continue-t-elle. Tu ne fais que rester au niveau où tu es coincé, et il n'est pas très élevé.

Jesse me jette un regard furieux, comme s'il m'en voulait de ne pas être intervenu, et il disparaît.

Rainbow se renfrogne et attrape quelque chose dans son sac, qu'elle fourre dans sa bouche et avale tout rond. Je suppose qu'il s'agit d'un petit bonbon pour lui remonter le moral.

Outré comme je suis, et mal à l'aise, je ne pense même pas à attirer la jeune femme entre mes bras, pour lui susurrer qu'elle est belle, excitante et alléchante. Ses courbes me donnent envie de la caresser, et la douceur de sa voix doit être exquise lorsqu'elle jouit… Personne ne devrait avoir le droit de la juger, de la harceler de cette façon, simplement parce qu'elle est elle-même.

– Qu'est-ce que tu fais avec des imbéciles pareils, Aedan ? demande-t-elle d'une voix triste.
– Je… Je ne sais pas, en fait. Ils sont ma famille, tu comprends ?
– Oh, vous êtes frères ?
– Pas dans le sens où tu l'entends.

Nous sortons de l'immeuble et débouchons sur un vaste boulevard assez calme en ce samedi matin. Rainbow m'entraîne de rue en rue, n'ouvrant la bouche que pour me parler des bâtiments d'importance que nous croisons. J'apprécie qu'elle me laisse le temps de prendre mon courage à deux mains pour lui expliquer la relation qui me lie aux deux hommes. Ce n'est pas facile pour moi de me confier, mais elle a le droit de savoir pourquoi je reste avec ces personnes qui prennent un malin plaisir à torturer n'importe qui croisant leur chemin.

– Et ça, c'est la White-Pool House, dit-elle doucement en me faisant revenir sur terre. C'est le bâtiment le plus ancien d'Odessa. Il a été construit en 1887 et contient encore des meubles d'époque. On n'a pas le temps maintenant, mais, si tu veux, on pourra visiter l'intérieur en rentrant à la maison.

Il s'agit d'une bâtisse imposante en pierres rouges, de deux étages, très jolie et typique. Sur le côté se trouvent un petit moulin à vent et une citerne à eau tout aussi ancienne.

– Oui, ce serait vraiment génial.

Je pourrai passer un peu plus de temps avec elle, et moins chez moi. Cela m'enchante plus que tout.

– On pourra aussi aller voir la réplique de Stonehenge sur le campus de l'université, si tu es d'accord.
– J'adorerais ça.

L'enthousiasme de Rainbow est contagieux. La ville n'offre pas un luxe de culture et de lieux passionnants, mais elle sait sans conteste la montrer sous son meilleur jour.

Nous marchons encore quelques kilomètres et je souffle un coup.

– Si tu m'avais dit que c'était aussi loin, je nous aurais payé un taxi.
– J'aime bien marcher. C'est bon pour le cœur, et puis je me dis que ça entretient également mon corps, plaisante-t-elle.
– Il est très bien comme il est, je trouve. Et regarde-moi, je ne fais jamais de sport. D'ailleurs, je

suis presque sur les rotules, là, mais je fais bonne figure pour t'impressionner. Et en plus, je mange des saloperies à longueur de temps. Pourtant, je suis parfait, non ?

Rainbow rit et secoue la tête.

– Vraiment ? Alors montre-moi tes abdos, monsieur le fumiste.

Je soulève mon tee-shirt sur mon ventre plat qu'elle regarde avec une lueur amusée dans les yeux.

– C'est bien ce que je me disais. Je ne vois pas le moindre muscle. Et le fait que tu sois si essoufflé, même si tu essaies de le cacher, fait un petit peu pitié, Aedan.
– Tu es dure, Rainbow, très dure.
– Mais non, tu es très mignon comme tu es. C'est juste que tu ne me feras pas croire que ton style de vie me conviendrait aussi. Je ne suis pas une grande sportive, mais j'aime quand même me bouger un peu tous les jours.
– Tu es courageuse, c'est tout. Et maintenant, trouve-moi un banc où dormir le reste de la journée, sinon je vais mourir.

Elle éclate de rire et se tourne vers le bâtiment sur notre gauche.

– Tu es sûr ? Parce qu'on est déjà arrivés. Aedan, je suis heureuse de te présenter ce refuge, qui est mon lieu de travail.

Chapitre 3

Aedan

Je me tourne vers le grand bâtiment de briques à la large entrée aux portes vitrées. La devanture ne comporte aucune indication sur ce qu'est ce lieu, comme si Rainbow avait souhaité que personne ne puisse retrouver les gens qui y viennent. Ou qui souhaitent disparaître.

Il ne paye pas de mine non plus, et, contrairement à ce que je pensais, il n'y a aucun clochard faisant la manche devant. Pas même de canettes vides au sol et d'autres saletés évidentes.

– Tu as l'air étonné. Tu t'attendais sûrement à un lieu malfamé dans un quartier gangrené par la drogue, je me trompe ?

Je rougis et hoche la tête.

– Quelque chose comme ça. Désolé, je suis con.
– Non. On a tous nos stéréotypes. C'est juste que tes amis et toi en avez vraiment beaucoup plus que les autres.

Elle grimace et je lui attrape la main. Durant une seconde, nous nous figeons et nous dévisageons. Ses yeux bleus sont si clairs et perçants que je suis complètement déstabilisé. Mais pas assez pour faire le voyeur comme hier soir et laisser traîner mon regard sur elle et sur cette robe qui l'épouse comme une seconde peau. Non, je ne peux pas baisser les yeux… Si je le fais, je risque de baver tant elle est ravissante. Et si je me comporte de cette façon, elle me prendra pour le pire des losers.

Je me ressaisis et l'entraîne un peu plus loin du bâtiment, près d'un arbre qui borde la route. Le semblant d'intimité que cela nous fournit me donne la force d'avouer qui je suis vraiment. Enfin, en partie. Je ne pourrai jamais lui dire que je n'ai trouvé le courage de venir lui parler après notre première débâcle qu'à cause d'un pari stupide. Et honteux.

– Rainbow…

Elle pince les lèvres et me regarde d'un air mauvais.

Je recommence.

– Rain… Bow…

Je ne peux pas m'en empêcher. Sa personnalité haute en couleur vaut mieux qu'un simple « Rain ».

La jeune femme lève les yeux au ciel et capitule d'un soupir exagéré. Je souris. Puis retrouve mon

sérieux. Il est si difficile pour moi de me livrer… Jamais je ne l'ai réellement fait, de toute ma vie.

Il faut que je parle, maintenant… Ce silence entre nous est pesant, et chaque seconde défilant lentement saborde mon courage.

– Pourquoi as-tu mis une poupée vaudoue devant notre porte ? demandé-je pour m'octroyer un dernier instant avant qu'elle ne me déteste pour toujours.

– Ce n'est pas moi, répond-elle avec un sourire en coin et un air légèrement coupable. Mon amie Ana en voulait à Kiran pour la façon dont il m'avait traitée et elle lui a fabriqué une poupée à son effigie. Elle est très croyante. Je sais que je n'aurais pas dû la laisser faire, mais il a été tellement mesquin…

– Non, tu as eu raison. Il est à présent effrayé par ce bout de tissu, et ce n'est que le juste retour des choses. Kiran et Jesse, ce ne sont pas mes frères de sang, Rainbow. Et pourtant, ils représentent encore plus pour moi. Ils sont ma famille parce que…

– Non ! Tu n'as pas à te justifier, Aedan. Si tu n'en as pas envie, ne le fais surtout pas.

– Mais j'en ai envie, justement. Ils sont exécrables et c'est ce que je déteste le plus chez eux. Pourtant, je ne peux m'empêcher de les aimer, car ils sont les deux seules personnes que j'ai au monde. Nous venons de la même ville. En fait, on vient de la même famille d'accueil.

– Oh…

– Depuis tout petits, on est passés de foyers en centres pour délinquants. Parce qu'on est des petits cons, Rainbow. Nous n'avons aucun respect. Pour rien et pour personne. Ce qui est beau, on le détruit. Ce qui est cher, on le vole. On ne fait que le mal autour de nous.

Elle fronce les sourcils et serre ma main dans la sienne.

– Tu mens.

– Pardon ?

Je recule d'un pas, étonné qu'elle ne veuille pas me croire. Qu'est-ce qui lui prend de remettre en cause ce que je dis ? Je lui ouvre mon cœur, avoue tout de mon côté sombre et elle le prend de cette façon ?

– Non. C'est la vérité, insisté-je.

Je lâche sa main, me sentant soudain gelé de la tête aux pieds. J'ai appréhendé sa réaction, craignant qu'elle m'insulte et me dise de disparaître. Mais qu'elle se voile la face est tout aussi douloureux.

– J'ai volé de l'argent à des personnes âgées, à une dame innocente. J'ai détruit des œuvres d'art inestimables et très anciennes juste pour m'amuser. Non, pire. Pour passer le temps. Parce que je n'avais personne pour me dire de ne pas le faire. Pour me montrer ce qui est juste ou pas. Pas de parents pour me punir, mais une pseudo-autorité qui n'attendait que le chèque du gouvernement à chaque fin de mois. Je suis un homme qui n'a fait que détruire toute sa vie et qui souffre tellement de la solitude qu'il s'est accroché aux deux seuls êtres au monde qui ont toujours été là pour lui. Voilà

qui je suis, Rainbow. Je suis ce délinquant qui restera toujours attaché à ses frères, même s'ils sont… pires que moi.

– Bon, tu as fini ton petit discours maintenant ? réplique-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

– Qu'est-ce qui cloche chez toi ? Pourquoi tu ne veux pas me croire ?

– Je ne te connais pas, Aedan. Mais je sais que tu n'es pas comme ça. Tu es mortifié à chaque fois qu'un de tes amis s'approche de moi. Tu essaies de les remettre sur les rails sans même t'en rendre compte parce que tu détestes leur personnalité et que tu es très loin d'être comme eux.

– C'est faux.

– Vraiment ? Alors parle-moi un peu de cette œuvre d'art que tu as détruite. Comment ça s'est passé ?

– Euh… Je… J'étais dans cette maison, chez un type super riche qui était parti en voyage. Je buvais une bière dans le noir pour que personne ne soupçonne notre présence. Je parcourais la maison en regardant les tableaux aux murs. Les toiles étaient superbes, vraiment.

Je baisse la tête et mon cœur se serre en pensant à ce que j'ai fait.

– C'était une collection privée qui avait été léguée par le grand-père tout juste décédé et je me disais que cet homme était un putain de chanceux. Il était riche, il avait une famille, tout ce que je n'ai jamais eu. J'étais en colère.

– Où étaient les deux idiots pendant ce temps-là ?

– En bas. Moi j'étais à l'étage pendant qu'ils fouillaient la maison à la recherche d'argent liquide.

– Alors toi, tu n'en voulais pas, de cet argent ?

– En fait, non.

– Pourquoi tu étais là, alors ?

– Pour passer du temps avec Kiran et Jesse.

– Je vois. Qu'est-ce qui s'est passé, ensuite ?

– J'ai vu cette toile. Et je l'ai détestée tout de suite. Au fond du couloir, sur le mur face à l'escalier. Elle représentait un couple enlacé, s'embrassant sur un lit défait, et ça m'a rappelé à quel point j'étais seul.

– Et tu l'as détruite ?

– Non. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer, avoué-je. Il n'y avait qu'un seul petit rayon de lune qui la touchait, qui l'éclairait. Et l'œuvre était tellement belle, Rainbow, que je pouvais presque croire que ces deux amants étaient là, juste près de moi. La peau satinée de la femme semblait tellement réelle… Puis Kiran et Jesse sont arrivés derrière moi et ont ricané en me disant, hum… des insanités que je ne te répéterai pas.

– Et là, tu l'as détruite ?

– Toujours pas. Ils m'ont dit de le faire, mais je n'en avais pas envie. Vraiment, ce tableau, même si je le détestais, je le trouvais magnifique, et il me faisait rêver, un peu. Jesse m'a bousculé et il m'a dit que je n'étais qu'un idiot. Qu'ils n'auraient jamais dû m'emmener parce que je ne servais à rien. Et que la prochaine fois, ils iraient seuls pour s'amuser en ville. J'avais 15 ans. Je me suis senti mal. Tellement bête, aussi. Je ne voulais pas qu'ils me laissent seul, la fois suivante. Je ne voulais pas qu'ils m'abandonnent.

– Alors…

– Oui. J'ai tailladé la toile avec un couteau de cuisine. Je me suis acharné pour qu'ils voient à quel point je pouvais me révolter, à quel point j'étais torturé, tout comme eux. À la fin, il n'en restait que des lambeaux.

– Aedan… soupire Rainbow, raconte-moi ce qu'il s'est passé avec cette dame âgée dont tu m'as parlé.

– Non, c'est trop horrible.

– S'il te plaît, j'ai besoin de le savoir, termine-t-elle avec ce regard intense, libre de tout jugement.

– On…

Bon sang, que c'est dur ! Ma gorge est nouée et j'ai peur de dégoûter Rainbow. Mais elle a raison. Il faut qu'elle sache qui je suis.

– Nous sommes allés dans cette vieille maison un peu décrépite et que les gamins fuyaient comme la peste. On avait 16 ans. Tout le monde pensait que la demeure était hantée, mais nous, on savait qu'il y avait quelqu'un qui y vivait. Jesse pensait que la dame cachait un trésor et il a voulu y aller. J'ai tout fait pour les arrêter. Tout, je te le jure, Rainbow.

Revivre ces événements, c'est comme être marqué au fer rouge. Je sens encore la brûlure de la colère que j'ai ressentie envers mes amis, la morsure de mon dégoût pour ce que nous avons fait. Et j'ai plus honte que jamais de m'être laissé entraîner là-dedans.

– Tant que ça concernait des petits délits, qui impliquaient des propriétés ou des objets détruits, je pouvais encore essayer de dormir la nuit. Mais s'en prendre à des gens, Rainbow, je ne supporte pas ça. La façon dont ils te parlent, je te jure, j'ai envie de leur faire ravaler leur moindre parole. Sauf que je ne peux pas… Je suis un con, un minable, parce que je ne suis pas capable de leur faire face.

Sauf avec ce pari où pour une fois, juste une fois dans ma vie, je pourrai leur dire non et les faire rester à la maison sans qu'ils ne rejettent mon point de vue. Oh, je suis plus que minable, en fait.

– Et donc, on est allés chez cette dame. On a forcé la porte et on s'est introduits chez elle. Elle était bouleversée et effrayée, à peine capable de parler, de supplier. Ils l'ont traumatisée en la menaçant avec une arme à feu… Jesse la tenait en joue, Kiran fouillait la maison. Ils riaient. Elle pleurait. Ses doigts étaient crispés sur son fauteuil roulant… Et moi, j'étais complètement fondu dans l'ombre, en train de me demander ce que je foutais là au lieu d'appeler la police. Je n'ai pas bougé. Je ne suis qu'un lâche. Ils ont volé toutes les économies de la pauvre dame, puis on est repartis chez nous, dans une famille d'accueil qui nous avait tout donné. Je ne m'étais jamais senti aussi mal de ma vie. J'avais envie de vomir. J'en ai été malade durant des jours !

– Qu'est-ce que tu as fait, après ?

– Après… J'ai travaillé comme un dingue pour rembourser chaque centime volé, en mettant des enveloppes dans la boîte aux lettres toutes les semaines, pendant un an, accompagnées de mots d'excuses sur des pages et des pages. Je lui ai tout remboursé. J'ai payé pour ce que Kiran et Jesse avaient fait, mais j'ai du mal à vivre avec tout ça. De plus en plus de mal. Je ne pense pas pouvoir continuer à les suivre très longtemps, et ça me tue, parce que j'ai peur. Peur que le jour où je ne

viendrai pas, ils aillent trop loin. D'autant que le Texas applique la peine de mort. Je… Je ne pourrai pas supporter de les perdre. Je veux simplement qu'ils comprennent enfin que ce qu'ils font, c'est mal.

Rainbow s'approche de moi et passe les mains autour de mes hanches pour s'agripper à mon tee-shirt. Sa proximité m'enflamme instantanément et m'empêche de respirer. Je pose moi-même les mains sur ses épaules et enroule une mèche multicolore autour de mon doigt.

– Je peux te dire quelque chose, Aedan ?
– Oui. Tout ce que tu voudras. Tu peux m'insulter, me menacer de mort, je mérite tout ce que tu as à dire.
– Je pense… Je pense que tu es quelqu'un de bien. Je pense aussi que Kiran et Jesse se servent de toi et de ton amour pour eux pour te forcer à être comme eux, des hommes mauvais. Ils te manipulent en utilisant ta dépendance affective et ton désir d'avoir une famille, si bancale soit-elle, pour que tu ne les lâches pas, parce que ça leur plaît que tu t'avilisses pour eux.

Je souris et caresse la joue de Rainbow. Elle est douce comme un nuage. Et la tristesse et la crainte que je vois dans ses yeux me prouvent que j'ai raison à propos d'elle. Elle est la femme la plus attentionnée et bienveillante que je connaisse. Et je l'apprécie davantage pour cela.

Mes doigts passent sous son menton, puis ôtent une mèche indigo de devant ses yeux.

– Je sais déjà tout ça. Et je suis quand même incapable de les envoyer paître.
– Un jour, Aedan, tu trouveras quelqu'un qui te fera te sentir chez toi n'importe où tant que cette personne sera à tes côtés. Et ce jour-là, tu y arriveras. Tu arriveras à leur claquer la porte au nez et à construire ta vie comme tu l'as toujours voulu.
– Je l'espère.

Et si c'était toi ? me demandé-je alors, quasiment certain qu'elle pourrait changer ma vie pour toujours.

Rainbow m'attrape le bras sans ménagement et m'entraîne vers le refuge.

– Bon, ce n'est pas tout ça, mais maintenant on doit travailler !
– D'accord, d'accord, je te suis !

Je me mets à rire parce que, franchement, je m'étais attendu à ce qu'elle m'abandonne là, sur le trottoir, pour m'oublier à tout jamais. Mais non. Rainbow est bien plus que tout ce que j'imagine à propos d'elle. Plus adorable encore, plus drôle, plus magnanime.

Et puis merde, nous avons totalement les mêmes goûts pour tout ce qui touche aux films et aux séries télé… Elle est faite pour moi.

Je me sens bien, incroyablement bien quand je comprends ce détail.

Nous pénétrons dans le refuge et je suis saisi de voir à quel point l'endroit est lumineux. Le plafond du hall forme une verrière qui laisse entrer le soleil matinal s'affalant avec paresse sur un palmier intérieur. Les murs, de couleur blanche, sont égayés par des toiles abstraites aux oranges flamboyants. Face à nous, un ascenseur mène à trois étages. Une femme de ménage déboule de la porte de gauche, traînant son chariot, et nous salue chaleureusement.

– Bonjour les enfants.
– Bonjour Charlie. Je te présente Aedan. Il va nous aider aujourd'hui.
– Comme c'est gentil.

La femme, assez âgée, hoche la tête et prend l'ascenseur pour le premier étage. Elle a les cheveux gris assemblés en chignon au-dessus de sa tête et des vêtements de travail rose et blanc.

– Charlie travaille ici depuis longtemps. L'endroit appartenait à mon oncle, il est décédé il y a quelques années. C'était un philanthrope, un grand homme. Il m'a légué son appartement et, pour le remercier, j'ai accepté de m'occuper de cet établissement qu'il avait créé. Le legs prévoyait que je touche un salaire en travaillant ici. Au début, je ne voulais pas. J'avais un autre emploi et je venais ici seulement le week-end, bénévolement. Mais quand j'ai compris l'importance qu'avait cet endroit pour les gens que nous accueillions, j'ai quitté mon autre poste et je suis venue travailler ici à temps plein. Plus quelques extras.

Rainbow rit, le son emplissant le hall autour de nous et se réverbérant sur chacun de mes os. Je suis alors certain, à cet instant précis, que je garderai en tête ces quelques notes jusqu'à la fin de ma vie.

– Tu travailles combien d'heures par semaine ? demandé-je en me rapprochant subrepticement d'elle.
– Une soixantaine, parfois plus, parfois moins. J'ai des employés exceptionnels qui ne comptent pas leurs heures non plus. Il y a les femmes de ménage, les cuisiniers, les serveurs, plusieurs étudiants en psychologie qui viennent pour parler avec les pensionnaires, et des bénévoles qui aident pour tout ce qu'il y a à faire. Nous accueillons toutes sortes de personnes. Des jeunes qui fuguent, des sans domicile fixe, des gens simplement paumés et qui ont besoin d'un toit. Les seules règles sont qu'on n'amène ni drogue, ni alcool, ni prostituées. Eh oui, réplique-t-elle en voyant mon regard sceptique, j'ai été obligée de rajouter cette dernière suite à quelques incidents… assez chauds. Et traumatisants à mes yeux. Les pensionnaires ont de petites chambres à l'étage, avec un lit, une armoire, un bureau, et les douches sont communes. Ils peuvent trouver ici trois repas chauds ou froids par jour et de l'eau à volonté. Nous avons également un petit dispensaire ouvert deux fois par semaine grâce à des étudiants en médecine. C'est une grande communauté, en fait, même si je ne m'en rends pas toujours compte.
– Effectivement, c'est assez impressionnant. Et tu gères tout ça toute seule ?
– Non, j'ai de l'aide pour tout ce qui est administratif et pour la comptabilité. Mais au moindre problème, c'est vrai que tout me retombe sur le dos.
– Quel genre de problème ?
– Oh, tu sais, parfois il y a des clashs, et on est obligés de faire intervenir la police. Certaines

personnes, qui n'ont plus rien à quoi se raccrocher, peuvent devenir violentes. Mais on fait en sorte que ça n'arrive pas souvent en les calmant dès les premiers signes d'anxiété ou de colère.

J'adore voir qu'elle utilise le « on » pour parler de ses activités, plutôt que le « je ». Cela me prouve davantage qu'elle est la personne faite pour moi et pour calmer mes propres démons. Avec Rainbow, il n'y a pas de place pour l'égoïsme et la solitude.

Pour autant, je ne suis pas sûr d'apprécier qu'elle travaille dans un environnement où la violence semble exploser bien trop souvent à mon goût. Je grogne mais elle ne le remarque pas. Tant mieux. Je n'ai aucun droit d'avoir ce genre de pensées possessives à son attention. Pas quand je suis là, avec elle, juste pour remplir ma part du contrat avec mes colocataires.

Rainbow me fait signe de la suivre et elle m'entraîne vers la double porte coupe-feu à notre gauche. Un instant, nous sommes tranquilles et seuls au monde. L'instant d'après, nous arrivons dans une pièce immense et bruyante. Lumineuse. Où des dizaines d'hommes et de femmes parlent ou font la queue près des cantinières. Les murs sont peints en mauve et le soleil pénètre dans la pièce à travers des persiennes blanches qui rendent l'ambiance intime malgré la foule.

Dès que nous arrivons dans ce qui semble être une salle à manger géante, tout le monde se tourne vers nous et on salue la maîtresse des lieux d'un résonnant « bonjour Rain ».

La jeune femme sourit et leur répond :

– Bonjour à tous. Voici Aedan, qui va m'aider aujourd'hui.
– Bonjour Aedan ! entonne la foule.
– Bonjour, réponds-je timidement.

Puis ils retournent tous à leurs occupations.

– C'est l'heure du petit déjeuner pour tout le monde, alors on va aller aider M. Parker à servir. Ça te va ?
– Bien sûr.

Nous passons à la cuisine, dans le fond de la salle, où nous nous lavons les mains avant de mettre un filet à cheveux et une paire de gants. Rainbow glousse quand j'enfile un tablier rose. Certes, j'aurais pu choisir le noir, le bleu ou même le gris, mais celui-ci me faisait de l'œil.

– Le rose me va bien au teint, déclaré-je. Tu ne trouves pas ?
– Si. Il te va à ravir.

Rainbow revêt elle-même le tablier noir et, avant qu'elle ne puisse refuser, je l'aide à le nouer dans son dos. Je me penche légèrement, humant l'odeur fleurie de son shampoing puis je m'écarte d'elle.

– Te voilà prête.

– Merci, rougit-elle.

Sans que je ne puisse m'en empêcher, je lève lentement la main et caresse son bras, là où l'aquarelle chevaline marque sa peau de couleurs incroyables, descendant jusqu'à son poignet.

La jeune femme baisse les yeux et suit le chemin emprunté par mon index sur cette chair soyeuse et exquise.

– Souvenir de ma vie d'avant, murmure-t-elle, la voix pleine de regrets.
– Tu étais un cheval dans une vie antérieure ? demandé-je pour la faire sourire.

Cela ne manque pas. La tristesse disparaît de ses beaux yeux, immédiatement remplacée par de la fierté.

– Non. J'étais cowgirl.

Elle se met à faire tourner un torchon en l'air, en poussant un cri discret et hilarant.

– Mes parents possèdent un grand ranch au cœur du Texas. Je me suis longtemps occupée du bétail quand j'étais jeune et que je rentrais pour les vacances.
– Tu as des boots et des shorts sexy ? Dis-moi que tu possèdes également des chemises à carreaux avec ces énormes décolletés comme…
– Dans les films pornographiques ? se moque-t-elle. La réponse est non. Pas de chemise à carreaux, ni de minishort. C'est un travail difficile qui nécessite qu'on se protège. Mais je n'ai plus le temps de retourner au ranch, de toute manière. Et ce tatouage… c'était une façon pour moi de ne pas perdre de vue qui j'étais. Qui j'ai été, avant d'arriver dans cette ville.
– Et qui étais-tu, Rainbow ?
– J'étais…

Elle rougit et détourne le regard. Je fais un pas vers elle, son corps frôlant le mien. Mes yeux cherchant les siens.

– J'étais… différente, voilà tout. Tout le monde change, Aedan. Certains en mieux. D'autres…

Elle laisse sa phrase en suspens ; il est inutile de la terminer. Je sais très bien à quel point certains hommes peuvent empirer avec l'âge.

***

Durant près d'une heure trente, nous servons et resservons toute une foule de personnes aussi différentes les unes que les autres, mais qui ont un seul point commun : la gratitude qu'ils ressentent à l'égard de Rainbow. La jeune femme semble gênée par les remerciements qu'ils lui lancent tous, comme si tout ce qu'elle faisait était normal. C'est loin de l'être, je le sais mieux que quiconque. Peu de personnes au monde ont une telle volonté d'aider autrui et Rainbow fait figure d'exception.

Vers dix heures trente, la foule est déjà plus éparse et les cuisiniers remballent la nourriture.

– Nous faisons en sorte que les petits déjeuners soient pris à heure fixe, entre six et neuf heures en semaine, et un peu plus tard le week-end, pour que les pensionnaires ne soient pas désorientés. Et pour que nos cuisiniers aient le temps de préparer le repas du midi sans devoir s'inquiéter de refaire des omelettes, du bacon ou de la salade de fruits.

– Je comprends.

Nous terminons notre service et passons une heure à nettoyer avant d'aller nous installer à une table près des fenêtres où nous nous retrouvons seuls, assez éloignés des autres pour parler en toute tranquillité.

Il ne reste plus que trois hommes assez âgés dans la salle. Ils arborent tous une barbe grise et un sourire édenté. Près d'eux, deux femmes rient et se reposent l'une sur l'autre, comme deux sœurs. Si leurs sourires sont sincères, leurs regards semblent las, et leurs visages portent de nombreuses rides malgré le fait qu'elles ne soient que dans leur petite quarantaine.

– C'est Molly et June. Elles se sont enfuies d'un foyer pour femmes battues de peur que leurs maris ne viennent les y trouver. Elles viennent d'Alaska. Elles ont fait tout le chemin à pied jusqu'au Texas.

– Incroyable !

– Oui. Les gens qui trouvent le courage, la force de venir demander de l'aide sont des battants.

– Toi aussi, en quelque sorte. Tu te bats pour eux et pour leur bien-être. C'est admirable.

– Merci, répond-elle timidement. Et toi, alors, tu débarques ici mais d'où viens-tu, exactement ? Où as-tu joué les délinquants juvéniles ? se moque la jeune femme.

J'aurais pu avoir honte qu'elle sache qui je suis en réalité, mais je n'arrive pas à me sentir gêné quand elle me regarde avec toute cette tendresse. La jeune femme est habituée à fréquenter ces gens qui ont vécu des traumatismes. Qui ont également, peut-être, une histoire tout aussi sombre que la mienne. Elle ne les juge pas. Ne me juge pas. Il est si simple de la côtoyer que je regrette déjà que les heures, les minutes, les secondes s'écoulent entre nous comme un fossé qui nous séparera une fois la nuit tombée.

– Je dois te citer toutes les villes ou on passe directement aux États pour aller plus vite ?

Nous éclatons de rire en même temps.

– J'étais dans le nord du pays, principalement dans le Maine, lui apprends-je. On a fait nos études là-bas, avec les gars. Des études d'économie. Eux ont trouvé un travail dans une banque, ils seront traders à partir de lundi, ce sera leur premier jour. Moi, j'ai été accepté comme professeur de sciences économiques et je commence également lundi pour les cours de rattrapage des élèves.

– C'est génial pour toi ! Je suis très contente.

– Je suis un peu angoissé, je ne te le cache pas.

– Pourquoi ? s'attriste Rainbow.

– J'ai peur que quelqu'un découvre que j'ai un casier. Dans ce cas, je risque d'être renvoyé, et ça, tu vois, j'aurai vraiment du mal à l'accepter.

– Tu as un casier très lourd ?

– Oui, mais il ne contient que mes délits en tant que mineur, donc il ne devrait jamais tomber entre les mains de qui que ce soit. Disons que, quand nous étions enfants, nous avions vraiment cette envie de narguer la police, qui nous est passée en grandissant. Ensuite, nous étions un peu trop doués pour nous faire attraper.

J'en ai mal au ventre rien que d'en parler.

Rainbow hoche la tête.

– J'ai peur d'être aussi mauvais enseignant que je ne suis un être humain exécrable.

– Ne t'en fais pas pour ça. Je suis sûre que tu seras un professeur génial. Tout comme l'homme que tu es, termine-t-elle d'un ton très doux.

– Deux jours, et je le saurai.

– Qu'est-ce qui t'a fait venir ici, au Texas ?

– L'envie de m'éloigner d'une partie de ma vie… Je voulais aller m'enterrer en Alaska, loin de tout. Kiran et Jesse n'ont pas voulu. Ils ont choisi le Texas par hasard. Et cette ville par un hasard encore plus grand !

– Vraiment ?

– Oui. Grâce à une partie de fléchettes sur une carte des États-Unis, m'amusé-je.

Tandis que nous parlons de nous et de tout ce que nous aimons, Rainbow et moi retournons servir le déjeuner lorsque la salle se remplit à nouveau. Le temps passe tellement vite que je suis surpris quand nous sortons enfin du refuge, remarquant qu'il est déjà quinze heures.

– Tu vois, les heures supplémentaires, on les fait sans s'en rendre compte, m'indique la jeune femme.

– Oui. Mais c'est un travail qui enrichit l'âme, je trouve. Je suis heureux que tu m'y aies emmené aujourd'hui.

– Tu peux revenir demain si tu veux.

– Avec plaisir.

– Par contre, je devrai partir à midi. J'ai un rendez-vous.

Mon cœur loupe un battement. Ai-je de la concurrence ? Oh, j'en suis certain. La façon dont tous les hommes du centre la regardent m'a d'ailleurs profondément agacé. Même si la plupart sont assez vieux, certains ont notre âge, et bien plus de pouvoir de séduction que moi.

Bien sûr, Rainbow ne s'est pas une seule fois laissée atteindre par leur galanterie et leurs flatteries, mais peut-être cache-t-elle une idylle avec l'un d'eux loin du refuge ?

Je n'ai pas envie de demander et je la laisse me conduire en ville d'un pas lent et détendu. Après tout, si elle est fiancée, c'est normal… Elle est tellement belle. Peut-être aurais-je dû le lui demander

dès le début ? Bon sang, et si à cause de ce pari je dois en venir à briser son couple ? Cela la détruirait… Pourtant, rien que le fait de la savoir à nouveau célibataire est une perspective qui me réjouit.

La douleur dans mon ventre s'épanouit, tandis que je suis tiraillé entre ma culpabilité et mon désir pour la jeune femme.

Nous arrivons à l'université sous un soleil de plomb et nous retrouvons devant d'immenses pierres calcaires superposées, formant une reproduction de Stonehenge.

– Il est moins grand que l'original, déclare Rainbow, mais c'est quand même impressionnant.

En effet, les pierres semblent peser des tonnes et leur largeur crée des points d'ombre agréables. Le soleil tape beaucoup trop fort pour moi, en cette fin d'après-midi.

Rainbow sort alors de son sac à main un petit chapeau mou qu'elle enfile, puis elle m'en tend un.

– Vraiment ? Tu te prends le rose et moi j'ai droit au blanc ? protesté-je un peu.

C'est un chapeau de fille, et je m'en moque car cela fait rire la jeune femme.

– Tu sais pourtant très bien que le rose est ma couleur !
– Désolée, mais si cela peut te rassurer, tu es très beau en blanc aussi.

Je secoue la tête. Je pense un instant à glisser ma main dans la sienne et à me pencher pour l'embrasser… J'ai envie de goûter ses lèvres, de jouer avec ce piercing qui brille, mais je n'en fais rien. Peut-être un autre jour trouverai-je le courage d'être franc, de lui dire que son futur ex est un crétin et qu'elle mérite mieux. En vérité, cependant, ce « mieux » ne pourra jamais être moi. Jamais.

Nous retournons ensuite à la White-Pool House pour visiter l'intérieur. C'est ancien, pas tellement à mon goût, mais entendre parler Rainbow m'apaise et me plaît. Nous pourrions continuer ainsi encore longtemps, à déambuler sans but précis, sauf que la jeune femme semble épuisée.

– Si on rentrait ? proposé-je, même si le simple fait de le demander me fait physiquement mal.

Je ne veux pas la quitter. Pas alors qu'il est si tôt.

– Oui.

Heureusement, pour mon plus grand plaisir, elle m'invite à passer la soirée avec elle. Nous buvons et regardons des séries une partie de la nuit avant que le dimanche ne pointe son nez.

Quand je rentre chez moi, l'appartement est calme, et je remarque la poupée vaudoue de retour dans la poubelle, contrairement à tous les déchets de Jesse et Kiran. J'attrape cette petite horreur puis je la range dans le tiroir de mon bureau avant de me coucher.

***

Dès six heures du matin, je suis debout et prêt à aller chercher la jeune femme. Je trépigne jusqu'à huit heures, puis, sans plus attendre, je vais frapper chez elle. Elle me répond, encore en pyjama, les cheveux emmêlés. Elle est belle et sexy dans sa lingerie de nuit.

– Tu es tombé du lit ? demande-t-elle en souriant.
– Oui, réponds-je d'une voix rauque.

Elle me fait entrer avant d'aller se préparer. Aujourd'hui, elle arbore une robe noire toute simple munie d'un bustier à pois jaunes. Le vêtement est court et dévoile un peu plus du rosier qui flirte avec ses jambes. Les tiges aux épines saillantes s'enroulent autour de ses chevilles et s'épanouissent en bourgeons rouges sur ses mollets, en roses magnifiques sur ses cuisses pour disparaître sous le tissu fluide.

Je me sens durcir tandis que mes yeux ne peuvent se détacher du tatouage. Et que mon esprit imagine avec trop de détails où cette œuvre d'art se termine… Entre ses jambes, où la rose la plus savoureuse se prélasse ?

Bon sang, mes doigts se crispent et je plante mes ongles dans mon dos pour m'empêcher de poursuivre ce chemin…

Rainbow incarne la tentation la plus pure et la plus sauvage dans cette tenue moulante. L'anneau qu'elle porte à la lèvre inférieure est aujourd'hui de couleur jaune, et les dizaines d'autres, le long de ses oreilles, tintent lorsqu'elle secoue la tête pour chasser les mèches rebelles qui lui tombent sur le visage.

Je ferme les yeux et avant même de me rendre compte de ce qu'il se passe, la matinée est écoulée et nous sommes de retour chez elle, dans cet appartement que je commence à adopter.

– Il est midi, je dois partir, annonce-t-elle, l'air désolé quand je ne bouge pas.

Je me tourne et jette un œil au calendrier près de l'entrée.

Les cases sont vierges, sauf celles du mercredi où un cœur est dessiné sur chacun de ces jours. Je dompte la fureur qui s'élève en moi et noie mes veines d'un flot de venin brûlant, que j'ai tenté de faire disparaître bien trop souvent. La jalousie que je ressens au fait de partager la jeune femme avec un autre me rend amer. Et mes vieux démons se réveillent, me poussent vers un chemin de violence tandis que je m'imagine fracasser le crâne de cet homme contre un mur blanc que je repeindrais en rouge.

– Si tu veux, on peut se revoir mercredi, annoncé-je platement en observant le calendrier.

Je veux savoir si cet autre homme passe avant moi. Et la réponse de Rainbow me déçoit et me blesse.

– Non, mercredi je ne suis pas libre, désolée. Mais tu peux passer demain soir, si tu veux. On pourrait se regarder les rediffusions de *Big Bang Theory*.

Elle sourit timidement, comme consciente que je lutte, que je tente de calmer la violence de mes sentiments à cet instant. Je suis peut-être mesquin de reporter ma mauvaise humeur sur elle, mais elle est responsable de la situation. Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit pour cet autre homme ? Pourquoi…

– Parfait, marmonné-je.

Je quitte l'appartement et m'engouffre chez moi.

Non, c'est loin d'être parfait. En fait, c'est même vraiment très merdique. Et je suis bien décidé à faire en sorte que Rainbow oublie son mystérieux apollon le plus vite possible.

L'odeur, dans mon appartement, est loin d'être aussi agréable que celle de la jeune femme. Elle a plusieurs bougies parfumées qui dispensent une douce senteur fleurie, tandis que les deux idiots qui me servent d'amis ont passé leur week-end à boire de la bière et à jouer aux jeux vidéo, sans même aérer. Je grimace et ouvre toutes les fenêtres, laissant la chaleur et l'air sec se répandre dans notre foyer.

– Vous n'avez pas bougé de là depuis deux jours ! Est-ce qu'au moins vous savez qu'on a une douche à presque dix mètres du canapé ? Et qu'il y a du soleil dehors ? m'emporté-je.

Ils grognent tous les deux et éteignent la télé.

– Tu t'inquiètes toujours trop pour nous, mon frère, lance Jesse.
– Sans moi, vous finiriez par mourir de faim, les fesses fossilisées dans le canapé.
– C'est sûr.

Je leur lance à chacun une bouteille d'eau.

– Allez, il est l'heure pour vous de passer à la douche. Demain, c'est votre premier jour.
– Ouais, il est temps de se préparer. Mais au fait, t'étais passé où, toi ?
– Nulle part, Kiran.
– C'est ça… Alors le fait que tu sois rentré en même temps que ta copine est une coïncidence ? On l'a entendue fermer sa porte avant que tu arrives.
– Bien joué, Columbo. Tu te sentirais mieux si je te disais que j'ai passé la matinée avec elle ?
– Je ne sais pas. Tu as réussi à la…

Il finit sa phrase par un geste particulièrement obscène qui me fait horreur.

– Non. Ça ne fait que trois jours. Laissez-lui le temps de me faire confiance.

Bon sang, je déteste parler d'elle de cette façon.

– Elle ne va pas coucher avec le premier venu, non plus.

– Alors tu la travailles au corps avant. C'est bien, ça. J'espère que tu vas y arriver, mon frère. Sinon, on serait vraiment déçus. Et tu sais ce qui se passe quand on est déçus ? On fait des conneries.

– Jesse, grogné-je.

– Quoi ? C'est la vérité.

– Va te laver, débile. Tu sens la mort.

Je leur jette un regard noir et je pars m'enfermer dans ma chambre.

J'ai simplement envie de dormir, pourtant je ne peux m'enlever de la tête l'image de Rainbow en train de prendre du plaisir avec un autre homme, sa main dans ses cheveux multicolores, sur son corps voluptueux.

Mon esprit torturé me rappelle sans cesse à quel point je me sens seul ces derniers temps. Commencer à prendre mes marques dans ma nouvelle vie aurait dû signifier un nouveau départ, sauf qu'au final rien n'a changé. Je suis en train de tromper la voisine et de me jouer d'elle de façon répugnante.

Je fais tourner la chaise de mon bureau et mon regard se perd au-delà de la fenêtre, d'où j'aperçois la route et la circulation très éparse. Durant de nombreuses années, je me suis servi de ma rage pour atténuer chaque acte criminel que j'avais commis.

Je suis en colère contre mes parents qui n'ont pas su m'élever correctement. En colère contre le système qui m'a abandonné au sein de foyers minables. Contre Jesse et Kiran qui me poussent toujours plus loin dans mes retranchements, mais surtout, je suis en colère contre moi-même pour ne pas être capable d'être enfin un homme et de prendre des décisions correctes.

Mais je travaille dur, depuis des années, pour que ce sentiment ravageur ne prenne plus le dessus sur moi. Pour que mes crises de folie ne nourrissent plus toute l'amertume que mon cœur d'enfant et mon âme d'adulte ressentent. La colère vous gangrène tout entier et conduit aux pires des comportements lorsqu'on ne la maîtrise plus.

Aujourd'hui encore, c'est une lutte de chaque instant. Un travail à accomplir sur moi pour ne pas me laisser aller à frapper, cogner, hurler, insulter.

Je tente de refouler ce sentiment ignoble que je ressens, qui m'envahit, me submerge et me fait haïr la vie, et un peu la voisine.

Après tout, elle a le droit d'avoir une vie en dehors de moi. Si je lui avais posé la question dès le début, peut-être aurais-je su qu'elle n'était pas libre.

C'est de ma faute, pas celle de Rainbow.

À côté, j'entends Jesse sortir de la douche et claquer la porte.

J'ouvre le tiroir de mon bureau, j'en sors la poupée vaudoue, que je pose devant moi, et la retourne entre mes doigts. Je souris. Me lève. Et je sors discrètement de la chambre avant de m'engouffrer dans la salle de bains. Sur le porte-savon humide de la douche, je dépose la poupée, puis je referme le rideau en plastique pour la cacher. Je vais ensuite m'installer dans la cuisine pour manger les restes de burritos surgelés que j'ai réchauffés au micro-ondes.

Quand Kiran passe à la salle de bains, je ferme les yeux. Je m'esclaffe discrètement lorsqu'un hurlement retentit dans tout l'appartement. Jesse accourt près de moi et me regarde, perturbé.

– Tu crois qu'on devrait aller voir ce qu'il a ? demande-t-il.
– Pour le voir nu sous la douche ? Pas question ! rétorqué-je.
– Oui… C'est vrai ! Mais s'il a vraiment un problème ?
– S'il est toujours dans la salle de bains dans une heure, on ira voir. En attendant…

Je ne termine pas ma phrase. Kiran sort de la pièce, une serviette noire nouée autour de ses hanches minces. Il tremble de partout.

– La sorcière, rugit-il, elle m'a jeté un sort !
– Tu es complètement givré, lui lance Jesse.
– Alors comment expliques-tu ceci ?

Il nous lance la poupée vaudoue détrempée, qui rebondit sur la table et tombe au sol. Jesse fait un bond en arrière, comme apeuré à l'idée qu'elle ne s'éveille et nous tue, à la manière de Chucky. Je me penche et la ramasse avant de regarder mes deux compagnons, à la fois blasé et las.

– C'est ce bout de chiffon qui vous fait peur ? m'étonné-je en les dévisageant l'un après l'autre.
– Elle revient sans arrêt à nous alors que je passe mon temps à la jeter ! Elle est possédée, Aedan !
– Ne dis pas n'importe quoi, m'emporté-je. Ce n'est littéralement qu'un morceau de tissu.
– Tu ne sais pas de quoi cette sorcière est capable…
– Arrête un peu. Regarde.

Je traverse le salon et me penche par-dessus la fenêtre. De là, j'ai une vue plongeante sur la rue et les buissons en bas de l'immeuble. Je vise correctement et laisse tomber la poupée derrière ceux-ci, de sorte que personne ne puisse la voir aux alentours. J'irai la récupérer demain matin en allant au travail.

– Tu vois, nous sommes débarrassés, dis-je en lui donnant une tape dans le dos.
– Merci, souffle mon ami, soulagé.

Je retourne dans ma chambre en souriant. Ces deux idiots ne sont pas les seuls à savoir torturer les autres.

Chapitre 4

Rain

Après deux jours à être collés l'un à l'autre, voir Aedan partir me fait beaucoup de peine. D'autant que son humeur a changé du tout au tout et qu'il a été très distant avant de rentrer chez lui. J'espère qu'il ne m'en veut pas trop de lui faire faux bond. J'ai hâte d'être à demain soir pour le revoir.

Je vais prendre une douche en vitesse, avant d'enfiler un chemisier fluide et sans manches, bleu à pois blancs et noué sur le devant. Je l'associe à un jean slim et à une paire d'escarpins blancs. J'attache mes cheveux en une haute queue de cheval, j'embrasse Dixon et attrape mes clefs avant de partir. J'aurais voulu aller le promener, mais il a l'air trop épuisé aujourd'hui, la chaleur ne faisant qu'augmenter depuis ce matin. Je laisse la clim pour qu'il ne souffre pas trop et il me regarde d'un œil torve lorsque je franchis le palier. Il a l'air de me dire que je suis une maîtresse indigne de ne pas rester là, avec lui, pour lui gratouiller le ventre toute la journée.

Je lui envoie un bisou du bout des doigts et claque la porte.

Dès que je la verrouille, celle derrière moi s'ouvre à la volée et je me retourne en sursautant. Mon cœur accélère et je prends une grande inspiration pour me calmer le plus vite possible. Le petit pincement de douleur que je ressens dans la poitrine s'atténue rapidement.

Aedan est là, l'air un peu troublé. Ses cheveux bruns sont en pagaille et son tee-shirt froissé, comme s'il se réveillait d'une sieste impromptue. Il se passe une main sur la nuque, geste qu'il fait souvent lorsqu'il est mal à l'aise.

– Oh, tu pars déjà ? dit-il d'un air étrange.

Il se gratte l'arrière de la tête, en évitant soigneusement mon regard.

À son autre main pend un misérable sachet plastique blanc presque vide. Je pince les lèvres et secoue la tête. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

– Oui.
– Je t'accompagne en bas. Je dois sortir les poubelles.

Il lève le sac en question en rougissant. J'ai surtout l'impression qu'il cherche une excuse pour me quitter de façon un peu plus élégante que tout à l'heure. Son sourire est de retour et il a fini de froncer les sourcils. Je me demande si son tempérament, souvent calme et insouciant, ne cache pas une personnalité volcanique. Comme s'il y avait en lui deux hommes, l'un vivant dans le passé, l'autre espérant un futur plus doux. Sa complexité me donne envie de le rassurer, même si je suis certaine qu'il ne m'écouterait pas aujourd'hui. Il m'en veut un peu de le lâcher.

– Tout va bien, Aedan ? demandé-je. Tu m'avais l'air un peu nerveux, tout à l'heure.

Nous nous engouffrons dans l'ascenseur puis j'appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

– Rien de grave. C'est juste que j'aurais aimé passer plus de temps avec toi.
– Tu m'en veux ? l'interrogé-je d'une toute petite voix.
– Non ! Non, pas du tout. J'ai passé de si bons moments avec toi ces derniers jours qu'il m'est simplement un peu difficile de retrouver la réalité de mon propre appartement.

Il baisse les yeux, et je me sens un peu coupable de le forcer à avouer ses sentiments, quand visiblement cela le gêne d'en parler.

– J'ai également passé de fantastiques moments avec toi, dis-je en le bousculant légèrement de l'épaule.
– On aurait pu aller au cinéma ou à la piscine. Par un temps pareil, j'aurais même accepté un bain de glaçons !

Je ris et passe mon bras autour du sien.

– L'homme du nord n'est pas habitué au soleil texan.
– Pas du tout, j'ai l'impression de fondre.
– Tu t'y feras. Et puis, on pourra faire tout ça samedi prochain.
– Et dimanche ?
– Hum, non, je ne suis pas libre le dimanche après-midi.
– Oh. Dommage.

Quand les portes s'ouvrent, je sors et regarde Aedan qui reste à l'intérieur, planté au milieu de l'ascenseur à m'observer.

– Quoi ?
– Rien. Tu es très jolie comme ça. Je ne vais pas te retarder plus longtemps.

Il s'apprête à appuyer sur le bouton quand je pose les mains sur mes hanches.

– Tu n'étais pas censé vider ta poubelle ? lui rappelé-je.
– Ah, oui ! Bien sûr !

Il sort juste avant la fermeture des portes et m'accompagne dehors. L'air brûlant s'abat sur nous comme une chape de plomb et je regrette immédiatement mon jean.

Aedan jette son sachet dans la petite poubelle derrière lui et, quand il revient vers moi, je l'embrasse sur la joue pour lui dire au revoir.

Mon geste est lent, et la sensualité qui nous enveloppe un instant ne nous échappe pas. Je déglutis, consciente de franchir la barrière de l'amitié par ce simple geste. Et cette barrière, il la fait

disparaître tout simplement en se penchant vers moi, mon visage au creux de sa paume et sa bouche langoureusement posée sur la mienne.

Surprise, je sursaute légèrement, mais la douceur de son baiser me donne envie de le lui rendre. Il caresse mes bras, puis je me rapproche, nos corps se pressant l'un contre l'autre dans une délicieuse chaleur virevoltante. Sa langue caresse un instant mes lèvres avant que je ne les entrouvre pour l'inviter, le caresser, le déguster sous les assauts brûlants des rayons du soleil.

J'ai l'impression qu'il me fait passer un message grâce à ce baiser. Un message percutant qui me marque jusqu'au fond de mes pensées les plus intimes : il est hors de question que je l'oublie cet après-midi. Aedan m'ordonne sans le moindre doute de continuer à penser à lui tant que je serai loin de ses bras.

Quand nous nous séparons enfin, il arbore le sourire le plus parfait que je n'aie jamais vu. Plein de vie, de joie et de tendresse.

– Passe un bel après-midi, dit-il avant de retourner chez lui.

Je soupire et fourre la main dans mon sac pour prendre une pilule. Mon cœur bat la chamade et mes jambes sont toutes flageolantes.

Je pose mes lunettes de soleil sur mon nez, mon chapeau de paille sur ma tête, puis je me mets en route. Mes lèvres tremblent encore de leur rencontre impromptue avec les siennes.

De ces dernières années d'existence, je ne retiens que très peu de choses concernant mes relations amoureuses. Elles se sont toutes terminées dans la déception à cause du lourd secret que je garde. Et à chaque fois que j'ai été honnête avec mes compagnons, à chaque fois que je me suis confiée, ils m'ont plaquée sans aucune douceur…

Alors… Alors, ce secret, je vais le garder pour moi, à présent, et faire comme si tout allait bien. Comme si j'étais la jeune femme la plus optimiste du monde malgré ce maudit fardeau.

J'arrive à la petite maison en bois en un temps record. Le devant est un peu effrayant, avec l'herbe haute et partiellement morte, les volets fermés et les dizaines d'attrape-rêves et de carillons accrochés au porche. Je me fraie un chemin entre les pendants métalliques immobilisés par l'absence de vent, puis je sonne à la porte.

Jo m'ouvre, un grand sourire sur les lèvres, et m'attrape par la main pour me faire entrer avant de m'étreindre vigoureusement. Il est très grand, musclé comme un dieu et du même âge que sa sœur. Oh, et il est fou amoureux de moi.

– Salut Rain. Tu m'as manqué depuis dimanche dernier.
– Désolée de l'entendre, Jo. Mais avec toutes les femmes qui te tournent autour, tu pourrais au moins en choisir une à qui tu laisserais une chance, le taquiné-je.

Je souris de toutes mes dents. Jo est le frère d'Ana, ce qui veut dire que jamais, au grand jamais, je ne sortirai avec lui. Parce que je le connais depuis si longtemps que j'ai l'impression qu'il est mon propre frère. Ses sentiments à mon égard ont toujours été clairs, pourtant. Jo a eu le coup de foudre en primaire, a mis des mots doux dans mon casier au lycée, m'a fait des avances à la fac, mais la tendresse que j'éprouve pour lui ne s'est jamais transformée en amour.

Heureusement, il ne m'en a jamais voulu. J'aurais été incapable de le supporter s'il m'en tenait rigueur.

Quand il me lâche enfin, je peux aller dire bonjour à Ana, puis à ses parents, Lasme et Avannah. Ils préparent le repas ensemble, dans la joie et la convivialité. Lasme, grand homme mince à la peau sombre, mélange un ragoût à l'odeur épicée dans une marmite gigantesque. Il porte un pantalon de coton arborant tant de couleurs qu'il aurait pu sortir d'une machine à laver des années 1990 après un tie and dye trop vigoureux. Il est torse nu, mais je ne m'en offusque plus depuis longtemps. Même en hiver, il ne porte jamais de tee-shirt quand il est chez lui.

Avannah, quant à elle, s'occupe de la salade et découpe des tas de légumes qu'elle met dans un saladier en cristal. Ses longs ongles roses sont assortis à sa tenue. C'est une femme au caractère volcanique. Quand on la voit, toute petite, un peu ronde, souriante, on pourrait penser qu'elle est d'un calme olympien. C'est bien mal la connaître !

Tous les dimanches, ils m'invitent à venir chez eux, et ce, depuis des années.

Mes parents vivent dans les terres reculées du Texas, où les transports en commun ne passent pas. Sans voiture tout-terrain, il est impossible d'y accéder. Aussi, j'ai été obligée d'aller à l'école à Odessa, la ville la plus proche, dans un pensionnat à l'année. La petite fille en moi a été heureuse de ne pas devoir passer ses soirées à s'occuper du bétail ou à préparer le repas pour les ouvriers. Mais en grandissant, mon chez-moi m'a beaucoup manqué.

J'ai rencontré Ana dans cette école, quand nous étions enfants, et elle n'a plus été capable de me lâcher. Elle m'a suivie jusque dans les dortoirs, même si ses parents, eux, habitaient en ville.

Les jours de vacances où nous étions séparées, c'étaient des heures que nous passions au téléphone.

Désormais, nous avons toutes les deux un emploi, des obligations, et c'est sa présence à chaque instant de ma vie qui me manque le plus.

Quand j'ai hérité de mon appartement, juste avant d'entrer à l'université, nous avons décidé, avec Ana, que cette règle du repas dominical tiendrait bon. Elle nous permet de nous voir tous dans la bonne humeur et la joie, au moins une fois par semaine.

Aujourd'hui, la maison sent bon le gumbo, un plat de légumes épicés avec des crevettes fraîches.

J'embrasse les parents d'Ana, puis je vais la rejoindre au salon où elle plie les serviettes en

forme de fleurs. Mon amie porte une robe jaune poussin, fluide et magnifique sur sa peau sombre. Ses cheveux sont détachés et, pour une fois, elle ne les a pas lissés. Ils forment donc une masse de boucles d'ébène autour de sa tête, et elle est sublime.

Mon sac à main vibre de façon frénétique quand je le dépose sur le canapé. J'ouvre la bride de cuir et attrape mon téléphone. Un texto d'Aedan n'attend qu'à être ouvert.

[Tu ne t'ennuies pas trop ?
Parce que moi, c'est l'enfer
Les rediff' du Docteur sans toi,
c'est comme un Dalek sans armure.
Ça ne sert à rien.]

Je souris.

– Rain, ma puce, tu peux mettre la table ? me crie Lasme depuis la cuisine.
– Bien sûr !

Je range mon téléphone dans ma poche. J'attrape les couverts après m'être lavé les mains, puis je les dispose à côté des assiettes. La maison familiale se situe dans un quartier correct, mais tranche avec celles des voisins de par sa décoration… intéressante. La devanture de bois est peinte en rouge, les volets en blanc et, sur le perron, caressés par les dizaines de carillons, deux fauteuils à bascule vieux et délavés grincent au gré du vent.

L'intérieur est ce qui me donne le plus la chair de poule.

Mon téléphone vibre à nouveau.

[Est-ce que les femmes
font vraiment autant d'activités nues ?
Manger des yaourts, faire le ménage,
passer l'aspirateur, lire… Désolé, c'est la page de pubs !
On en apprend tous les jours
sur vos mœurs débridées
grâce aux annonceurs.]

Je retiens difficilement mon sourire.

Avannah est une croyante pure et dure, mais sa religion n'est pas banale. Aussi, les murs de la maison, au lieu de porter des tableaux, affichent des portraits d'icônes auxquels sont apposés de nombreux gris-gris et colliers de perles. La tapisserie rouge est sombre et les énormes tentures noires fermées ajoutent encore à l'effet étouffant. D'autant que le lustre ancien, au-dessus de la table en acajou, dispense une lumière faible et déconcertante.

Tout le mobilier, dans son ensemble, est vieux et lourd. Avannah pense que ce qui pénètre dans sa

maison doit avoir un vécu, une histoire. Elle ne mettra jamais les pieds dans un Ikea, ça, non !

Un peu partout autour de nous, sont aussi disséminées les bougies fabriquées par Ana. Elle les fait sans odeur pour sa mère qui est allergique, mais qui adore les allumer pour, soi-disant, apaiser les esprits qui évoluent autour de nous.

Même si je suis athée, je ne peux m'empêcher de frissonner lorsque j'entends Avannah me parler de ses croyances. En fermant les yeux, et avec un peu d'imagination, je peux me représenter les fantômes en train de me tourner autour.

C'est très perturbant.

Heureusement, l'humeur d'Ana, au beau fixe, chasse de mes pensées tout ce qui me donne la chair de poule ici.

Les odeurs de nourriture emplissent la maison. Une petite nature n'aurait pas tenu plus de dix minutes ici. Moi, je suis habituée à ces parfums entêtants. Les épices qu'adorent les LaRue sont merveilleuses.

En franchissant le seuil de cette maison, on passe du Texas à la Louisiane sans même voyager.

[Ce n'est vraiment pas normal
qu'il fasse aussi chaud dans cette ville.
Est-ce que tu crois que je pourrai
un jour remettre un pull ?]

J'ignore Aedan et me concentre sur les conversations.

Le repas se déroule dans un calme agréable. Comme à son habitude, Lasme regarde la télévision, captivé par un match de base-ball ennuyeux tandis qu'Avannah, Ana et moi parlons de nos vies.

[Si je m'achetais le même maillot de bain que Borat,
je n'aurais plus de problème de température.
Il faudrait que je le prenne en noir.
Le vert pomme, ça ne passerait peut-être pas au lycée.]

Je pose la main devant ma bouche pour m'empêcher de rire.

Avannah est une maman poule qui couve Ana avec férocité. Ma meilleure amie a beau avoir pris son envol et travailler comme mannequin dans tous les coins du pays, elle habite toujours ici pour faire plaisir à sa famille.

Moi, je suis également chouchoutée chez eux. Lorsque je ne vais pas bien et qu'Ana n'est pas disponible, Ava vient toujours me rendre visite et m'apporter du bouillon ou même m'aider au refuge. Elle est l'une de nos bénévoles les plus dynamiques.

Vers quinze heures, après un dessert et quelques verres de vin, Ana et moi débarrassons la table avant de monter dans sa chambre et de nous affaler dans le lit immense qui trône au milieu de la pièce.

– J'ai trop chaud ! me plains-je en mettant en route le ventilateur.
– Rain, me réprimande-t-elle, je viens de passer trois heures à vous écouter parler, toi et ma mère, de tout et de rien. Comme si c'était normal. Ce suspense me tue ! J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose… Est-ce que tu sors avec quelqu'un ?

Elle se met en tailleur, les yeux grands ouverts, un sourire contrit sur le visage. Elle est dans l'attente d'une réponse précise que je ne veux pas lui donner tout de suite.

– Pourquoi tu me demandes ça ?
– Je t'ai vue recevoir plusieurs textos et tu souriais à chaque fois. Tu devrais lui répondre, à ce pauvre homme. Il va croire que tu ne penses pas à lui.

J'éclate de rire et sors mon téléphone de ma poche. Il est peut-être temps d'en parler à ma meilleure amie, non ?

– Je ne sors pas vraiment avec lui…
– Lui qui ?
– Lui, Aedan, l'un de mes nouveaux voisins.
– Non mais je rêve ! Tu ne sors quand même pas avec l'un des abrutis qui t'a insultée ?

Je rougis et baisse les yeux.

– Il est différent. Et il ne m'a jamais parlé de la sorte.
– Rain… souffle-t-elle. Bon, j'espère que tu as une photo à me montrer ! J'ai au moins besoin de ça pour savoir s'il est assez bien pour toi.
– Pas de photo, désolée.
– Prends-en une dès que possible, il faut que je voie à quoi il ressemble.

Mon sourire revient et je tape en vitesse un SMS à Aedan. Il m'a envoyé des messages à intervalle régulier, dont certains que je n'avais pas vus. Le dernier me parle de la rediffusion d'un épisode de *X-Files* que je suis en train de louper. D'après lui, je devrais en avoir honte.

Je tapote rapidement ma réponse. Puis je l'efface et recommence. Le message doit être parfait, pour que je ne paraisse pas trop en manque de sa présence et que je n'aie pas non plus l'air de ne pas m'intéresser à lui.

J'opte donc pour :

[Ne sois pas si triste, je reviens bientôt.
On pourra se faire une séance de rattrapage *X-Files*
et peut-être plus, si affinités…

Je parle des films, bien entendu.]

J'envoie et pose le téléphone à côté de moi, sur la table de nuit. Ana semble satisfaite de me voir aussi heureuse, même si mon flirt léger n'est pas si extraordinaire que cela.

– Dis-m'en plus, je t'en supplie ! L'attente me file des frissons !

Elle se frictionne les bras et me regarde avec intensité, dans l'expectative.

– On ne sort pas ensemble, réponds-je pour couper court à son imagination qui nous voit sans doute déjà mariés. Mais…
– Mais quoi ? MAIS QUOI ?
– Mais il m'a embrassée avant que je ne vienne ici. C'était…

Je soupire, rêveuse.

– QUOI ? Arrête de couper tes phrases, bon sang !
– C'était intense et sexy. J'ai eu l'impression qu'il voulait que je pense à lui toute la journée, grâce à ce baiser.
– Et ça a été le cas ?
– Oui.
– Oh, dis-m'en *encore* plus !
– Tu en veux toujours plus ! Mais je n'ai pas grand-chose à te dire. On a passé presque deux jours ensemble. Il est même venu travailler avec moi hier et ce matin. On s'entend bien. On a les mêmes goûts cinématographiques et on a visité la ville. Je crois qu'il s'est ennuyé un peu, mais il n'a rien dit, alors j'ai continué à lui montrer nos bons vieux coins touristiques d'Odessa.
– C'est adorable. Est-ce qu'il sait pour… Enfin, tu le lui as dit ?
– Non ! Je ne peux pas… Tout se passe tellement bien pour le moment, je ne veux pas gâcher ça. Il est comme… Je ne sais pas, comme un vieil ami longtemps perdu de vue. À ses côtés, je me sens bien. On parle de tout, de rien, de nous. Et il y a ce baiser qui voulait dire… dire quoi ? Je n'en sais rien, Ana. Je suis perdue, mais dans le bon sens du terme, tu vois ?
– Tu es heureuse, c'est tout ce qui compte, Rain. Et si c'est quelqu'un de bien, comme tu as l'air de le penser, alors il comprendra quand tu lui donneras les raisons pour lesquelles tu gardes ton secret pour toi.
– Je l'espère.

Ana s'étale sur son lit, le regard rivé au plafond, et je l'imite. Elle me donne la main et serre la mienne pour me rassurer.

Au bout d'un moment, elle reprend son interrogatoire.

– Est-ce qu'il a un travail ? Ou il est encore étudiant, peut-être ?
– Non, il commence demain en tant que professeur dans un lycée près d'ici. Il va enseigner les sciences économiques.
– Sympa ! Ce n'est donc pas un loser… Un point pour lui.

– Ana !

– Quoi ? Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi. Après tout, tu es ma meilleure amie. Je ne te laisserai pas t'amouracher d'un imbécile, tu peux compter sur moi !

Elle pince ses lèvres pulpeuses et me défie du regard. Si elle n'aime pas Aedan, il en verra de toutes les couleurs lorsqu'elle se trouvera près de lui. Ana est ainsi, elle veille sur moi comme elle le peut. Aujourd'hui, c'est en menaçant mon ami. Parfois, c'est plus que cela.

Notre relation est plus qu'une simple amitié. Ana a toujours été différente des autres filles que je connais. Sa taille a souvent joué en sa défaveur, lui valant les insultes les plus mesquines de femmes, tout comme d'hommes qu'elle ne connaissait même pas.

Avant, c'est moi qui la défendais. Je me battais régulièrement contre quiconque la traitait de planche à pain, de girafe, ou autres horreurs. Elle est grande, mince, et alors ? Sa taille n'est, à mes yeux, pas une raison pour l'insulter. Dès que l'on a le malheur de sortir du moule, on est pris pour cible. J'en fais l'amère expérience de mon côté depuis quelques années.

– Physiquement, il est comment ? demande-t-elle. Décris-le-moi pour que je puisse me l'imaginer.

Elle ferme les yeux.

– Il est parfait. Très beau. Avec de grands yeux clairs, couleur noisette, et des cheveux noirs. Sa peau est bronzée, je pense que ses parents doivent avoir des origines sud-américaines.

– Hum… Un ténébreux au regard qui vous fait chavirer… Deux points supplémentaires.

– Il est aussi très charmant. Quand il me regarde, j'ai l'impression de passer dans un autre monde où tout est plus beau et plus calme. Il me fait du bien. J'ai remarqué que j'avais pris moins de médicaments quand j'étais près de lui. Tout le contraire de quand ses colocataires croisent mon chemin, bougonné-je.

– Rain, si ces imbéciles t'ennuient, n'hésite pas à appeler la police. Le harcèlement est condamnable, non ?

– Ne t'inquiète pas. En plus, Aedan m'a dit qu'ils allaient être traders dans une grosse banque. Je pense pouvoir les effrayer pour qu'ils se calment un bon coup.

– Comment ?

Je souris et visualise mon plan pour les remettre à leur place.

– Je te le dirai si ça marche.

– Tu m'énerves avec tes cachotteries.

– Heureusement que tu es incapable de me faire la tête, alors.

– Mmm, grogne-t-elle, tu as de la chance, en effet.

Je ferme les yeux, profitant de la fraîcheur de la clim pour me détendre.

Ana m'a fait une seule fois la tête depuis que je la connais, et le jour suivant je me retrouvais à l'hôpital pour un incident qui allait changer ma vie. Sa mère a été tellement en colère contre elle,

persuadée que c'était le mauvais karma de mon amie qui m'avait envoyée aux urgences, qu'elle n'a plus jamais osé m'en vouloir pour quoi que ce soit.

Personnellement, ça m'arrange. Je ne veux pas que notre amitié soit ternie par des histoires ridicules. Après tout, on n'a pas de temps à perdre avec ces futilités, dans la vie.

– Qu'est-ce que tu as de prévu la semaine prochaine, demandé-je alors que nous rêvassons.
– J'ai un shooting photo en ville pour le magazine *L&L Modern*. Tu connais ?
– Oui. Littérature, cuisine, mode, bons plans, je le reçois tous les mois. Tu sais déjà ce qu'ils te feront porter ?
– Oui. Ce sera pour la Jungle Wear, alors je dois laisser mes cheveux friser au maximum. Ils me maquilleront dans des tons chauds et je serai habillée en imprimés animaliers et légers.
– Je suis sûre que tu seras magnifique.
– Merci. Mama va être ravie quand je lui apporterai le tirage photo. Elle me dit sans arrêt que je ne m'implique pas assez dans notre culture. En gros, elle trouve que je m'habille comme une Blanche.

J'éclate de rire durant dix bonnes minutes.

– Il faudra qu'Avannah m'explique ce que ça signifie. Je crois que j'ai du mal à visualiser le truc.
– Tu sais, il faudrait que je porte un legging panthère juste pour lui faire plaisir.
– Je te jure que si tu le fais, par soutien, j'en mettrai également un.
– Croix de bois, croix de fer ?
– Croix de bois, croix de fer.
– Tu es une véritable amie, Rain.

On ne peut pas dire le contraire. Moi, en legging panthère, avec mes cheveux multicolores, ce serait un spectacle à faire baver tous les proxénètes du coin !

Le soir tombe et, avec lui, le dîner, plus léger et préparé par Lasme, qui ravit mes papilles. Il s'agit d'une salade de pamplemousse aux écrevisses, spécialité du papa d'Ana.

Le temps de regarder ensemble le télécrochet du jour et la fatigue nous rattrape tous. Ana me propose de me ramener en voiture et j'accepte avec plaisir. J'habite un quartier tranquille, mais me promener seule dans les rues à la nuit tombée ne fait pas partie des choix les plus judicieux à faire.

Elle se gare en bas de l'immeuble puis coupe le moteur avant d'ouvrir les fenêtres à la main. Sa voiture est assez vieille pour ça.

Le vent sec et chaud s'engouffre dans l'habitacle et, sous la pâleur de la lune, je la vois me sourire.

– Alors, quand as-tu prévu de revoir ton apollon ?
– Il passe à l'appartement demain soir pour une soirée séries.
– Oh, génial ! Tu as hâte ?

– Oui. Et je suis un peu stressée. Depuis qu'il m'a embrassée, je me demande si ce n'était qu'un geste anodin ou s'il veut vraiment me demander de sortir avec lui. Je ne sais pas. Il aurait pu me poser la question, aussi.

– C'est un homme, Rain. Une créature étrange qui ne pense pas forcément comme nous.

Je ricane et m'adosse à mon fauteuil, tournée vers mon amie.

– Est-ce qu'il a fait d'autres pas vers toi ?

– Non, pas vraiment. À part venir au refuge et me proposer un cinéma.

– Ça veut tout dire, ma belle.

– Tu penses ?

– Un homme ne dépense pas son argent pour une fille s'il ne veut pas la « heum heum », toussote-t-elle.

– L'amitié homme femme, tu ne connais pas ?

– Je croyais que c'était une légende urbaine… Mais de toute façon, il t'a embrassée. Sur la bouche. Avec la langue. Alors bon, ses intentions sont claires.

– Peut-être. Oh, et il m'a offert ce petit porte-clefs avec un arc-en-ciel qui va avec mes cheveux, et il m'appelle Rainbow, énuméré-je, le sourire aux lèvres.

– Ma fille, cet homme est raide dingue de toi, dit Ana en pointant un doigt en l'air, en secouant la tête et en prenant son accent le plus coloré.

– Après deux jours ?

– L'amour n'a pas de date limite. Il peut te tomber dessus au coin de la rue ou arriver après des années. Il peut se briser en une seconde ou s'effilocher au fil du temps. Il n'y a pas de règle.

– Pas de règle, répété-je en soupirant.

– Allez, file dormir, moi je vais aller travailler. Demain commence une nouvelle semaine. Tu verras bien que ton Aedan est fou de toi quand il te sautera dessus dès qu'il te verra.

Je secoue la tête et rentre à la maison. Je n'allume pas la lumière, la clarté de la nuit suffit pour me repérer. Je me déshabille dans le salon et enfile ma chemise de nuit blanche qui traîne sur un des tabourets de la cuisine.

Dixon est allongé, haletant, en plein milieu du salon, sur le carrelage froid. Je me baisse vers lui pour le caresser. Il ouvre un œil, puis léchouille mon genou.

– Tu as chaud, mon bébé. Je vais te mettre de l'eau bien fraîche, ça ira mieux après.

Je lui remplis sa gamelle et lui apporte directement. Il s'assied, puis lape jusqu'à la dernière goutte. Je le ressers et, à l'aide d'un chiffon mouillé, j'humidifie son poil noir brillant et court pour le rafraîchir. Mon appartement a la clim, mais j'évite de la mettre trop fort, pour ne pas être gelée.

D'autant que Dixon a eu un véritable coup de foudre pour mon balcon. Il adore regarder la vue depuis chez nous et profiter de l'extérieur, même s'il ne peut pas y aller physiquement. Il est un peu trop vieux pour toute cette chaleur, mais bon, je ne peux pas le laisser enfermé trop longtemps, non plus.

– Allez, mon grand, dors bien maintenant.

Je l'embrasse et il pousse un petit gémissement en s'affalant par terre. Mon cœur se serre de douleur à le voir si amorphe. Tous les matins en me levant, tous les soirs en rentrant du travail, j'ai peur de le trouver… inanimé.

J'avale deux médicaments avant d'aller dans la salle de bains pour prendre une douche. Je passe un long moment à m'occuper de moi et à préparer mes affaires pour le lendemain. Puis je me couche en envoyant un dernier message à Aedan pour lui souhaiter une bonne nuit. Il me répond tout de suite la même chose, et je souris en plongeant dans un sommeil si profond que le réveil peine à m'en faire émerger.

Chapitre 5

Rain

Sauf que ce n'est pas le réveil qui sonne. J'attrape mon téléphone sur la table de nuit et vois le prénom de Tiana s'afficher.

Je sais tout de suite que quelque chose ne va pas.

– Ana, qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je directement.

Je m'assieds dans le lit et allume la lumière avant de prendre un cachet. Mon cœur me fait mal, et ma vision encore trouble de sommeil ne m'aide pas à me reprendre. À l'autre bout du fil, j'entends des sanglots discrets, puis un peu plus forts à mesure que les secondes défilent.

– Ana… dis-je plus doucement. Est-ce qu'elles t'ont encore…
– Oui.
– Tu es…
– Oui. Viens me chercher, Rain, je t'en supplie !
– J'arrive tout de suite !

La panique dans la voix de mon amie me bouleverse.

Dans le monde cruel où elle évolue, toutes vos faiblesses jouent contre vous. Les collègues d'Ana la détestent pour tout ce qu'elle réussit. Et elles se servent de sa claustrophobie pour la briser.

Encore une fois, elles l'ont enfermée dans la penderie. Toute seule. Dans le noir total. Entre quatre murs si rapprochés qu'elle doit étouffer.

La première fois qu'elles lui ont fait endurer ce calvaire, Ana en est sortie plus forte que jamais. Sa facilité à ouvrir les serrures est digne des voleurs les plus coriaces. Ses collègues ont été surprises par son acharnement, et le fait qu'Ana les ignore davantage les a dégoûtées.

Elles ne se contentent donc plus de l'enfermer, désormais elles la barricadent.

Ma colère est si féroce que mon pouls palpite violemment.

J'attrape mes clefs en vitesse, puis me précipite vers le parking, sous l'immeuble. J'y ai une voiture pour les cas d'urgence, et celui-ci en est un.

Mes pas résonnent sur le béton sombre et froid.

Je n'ai pas pris la peine de me changer. Ma chemise de nuit blanche est assez longue pour couvrir mes fesses, mon gilet jeté sur mes épaules masque mon décolleté et mes tongs font l'affaire.

J'allume le moteur qui ronfle paresseusement. L'horloge digitale indique deux heures du matin. Ana doit être à l'un de ses shootings ambitieux qui s'éternisent.

Je démarre sur les chapeaux de roue et file à travers les rues désertées. Le studio de son principal employeur est un peu en dehors de la ville. M'aventurer là-bas toute seule est effrayant, mais je ferai tout pour Ana. Sortir en pyjama n'est pas la chose la plus extravagante du monde.

Quand j'arrive devant le bâtiment moderne fait de panneaux de verre et de métal, je me gare le plus près possible de l'entrée, à cheval sur trois places de parking, et me précipite vers le gardien de nuit.

Jose me regarde, un air las sur le visage.

– C'est pour M^lle^ Tiana, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête, incapable de parler. Si mon amie ne travaille pas correctement sa respiration comme je le lui ai appris, il se pourrait qu'elle se soit évanouie.

– Tenez.

Jose me tend un talkie-walkie auquel je m'accroche désespérément.

– Comme d'habitude, prévenez-moi si tout va bien.
– Oui, coassé-je.

Et s'il doit appeler les urgences, je le lui dirai également.

Normalement, j'aurais dû les appeler directement, mais Ana m'a fait promettre de ne jamais le faire. Elle ne veut pas montrer davantage ses faiblesses devant ses collègues, et encore moins dévoiler à ses patrons à quel point elle est brutalisée. Je suis la seule en qui elle a assez confiance pour venir la libérer sans la juger ou se moquer. Je suis sa sœur, même si nous n'avons pas les mêmes gènes. Pas la même couleur de peau.

C'est pour cela que je comprends si bien pourquoi Aedan ne peut s'éloigner de Jesse et Kiran. Ils ont une relation fusionnelle, bien que malsaine. Ils se soutiennent, s'encouragent, et ont créé leur petite famille rien qu'à eux, comptant les uns sur les autres pour ne jamais s'éloigner et s'abandonner.

Je monte au deuxième étage en courant, puis je me précipite vers l'immense loge, désormais vide. Les filles doivent être en studio pour la séance photo. Des vêtements et autres affaires personnelles sont étalés au sol, comme sur les coiffeuses. Les produits de soin se comptent par centaines sur des chariots. Les maquilleuses les ont laissés là pour les retouches possibles entre deux prises.

Dans le fond, après la rangée de miroirs lumineux, se trouve la porte cadenassée d'un dressing. Il contient une petite dizaine de robes exceptionnelles. Des tissus incroyables ornés de pierres précieuses ou de simples ébauches de grands créateurs. Ainsi que mon amie.

– Ana, c'est moi. Je te libère dans un instant, c'est promis !

Personne ne répond. Un sentiment de profonde injustice me donne envie de vomir. Ana est la personne la plus adorable au monde, elle aide tous mes locataires au refuge dès qu'ils en ont besoin et elle vend ses bougies l'hiver pour faire des dons aux œuvres caritatives de toute la ville. Elle ne mérite pas d'être maltraitée de la sorte. Personne ne mérite cela, d'ailleurs… que l'on se serve de nos pires frayeurs pour nous briser… Non, non, non, c'est inhumain !

Mes mains tremblent tant j'ai peur pour elle.

– Ana, dis-je à nouveau en attrapant un escarpin de l'une des filles.

Je m'acharne sur le cadenas jusqu'à ce qu'il cède, puis je balance la chaussure en suppliant tous les dieux de l'univers qu'elle soit chère et fichue.

Quand j'ouvre la porte, je trouve mon amie recroquevillée dans le fond de la minuscule pièce, ses genoux serrés contre sa poitrine, son mascara créant des sillons charbonneux sur ses joues. Elle lève lentement la tête, ouvre ses grands yeux pleins de larmes.

Puis elle éclate en sanglots et rampe vers moi. Je m'agenouille, la prends dans mes bras et la serre contre moi jusqu'à ce qu'elle se calme.

– Je les déteste, Rain. Je les déteste tellement.
– Je le sais.

Mes mains caressent délicatement son dos, alors que les siennes sont agrippées à mon gilet. Ana respire fort, comme si tout ce temps où elle était restée enfermée lui avait coupé le souffle. Sa peau est froide et couverte de chair de poule. Sa terreur est encore accrochée à chaque fibre de son corps.

– Jose ? Tout va bien. Je l'ai récupérée, soufflé-je doucement dans le talkie-walkie.
– Les dieux soient loués ! répond-il.

Je peux l'imaginer d'ici hocher la tête et fermer les yeux.

– Allez, faisons-leur le plaisir de sortir de cette pièce encore plus canon qu'en arrivant, tu veux ? proposé-je à Ana.

Je vais l'aider à s'habiller de cette magnifique étoffe pendue près de son miroir. Elle sera sublime dans cette robe faite de tulle doré.

– Non. Je veux simplement rentrer, contre-t-elle, épuisée.

– D’accord. Mais laisse-moi te débarbouiller avant. Tu vas faire fuir tout le monde sur ton passage, sinon, plaisanté-je.

Ana s’assied sur un tabouret en cuir, face à un grand miroir rectangulaire. Elle me regarde et sourit timidement quand je glisse ma main dans ses cheveux. Ses dents du bonheur, légèrement en biais, font de son sourire une œuvre d’art.

Les nombreuses ampoules sur le cadre du miroir dégagent un peu de chaleur qui semble faire du bien à mon amie.

– Ferme les yeux, lui dis-je.

Elle s’exécute. À l’aide d’un coton et de lait démaquillant, j’ôte toute trace de ses larmes tandis qu’elle s’apaise lentement à mes côtés.

Son souffle se calme.

Sa tension s’évacue à chaque parole réconfortante que je lui dis.

– Voilà. Tu es parfaite, terminé-je.

Elle ouvre les yeux et examine son reflet. Ses paupières sont gonflées, on voit très bien qu’elle a été touchée par ce que les filles lui ont fait, mais voilà, au moins, elle retrouve un peu de cette impétuosité que j’aime chez elle, et elle peut reconstruire tout doucement la carapace qu’elle arbore tel un bouclier à chaque fois qu’elle vient ici.

– Allons-y, s’il te plaît. Je ne veux pas rester une seconde de plus dans cette loge.
– Oui, réponds-je en lui prenant la main.

Nous descendons au studio et Ana me lâche. Je reste en retrait, tandis que le gloussement de cinq ou six filles me parvient aux oreilles. Je me tourne vers elles et les dévisage d’un œil noir. La plus grande d’entre elles est une blonde très mince, au sourire fourbe et au regard perçant. Elle s’appuie nonchalamment sur sa brunette de copine. Elles sont les deux pires du groupe, toujours prêtes à vous briser et à vous rabaisser sans pitié.

Elles me regardent d’un air féroce, se moquant de mes tatouages, de mon poids, de mes piercings, de mes cheveux. Chacune de mes différences est objet de raillerie. Pourtant, la seule chose qui me fait de la peine, c’est qu’elles s’en prennent à Ana.

– Je rentre, dit-elle à son patron. Il y aura un nouveau cadenas à changer.

La tête haute, elle tourne le dos à ce monde de cruauté. M. Zayn la regarde tristement, puis s’avance vers les filles qui arrêtent aussitôt de rire.

Ana ne les a pas dénoncées, mais il sait bien ce qu’il s’est passé. Fera-t-il quelque chose, cette

fois-ci ? Je l'espère.

Quand on arrive devant mon immeuble, j'entraîne Ana vers les escaliers. Elle a eu son lot de petits endroits fermés pour la nuit. Je sors les clefs de la poche de mon gilet quand nous sommes à ma porte, et c'est à ce moment-là que Jesse arrive derrière nous.

– Salut, lui dis-je.

Il est près de l'ascenseur et avance à une allure lente et sensuelle, les yeux posés sur Ana. Ses longs cheveux noirs retombent sur son visage et ses vêtements épousent son corps mince. Il n'a pas l'étoffe d'un guerrier, mais il sait séduire, c'est certain.

– Salut.

C'est à Ana qu'il parle. Il la regarde de haut en bas et s'appuie contre le mur, près d'elle, un sourire en coin sur les lèvres.

– Je peux t'offrir un dernier verre, ma belle ? lance-t-il en haussant les sourcils.
– Non merci.
– Tu es sûre ? Tout ce dont tu pourrais rêver, je l'ai là, juste derrière cette porte.

Il fait un signe du pouce sur le côté pour désigner son appartement.

– Non merci, répète-t-elle plus fermement.
– Allez, quoi, ne sois pas si coincée !

Ana fait volte-face et lui lance, exaspérée :

– Parce que le fait de ne pas vouloir entrer dans cet appartement avec toi fait de moi une coincée ? s'indigne-t-elle.

Oh, mon amie reprend du poil de la bête. Cela me fait plaisir.

– Désolée de te l'annoncer, mon gars, mais ma sexualité me plaît comme elle est, et ne pas t'avoir dans mon lit ne fait pas de moi une nonne. Si tu ne comprends pas le mot « non », ce n'est certainement pas ma faute, mais celle de ta cervelle d'attardé. Un mot… Ce n'est qu'un seul mot : NON, et si tu n'es pas capable de comprendre ce qu'il signifie, va t'acheter un dictionnaire.
– Pas la peine de t'énerver, pétasse, crache Jesse en reculant jusque chez lui.

Le séducteur a disparu, il ne reste à présent plus qu'un sale gamin qui nous regarde avec dégoût.

Seigneur, cet homme est aussi stupide que son ami le rouquin.

– Je ne suis pas une pétasse. En fait, la seule pétasse de nous tous, ici, c'est toi. Après tout, tu es le seul à vouloir coucher avec une parfaite inconnue, non ? Et ne t'avise plus de me parler de cette façon. Le respect, ça te dit quelque chose ?

Jesse ne daigne pas répondre et ouvre la porte de son appartement.

– De toute façon, je n'ai pas envie de me taper une féministe aigrie.

Choquée, je regarde Ana, la bouche ouverte, tandis que Jesse disparaît.

– Depuis quand est-ce que le mot « féministe » est devenu une insulte ?
– Depuis que le sexisme est devenu ordinaire, répond-elle.

Nous ne sommes pas féministes à proprement parler, car nous ne sommes pas vraiment engagées politiquement. J'aime simplement penser que toutes les femmes sauront, un jour, à quel point il est important de se battre pour leurs droits, leurs valeurs et leur corps. En ce moment, cependant, je n'ai aucune foi en l'humanité. Pas après les remarques de Jesse et Kiran que je subis depuis quelques jours. Pas après ce qui est arrivé à Ana. Et pas avec ce que l'on entend chaque jour aux informations.

J'aurais tellement aimé vivre dans un monde où les gens se soucient davantage de leurs voisins que du physique de ces derniers. De leur religion. Ou de leur couleur de peau.

Je peux toujours rêver.

Chapitre 6

Rain

Le matin arrive beaucoup trop rapidement après cette courte nuit. Je suis fatiguée, à fleur de peau. Ana me quitte après un petit déjeuner léger, qu'elle picore du bout des doigts. Je n'aime pas voir qu'elle est toujours atteinte par le harcèlement qu'on lui fait subir. Il faudra du temps pour qu'elle comble toutes les nouvelles brèches de sa carapace.

Et le reste de la journée est extrêmement pénible, également.

Le refuge grouille d'activité ; la tension règne entre les hommes. Je ne sais pas ce qui a provoqué leur hargne et je dois m'y prendre à plusieurs fois pour qu'ils se calment. Le ton s'élève dans tous les coins du réfectoire, mais mon attention se porte principalement sur le centre de la pièce.

Elliott est un jeune homme récemment arrivé chez nous. Assez petit malgré ses 18 ans passés, il est sans cesse recroquevillé sur lui-même, peu enclin à se mélanger au groupe, et ne parle jamais.

Tout le monde comprend son attitude, ici. Les pensionnaires de passage ont leur jardin secret, et la solitude qu'ils s'infligent n'est qu'une façon pour eux de surmonter leurs traumatismes. Les yeux barbouillés de maquillage du même noir que celui de ses ongles, le style gothique d'Elliott tranche avec les vêtements colorés des gens que l'on croise dans la rue. C'est une nouvelle journée caniculaire.

Pendant une prise de bec qui ne le concerne pas, il est bousculé par un de nos plus anciens pensionnaires, Ridel, un vieil homme bourru qui est pourtant très gentil d'habitude. Le jeune baisse les yeux et recule, mais l'air est électrique. Zack, avec qui Ridel se dispute, est beaucoup plus grand et plus fort qu'eux. Il pousse Elliott sur le côté pour l'ôter de son chemin et il agrippe Ridel par la chemise. Une veine bat sur sa tempe, et son visage est rouge de colère. Il pousse le vieil homme si fort que ce dernier tombe au sol.

Tout le monde recule pour laisser place à la bagarre qui ne manquera pas d'arriver. Or, je ne veux pas de cela dans mon établissement.

Je me précipite vers eux, indignée par toute cette haine. Je hurle un coup pour leur demander d'arrêter, mais cela ne sert à rien. Entre-temps, les amis de Ridel se sont mêlés de la dispute et il en résulte une empoignade violente que je vais devoir arrêter moi-même.

Je m'immisce entre les hommes qui vitupèrent. J'évite de justesse l'un de leurs coudes dans mon visage et en reçois un dans le ventre. Je grimace, mais ne me laisse pas impressionner. Il m'arrive régulièrement de mettre fin aux tensions, ici.

Cependant, c'est la première fois que les hommes sont aussi violents.

La peur commence à me monter à la tête, petit à petit, quand des injures dures sont prononcées. Parfois, de simples mots peuvent blesser bien plus gravement que des armes.

Je me jette dans la mêlée avant de repousser les pensionnaires les plus survoltés. Quand ils voient que c'est moi qui les agrippe pour libérer le passage, ils lèvent les bras en l'air, se calment tout de suite et reculent. Aucun d'eux ne souhaite être mis à la porte. Ils savent, cependant, que je le ferai sans vergogne pour protéger cet endroit.

Bien sûr, les deux idiots en train de se cogner dessus ne font pas attention à ce qu'il se passe autour d'eux.

Quand j'attrape le bras de Zack, il se tourne, lance son poing vers moi, et c'est ainsi que je me prends un violent coup en plein dans le nez.

Je hurle de douleur tandis qu'autour de moi, tout le monde est choqué et commence à crier sur les deux bagarreurs. Ils se rendent compte de leur erreur trop tard. Je suis à genoux sur le sol, le nez en sang, et j'ai tellement mal que mes yeux pleurent tout seuls et refusent de s'ouvrir.

Deux mains délicates se referment sur mes bras et m'aident à me relever. Je grogne de façon inélégante lorsque l'élancement se propage dans mon crâne. Je fais un pas, manque de tomber à la renverse.

– Je vais vous emmener chez le médecin de service, Rain, me dit la voix douce de Suzy, ma pensionnaire préférée.

Son sourire contrit se veut rassurant.

Elle a environ 50 ans et est ici depuis si longtemps qu'elle a bien connu mon oncle. Ses cheveux sont déjà presque entièrement gris et son visage pâle, ridé. Elle dégage une joie mélancolique qui m'a toujours attendrie. Suzy aide tous les jours pour le ménage dans les chambres. Elle le fait de façon bénévole, même si j'insiste toujours pour lui donner un salaire. Elle n'a jamais accepté.

– Merci, réponds-je.

J'ôte les mains de devant mon visage, et le sang accumulé dans mes paumes tache mes vêtements et le sol. Les gouttes s'écrasent lourdement sur le carrelage.

Elliott pose une main dans mon dos. Ses yeux sombres sont brillants, et les larmes ont roulé sur ses joues, entraînant son maquillage et laissant des stries noires sur ses pommettes. Il ne parle pas ; jamais, en fait. Mais je vois sur son visage se succéder le choc et la tristesse.

– Je vais bien, rassuré-je mes pensionnaires, même si aucun ne me croit.

En même temps, mon mensonge est ridicule. J'ai mal à l'estomac à cause du premier coup reçu, et ma vision est toujours aussi trouble.

Les secondes qui défilent toujours trop vite à mon goût semblent s'être suspendues dans le réfectoire. Plus personne ne parle, et tout le monde me regarde, choqué.

Une fois remise des événements, je presse le mouchoir que Suzy me tend sous mon nez pour m'éponger. Je dévisage ensuite, un à un, chacun des hommes responsables du bazar qu'il y a à présent. Ils ressemblent à des enfants, conscients d'avoir fait une bêtise, et sincèrement désolés.

– Je vous préviens, si l'un d'entre vous se comporte à nouveau de cette façon dans l'enceinte de cet établissement, comme à l'extérieur, vous serez renvoyés. Je ne le répéterai pas deux fois. Et j'espère pour vous que vous n'avez rien cassé ici.

Je ne crie pas, mais ma façon de parler, basse et vibrante, semble les effrayer. D'autant que j'ai les larmes aux yeux, cette fois, à cause de toute l'idiotie de la situation.

– Si vous croyez que je croule sous l'argent pour vous offrir tout cela, vous vous trompez, m'emporté-je. Je reçois des subsides, des dons, et je fais en sorte d'offrir à chacun de vous de quoi vous sustenter, de quoi dormir correctement. Nous n'avons certainement pas d'argent à jeter par les fenêtres pour réparer tout ce que vous vous amuserez à saccager. J'espère que j'ai été claire.
– Oui, murmurent-ils.

Chaque objet présent au refuge, chaises, tables, matériel de cuisine, nous a été offert par des donateurs que j'aime de tout mon cœur. Le climat social actuel rend les dons assez rares pour qu'ils nous soient précieux. J'ai beau recevoir de l'argent régulièrement, il ne reste pas longtemps dans les caisses. Payer la nourriture et le loyer pour un endroit pareil est cher.

Je laisse Suzy m'emmener voir l'étudiant de garde à l'infirmerie. Il est peut-être jeune, mais il sait faire son boulot. Il vérifie que mon nez n'est pas cassé, puis il me donne une poche de glace à mettre dessus. Je retourne dans mon bureau dix minutes plus tard, toujours aussi énervée.

Au moins, je ne garderai aucune séquelle de cette journée, autre que mon humeur massacrante. Suzy tente de me calmer à sa façon, en me parlant de la pluie et du beau temps. Sa voix douce est réellement apaisante. Sur chaque ride précoce de son visage, je vois les signes d'un passé tumultueux, douloureux, que son sourire constant efface un peu plus tous les jours. Elle est tellement douce et gentille. Elle réussit à me rendre un peu moins grincheuse rapidement, puis une fois son travail accompli, elle quitte mon bureau en riant.

Je prends deux antidouleurs et je retourne à la paperasse administrative.

L'argent que je reçois pour le refuge est presque aussitôt dépensé pour la cuisine. Ici, nous avons un nombre limité de chambres, mais il faut quand même pouvoir offrir trois repas par jour à mes locataires. Et tout l'argent que j'ai reçu de mon oncle a été mis de côté et investi en Bourse pour fructifier. Il s'agit d'une somme colossale qui me permettra, dès que j'atteindrai le montant idéal,

d'agrandir l'établissement pour accueillir davantage de personnes.

Et bien sûr, quand les fins de mois sont plus difficiles, je peux me servir allégrement pour compenser les pertes. Par exemple, en fin d'année, en période de fêtes, les gens ne font pas autant de dons que le reste de l'année. Ils dépensent pour leurs familles, chose que je comprends aisément, mais qui me met toujours dans le rouge.

D'autant que j'aime les fêtes de Noël. Elles représentent une période triste pour tous ces gens esseulés, ici, alors je fais toujours tout mon possible pour que l'ambiance soit joyeuse et familiale.

J'achète un sapin, des décorations magnifiques et, le soir du 24 décembre, je fais un grand repas de fête avec tous les locataires et les employés qui souhaitent se joindre à nous. Tout le monde met la main à la pâte pour décorer, préparer le repas, mettre la table, et j'offre également un petit cadeau à chaque personne logeant au refuge à ce moment-là. Ce n'est pas grand-chose, juste une babiole, mais cela fait toujours plaisir.

Quand la fatigue me rattrape, je me rends compte qu'il est déjà plus de dix-huit heures.

Je range mes documents, attrape mon sac à main puis je rentre à la maison. Le chemin est long, et les personnes que je croise me regardent de travers. Je me rends alors compte que mon tee-shirt blanc est maculé de sang. Je soupire un grand coup et accélère le pas en fixant mes yeux au sol.

J'ai pourtant l'habitude de ces regards en biais. Après tout, je suis ronde, j'ai les cheveux multicolores et des tatouages partout. Mais, en général, les gens se moquent. Là, ils semblent effrayés. La folle tachée de sang est de sortie. Je ricane et entre dans le hall de l'immeuble quand j'aperçois les portes ouvertes de l'ascenseur. N'étant pas d'humeur pour les escaliers, je m'y engouffre avant de sursauter lorsque je vois Aedan dans le fond, appuyé contre la paroi.

Il me sourit. Me détaille du regard. Se renfrogne. Et m'approche avant de m'enlacer.

– Qui t'a fait du mal ? demande-t-il d'un grondement rauque.

Ses doigts s'accrochent au tissu de mon tee-shirt. Il n'est plus que violence contenue à cet instant. Prêt à exploser. Prêt à me défendre contre le monde entier. J'entrouvre les lèvres, l'air se raréfiant beaucoup trop autour de nous.

– Personne, réponds-je, intimidée par la puissance de son regard sur moi et la vigueur de son étreinte qui me réchauffe jusqu'au cœur. Juste un incident au refuge. J'ai reçu un coup qui ne m'était pas destiné. Mais je n'ai plus mal.
– Bon sang, j'ai cru que tu avais été agressée. Tu es sûre que tu n'as rien ?
– Oui, tout va bien. Je serai comme neuve pour notre rendez-vous de ce soir.
– J'ai hâte, murmure-t-il avant de m'embrasser.

Il ne me lâche que lorsque les portes s'ouvrent et il m'accompagne jusque chez moi, sa main dans la mienne.

Oh là là, je suis toute chose.

– Tu veux que je vienne à quelle heure ? demande-t-il, tout aussi troublé par le plaisir que nous procure ce geste tendre.
– Laisse-moi le temps de me changer, tout simplement, puis c'est quand tu veux.
– À tout de suite, alors.

On se détache l'un de l'autre avec lenteur, le sourire aux lèvres.

Dès que je suis seule, je me précipite dans la salle de bains pour me préparer. J'aperçois alors, dans le miroir, que j'ai deux petits coquards sous les yeux. Je soupire. Pas étonnant que l'on m'ait prise pour une folle dans la rue. Je m'applique donc une bonne couche de fond de teint pour masquer les deux traits bleuâtres qui me donnent l'air d'une Rambo miniature.

J'ai à peine eu le temps de faire une toilette rapide et de passer ma robe jaune à la ceinture fuchsia que déjà l'on frappe à la porte.

– C'est ouvert, crié-je tandis qu'Aedan s'engouffre chez moi.

Dixon apparaît à ce moment-là, marchant tout doucement, et renifle le jean foncé de mon invité. Il grogne, l'air de me dire qu'il ne le sent pas, ce jeune homme, puis se détourne de nous pour aller dormir sur le balcon.

– Au moins, je n'ai plus l'impression qu'il veut me dévorer, bougonne Aedan.
– Il ne dévore que sur ordre exprès de sa maîtresse adorée. Alors essaie de ne pas me mettre en colère.
– Je retiens.
– Comment s'est passée ta première journée de travail ? demandé-je en l'invitant à s'asseoir au comptoir de la cuisine pendant que je m'active à préparer le repas.
– Ça a été vraiment génial. J'ai rencontré plein de gens intéressants.
– Des collègues sexy, c'est ça ? demandé-je, légèrement jalouse.
– Étrangement, je n'ai croisé personne d'aussi sexy que toi.

Je lève vivement les yeux vers lui, les joues totalement rouges. Il a le menton posé sur son poing serré et me regarde, le sourire aux lèvres.

– Tu me complimentes parce que je suis en train de cuisiner pour toi ? plaisanté-je.
– Non. Je le dis comme je le pense.

Je suis de plus en plus à côté de la plaque. Son attitude envers moi me met dans tous mes états, aussi je fais tomber tellement de nourriture sur le sol que Dixon n'aura pas besoin de croquettes ce soir. Il récupère tantôt un morceau de tomate, tantôt un bout de viande, de fromage, de carotte.

Je mets les enchiladas au four puis je nous sers deux verres de thé glacé.

– Dis-m'en plus sur ta première journée, le pressé-je, impatiente d'entendre parler de lui.

– Ça a été une expérience incroyable ! Au début, j'étais vraiment très stressé. J'avais peur de me retrouver face à tous ces ados blasés. Après tout, je ne savais pas quel genre de classe j'allais avoir. Mais ils ont été vraiment adorables. Les cours de rattrapage sont, en fait, suivis par des élèves qui ont réellement envie d'apprendre.

– C'est génial ! m'exclamé-je.

– Oui. Ils étaient eux-mêmes un peu stressés pour leur dernière année, alors ils se sont donnés à fond. Malgré tout, l'ambiance a été très relax toute la journée. Pas de prises de tête. J'ai donné mon cours, puis je les ai interrogés sur leurs lacunes pour préparer mes prochaines sessions.

Je m'approche de lui et m'adosse au comptoir. Il se tourne sur son siège. Vers moi.

– Et comment c'était d'enseigner, alors ? continué-je en faisant comme si sa main sur ma hanche ne me faisait pas l'effet d'une vague de chaleur dans tout le corps.

– Très bien. En fait, tu avais raison. Je n'ai pas été si nul. Et je crois que j'aime beaucoup faire apprendre tous ces trucs inutiles aux jeunes. C'est exaltant.

Je ris et me rapproche un peu plus de lui.

– Rainbow, tu m'as beaucoup manqué depuis hier. Où étais-tu passée ?

Il se penche en avant et effleure mon cou de ses lèvres. Je suis heureuse que ma robe ait de très fines bretelles et un décolleté plongeant, car cela m'aurait véritablement énervée que ses baisers soient entravés par du tissu superflu.

– J'étais… J'étais… chez…

Bon sang, je n'arrive plus à me concentrer à cause de ses mains manœuvrant le long de mon dos. De bas en haut. Avec lenteur et passion.

– Chez Ana, ma meilleure amie, lâché-je finalement.

Aedan se redresse et me regarde comme s'il cherchait un quelconque mensonge dans mes paroles. Puis, semblant satisfait de ma réponse, il se lève, sourit et m'embrasse passionnément.

Je le laisse faire, heureuse d'être entre ses bras à cet instant. Il me fait du bien. Me permet de me sentir mieux que je ne le suis en réalité. Et il m'aide à oublier ma maladie, même si je me sens mal de lui cacher un si gros secret.

Après avoir mangé, on s'installe dans le canapé et je lance la rediffusion de *Lost*. J'ai hâte de me replonger dans les aventures de mes chers disparus. Lumière éteinte, ambiance apaisée, mon regard est cependant attiré ailleurs que vers mon écran de télévision.

Je me tourne vers Aedan, assis tout contre moi, puis il passe son bras autour de mes épaules. Je me penche légèrement vers lui, et les trois épisodes de *Lost* se transforment en deux heures de baisers

experts et d’effleurements sensuels.

Je suis à fleur de peau, et chacune de ses caresses se répercute en moi comme autant de coups de tonnerre.

Chapitre 7

Aedan

Je fais l'expérience du bonheur le plus parfait contre le corps chaud de Rainbow, tandis que nous sommes allongés sur le sofa, cachés l'un à l'autre par la nuit tombée.

Sa présence est à la fois réconfortante, agréable, délicieuse et complice. Je n'avais encore jamais eu de foyer à moi, pas même mon nouvel appartement impersonnel. Mais dès que je mets les pieds chez elle, c'est comme si je rentrais à la maison.

L'odeur fleurie des bougies me met de bonne humeur, et le sourire de la jeune femme me rend heureux.

Ce que j'aime le plus, pour le moment, c'est goûter ses lèvres tout en remontant doucement le tissu jaune vif de sa robe. Et il me semble que plus je remonte, plus sa peau se fait douce, comme attirant davantage mes caresses. Mes doigts pressent la cuisse de la jeune femme, puis remontent encore, jusqu'à rencontrer le tissu fin d'une culotte de dentelle.

J'ouvre les yeux. Recule légèrement. Ma langue joue un instant avec l'anneau que Rainbow a à la lèvre, ce qui la fait rougir en profondeur. Je n'aurais jamais pensé qu'un piercing puisse être aussi sexy.

J'aurais voulu qu'il fasse assez clair, dans cet appartement, pour que je puisse admirer chacun de ses tatouages, et je suis sûr qu'elle en cache d'autres sous ses vêtements. Je veux également plonger dans son regard clair et savourer la rondeur de sa poitrine autrement que du bout des lèvres. Rainbow est une jeune femme d'une beauté inhabituelle, tellement colorée que j'en rêve toutes les nuits tandis que mes cauchemars les plus sombres disparaissent petit à petit.

Elle est devenue mon fantasme le plus torride depuis que j'ai posé les yeux sur elle.

Je passe la main dans ses cheveux aux pointes rouges puis j'ôte la barrette agrémentée d'un cupcake en plastique qui les retient sur le côté. J'enfouis les doigts dans la masse ondulée et soyeuse tout en la rapprochant de moi de l'autre main.

Elle gémit, et ce son fait descendre dans mon corps une tension qui se répercute dans mes membres inférieurs. J'en tremble. Je la renverse sur le canapé quand l'un des téléphones sonne sur la table basse. La lumière qui nous éclaire m'indique qu'elle est amusée de la situation. Son sourire illumine ses yeux.

Rainbow s'excuse, puis se lève pour ouvrir les persiennes au fond de l'appartement avant de rejoindre le salon. Elle regarde ensuite si c'est bien elle que l'on a tenté de joindre.

– Un texto de ma mère. Merci, maman, pour le timing parfait. Vraiment, marmonne-t-elle.

Elle répond au message rapidement et je m'affale dans le sofa. Rainbow se tient là, debout devant moi. Et dans ma tête, je ne pense qu'au pari que j'ai fait.

Je regarde le rosier sur ses jambes et remonte lentement jusqu'à ses cuisses couvertes par sa robe. Le jaune lui va plutôt bien. Il met en valeur la richesse des couleurs de ses cheveux et le rouge de ses joues. Du bout de l'index, j'attrape le tissu et le soulève légèrement en gémissant, tandis que je dévoile un shorty de dentelle noire, un fessier absolument magnifique.

Rainbow me lance un regard sensuel, m'offre un sourire époustouflant.

Je laisse retomber ma main avant de ne plus être capable de répondre de mes actes. Mon membre enflé dans mon jean est douloureux, tous mes muscles sont tendus, et pourtant, ce n'est pas le bon jour pour aller plus loin.

Quand la jeune femme se rassoit près de moi, j'attrape moi aussi mon téléphone et appuie sur la fonction appareil photo.

Oh, j'ai terriblement envie de l'immortaliser. D'autant plus qu'elle est ravissante avec les cheveux en pagaille, les bretelles de sa robe tombant lâchement de ses épaules. Mais à ma plus grande honte, j'ai un dessein bien plus sombre en tête.

– Viens là, lui dis-je en l'étreignant d'un bras.

Elle se laisse tomber sur moi, et je prends une photo. Nous sourions tous les deux, nous dévisageant avec tendresse, mais seul l'un de nous est sincère. L'estomac noué par mes manigances, je détourne le regard. Je m'apprête à me relever et à m'enfuir d'ici lorsque Rainbow me retient.

– Attends, je vais en prendre une aussi. Ana veut absolument savoir à quoi tu ressembles.
– Tu lui as bien dit que j'étais un bad boy super sexy, j'espère !
– Tout à fait, mon cher. Plus ou moins, en tout cas.

Je lève les yeux au ciel en souriant. Allongé, un bras toujours autour des épaules de Rainbow, je prends la pose sur la première photo. Tire la langue sur la deuxième. La jeune femme est hilare, pressée tout contre moi. Nous tournons la tête l'un vers l'autre, et je ne peux m'empêcher de l'embrasser. Encore et encore.

La série de clichés qui s'ensuit est des plus torrides.

Portés par un élan de désir incandescent, nous oublions la vie qui continue à s'écouler. La nuit qui ne s'arrête de tomber.

Rainbow a abandonné son téléphone depuis longtemps, mais moi, je continue à enregistrer notre séance intime. Je prends une photo alors que je l'embrasse sur la bouche, de façon très sensuelle. Une

autre lorsque je me mets à jouer avec sa langue, dans le but de la taquiner. Ou de l'exciter. Et d'autres encore quand mes lèvres explorent son cou, sa poitrine, ses bras.

Je veux un souvenir de ses joues empourprées par l'audace. Un souvenir de ses yeux mi-clos, de son expression extatique. Et cela me rend d'autant plus ignoble et écœurant.

Dégoûté de moi-même, je range l'appareil dans ma poche et me détache doucement de l'étreinte de la jeune femme. Le simple fait de devoir la quitter me mine le moral, mais je ne peux pas continuer à l'enlacer, ce soir, alors que mes pensées sont tournées vers le pari que j'ai fait.

– On devrait peut-être aller se coucher. Demain, on travaille.
– Tu as raison, dit-elle calmement. Bonne nuit, Aedan.

Elle me reconduit à la porte et je l'embrasse une toute dernière fois.

Hum… Ce sentiment de tromperie me déplaît profondément. J'aime être avec elle. J'aime l'embrasser, la toucher et la taquiner. Mais les conditions qu'on m'impose commencent à m'étouffer. Peut-être que je devrais dire la vérité à Rainbow.

Oui. Bientôt, très bientôt, je lui avouerai tout et ensuite nous pourrons continuer à nous voir et à sortir ensemble sans que plus rien ne gâche ce lien que nous tissons doucement, mais sûrement. Parce qu'elle va me pardonner, c'est sûr. Elle doit me pardonner.

Une fois dans mon appartement, je sens mon moral et ma joie de vivre s'évaporer instantanément.

Jesse et Kiran sont dans le salon, en train de regarder des pornos. Je retiens une grimace, dégoûté, tandis que des sons violents émanent de la télévision.

En me voyant arriver, cependant, ils se lèvent et viennent à ma rencontre au milieu de la salle à manger.

– Mec, notre premier jour à la banque a été génial ! lance Jesse, et Kiran fait son hurlement ridicule en battant le poing en l'air. On a spéculé sur des capitaux toute la journée ! Vendu, acheté, stressé… Tu n'imagines pas à quel point c'était excitant ! Bon sang, les montants de dingues qui sont en jeu, ça fait rêver.
– Et tu verrais la salle des marchés ! ajoute Kiran en passant une main dans ses cheveux roux décoiffés. Immense. Des types en costume de partout, qui parlent, qui hurlent, qui boivent café sur café pour rester concentrés. Ça a été le kif total ! Faut qu'on évacue la pression ce week-end, Aedan. Un truc énorme, une virée monumentale pour se relâcher.

Je sens mon estomac se nouer et je suis pris d'une soudaine envie de les frapper, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils comprennent que je ne veux plus faire cela. Bon sang, ma colère, si longtemps maîtrisée, menace de l'emporter… Comment peuvent-ils être aussi inconscients ? Alors qu'ils ont tout pour eux, désormais ? Qu'est-ce qui peut bien leur plaire dans le fait de détruire ce que d'autres personnes ont acquis à la sueur de leur front ? Je ne le comprendrai jamais.

– Non. Et ma journée à moi s'est très bien passée aussi, si ça vous intéresse de le savoir.

Kiran et Jesse se regardent et sourient.

– Tu sais très bien comment ça marche, Dan. Montre-nous la preuve que tu as sauté l'horreur d'en face et tu auras le droit de nous dire non.
– En attendant, il faudra faire avec, conclut Jesse.

Le moment est venu de leur montrer les clichés.

Je sors mon portable de ma poche, les mains tremblantes sous la honte de trahir Rainbow, et mes deux colocataires hurlent tels des chiens enragés.

Je me sens ignoble de montrer les magnifiques clichés que j'ai pris de la voisine, mais pire encore, j'ai le sentiment de la tromper.

Les deux hommes face à moi regardent une à une les photos, y allant de leurs commentaires dégradants, puis ils secouent la tête.

– Ça ne prouve rien, décrète Jesse en croisant les bras.
– Tu dois te la taper et nous le montrer clairement. C'est tout ce qu'on te demande.
– C'est ridicule ! éructé-je. Vous allez avoir 25 ans, quand est-ce que vous comptez grandir ?
– Jamais, probablement, répond Jesse.
– Je ne vais pas coucher avec elle juste pour un pari débile.
– Alors c'est moi qui le ferai, menace ce dernier. Si elle t'a autorisé à la peloter, je dois aussi avoir ma chance. Imagine, je vais lui dire ceci : tu ne veux plus d'elle parce que tu as déjà quelqu'un. Elle pleure, moi je la rassure, et hop, pour t'oublier, on passe directement à la chambre. J'aurai gagné le droit de te faire venir avec nous pour la sortie de notre choix. Qu'est-ce que tu en penses, Dan ? C'est ça que tu veux ? Que je sois un homme parce que toi tu n'as rien dans le pantalon ? Tu es à peine capable de pointer une arme devant toi, c'est normal, en fin de compte, que tu sois impuissant. C'est peut-être là tout le problème. Allez, c'est décidé, je vais aller la voir, la pétasse…
– Va te faire foutre, m'emporté-je en le repoussant avec violence. Je… Je m'occupe d'elle. Et je vous préviens, dès que cette histoire sera terminée, si jamais un seul de vous deux s'en prend à elle, je vous refais le portrait. Ce sera terminé les insultes, les moqueries. Vous la respecterez.

Ils s'esclaffent, aucun d'eux ne me prenant au sérieux.

Alors j'attrape Jesse par le col avant de poser la main à l'arrière de sa nuque et de serrer à m'en meurtrir les doigts. Je colle mon visage au sien, ma colère tournoyant dans ma poitrine. Je respire fort. Mes phalanges blanchies me font mal tandis que j'enfonce mes ongles dans la peau de mon adversaire. Car c'est tout ce qu'il est, à cet instant. Un adversaire. Un concurrent. Un *ennemi*.

– Je ne plaisante pas, grogné-je.

Pas en ce qui concerne Rainbow.

Jesse a beau se débattre, il n'est pas assez fort pour affronter la tempête que je représente. Kiran non plus. Ma rage est une alliée.

Soudain, le sérieux de la situation nous frappe tous les trois de plein fouet. Et le pari ridicule se transforme en une quête pour le bien-être de la voisine. Je dois gagner. Tout faire pour les éloigner d'elle à tout prix.

– D'accord. Tu as notre parole, dit Kiran en immisçant le bras entre nous pour que je lâche Jesse.

Pour ce qu'elle vaut, leur parole… pensé-je en grimaçant.

Je pousse brutalement mes amis et me retire dans ma chambre. J'en ai assez de les voir.

Je me déshabille avant de me mettre au lit. Les draps sont frais sur ma peau qui est comme écorchée par mes mensonges. Je ferme les yeux un instant. C'est le visage souriant de Rainbow que je vois derrière mes paupières closes. Alors j'attrape mon téléphone sur la table de nuit et je regarde une à une les photos que j'ai prises. Elles sont belles. Naturelles. Très excitantes.

Quand j'ai embrassé Rainbow, sur sa poitrine ou dans le cou, je n'ai rien vu d'autre que sa peau blanche contre la mienne, mais sur les clichés, je peux admirer à quel point elle a adoré ce que je lui faisais.

Sa bouche aux longues lèvres fines est entrouverte, et je peux encore entendre son râle et ses gémissements me rendre fou de désir. Ses yeux, mi-clos, puis complètement fermés, témoignent de l'état de transe totale que j'ai réussi à lui faire ressentir lorsque j'ai passé les doigts sur la pointe durcie de ses seins, à travers le tissu de ses vêtements.

J'admire les photos encore quelques instants avant que mon téléphone ne s'écrase sur le tapis en bas de mon lit.

Je suis complètement ravagé par la soirée que je viens de passer. Seigneur, mon corps entier me brûle et je n'ai qu'une envie, c'est d'aller retrouver la jeune femme chez elle, dans son lit, et de continuer ce que nous avons commencé.

Mais la simple pensée que Jesse et Kiran puissent me surprendre en train de me faufiler chez elle suffit à m'empêcher de bouger.

Je souffle, un peu trop fort peut-être. Cela m'apaise un soupçon.

Les yeux toujours fermés, Rainbow dansant encore dans mon esprit, je glisse une main sous la couverture fine qui me recouvre et je serre le poing autour de mon membre gorgé de désir.

Je halète, et me cambre, et m'imagine tout de suite être ailleurs. Loin d'ici. Peut-être dans un chalet en pleine montagne, durant une tempête de neige où Rainbow et moi serions seuls au monde devant un feu de cheminée, étendus nus sur une couverture. Et je l'embrasserais à en perdre haleine.

Et je la prendrais à en perdre le nord.

Lorsque je me réveille, tôt le matin suivant, je suis heureux.

Car je sais que je passerai la soirée avec elle, à poursuivre nos baisers sur le divan moelleux de son appartement chaleureux.

Et cela ne manque pas. Notre petit tête-à-tête est extraordinaire.

Mais il y a un problème. Un problème énorme et qui me dérange bien plus que le fait de devoir lui mentir.

C'est ce fichu cœur sur son calendrier pour le milieu de la semaine.

Avant de la quitter, je ne peux m'empêcher de regarder la liste de mercredis, les uns sous les autres, tous arborant ce fichu dessin au stylo rose. Ils portent tous le chiffre treize écrit en noir. Treize heures, peut-être ?

Bon sang, avec qui d'autre sort-elle ? Qui ose me ravir la jeune femme sous mon nez ?

Je sais que je n'ai pas à être jaloux. Nous ne sommes même pas officiellement en couple. Je n'ose cependant pas le lui demander. Pas tant que je ne connais pas mon rival. Mais ma haine envers le monde s'éveille et s'anime rien qu'à la pensée qu'elle puisse voir quelqu'un d'autre.

Dépendance affective… Ouais, c'est tout moi. Et je ne suis pas prêt à me laisser mettre de côté par un péquenaud débile.

Soudain, je me dis que la petite virée proposée par Jesse et Kiran ce week-end a du bon. Je pourrais peut-être les convaincre de… Non ! Je perds complètement la tête !

Je soupire, serre les poings et avise le calendrier.

Le mercredi est mon jour de repos au lycée. Avant de quitter Rainbow, je lui demande :

– Je peux t'accompagner au refuge, demain ?

Elle a l'audace de rougir et de baisser les yeux. J'ai envie de tuer cet homme qui la veut également.

– Non. Je ne vais faire que de la paperasse, alors je ne serai pas disponible. Mais si tu souhaites donner un coup de main à la cantine, tu peux.
– Je ne suis pas disponible le matin, mens-je. Je peux passer à treize heures et je viendrai te voir au bureau pour te dire bonjour.
– Hum, je ne serai plus là à cette heure-ci. J'ai un… rendez-vous important.
– Avec Ana ? tenté-je.
– Non.

Elle n'ajoute rien d'autre, se contentant de rester là à éviter mon regard. Sa culpabilité me donne envie de vomir.

– Oh. Très bien. À plus, alors, craché-je en rentrant chez moi et en claquant la porte.

Non, je ne m'en voudrai pas pour le sursaut qu'elle a laissé échapper quand je suis brutalement parti me barricader chez moi.

Et je ne m'en voudrai pas non plus pour ce que je m'apprête à faire.

Chapitre 8

Aedan

Je patiente devant le refuge depuis plus d'une heure. Il est à présent midi dix et mon regard rivé sur les portes de verre se fait plus incisif de minute en minute.

Je suis caché dans ma voiture aux vitres semi-teintées. Le moteur ronfle doucement pour faire tourner la clim et me permettre de respirer. Il fait moins chaud que les jours précédents, mais c'est tout de même trop pour quelqu'un comme moi, habitué à la neige et à la grisaille.

Le ciel nuageux et le vent frais me manquent. Jamais je n'aurais cru penser cela un jour, mais c'est la vérité ! J'aurais même donné ma figurine de collection la plus précieuse à un mioche peu soigneux contre quelques degrés de moins. D'autant qu'il est hors de question que je me trimballe dans les rues en short ! Je préfère être fidèle à mon bon vieux jean. Déjà que je ne suis pas encore habitué aux hommes en tongs, alors les jambes à l'air, c'est impossible.

Je termine mon hamburger, affalé dans mon siège pour qu'on ne me remarque pas. L'emballage termine au sol, à l'arrière, avec le reste des déchets que Kiran et Jesse ont accumulés. Si je n'étais pas en pleine crise d'espionnage, je serais sorti mettre tout ce bazar à la poubelle, mais je suis coincé ici encore pour quelque temps.

Je vide mon gobelet de soda. En idiot que je suis, j'ai pris la version extra-large, et ma vessie me rappelle mon erreur ! Pourtant, j'oublie tout ce qui ne va pas dans ma vie au moment où je la vois…

Lorsque Rainbow sort enfin, le tonnerre gronde dans ma poitrine. Elle est vêtue d'une jupe bleu foncé très sexy avec un débardeur jaune et des escarpins de la même couleur. Les nombreux tatouages recouvrant ses jambes et ses bras lui donnent un air rebelle que j'adore. Bon sang, elle me fait penser à la nuit étoilée de Van Gogh, à la fois lumineuse, colorée et fantasmagorique.

Et savoir qu'un autre homme rêve de lui ôter ses vêtements me rend fou de rage.

J'attends qu'elle tourne au coin de la rue puis j'enclenche les vitesses pour la suivre. Je m'insère dans la circulation éparse et longe les quelques centaines de mètres de la route principale avant de tourner une fois à droite.

J'aperçois Rainbow plus loin, en train de trottiner pour attraper le bus, et j'accélère pour rattraper le véhicule.

Mon corps vibre complètement de l'adrénaline qui court dans mes veines. Une minute trop tard, et je n'aurais pas su où elle était partie. Alors que là… Là, je le sais. Et je vais découvrir ce qu'elle me cache. *Qui* elle me cache.

Le bus roule presque dix minutes sans s'arrêter. Si j'avais eu les idées claires, j'aurais deviné avant où je me dirige. Mais mon cerveau est embrumé par ma colère.

Aussi, lorsque je me gare dans le parking et que j'attends de voir la jeune femme passer dans le rétroviseur avant de descendre à mon tour, je suis plus que surpris de remarquer que je me trouve devant l'hôpital de la ville.

Je serre les poings et ricane, l'air mauvais.

Elle me trompe avec un médecin. Un homme certainement riche et intelligent. Tout ce qu'elle mérite et tout ce que je ne suis pas.

Je déteste cette personne avant même de la connaître. Un crétin prétentieux et arrogant, voilà ce qu'il est ! Un fichu nanti qui parle probablement avec un accent bourge et qui joue au golf tous les week-ends… Je lui ferais avaler son club en quelques secondes si je le pouvais.

La porte que je franchis s'ouvre sur un univers que je suis habitué à côtoyer. Des années de souffrance en camp de redressement ont affublé mon corps de quelques cicatrices et d'os broyés. Aussi, je ne suis pas surpris de voir que cet hôpital ne fait pas exception à la règle. La salle d'attente est bondée de gens tous plus différents les uns que les autres. De l'ivrogne crasseux à la mère de famille bien sous tous rapports… De l'homme d'affaires à ce jeune peu sûr de lui…

Mais aujourd'hui, tout est différent. Je ne suis pas là pour moi. Et au lieu de trouver l'ambiance lugubre d'un dispensaire miteux ou l'odeur nauséabonde de l'arrière-salle du cabinet d'un vétérinaire qui me recoudrait pour trois fois rien, l'hôpital est lumineux et accueillant.

Ma gorge se noue. Rainbow se promène dans les couloirs comme si elle était habituée à venir ici. Peut-être que ce fameux médecin qu'elle vient rencontrer est son fiancé de longue date… Après tout, les cœurs sur son calendrier s'étalent sur plusieurs semaines. Plusieurs mois, même, d'après ce que j'ai vérifié. Page après page…

Puis soudain, je me rends compte que je suis totalement ridicule de me faire des idées… D'abord, cet homme n'est pas forcément médecin ! Il pourrait être, je ne sais pas, moi, infirmier, réceptionniste, homme de ménage… Bah, peu importe qui il est, je le déteste. Tout ce que je sais, c'est que Rainbow l'aime, et que moi, j'ai envie de le cogner.

Lorsqu'elle prend l'ascenseur, je me cache dans un coin et observe le bouton du deuxième étage s'allumer. Je fonce vers les escaliers de secours et monte les marches quatre à quatre pour rattraper la jeune femme. Mon pouls est au trente-sixième dessous. Ce que je peux détester le sport ! Les heures que j'ai passées, sous la pluie, à faire des pompes pendant que mon sergent instructeur me hurlait que je n'étais qu'une merde ont fait de moi un fumiste notoire.

J'émerge du palier, ouvrant la porte avec douceur pour ne pas qu'on me remarque, et je jette un œil de chaque côté. J'aperçois les fesses craquantes de Rainbow s'engouffrer dans une salle et je remonte le couloir pour voir chez qui elle se trouve.

Docteur Kershaw, cardiologue.

Je me plante devant une porte munie d'une petite vitre et ouvrant sur une salle d'attente vide, hormis les deux personnes que je déteste le plus au monde en cet instant. Une jeune femme toute colorée qui a su faire de moi un homme heureux et un putain de docteur aussi élégant que ceux que l'on voit à la télé, avec ses cheveux blonds impeccables, son sourire plus blanc que blanc et son teint bronzé. Bien sûr, il faut que cet abruti de première soit grand, musclé et tout sourire avec Rainbow.

Il passe les bras autour de sa taille, et je serre les poings. Mon pouls bat la chamade. La douleur dans ma poitrine envahit l'entièreté de mon corps. Kershaw serre la jeune femme contre lui. Elle sourit. Ferme les yeux.

C'en est trop. Je ne peux pas continuer à m'infliger ce spectacle.

Je dois lutter de toutes mes forces pour ne pas entrer dans la pièce et le réduire en miettes. Je détourne le regard, tente de calmer ma respiration. Et je lutte. Lutte pour ne pas me laisser aller à une violence trop facile, et inutile.

Des coups, j'en ai donné. J'en ai reçu. Toujours dans la brutalité. Toujours dans l'optique de survivre une journée de plus au milieu des prédateurs de la rue. Être plus malin ne suffit pas, lorsque l'on s'entoure de délinquants. Il faut être le plus fort. Celui qui court le plus loin.

Mais cette satanée violence, je m'en suis débarrassé depuis des années. Ce n'est pas aujourd'hui que je dois faire l'erreur de me vautrer à nouveau dans ce genre de comportement antisocial.

J'inspire, ouvre les yeux.

Ce n'est pas aujourd'hui que je ferai cette connerie.

Pas même lorsque les deux amants disparaissent dans le bureau au fond de la pièce.

Seigneur, je ne peux pas les arrêter ! Pas aller les confronter ! Et si je tombe sur eux en pleine… action ? Et si… cela suffit à me faire passer du mauvais côté avec Kiran et Jesse ?

Putain de merde…

En proie à un malaise profond, je m'assieds sur un banc un peu plus loin dans le couloir, le regard fixé sur le mur blanc, si clair qu'il me heurte la rétine.

Le temps s'étire et, avec lui, je prends conscience que je viens de perdre ma seule chance d'être heureux. Je me prends la tête entre les mains. Et je réfléchis. Si Rainbow peut me pardonner ma trahison, alors peut-être que moi aussi je peux lui pardonner la sienne ? Si tant est qu'elle me choisisse, moi, bien entendu.

Mais…

– Aedan ?

Je me lève d'un bond, heureux au possible d'entendre la voix de la jeune femme, si douce, comme un baume sur mon âme meurtrie.

Mince, je suis vraiment accro… pathétique. Je la rejoins en quelques enjambées et lui attrape les mains. Je lui pardonnerai tout, c'est sûr. Un seul regard, un seul sourire, et je suis à ses pieds. Je me moque d'être ridicule, je suis si bien en sa présence que j'en oublie le monde. Elle me rend heureux, et il est impossible de se passer de ce sentiment que j'ai recherché si longtemps sans le trouver.

Jusqu'au jour où j'ai fait sa rencontre.

Le soleil jouant dans ses cheveux la rend encore plus belle. Elle brille. De mille feux, voire plus…

Pourtant…

J'ai les mots au bord des lèvres.

Je te pardonne. On peut reprendre du début. Et si on se disait toute la vérité ?

C'est plus difficile qu'il n'y paraît.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-elle, un sourire sur ses grandes lèvres que je veux goûter, goûter, goûter jusqu'à être ivre de son parfum et de sa saveur.
– Je… J'avais rendez-vous avec un dermatologue pour une visite de routine. J'étais un peu angoissé, alors, en sortant, je me suis posé cinq minutes sur ce banc.

Ou une heure, plutôt.

Menteur, menteur, les paroles de la chanson résonnent dans ma tête. Je ne fais que lui mentir depuis que je l'ai rencontrée. Comment puis-je oser lui en vouloir d'avoir fait de même ?

– Et toi ? l'interrogé-je en jetant un regard assassin à la plaque dorée incrustée sur la porte du docteur Kershaw.

Quel prétentieux, celui-là !

– Oh… Je suppose qu'il est temps de te dire la vérité.

Elle rougit à nouveau et récupère ses mains. Je prends ce geste comme un coup de poignard en plein cœur. Me repousser n'atténuera en rien ma colère, au contraire !

Rainbow détourne ses yeux bleu clair. Recule d'un pas comme si la distance qu'elle pourrait mettre entre nous allait rendre ses aveux plus faciles.

– J'étais venue voir mon docteur, comme toutes les semaines. Pour voir si mon état ne s'aggrave pas, lâche-t-elle à toute vitesse.

Ma rage est balayée si soudainement que je ne peux pas comprendre ce qu'elle me dit. Parce que ça a l'air grave… Non ? C'est même plus grave qu'un simple rendez-vous amoureux dans le bureau de cet idiot de Kershaw.

Mon pouls s'emballe davantage quand les mots percutent mon esprit. Tout tourne autour de moi.

– Ton… état ?

Les indices commencent à faire sens dans mon esprit. Les cœurs sur le calendrier pour le cardiologue. Ces petites pilules qu'elle prend régulièrement.

– Je… Oui… Et si on rentrait à l'appartement, que je te parle de moi ?
– D'accord… D'accord… murmuré-je, enfermé dans ma bulle de terreur.

Rainbow ne me trompe pas, non. Elle n'est pas ce genre de femme. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Je l'attrape par les épaules et l'embrasse fort, longtemps, avant de la conduire à la voiture. Ma main est crispée sur sa peau. Je la colle fort contre moi, comme si j'avais peur qu'elle ne se désintègre sur le chemin.

Je suis si confus que je ne desserre pas les mâchoires de tout le trajet, et pourtant j'ai près de trois millions de questions à lui poser.

C'est à peine si je remarque Jesse nous croiser dans l'ascenseur de l'immeuble et bousculer lourdement Rainbow qui pousse un petit gémissement de douleur. Je vois clairement mon colocataire plonger la main dans le sac de la jeune femme pour y voler quelque chose.

Discrètement, j'attrape le poignet de mon ami pour l'empêcher de prendre son portefeuille, ou quel que soit l'objet qu'il convoite, et Jesse a un grand sourire d'excuse avant de se plaquer au fond de l'ascenseur.

Je me tourne vers Rainbow, qui n'a rien remarqué, et l'entraîne hors de là.

– Il t'a fait mal ? demandé-je.

Elle ne me répond pas.

Je jette un œil discret dans le sac de la jeune femme qui pend, ouvert, à son bras, puisqu'elle vient d'y prendre ses clefs. Rien d'important ne semble manquer. Elle a tout un tas de babioles inutiles, ainsi que son porte-monnaie, un portefeuille et un flacon orange de médicaments.

– Ça va ? insisté-je, inquiet.
– Oui. Et toi ? Tu as l'air bizarre.

– Je me fais du souci. Pour toi.
– Hum.

Rainbow déverrouille sa porte et m'invite à l'intérieur. Ses mains tremblent. Je ne sais pas si c'est l'émotion de devoir enfin me parler d'elle ou cette maladie dont je ne sais toujours rien. Et elle est si pâle. Est-elle toujours aussi blanche ou est-ce à cause d'une mauvaise nouvelle de Kershaw ?

– Bordel, grommelé-je tout bas sans qu'elle l'entende.

Nous nous retrouvons tous les deux debout, au milieu du salon, à nous dévisager sans oser rien dire. La jeune femme semble troublée, plus indécise qu'elle ne l'a jamais été. Je perçois également sa honte, mais je ne sais pas pourquoi elle ressent cela.

Ne supportant plus son regard, je me tourne et marche vers le fond de l'appartement, où les rideaux occultent la lumière vive du soleil. Là, j'attrape le seul cadre posé sur le meuble blanc. Une photo se trouve à l'intérieur, et je reconnais tout de suite les traits de Rainbow. Pourtant, elle est différente. Très différente. Complètement éteinte.

La jeune femme ronde aux cheveux multicolores est ici mince, avec une expression triste sur le visage. Ses yeux sont baissés, comme si elle avait peur d'affronter le monde, et ses cheveux sont blond cendré, longs et bien coiffés.

Elle s'avance vers moi et saisit le cadre entre ses mains. Elle se regarde, sourit et le repose à sa place.

– J'avais 16 ans, dit-elle. À l'époque, ma vie était parfaite et, pourtant, je n'arrivais pas à l'apprécier. Je ne me trouvais pas assez bien. Une blonde toute mince, aux yeux bleus, qui réussissait ses études… Qu'est-ce que j'aurais pu demander de mieux, franchement ?

C'est une question rhétorique. Aussi, je ne réplique pas.

Au moment où elle va recommencer à parler, Dixon arrive près de nous d'un pas plus que traînant. Le vieux chien a l'air fatigué, même s'il vient de se lever de son panier.

Rainbow se baisse et le caresse. Elle ne peut pas me cacher ses secrets plus longtemps, car cela me ronge de l'intérieur. L'inquiétude que je ressens à son sujet me vaut un mal de ventre qui me fait grimacer.

– Rainbow, s'il te plaît… dis-je d'une voix grave.

Elle hoche la tête et se relève. Le chien, mécontent d'être délaissé, va se poser sur le balcon dont le sol est baigné des rayons du soleil déclinant.

– Un jour, en cours de sport, j'ai commencé à me sentir mal. J'étais une très bonne athlète, au lycée. Je faisais de la course, c'était ma passion. Le seul moment de mes journées où je me sentais

réellement bien, à ma place dans l'univers. Après quelques centaines de mètres, ma tête s'est mise à tourner, j'ai été incapable de reprendre ma respiration et je suis tombée dans les pommes. On m'a conduite d'urgence à l'hôpital et on m'a fait tout un tas d'examens. Au final, on m'a diagnostiqué une malformation cardiaque.

Elle joue un instant avec sa tresse multicolore. J'aimerais aller vers elle et la serrer contre moi, mais j'ai le sentiment qu'elle va me repousser, car elle n'a pas fini de dévoiler son histoire.

– Au début, ce n'était pas si grave. C'est pour cela que j'ai pu faire tant de sport durant des années. Et puis, pour que le problème ne dégénère pas lorsque je vieillirais, on m'a dit que je devais être opérée. Les médecins étaient confiants. Peut-être un peu trop. Ils ont découvert, alors que ma poitrine était totalement ouverte, charcutée sur la table stérile, qu'il était impossible de me soigner. L'un d'eux a tout de même pris le risque, juste pour me soulager d'un futur potentiellement dangereux. L'opération s'est très mal déroulée. Ça a été une catastrophe et j'ai failli y laisser la vie. Au final, le médecin n'a fait qu'aggraver mon cas, car il a affaibli mon cœur à coups de scalpel. Quand je me suis réveillée, j'ai cru que tout irait bien. Puis ils m'ont donné beaucoup de médicaments à prendre et m'ont dit que suite à leur erreur, il me serait impossible désormais de fatiguer mon cœur. Et ces médicaments se sont transformés en traitement à vie.

Rainbow lève les yeux vers moi. Je m'attends à voir des larmes et un air triste, mais elle sourit de tout son être. Et elle est magnifique !

– C'est ce jour-là que Rain 2.0 a vu le jour. Je n'allais tout de même pas passer ma vie à me morfondre alors que je risquais de mourir à n'importe quel moment de la journée ! s'indigne-t-elle. J'ai pris conscience que la vie avait une valeur inestimable et que cela n'avait rien à voir avec l'argent, les voitures de luxe, les yachts. J'ai vécu comme si chaque jour était le dernier, faisant ce dont j'avais envie, quand j'en avais envie. Et c'est toujours ma philosophie.

Elle passe le plat de la main sur sa robe colorée.

– Je voulais me teindre les cheveux. Alors je l'ai fait. Je voulais un tatouage, j'en ai désormais une bonne dizaine. Et j'ai tenté d'ôter toute négativité de ma vie.

– Parce qu'elle est trop courte pour s'occuper de ce qui est mauvais.

– Oui. Et aussi parce que c'était très dangereux pour ma santé. Chaque fois que quelque chose me blesse moralement, cela se répercute sur mon cœur et je risque de me retrouver à l'hôpital. J'ai pris beaucoup de poids également, à cause de tous ces médicaments. Mais je ne me suis jamais sentie aussi bien dans ma peau qu'en ce jour. Avant, j'étais mince, oui, mais je ne vivais pas. Aujourd'hui, je m'aime et j'aime ma vie. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent. Que je suis ronde, moche, fainéante, je m'en moque. Je suis malade. Je risque ma vie en me levant tous les jours, alors qu'ils aillent juger ailleurs. Moi, tout ce que je veux, ce n'est rien d'autre qu'une journée supplémentaire. Rien qu'un jour de plus sous ce soleil merveilleux. Parce qu'il arrivera un matin, peut-être, où mon cœur ne supportera plus la pression. Où il ne supportera plus ce petit battement supplémentaire. J'ai réalisé il y a longtemps qu'être en vie, c'est mieux que d'être parfaite.

Le souffle coupé, je me précipite vers elle et l'enlace fermement. J'ouvre la bouche. Ma gorge est si sèche qu'elle me brûle.

Le mensonge que je lui cache pèse encore plus lourd, désormais.

Je ne peux tout de même pas lui avouer ce que j'ai fait… Lui dire qu'elle n'est qu'un pari pour moi. Si cela la met en colère, elle risque d'être malade. Ou pire… Bon sang, dans quoi est-ce que je me suis embarqué ? Je ne sais plus quoi faire.

– Rainbow, est-ce que tu es en train de me dire que… tu tomberais malade, gravement malade, si je te contrariais beaucoup ?
– Non.

Mon soulagement n'est que de courte durée.

– Je pourrais en mourir, Aedan. Je suis désolée, vraiment. J'aurais dû t'en parler avant. Mais tu es entré dans ma vie si vite et tu me faisais du bien ! J'ai eu peur de te l'avouer parce que je craignais que tu ne me fuies en le découvrant. Mais sache que je ne te tiens absolument pas en laisse avec cette maladie. Tu peux choisir de ne plus me revoir, tu sais. Tu peux me le dire. Tout de suite. Avant que je ne m'attache irrémédiablement à toi.

Ses yeux, humides et sublimes, me supplient silencieusement de lui pardonner. De rester. Et de l'aimer… Oh, je ne pourrai jamais, de toute façon, résister à la tentation de venir la retrouver tous les soirs. Parce qu'elle est tout pour moi. Pas seulement le plus chaud des rayons de soleil de mes journées, mais également ce petit bonheur qui me colle un sourire aux lèvres chaque matin, une pincée d'épices qui pimentent mes pensées à chaque fois qu'elle y apparaît.

– Rainbow… murmuré-je, et je m'approche, et m'approche encore jusqu'à ce qu'elle soit tout contre moi, ses lèvres entre les miennes pour un baiser approfondi.
– Je ne souhaite pas te quitter.

Jamais cela n'arrivera…

– Tu es sûr ? demande-t-elle contre ma bouche. Parce qu'après, il sera trop tard. Et tu risques de tomber si amoureux de moi que tu ne pourras plus jamais rompre.
– J'en suis sûr.

Je l'embrasse encore.

– Aedan, je veux te dire, avant que nous allions plus loin dans cette relation, que ma maladie ne doit pas te rendre nerveux, ni même te donner mauvaise conscience. N'hésite pas à me larguer si un jour ça ne va plus entre nous. Je ne suis pas du genre à jouer avec les gens juste parce que je le peux et qu'ils ont une contrainte. Suffit simplement d'être délicat pour le dire.
– Je ne pense pas pouvoir être un jour capable de te plaquer, Rainbow. Tu crois que je te fais du bien, mais moi je pense la même chose à ton sujet. On se complète parfaitement et ta présence m'aide

à être apaisé et à me sentir bien dans ma vie. Je veux construire quelque chose avec toi. Et puis, qui sait, c'est peut-être toi qui me largueras, au final.

Elle rit et son regard charnel se pose sur moi. Je suis obligé de plaquer les mains devant moi, avec autant de discrétion que possible, pour lui masquer mon émoi.

Un seul regard… Un seul minuscule sourire… Il ne m'en faut pas plus pour être heureux.

– Ferme les yeux, dit-elle. Je vais me changer.

J'obéis sans protester. Le ton de Rainbow, le son de sa voix, est comme une douce caresse sur tout mon corps, et lorsque j'entends le bruit de ses vêtements se défaire, mon dernier rêve me revient en mémoire. La tension dans mon bas-ventre se fait soudain incontrôlable et mon désir pour elle, insensé. J'ai envie de la caresser, de l'admirer, de la toucher, de lui faire tout ce qui me passe par la tête, des heures durant, et n'importe où dans cet appartement.

Je frémis et, quand je la sens s'éloigner légèrement, j'ouvre les yeux.

Rainbow se tient à un mètre de moi. Elle porte à présent un gilet léger et complètement ouvert, dont les pans masquent sa poitrine. Elle pose les mains dessus, comme pour empêcher d'en dévoiler trop, puis elle rougit.

– Tu ne devais pas regarder ! s'indigne-t-elle.

Entre ses seins, j'aperçois une longue cicatrice fine et rosée. Celle-ci est étreinte par un morceau de fil barbelé noir, tatoué sur sa peau. Et ce fil, en son bout, retient un attrape-rêve dont la plus grande plume caresse son nombril. D'autres plumes, plus petites, semblent voler au gré d'un vent imaginaire sur son ventre et se terminent en une myriade d'oiseaux noirs et bleus volant vers ses hanches et son dos. Le travail qu'a fait l'artiste sur sa peau est magnifique, splendide. Incroyable.

Je m'avance et pose les mains sur sa peau nue. De l'index, je trace chaque perle incrustée dans l'attrape-rêve. Puis je remonte légèrement. Rainbow frissonne et referme son gilet qu'elle noue sur le côté avant de reculer.

– Désolé, je ne voulais pas t'effrayer…
– Non, j'aurais dû aller me changer dans la chambre, mais mes vêtements étaient ici. Je suis bordélique. Et puis parfois, j'ai un peu de mal à… Enfin, j'ai peur que…
– Que je ne te trouve pas belle et attirante ? Que je ne pense pas que tu sois la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais connue ?
– Un peu de tout ça, oui.
– Pourquoi ?
– Parce que… Parce que je suis malade. Et ronde. J'ai beau m'aimer et me trouver pas mal, je supporte les insultes depuis si longtemps que, parfois, je pense être la seule au monde à me trouver bien.
– C'est faux. Moi, je te trouve superbe.

Et c'est la première fois que je sors avec une femme comme elle. Mes précédentes conquêtes étaient attirées par moi, par mon côté sombre et hors la loi que je traîne dans les bars louches en compagnie de Kiran et Jesse qui vantent nos exploits à qui veut bien les entendre. J'ai fréquenté des junkies, des femmes tout aussi paumées que moi, et je n'en ai rien retiré, si ce n'est l'impression d'être encore plus misérable.

Mais Rainbow, elle, elle me permet de me sentir heureux. Peut-être est-ce parce qu'elle est simple et douce ? Ou parce qu'elle est belle à croquer et radieuse ?

Le seul problème, désormais, c'est que je ne pourrai jamais lui avouer qu'elle représente un pari pour mes amis et moi.

Chapitre 9

Rain

– Dixon ! m'écrié-je en gloussant.

À chaque fois que ses moustaches frôlent mes jambes nues, je m'esclaffe. Il réclame des caresses que je ne peux lui offrir, tandis que j'applique mon mascara devant le miroir de la salle de bains.

Quand j'ai terminé de me maquiller, je me baisse et lui fais un gros câlin qu'il aurait fait durer longtemps si je n'étais pas déjà en retard. Ses grands yeux tristes en me voyant attraper mon sac à main me pincent le cœur. Mais dès que j'atteins la porte, il dort déjà, étalé de tout son long au milieu du salon.

Je lève les yeux au ciel, puis vérifie une dernière fois que sa gamelle et son écuelle sont pleines. Bien sûr, quand j'arrive près de l'ascenseur, les portes s'ouvrent sur un Jesse tout sourire, accompagné de deux jolies demoiselles blondes et très bien habillées. Elles sont très classe, et, à sa façon de les prendre toutes les deux par les épaules, je suis à peu près certaine qu'il rentre de soirée et qu'il va commencer la matinée sous les meilleurs auspices.

– Salut le clown, me dit-il en me regardant de haut en bas.

Je porte une robe parme constellée d'étoiles mauves, avec des chaussures de la même couleur.

Il ne semble pas apprécier. Mais je m'en moque bien !

J'aurais pu lui dire que sa façon de me rabaisser ne fera jamais disparaître son propre mal-être. Qu'être son souffre-douleur ne fonctionnera que si je le laisse m'avilir en me recroquevillant dans une minuscule coquille frêle comme une feuille de verre. Sauf que ce matin, j'ai envie de jouer.

– Jesse ? dis-je d'une voix tremblotante. Qu'est-ce que tu fais ? Et pourquoi tu ne m'as jamais rappelée ? Je croyais que j'étais tout pour toi ! Tu m'avais dit que tu voulais que nous partions, rien que tous les deux !

Je me suis approchée de lui. Agrippée à sa chemise blanche.

Les deux femmes, interloquées, se sont reculées dans l'ascenseur.

– Pourquoi tu m'as menti, Jesse ?
– Mais qu'est-ce que tu racontes, la grosse ? Lâche-moi tout de suite !
– La grosse ? Mon poids ne te posait aucun problème quand tu venais ramper à ma porte pour que je te fasse entrer. Quand ? Ah oui, il y a trois jours encore. Mon poids ne te posait pas de problème

quand tu t'agenouillais entre mes cuisses en me suppliant de te laisser me prendre !
– La ferme ! éructe-t-il. Elle est complètement cinglée, dit-il à ses amies en se retournant.

Celles-ci ne savent plus du tout où se mettre.

Je renifle, puis passe un mouchoir sous mes yeux en entrant dans l'ascenseur. Je ne pleure pas du tout, mais personne n'est censé le savoir.

– Pourquoi me traites-tu de la sorte ? Est-ce que tu as honte de tes sentiments pour moi ? lui demandé-je.

Ivre de colère, Jesse sort de la cabine et ordonne aux deux femmes de le suivre. Elles lui font un doigt d'honneur avant de venir près de moi et de passer leurs mains dans mon dos.

– Il ne te mérite pas, chérie, me dit la plus petite des deux.
– Tu crois ? miaulé-je, les yeux dans mon mouchoir.
– Absolument. Allez, ressaisis-toi. Tu ne veux pas arriver au travail avec les yeux tout rouges, tout de même.
– Non, tu as raison. Merci beaucoup, les filles.

Nous sortons toutes de l'ascenseur, puis je me dirige vers la voiture d'Ana garée un peu plus loin, tandis que les deux blondes grimpent dans un taxi.

Ana a prévu de travailler avec moi toute la journée, elle a donc décidé de passer me chercher.

– Rain, tu vas bien ? me demande mon amie, paniquée.
– Oui, oui, je me suis juste un peu moquée de Jesse dans l'ascenseur.
– Tu ne devrais pas le chercher ! Il ne m'inspire pas confiance. Quand il te regarde, j'ai parfois l'impression que rien ne pourrait l'empêcher de te frapper.
– C'est lui qui a commencé.
– Rain, c'est quoi ces enfantillages ? Est-ce que cette situation t'amuse ? me gronde-t-elle.
– Bien sûr que non !
– Alors ne les pousse pas à te faire du mal.
– Je ne pousse à rien du tout ! m'indigné-je. Non mais tu t'entends ? On croirait que parce que j'existe, tout simplement, ils ont le droit de se permettre de me critiquer ! Et moi je devrais rester là, à tout subir, simplement parce qu'ils sont méchants ? Non mais franchement ! Ce n'est pas parce que je suis grosse que ça autorise qui que ce soit à me parler de la sorte. Bientôt, je n'aurai même plus le droit de manger sans me prendre des réflexions, parce que, c'est bien connu, quand tu es rond, tu dois bouffer de la salade, point barre. Et, bien sûr, la salade, c'est super bon pour moi parce que j'ai forcément du cholestérol, du diabète et des problèmes vasculaires, n'est-ce pas ? Et évidemment, quand tu es gros, il est tout à fait normal que des gens que tu n'as jamais vus de ta vie viennent se mêler de tes affaires et porter un regard méprisant sur le fait que, bien sûr, tu passes tes journées dans le canapé à manger des chips, boire du soda, sans jamais faire de sport. Eh bien, je vais te dire une bonne chose, j'en ai plus que marre qu'on m'ennuie, alors que mon seul problème, en réalité, c'est

que les gens sont cons. Alors, arrête un peu de dire que je les cherche, comme si c'étaient eux, les victimes…

– Ce n'est pas du tout ce que je dis ! C'est juste qu'ils sont tellement… bornés ! J'ai l'impression qu'ils se moquent des conséquences de leurs actes et je ne veux pas que tu sois l'un de leurs dommages collatéraux.

Ana tourne vers moi ses grands yeux de biche effrayés et ma colère retombe aussitôt.

– Je rêve ou tu es encore en train de t'inquiéter pour moi ? dis-je d'un ton plus calme.
– Peut-être…
– Ne t'en fais pas, je sais très bien comment m'y prendre pour les faire taire définitivement.

Nous arrivons au refuge assez rapidement. Il est très tôt, et la circulation est fluide. Ana va passer la journée à faire du bénévolat.

– Comment ? demande-t-elle, encore plus inquiète.
– Tu verras tout à l'heure quand on sortira.

Elle soupire de désespoir, puis je l'entraîne vers les cuisines.

Suzy nous attend déjà. Elle est en train d'éplucher quelques pommes fraîches. Si calme que l'on entend simplement le bruit du couteau aiguisé sur la chair des fruits. Ses cheveux grisonnants sont attachés, et quand elle nous voit arriver, elle sourit de manière franche et simple. Près d'elle est assis Micky, qui la couve d'un regard tendre. Il a près de dix ans de plus qu'elle et n'ose pas lui avouer à quel point il l'aime. Il ferait n'importe quoi pour elle. Mais ma pensionnaire a une peur bleue des hommes et des relations amoureuses. C'est une survivante, une exilée, une femme en péril qui se cache ici depuis si longtemps qu'elle a désormais peur de sortir. Et c'est Micky qui s'occupe de lui faire les courses et de lui procurer tout ce qu'elle désire.

Suzy sait qu'il est un homme bien et qu'il est fou d'elle. Mais elle n'arrive pas à aller vers lui.

Micky nous salue, puis part dans le fond de la cuisine pour préparer le pain.

Je m'approche de Suzy et l'embrasse sur la joue.

– Alors, dis-je tout bas en avisant ses pommettes toutes rouges, qu'est-ce qu'il s'est passé ?
– Oh Rain, murmure-t-elle, il m'a caressé la joue…

Suzy semble rêveuse.

Son sourire franc et éclatant, presque enfantin, me met du baume au cœur. Elle joint les mains devant elle en soupirant avant de passer les doigts là où le cuisinier l'a probablement effleurée.

– Et je n'ai même pas eu ce mouvement de recul qui lui fait du mal à chaque fois qu'il m'approche.

– C'est fantastique, dit Ana, les yeux brillants.

Je jette un regard discret à Micky. Il a un physique très robuste, du genre bûcheron écossais. Ses cheveux noirs sont parsemés de mèches argentées et son regard vert vif est mis en valeur par une ombre de barbe bien entretenue. Ses mains robustes pétrissent la pâte à pain avec dextérité, faisant ondoyer les muscles de ses bras.

Micky travaille ici depuis longtemps. Il est l'une des premières personnes que j'ai embauchées et il cuisine comme un dieu. Il est talentueux, discret et calme malgré son côté gros nounours.

– Je… Je crois que je vais lui demander de manger avec moi, ce soir, après son service. Qu'en pensez-vous ?

Suzy respire profondément et pince les lèvres en attendant notre réponse. Elle tremble un peu. A besoin de notre réconfort.

Ana et moi, nous nous regardons. Nous retenons difficilement un couinement excité, et Suzy éclate de rire de nous voir si enthousiastes.

À ce son, Micky se retourne et sourit. Il est vraiment très beau. D'autant que sa blouse blanche remontée sur ses bras laisse apercevoir une peau bronzée, tatouée et plutôt musclée.

Durant près d'une heure, Ana et moi aidons pour les différentes corvées, puis je passe quelques minutes au bureau pour la paperasse. Vers onze heures, il est temps pour moi de sortir.

Ma meilleure amie est totalement stressée. Surtout quand je lui dis de se garer sur le parking de l'immense banque du centre-ville.

– Rain, qu'est-ce que tu vas faire ? Si quelqu'un te fait du chantage et que tu viens ici pour vider ton compte, je te préviens, j'appelle la police tout de suite !
– N'importe quoi ! C'est simplement là où travaillent Jesse et Kiran. Ils viennent de commencer leur journée, d'après ce qu'Aedan m'a dit.
– Tu comptes faire un esclandre devant eux ? Ce n'est peut-être pas la meilleure des idées.
– Mais non, allons. Je suis bien plus délicate que cela.

Cette banque n'est pas seulement un endroit pompeux et bourré de types en costumes de luxe. C'est aussi l'un des endroits d'Odessa où je suis le mieux reçue, à cause de mes comptes en banque plus que fournis. Il y a mon compte principal sur lequel repose un peu de l'héritage de mon oncle et qui me servira en cas de gros soins médicaux. Et tout ce que je fais fructifier sur un autre compte pour agrandir le refuge. Aussi, dès que je mets un pied à l'intérieur, la petite secrétaire à l'entrée écarquille les yeux et trottine vers moi dans ses chaussures aux immenses talons.

– Mademoiselle Parkley, oh quel plaisir de vous voir ici !
– Merci, gloussé-je.

Je ne suis toujours pas habituée à ce traitement de faveur que je leur ai demandé de nombreuses fois de laisser tomber.

– Avez-vous rendez-vous ? Souhaitez-vous que j'apporte une petite coupe de champagne à votre amie et à vous ?
– Non merci, Nancy. Je suis simplement venue voir le directeur à l'improviste. Est-ce un problème ? Je peux revenir plus tard.
– Non. Je vais aller le chercher immédiatement !

Elle disparaît rapidement, puis le directeur Stenton arrive à vive allure. C'est un homme d'un âge avancé, habillé de façon élégante et d'une gentillesse sans égale. Il m'a beaucoup aidée avec la comptabilité de mon oncle quand ce dernier est décédé. Il m'a donné des conseils et est souvent passé à mon bureau pour voir si tout allait bien, et ce, à titre d'ami. Il l'était, avec mon oncle, et même si notre relation est un peu moins « pote de poker », je l'ai toujours apprécié.

Stenton remonte ses lunettes sur le bout de son nez, puis m'offre un grand sourire.

– Rain ! Quel plaisir de vous voir ici ! J'espère que vous n'avez pas de souci…
– Non, pas du tout, monsieur le directeur.

Il rit, avant de m'embrasser sur la joue.

– C'est Henry, pour vous, ma chère.
– J'espère que je ne vous dérange pas, j'aimerais simplement avoir quelques nouvelles de ma situation financière, voir si tous mes placements se portent bien.
– J'ai toujours un peu de temps pour vous, Rain. Suivez-moi, allons dans mon bureau.

Il m'entraîne dans un dédale de couloirs. Au détour du troisième ou quatrième, des parois vitrées nous donnent une jolie vue plongeante sur la salle des ventes. Je repère immédiatement Kiran avec sa tignasse rousse. Jesse est tout naturellement près de lui. Ils pianotent sur des ordinateurs gigantesques, et un sourire mesquin ourle mes lèvres.

– Oh, je connais ces deux hommes là-bas, ce sont mes voisins ! Puis-je aller leur dire bonjour ?
– Bien sûr !

À côté de moi, Ana semble mal à l'aise. Elle déteste ces hommes, mais plus encore : le simple fait que je les côtoie lui donne la nausée. Elle a sûrement raison d'être aussi inquiète, sauf que je ne suis pas du genre à me laisser marcher sur les pieds sans répliquer.

On emprunte un ascenseur jusqu'à l'étage inférieur, et je prends Henry par le bras, pour affirmer notre relation amicale. Je me sens tellement bien, à cet instant, que j'ai l'impression de marcher sur un petit nuage. Je vais leur clouer le bec, c'est certain.

– Jesse, Kiran ! m'exclamé-je. Quel plaisir de vous voir !

Ils se lèvent d'un bond tous les deux et saluent leur patron. Puis Kiran me dévisage avec humeur.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu nous suis ou quoi ?

– Bien sûr que non ! s'indigne Henry. Et veuillez parler avec un peu plus de respect à M^lle^ Parkley. Je ne tolérerai même pas le moindre coup d'œil mal placé envers notre cliente prestige.

Leurs yeux se font tout ronds, et je leur souris.

– Désolée, je n'ai jamais eu le temps de vous parler de moi, lors de nos courtes rencontres dans l'ascenseur de l'immeuble. Je connais très bien Henry ici présent, et comme je suis venue lui rendre visite, j'en profite pour vous dire bonjour.

Kiran semble prêt à me tuer. Jesse, lui, se sent clairement mal.

– Oh, Rain, vous êtes tellement attentionnée ! rit Henry. Vous avez de la chance d'avoir une si jolie voisine, messieurs.

– C'est moi qui ai de la chance, monsieur le directeur, d'avoir un tel flatteur pour ami ! réponds-je en lui souriant.

– Vous savez que je ferais n'importe quoi pour vous, ma chère !

– Hum, je n'en suis pas sûre ! Seriez-vous prêt à fermer les yeux face à tous les cadavres que j'ai dans mes placards ? plaisanté-je.

– Je creuserais leurs tombes moi-même, s'il le fallait ! s'esclaffe-t-il.

Je lance un regard très parlant aux deux hommes, puis je les salue de la main.

Cette journée est *parfaite* !

Voir le trouble et le regard dépité des voisins n'a pas de prix !

Le rendez-vous avec Henry se passe très bien. Il m'apprend même que j'ai fait quelques petits bénéfices très chouettes.

Quand je le quitte, il semble un peu triste, aussi je lui promets de repasser la semaine suivante. Il refuse et me dit qu'il viendra au refuge pour aider un peu, en compagnie de son épouse, en fin de semaine.

– Toujours attentionnée, mon œil ! proteste Ana une fois dans la voiture. J'avais limite l'impression d'assister à un face-à-face entre Dexter et Trinity. Ça t'arrive souvent de menacer les gens de mort, comme ça ?

Elle est totalement sous le choc, ses mains agrippées au volant. Sa tête secouée dans tous les sens me donne l'impression qu'elle va faire une crise cardiaque.

– C'est tombé comme un cheveu sur la soupe. Et je ne les ai pas menacés, sois sérieuse, la calmé-je.

– Tu joues avec le feu.

– Je veux simplement qu'ils se calment. Je ne vais pas me laisser faire et je ne vais certainement pas leur faire de cadeau. Si je dois appuyer là où ça fait mal, crois-moi, je le ferai. Et bien comme il faut, en plus.

– J'adore quand tu fais la guerrière. Excuse-moi de ne pas t'avoir soutenue davantage, mais voilà…

Elle baisse les yeux, et je lui prends la main.

– Tu sais que je ne vais pas mourir, n'est-ce pas ? Je ne laisserai pas mon vieux cœur fatigué s'user à cause de ces idiots ou à cause de n'importe quel homme.

– Ça, c'est ma fille ! s'exclame alors Ana en riant.

***

La journée se termine et je rentre chez moi. Dans le hall de l'immeuble, M^me^ Silverstone occupe le fond de l'ascenseur. Sa main ridée serre sa canne, et elle a l'air de ne plus être capable de faire un pas. Je me précipite vers elle et la soutiens comme je le peux.

– Rain, me dit-elle, fatiguée.

– Je suis là.

J'ôte une de mes chaussures à talon que je place devant la porte de l'ascenseur pour qu'elle reste ouverte.

– Cela prendra le temps qu'il faudra, mais je vais vous aider. Souhaitez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

Elle tremble de partout, et sa voix épuisée est fébrile.

– Non, merci. J'attends un taxi dehors. Je suis simplement très fatiguée ce soir.

– Je comprends.

Elle s'accroche à mon bras et soupire.

– Tu vas te bouger, la vieille ! retentit une voix derrière moi.

Je me raidis et me retourne. Kiran et Jesse sont là, un air assassin sur le visage.

– Je suis désolée, jeunes hommes, mais…

– La ferme, mamie. Bouge un peu plus vite. J'aimerais rentrer chez moi après cette journée vraiment merdique.

– Je fais ce que je peux.

– Plus vite, râle Jesse. Bon sang, il est bientôt temps de t'euthanasier, mamie.

Il regarde notre voisine de haut en bas. Ses chevilles très frêles, sa peau ridée. Je suis tellement choquée !

Kiran s'approche alors de moi. Je me sens effrayée tant j'ai l'impression qu'il va nous frapper.

M^me^ Silverstone semble sur le point de pleurer. J'en ai moi-même les larmes aux yeux. Je me place entre elle et eux, et tandis qu'elle se force à avancer je la soutiens et la rassure.

– Tout va bien, lui dis-je doucement. Ne vous pressez pas. Ce n'est pas la peine de nous énerver pour ça.

Un pas après l'autre, un souffle à la fois, je fais sortir la voisine sous les mesquineries de ces deux hommes que je déteste cordialement, avant de remettre mon escarpin. Ils m'insultent joyeusement, ce que je ne relève pas. Mais ils s'en prennent aussi à ma petite voisine, et si je n'avais pas à la tenir, je me serais jetée sur eux, toutes griffes dehors.

Dans ma poitrine, une douleur sourde s'éveille, telle une épine enfoncée dans mon cœur.

J'ai beau tout faire pour ne pas pleurer, le fait que M^me^ Silverstone ait elle-même des larmes qui dévalent sur ses joues me coupe le souffle.

Je la mets dans un taxi, puis décide de prendre les escaliers pour remonter. Mon cœur se porte bien mieux après une petite pilule. Et il faut que je me déleste de ma colère contre ces deux imbéciles que j'ai envie de cogner.

Quand j'arrive à mon étage, j'hésite une seconde à m'engouffrer chez eux pour aller leur régler leur compte, mais la seule idée d'être seule contre ces monstres m'en dissuade rapidement.

Une fois la porte ouverte, Dixon vient à ma rencontre pour sa petite caresse et je me baisse pour l'embrasser. Je me sens un peu mieux, tout à coup. Son amour de chien est une bénédiction. Il faut dire aussi que de savoir Aedan bientôt de retour me met en joie.

Chapitre 10

Aedan

Une nouvelle journée défile, lourde et chaude. Les petites salles de classe, au lycée, ne m'offrent aucun répit. Pas de clim. Pas même la possibilité d'ouvrir les fenêtres pour aérer la pièce ! J'ai l'impression de me trouver au fond d'une fournaise impitoyable. Le soleil s'abat tous les jours sur cet État. Il brûle toute la journée, alourdit l'air des soirées et a fait de moi un accro aux appareils de climatisation. J'en viens même à apprécier d'aller faire les courses. Surtout au rayon surgelés.

Les élèves amorphes, face à moi, n'en mènent pas plus large. C'est le début de l'après-midi, et, malgré les persiennes baissées, les rayons de soleil qui se faufilent par les claires-voies réchauffent l'atmosphère confinée et pesante de la salle.

– Qui a lu les chapitres cinq et six du manuel ? demandé-je.

Je suis assis sur mon bureau, aussi décontracté que les six jeunes affalés sur leur chaise, comme s'ils n'avaient plus aucun os dans leur corps.

Personne ne lève la main.

– Très bien. Je ne les ai pas lus non plus de toute façon, maugréé-je.

Les filles rient, et les garçons m'offrent un sourire complice. Cela a beau être des cours de rattrapage, il est difficile de se motiver lorsque l'on se noie dans sa propre transpiration, au milieu d'un sauna pareil !

– Je sais que ce n'est pas facile pour vous, mais ça ne l'est pas non plus pour moi. Je suis du nord, nom d'un chien ! Je pensais qu'il n'y avait qu'en Australie que la température pouvait dépasser les vingt degrés !

Lisa, la jeune demoiselle au premier rang, s'esclaffe. D'après ce que j'ai appris sur elle, elle a subi un harcèlement scolaire brutal qui l'a forcée à fuguer, et ainsi à rater ses examens. Elle est de retour au lycée uniquement pour le rattrapage et elle bénéficiera par la suite d'une scolarité à domicile. C'est une petite blonde toute frêle, au regard fuyant et à la voix douce. Elle me fait penser à un oisillon blessé et perdu.

– Mais nous sommes tous ici pour une seule raison, vous aider à progresser et à obtenir votre diplôme haut la main. Il est donc important que vous suiviez bien ce que je vais vous raconter dans cette classe, continué-je.

Ils n'ont pas l'air plus enthousiaste qu'avant mon petit discours. Heureusement, je sais que ces

quelques jeunes gens travaillent d'arrache-pied à la bibliothèque tous les soirs, en petit groupe.

– Bon, nous allons faire autrement. Si vous arrivez à répondre à ma question, nous irons dans la cour pour continuer la leçon.

D'un seul coup, les élèves se regardent et se redressent lentement sur leur chaise. Dehors, un vent léger, mais agréable, souffle et balaye la chaleur torride du soleil d'Odessa.

– Nous en étions au chapitre sur le commerce mondial. Qui peut me dire quand a commencé cette période, pourquoi, et ce que cela a entraîné ?

Sur les six élèves présents, quatre lèvent la main. C'est bien mieux que ce que j'avais prévu.

Fier, je les dévisage les uns après les autres. Je les vois peu sûrs d'eux, anxieux. Je connais ça, moi aussi, ce sentiment de ne pas être à sa place, d'être intimidé, mais curieux du monde. Mon adolescence n'a pas été banale, et j'enviais ces jeunes qui pouvaient bénéficier d'une scolarité digne de ce nom. Pourtant, que ce soient ces enfants, ou moi, jeune professeur, notre point commun est qu'être ici est une chance. La meilleure chance de notre vie, même, pour nous en sortir. Les lycéens, diplôme en poche, pourront rejoindre les bancs de la fac. Et moi, avec ce travail et ce salaire, je pourrai enfin rembourser mon prêt et prendre mon envol.

Tout va pour le mieux dans mon monde, en ce moment.

– Eli ? interrogé-je.

Il s'agit d'un garçon aux cheveux sombres et aux yeux presque noirs. Dans le but d'obtenir une bourse sportive pour ses études supérieures, il a décidé de suivre tous les cours de rattrapage que propose le lycée. Malgré son allure nonchalante et son air je-m'en-foutiste, le jeune homme est intelligent, vif d'esprit et fait office de comique de service.

– Euh… Après la Seconde Guerre mondiale.
– Si tu pouvais construire une phrase correcte, ce serait vraiment sympa, le rabroué-je.
– Hum… Le commerce mondial a commencé à se développer après la Seconde Guerre mondiale, car les pays industrialisés ont connu une croissance économique. Cela a entraîné une hausse des imports et le déclin de certaines industries.

Les élèves sont soudain attentifs, comme si la réponse de leur camarade allait entraîner un cataclysme majeur. Je les laisse dans le flou de longues secondes, avant de sauter du bureau et d'attraper ma mallette.

– Maintenant, je sais que vous faites semblant de ne pas connaître les réponses à mes questions. Ce qui veut dire que vous ne pourrez plus vous débiner la prochaine fois.

Je ris et, d'un signe de la main, les invite à me rejoindre dans le couloir. Les piaillements excités des jeunes gens font sortir l'un des professeurs de sa classe.

– Tout va bien ? demande mon collègue Indy.

Comment fait-il pour avoir l'air aussi frais alors qu'il porte un blouson en cuir ? Dans mon tee-shirt, j'ai l'impression d'étouffer. Lui semble au mieux de sa forme malgré son jean, ses bottines et sa veste !

– Oui, désolé, on sort un peu pour s'aérer, lui expliqué-je.

Derrière moi, les trois jeunes filles de ma classe gloussent. Le professeur Indy a une cote incroyable auprès de la gent féminine, tant chez les élèves que chez les professeurs. Toujours poli et attentif, il se serait fait passer la bague au doigt depuis longtemps s'il ne parlait pas sans arrêt de sa compagne.

Indy sourit et nous salue avant de retourner dans sa salle. Un professeur d'histoire aussi sexy – enfin, ce n'est pas moi qui le dis ! – fait rêver tout le lycée.

– Vous auriez dû l'inviter avec nous, monsieur, dit Lisa.
– Mais bien sûr. Et vous auriez passé le reste de l'heure en extase devant lui, au lieu d'écouter le très intéressant prof d'éco que je suis.
– Oh, mais nous vous écoutons tout le temps ! reprend Eli. Sauf quand il fait trop chaud, trop humide ; qu'il est trop tôt, ou juste après un repas.
– Ou quand on a faim, aussi, ajoute Lisa.
– Je vois, soupiré-je.

Je secoue la tête, mais ne leur en tiens pas rigueur. Après tout, j'ai toujours eu du mal en classe, moi aussi.

Le reste de l'après-midi se transforme en immense cours magistral sur la pelouse du lycée, à l'ombre des arbres. D'autres élèves ont rejoint le groupe initial, et, assis dans l'herbe, ils prennent des notes sur le protectionnisme, le libre-échange, et, pour finir, sur comment draguer sans avoir l'air d'un parfait idiot. Sur ce dernier point, je ne suis pas sûr d'avoir réussi à dispenser les meilleurs conseils, mais au moins la journée s'est terminée sur de beaux fous rires.

Je repasse à mon bureau pour récupérer mes documents, dans le but de préparer le cours du lendemain, et fais un détour rapide par les vestiaires pour prendre une douche. Mon casier contient des vêtements de rechange que j'ai apportés exprès, car ce soir je me rends directement au restaurant.

Je suis heureux d'avoir osé sauter le pas avec Rainbow et je l'ai invitée dans une *cantina* italienne hors de prix. J'ai bien l'intention de lui offrir une soirée parfaite et raffinée. Aussi, lorsque j'enfile mon pantalon de costume et me regarde dans la glace, je désespère.

– Ce n'est que pour quelques heures… me rassuré-je. Rien de plus.

J'ai déjà hâte de remettre mon jean. Et mon tee-shirt.

– Rendez-vous galant ? retentit une voix rauque derrière moi.

Je me retourne vivement et avise Indy, casque en main, cheveux bruns en pagaille. Ce dernier s'adosse à la porte et sourit en coin.

– Oui.
– Tu as l'air mal à l'aise. Je suis sûr qu'elle te trouverait tout aussi bien dans tes vêtements de ville.
– Je le sais, mais pour elle j'ai envie de faire des efforts, réponds-je.

Et c'est la plus stricte vérité. Je ne porterais ce fichu costume pour personne d'autre au monde.

Indy me lance un regard énigmatique, puis il disparaît pour rentrer chez lui.

Je conduis directement jusqu'au centre-ville et m'engouffre sur le parking du restaurant. Il est près de dix-neuf heures et plus que temps pour moi de me détendre un peu. Je viens de passer trois heures à préparer mes prochains cours et à corriger les dissertations de plusieurs de mes classes.

Je descends de la voiture et retourne dans la rue pour attendre Rainbow devant l'établissement très chic, avec sa devanture noire, sa guirlande de lumières éclairant le tableau des spécialités de la maison et les quelques palmiers dans de grands pots qui encadrent l'entrée.

J'ai hâte de voir la jeune femme. Les mains dans les poches, je fais les cent pas tandis que la nuit tombe et que les lumières de la ville s'allument partout autour de moi. Je suis un peu nerveux, c'est évident. Je n'ai jamais eu de relation aussi stable et aussi exaltante qu'avec Rainbow. Alors je veux que cette première soirée à l'extérieur soit parfaite. Oui, je veux que tout soit parfait pour elle.

Bon sang, j'ai oublié de lui acheter des fleurs !

Je me demande si j'aurais le temps de courir jusqu'à la boutique au bout de la rue lorsque… lorsqu'un beuglement me fige d'horreur.

Mes nerfs se tendent douloureusement, et mon estomac se contracte si violemment que je grimace.

Je me retourne et dévisage Jesse et Kiran qui courent vers moi. Bon sang, il faut qu'ils partent avant que Rainbow n'arrive ! Ces deux idiots seraient capables de lui gâcher la soirée.

– Matez un peu notre loser ! s'exclame Jesse. Bon sang, tu sors le grand jeu pour ton petit clown ! Tu vas la culbuter ce soir ou quoi ?

Un couple qui passe près de nous nous regarde de travers. Ma honte est à son apogée.

– La ferme, maugréé-je.
– Tu ne nous avais pas dit que tu la sortais.
– Tu voudrais que je te donne mon agenda, peut-être ? Je n'ai plus 10 ans, je ne dois rendre de

comptes à personne.

– Oh, allez, ne le prends pas comme ça, réplique Jesse. On est tes potes. D'ailleurs, si tu veux un bon conseil, emmène-la plutôt dans un bar à salades.

Mes deux amis pouffent. J'en ai des crampes au ventre de les entendre parler de cette façon. Seule la perspective de voir arriver Rainbow d'une seconde à l'autre m'empêche de me jeter sur eux et de les frapper si fort que je peindrais le sol de leur sang.

– Tous les gens ronds ne sont pas malades. Tous les minces ne sont pas en bonne santé. Mais est-ce que vous allez voir ces personnes pour vous immiscer dans leur vie privée et pour les juger ? Est-ce que vous vous permettez d'insulter ces femmes fines lorsqu'elles passent devant vous, une glace à la main ? Non. Alors pourquoi le faites-vous avec elle ?

Ils haussent les épaules, comme si mes états d'âme ne les concernaient pas. Ivre de rage, je recommence à faire les cent pas. Les secondes s'égrènent. Puis les minutes. Sous le regard torve de mes amis, je serre les poings au fond de mes poches, la mâchoire si contractée qu'elle me fait mal.

Et mon téléphone se met à biper. Je le sors de ma poche et ouvre le texto. Kiran et Jesse se penchent sur mon épaule pour lire en même temps que moi l'excuse de Rainbow. Elle est occupée et ne pourra pas me rejoindre.

– Tu t'es pris un sacré râteau, vieux, se moque Jesse. En même temps, ça vaut mieux. Si elle t'avait vu dans ton costume au rabais, elle se serait tellement marrée qu'elle aurait été incapable de coucher avec toi.

– Ton compliment me va droit au cœur, rétorqué-je d'un ton plat, même si au fond de moi cela me fait mal.

Je baisse les yeux. C'est vrai que je n'ai pas franchement l'air top dans ce smoking. Je ne remplis pas la chemise, et mon pantalon est un peu trop long. J'ai l'air con, voilà tout.

– Tu n'as jamais rien réussi dans la vie, mon pote. Comment veux-tu qu'elle veuille de toi ne serait-ce qu'une seconde ? dit Jesse.

– Je…

– Même le clown doit inventer des excuses bidon pour te larguer, ajoute Kiran. T'es vraiment au summum du pathétique ! Heureusement que nous, on est là pour toi. Allez, viens, on va aller boire un coup et traîner un peu en ville. Il faut qu'on profite de la soirée.

– Non merci, dis-je sèchement. J'ai du boulot.

– On s'en fout, Aedan ! Laisse-toi vivre un peu. Tous ces petits cons du lycée te diront merci demain, en classe, quand tu les laisseras pioncer.

– Et qu'est-ce que leurs parents diront quand ils louperont leurs exams, hein ?

Tout comme nous, nous les avons loupés à de nombreuses reprises… Tout comme nous avons raté notre vie…

– Quelle importance ?

Ce n'est même pas la peine de répondre. Je leur tourne le dos et me précipite vers le parking au pas de course, les poings serrés. Dans mon dos, mes amis m'appellent en riant. Je les déteste, eux comme la terre entière, à cet instant.

Dans ma poitrine, mon pouls martèle mes côtes, et mon esprit en ébullition invente mille scénarios possibles pour excuser Rainbow. Occupée ? Vraiment ? Ou est-ce qu'elle ne veut simplement pas perdre son temps avec un moins-que-rien comme moi ?

J'attrape le volant et y donne un violent coup en hurlant de frustration. La salve de douleur qui remonte de mes mains à mes poignets me calme.

La douleur… Il n'y a que ça pour me remettre les pieds sur terre. C'est bien pour ça qu'il est si facile de se laisser aller à la violence et aux bagarres. Un bon coup en pleine figure vous ramène toujours sur terre. De même que les os broyés.

Mais… Je ne suis plus cet homme.

Et au lieu d'écharper Jesse et Kiran comme j'aurais pu le faire, je préfère me concentrer sur moi-même et tenter de faire exploser chaque bulle de rage en moi.

Le trajet du retour se fait rapidement. Je roule beaucoup trop vite. Mille questions tournant en boucle dans ma tête m'empêchent de me concentrer. De me calmer. L'ascenseur étant occupé, je passe par l'escalier et monte les marches quatre à quatre.

Essoufflé, j'arrive devant chez moi et je suis incapable de me décider. J'ouvre la porte, jette ma mallette dans le salon, puis je ressors. Je me plante devant chez Rainbow. J'ai envie de savoir si elle est là. Si elle m'ignore et me rejette.

Je plaque les mains sur l'encadrement et me penche, restant planté là sans bouger. Durant quelques minutes, je n'entends pas le moindre mouvement, puis, j'en suis certain, elle est bien chez elle.

Fulminant, je me prends la tête entre les mains et frappe lourdement du poing à la porte.

– Aedan ! Qu'est-ce que tu fais ici ? demande Rainbow, interloquée, quand elle ouvre.

Je relève lentement la tête avec une expression contrite… et je la contemple un instant. Son visage est à moitié caché par ses longs cheveux ondulés, détachés. Elle porte un pyjama minimaliste, très sexy, constitué d'un débardeur rose avec un imprimé flamants blancs et d'un short pastel à carreaux.

– Je… Je m'inquiétais. Alors je voulais simplement savoir comment tu allais, balbutié-je.

Elle rougit et détourne le regard.

– Tu n'as pas à t'inquiéter. Merci d'être passé.
– Tu es sûre que tu vas bien ? Tu as l'air…

Bon sang ! Elle a vraiment l'air mal. Et si elle se sentait réellement affaiblie ? Et si c'était sa maladie qui lui avait fait annuler le dîner ? Plus qu'inquiet désormais, je lui prends les mains et passe les doigts sur sa joue. La colle à moi.

– Aedan, s'il te plaît, je t'assure que je suis en pleine forme.
– Vraiment ? Alors, si tu vas bien et que tu n'es pas occupée, pourquoi…

Mes mots se dispersent entre nous lorsque la jeune femme se plie en deux, étouffant un petit gémissement. Pris de panique, je tombe à genoux pour capter son regard, pour être rassuré. Elle pince les lèvres. Ses joues, pâles quelques secondes plus tôt, arborent à présent une teinte rosée aussi délicate qu'adorable.

– Je vais appeler les urgences ! Je vais…
– Non !

Elle m'attrape le bras et se redresse.

– Tu plaisantes ? Et si tu… tu…
– Mourais ? Je ne vais pas mourir maintenant, Aedan. C'est juste que…
– Que quoi ?
– Bon sang, tu n'aurais pas pu être un peu moins inquiet ?
– Non, réponds-je en relevant le menton.

Je la dévisage avec condescendance. Si elle pense une seule seconde que je suis honteux de mon comportement, elle se trompe ! Je m'inquiète, un point c'est tout !

– Voilà, j'ai mes règles, et elles sont très douloureuses, dit-elle en levant les bras et en les faisant lourdement retomber. Satisfait ? Maintenant, laisse-moi aller me cacher dans le canapé et oublier ma gêne.

Elle se jette sur les coussins, et je suis obligé de regarder son tatouage remonter le long de ses mollets, de ses jambes.

Le rosier s'arrête là, sur sa cuisse charnue, et s'enroule autour d'une jarretelle de dentelle à l'encre noire, si foncée comparée aux boutons de roses rouge vif… Je déglutis. Mes yeux continuent leur chemin jusqu'à ses fesses, à peine masquées par ce short miniature.

– Je… commencé-je lorsque je la vois serrer l'un des oreillers entre ses doigts.

Rainbow semble à nouveau en pleine crise.

Je recule sans la quitter du regard. Je n'ai qu'une envie, c'est de fondre vers elle et de l'entourer de mes bras pour l'embrasser jusqu'à ce qu'elle oublie la douleur. Mais avant, j'ai autre chose à faire. Je sors dans le couloir, ferme la porte et me précipite dehors. La chaleur m'étouffe, et, dans mon costume, j'ai l'impression d'être étriqué, enserré, mal à l'aise. Pourtant, rien n'aurait pu me

faire arrêter cette course que j'ai commencée. Pas sportif ? Eh bien, mes muscles ne sont pas de cet avis.

J'arrive, à peine essoufflé, au magasin de proximité à l'autre bout du boulevard. Je prie rapidement pour remercier le dieu de la climatisation, mais ne ralentis pas l'allure. Les rayons se succèdent jusqu'à ce que je trouve ce que je veux, et après avoir payé mon achat, je cours à nouveau pour rentrer. Quand je pénètre dans le hall de l'immeuble, je suis content de voir que l'ascenseur m'attend à bras ouverts. Dans un râle de soulagement, je me plaque dans le fond et attends patiemment la montée.

J'espère que, durant mon absence, Rainbow s'est remise de ses douleurs. Après tout, je ne sais pas comment fonctionnent ces choses, hum, ce que l'on appelle « les règles », mais que les hommes préfèrent ignorer. Je frappe doucement à la porte et entre directement. La jeune femme est à présent recroquevillée sur le canapé, le visage pétri de douleur, et elle a clairement pleuré. Elle me regarde et me sourit entre ses larmes, soulagée que je sois revenu.

– Je croyais t'avoir fait peur, avoue-t-elle, penaude.
– Oh oui, j'ai eu très peur. J'ai commencé à courir pour m'éloigner d'ici le plus loin possible. Et à un moment je me suis dit que ce n'était pas si horrible… Juste tes œufs prêts à être fécondés. Alors je suis revenu, plaisanté-je.
– Pitié, ne parle pas de me féconder, cela me donne l'impression d'être un alien, rétorque-t-elle. En plus, ton éducation en matière d'intimité féminine est complètement à refaire.

Elle rit doucement.

Dans la cuisine, j'ouvre un à un les tiroirs jusqu'à trouver les couverts. Je choisis la cuillère à soupe la plus grosse, attrape un plateau où je pose un verre d'eau fraîche et l'aspirine, puis je vais m'agenouiller devant elle. J'ouvre le couvercle du pot de glace au chocolat que je lui ai acheté et souris tristement.

– Mince, elle a un peu fondu, regretté-je.
– C'est pour moi ? demande Rainbow.
– Oui.
– Je la préfère ainsi, quand elle est fondante.
– J'espère que ça te fera du bien.
– Merci Aedan. Merci.

Elle s'assied dans le canapé, met de côté le médicament qu'elle ne prend finalement pas, puis plonge la cuillère dans son dessert. C'est la première fois de ma vie que je me sens utile. En prenant soin d'elle.

– Tu en veux un peu ? m'interroge-t-elle.
– Non. Ce n'est rien que pour toi.

Je me redresse et embrasse son épaule nue, uniquement revêtue de la fine bretelle de son

débardeur. Avant de poser la main sur sa cuisse.

La peau de Rainbow se couvre de frissons, et je ne peux que penser que c'est dû à mon baiser, plutôt qu'à la fraîcheur de sa glace.

– Est-ce que tu te sens mal ? Je veux dire… Enfin… Par rapport à ton cœur…
– Tu veux savoir si mes règles ont une quelconque influence sur mon état de santé ? se moque-t-elle. La réponse est non. Je me sens juste épuisée, j'ai parfois la tête qui tourne et les seins douloureux.

Évidemment, mon regard se baisse lentement jusqu'à se poser sur sa poitrine.

– Oh… C'est… Tu veux un massage ?
– Des seins ? s'exclame-t-elle.
– Non ! Des pieds… Ou des épaules ! Je ne sais pas… Je n'en sais rien…

Je suis tellement mal à l'aise que je suis probablement rouge de honte.

Puis Rainbow se met à rire et pose son pot de glace désormais vide sur la table basse.

– Ne sois pas si mal à l'aise, s'il te plaît.

Elle se tourne vers moi, toute trace de rire désormais disparue, puis elle passe une main sur ma chemise.

– Je suis désolée de ne pas avoir pu venir au restaurant, ce soir. Tu es très élégant. Ce costume te va à ravir, et j'aurais aimé ne pas gâcher notre soirée.

D'un seul coup, ce massage de la poitrine me semble beaucoup moins ridicule. Du bout de l'index, je fais glisser la bretelle de son débardeur. Caresse toute la longueur de son bras. Et je lui offre un baiser d'une sensualité comme j'en ai rarement connu. Nos lèvres se soudent, nos cœurs palpitent en une symphonie heureuse, et je me redresse lentement. Je m'agenouille sur le canapé, me baisse pour allonger Rainbow sous moi. Lorsqu'elle s'accroche douloureusement à mes épaules, je quitte ses lèvres et pose les yeux sur elle.

– Tu as mal ? demandé-je, soucieux.
– Oui. Désolée.
– Tu n'as pas à t'excuser, voyons.

Je la laisse prendre cette position fœtale qui la soulage le plus et me place derrière elle, mon bras l'entourant délicatement.

Quand elle s'endort, Dixon vient se traîner jusqu'à elle, comme pour la veiller, et il lui léchouille la joue.

– Moi aussi je sais prendre soin d'elle, mon vieux. Allez, viens avec nous.

Je pousse mes jambes pour laisser le chien monter, et nous dormons tous les trois paisiblement. Enfin, Rainbow est paisible. Dixon, lui, ronfle si fort qu'il aurait pu causer un tsunami à l'autre bout de la planète.

***

Le lendemain, je me lève avant même que le soleil ne pointe, pour aller préparer mes cours de la journée.

Je prends garde à ne pas réveiller les deux dormeurs sur le divan de mon propre appartement, mais je me faufile dans la chambre de Kiran pour poser sur sa table de nuit la poupée vaudoue que j'ai récupérée. Ensuite, je retourne en face et laisse un mot doux à Rainbow. Enfin, je m'éclipse pour la journée.

– Alors, comment s'est passé ton rendez-vous ? me demande Indy, assis sur la chaise de son bureau, à côté du mien, dans la salle des profs.

Il a posé ses pieds bottés sur le chêne du bureau, foncé et abîmé par les années.

– Elle était malade, alors nous n'avons pas été au restaurant, finalement, lui apprends-je.
– Oh, désolé pour toi.
– Ne le sois pas. Ce n'est que partie remise.

Indy passe les mains derrière sa tête et s'étire. Les muscles de ses bras étendent le tissu de son tee-shirt gris, et toutes nos collègues féminines admirent le spectacle. Le pauvre ne s'en rend même pas compte. Sur son bureau est posé un cadre avec une photo sur laquelle une jolie blonde au sourire éclatant lui envoie un baiser. Son regard se pose dessus à chaque fois qu'il s'installe sur sa chaise.

Mon cœur se serre un peu. Je ne sais pas où ma relation avec Rainbow me conduira, à cause de mon mensonge, mais j'espère qu'un jour je pourrai vivre un bonheur aussi parfait que celui d'Indy.

– Bon, il va être temps de se mettre au travail, déclare-t-il en se levant.

Et en plus, il est immense.

Avant qu'il ne franchisse le seuil de la porte, les regards se tournent vers son postérieur, puis une chorale de soupirs tous plus déprimés les uns que les autres résonne dans la pièce. Dire que je pensais que les hommes étaient les seuls à se rincer l'œil de cette façon ! Je tombe des nues.

La journée se passe très lentement. Encore une fois, la chaleur qu'il fait ici me met de mauvaise humeur. Comment peut-on vivre dans de telles conditions ? J'ai l'impression de me dessécher à vue d'œil. Les jeunes filles ont l'avantage de pouvoir mettre des jupes légères ; dans ma toile de jean, en revanche, je vais finir par étouffer.

– Monsieur, vous allez bien ? demande Eli.

Le bougre porte un short et des tongs ! Je vais finir par être obligé d'adopter cette fichue mode. Non. Jamais !

– Oui, oui, merci de faire remarquer à toute la classe à quel point ce temps m'insupporte.
– Mais de rien, monsieur. Vous devriez sérieusement investir dans un ventilateur pour toute la classe. Ce n'est qu'une idée comme ça…

Je m'esclaffe.

– Et si nous parlions plutôt de politique étrangère, au lieu de nous plaindre du beau temps ?
– C'est moins intéressant, réplique le jeune homme.
– Pas pour moi, désolé. Ce n'est pas le soleil qui paie mes factures.

Non pas que mon métier de professeur me rapporte des mille et des cents, mais, au moins, je n'ai pas à me serrer la ceinture comme cela m'est trop souvent arrivé par le passé. La vie d'étudiant fauché n'a rien de drôle, surtout quand votre salaire part plus vite qu'il ne rentre. Et avec mon prêt sur les épaules, je ne peux faire autrement que de rester en colocation avec mes deux amis. L'indépendance, je ne suis pas à la veille d'en voir ne serait-ce que la moindre particule.

Quand je me plante devant l'immeuble, à la fin de la journée, Jesse et Kiran arrivent également. Nous parlons un peu devant les portes battantes, sur le trottoir ombragé, quand Rainbow apparaît dans notre champ de vision.

J'en viens à angoisser de les voir se rencontrer.

Étrangement, mes deux compères ne lui disent pas un mot. Elle sourit triomphalement, relève la tête, mais, avant qu'elle puisse s'engouffrer dans l'ascenseur, Jesse court vers elle, la bouscule violemment et entre dans la cabine.

Je n'en suis pas sûr, mais je crois le voir plonger la main dans le sac bleu nuit de la jeune femme. Je les rejoins rapidement. Alors qu'elle nous tourne le dos, je les confronte, les yeux dans les yeux. Jesse lève les mains pour me montrer qu'il n'a rien. Je ne lui fais pas confiance… Comment le pourrais-je ? Il a beau faire partie de ma famille, je le connais trop pour lui laisser le bénéfice du doute.

***

– Tu viens chez moi ? me demande Rainbow depuis le couloir, quand elle voit que je ne bouge plus, alors que Jesse est déjà rentré dans notre appartement.
– Oui.
– Super ! Je vais préparer le repas.
– Non. Ce soir, je t'emmène au restaurant où nous n'avons pas pu aller hier.
– Oh ! C'est fantastique !

– Oui. Je me change et je te rejoins dans quelques minutes.

Je me penche vers elle et l'embrasse sur les lèvres. Elle sent bon, et sa peau chauffée par le soleil me donne envie d'elle à un point que je n'aurais jamais imaginé possible.

De retour chez moi, je trouve Jesse au milieu du salon. Surpris, il fourre quelque chose au fond de sa poche pour que je n'en voie rien. Je reste interloqué un moment et lui demande :

– Tu vas bien ?
– Oui, oui, ne t'inquiète pas, répond-il. Je me sens juste un peu fiévreux, j'ai pris des comprimés dans l'armoire à pharmacie.
– Tu es malade ?

Je suis déjà inquiet à longueur de temps pour Rainbow, je n'aurai pas les épaules assez solides pour m'inquiéter de la santé de mon ami, en plus de tout cela… D'un seul coup, ma colère contre lui disparaît comme elle est venue. Jesse ne peut pas être malade…

– Oui, juste un petit mal de gorge, rien de bien méchant. Merci de t'en inquiéter.

Il me sourit de manière fourbe, et je m'approche pour prendre le flacon qu'il me cache. Mon colocataire fourre la main au fond de sa poche pour m'empêcher d'y accéder et part s'enfermer dans sa chambre.

Il se passe quelque chose, là… Mais quoi ?

Reléguant mes ruminations au second plan, je me change rapidement et sors en claquant la porte, frustré de ne pas comprendre ce qui me tracasse tellement.

J'entre chez la voisine à pas de loup.

Mon cœur bat la chamade. Qu'est-ce que mes colocataires sont en train de mijoter ? Est-ce qu'ils se sont remis à la cocaïne ? Bon sang, il a déjà été difficile de les faire sortir de cette spirale infernale que je ne tolérerai pas une nouvelle descente aux enfers. Au moindre signe me prouvant qu'ils se droguent, je les traînerai moi-même en désintox. Et je les enchaînerai au lit.

Cependant, toutes mes interrogations s'évaporent lorsque Rainbow sort de la salle de bains. Ses magnifiques cheveux multicolores sont détachés, et elle porte une robe noire, élégante et moulante. Courte. Grand Dieu, ce tatouage qu'elle arbore aux jambes me fait saliver.

– Tu es… splendide ! lui dis-je.

Je réduis la distance entre nous. L'embrasse à pleine bouche en la pressant contre moi, sa poitrine voluptueuse épousant mon torse mince. Elle sent le savon, et la peau de ses lèvres est encore humide, chaude.

– Merci, répond-elle.

Je la prends par la main et la fais tourner sur elle-même, admirant tour à tour son sourire, puis sa chute de reins infernale.

– Mais où sont tes couleurs ? demandé-je en remarquant que c'est la première fois que je la vois en noir.

Elle a beau avoir des escarpins bleu turquoise, j'ai peur qu'elle ne mette de côté sa personnalité, tout ce qui fait ce qu'elle est, juste pour une soirée au restaurant.

– Sous mes vêtements, réplique-t-elle en murmurant.

Elle s'approche de moi d'une démarche sensuelle et pose la main sur mon torse affublé d'une chemise blanche un peu plus moulante que celle que je portais hier.

Je frissonne et ne peux m'empêcher de passer les mains dans ses longs cheveux, les peignant vers l'arrière. Rainbow ferme les yeux. Sourit. Sa beauté me rend un peu plus fou d'elle à chaque journée qui passe.

J'embrasse son cou, son menton. Mes mains se posent sur ses épaules.

– Comment fais-tu pour me faire oublier jusqu'à un excellent repas dans un restaurant gastronomique ? lui demandé-je en réalisant que nous allons être en retard.
– Oh, vraiment ? Moi, la petite voisine d'en face, je serais capable de te faire louper un repas ? Désolée, je n'y crois pas un instant.
– Et pourtant…
– Tu es sûr ? murmure-t-elle.
– Oui… Enfin… Presque. Disons que je dégusterais bien une tout autre sorte de friandise, soufflé-je contre sa bouche.

Comme pour protester contre notre flirt de plus en plus chaud, Dixon se met à nous tourner autour et aboie plusieurs fois.

– Mais oui, toi aussi, je t'aime, mon toutou d'amour ! rit Rainbow.

Je retiens mon souffle, et Rainbow se fige.

Toi aussi, vient-elle de dire…

– Hum… Allons dîner si tu veux bien, propose-t-elle pour parer au blanc qui s'étend entre nous.
– Rainbow, je…
– Non, ne dis rien, s'il te plaît. Rien que tu ne veuilles pas dire.

Je pince les lèvres, puis, alors que nous nous apprêtons à sortir, je pose le regard sur Dixon et lui

dis :

– À plus, Dix. Je t'aime aussi.

Rainbow tourne vivement la tête vers moi. Et ses yeux brillent de larmes. Elle me prend la main. Je la serre. Et je la porte à mes lèvres pour l'embrasser.

– Dixon est un chien très aimé, à ce que je vois, plaisante-t-elle.

Elle se presse contre moi, au creux de mon épaule.

– Il n'y en a pas deux comme lui.
– C'est vrai.

***

– On fait le chemin en voiture ? demandé-je lorsque nous sortons de l'immeuble.

La nuit tombe doucement, mais la température, elle, est toujours aussi chaude. Le ciel prend des teintes pastel très jolies, des bleus et des roses qui ne sont pas sans rappeler les boucles d'oreilles que Rainbow arbore. L'anneau à sa lèvre est en argent, mais à ses oreilles une multitude de couleurs plus différentes les unes que les autres brillent sous les lumières crues des lampadaires déjà allumés.

– Je préférerais y aller à pied. Je me sens d'humeur…

Elle sourit, lève les bras et tourne sur elle-même en éclatant de rire.

– D'humeur incroyable, ce soir. J'aimerais marcher. Et danser, aussi !
– Oh… Je ne pense pas que le restaurant fasse boîte de nuit, mais…

Je lui attrape les mains et me mets à valser en avançant dans la rue. Je fredonne un morceau classique de Dmitri Shostakovich, me contrôlant pour ne pas rire et embrasser le sourire de ma demoiselle.

– Ce n'est pas cela qui va nous empêcher de danser, Milady, terminé-je en tournoyant.

Rainbow rit aux éclats, tandis que tout le monde autour de nous nous regarde. Si la plupart des gens semblent enclins à nous juger, d'autres personnes sourient tendrement. Et c'est l'attitude de ces gens qui me pousse à aller de l'avant.

Dans cette vie d'adulte, tout n'est pas aussi mauvais que je le pensais il y a quelques semaines encore.

Arrivés en bas de la rue, essoufflés par nos frasques hilarantes, Rainbow m'arrête et pose les mains sur mes épaules.

– Merci, dit-elle. Merci de rendre ma vie un peu plus belle tous les jours.
– Tout le plaisir est pour moi, je t'assure.
– Hum, il faut qu'on ralentisse un peu l'allure, tout de même, parce que…

Elle rougit et ne termine pas sa phrase. Je comprends que son cœur n'est pas fait pour ce genre d'activités. Plus maintenant, en tout cas.

Je l'embrasse encore pour faire disparaître toute trace de gêne dans son sourire contrit, et nous terminons le chemin d'un pas lent, comme si nous voulions que cette balade dure pour l'éternité. C'est un peu le cas, d'ailleurs.

***

– J'espère que tu es prête à passer une soirée inoubliable en ma compagnie, lui dis-je en tirant la chaise pour qu'elle puisse s'asseoir, une fois arrivés dans notre restaurant chic.

Les odeurs de nourriture me mettent l'eau à la bouche, mais c'est si peu de chose comparé à cette vue splendide que j'ai, tandis que je la surplombe.

Sa poitrine est légèrement mise en avant, dans ce décolleté très sage, mais elle est si voluptueuse que j'ai du mal à en détacher le regard. Je prends place à mon tour et jette ma serviette blanche sur mes genoux pour cacher l'état dans lequel elle me met. Ce n'est franchement pas l'endroit idéal pour être excité de la sorte.

– Tu vas bien ? Tu sembles un peu perturbé, Aedan.
– Oh, tout va bien. C'est juste que… Je ne suis pas habitué à porter un costume ou à me trouver dans des endroits aussi classe. Je ne me sens pas tout à fait à ma place.

Je transpire à grosses gouttes, à présent. Le restaurant est bondé, le bruit des conversations me fait tourner la tête et, bon sang, ce que j'ai mal au bas-ventre ! Mes pensées tournent à plein régime, les images de ma petite amie défilant dans des positions que je ne devrais pas imaginer en plein milieu d'un restaurant…

– Vraiment ? Mais si tu le souhaites, nous pouvons aller ailleurs ! Cette soirée, elle est pour nous deux.
– Non, c'est parfait, ici. Tu mérites cette belle ambiance et ce moment… romantique.
– Cette soirée sera splendide quel que soit l'endroit où on se trouve, parce que nous serons ensemble.

Elle baisse les yeux et rougit.

– Allez, viens.

Rainbow se lève, m'attrape par la main puis me tire à travers le restaurant. Honteux, j'agrippe ma serviette blanche, plaquée sur mon pantalon noir. Nous ressortons tous les deux dans la nuit bien

ancrée et elle se met à rire à gorge déployée.

– Qu'est-ce que tu as ? bougonné-je.
– Rien, Aedan. Je n'ai rien ! Je n'ai pas mal au cœur, je n'ai aucun stress, je me sens… bien.

Elle glisse les mains le long de mon torse, ravivant ce désir puissant qui me frappe en plein dans la poitrine. Ses lèvres fines incurvées en un sourire aguicheur semblent délicieuses.

Elle dénoue lentement ma cravate qu'elle fait glisser autour de mon col, avant de s'en draper comme s'il s'agissait d'une étole soyeuse. Elle ouvre ensuite un ou deux boutons de ma chemise.

– Voilà, dit-elle. Tu es un peu plus décontracté comme ça. Tu te sens mieux ?
– Oui… Oui, merci.

Je me suis senti mal à l'aise, étriqué dans cette tenue qui ne me va pas. Kiran et Jesse m'ont dit que j'étais ridicule dedans. Un loser pathétique. C'est le cas.

– De rien. Je t'aime comme tu es, Aedan. Avec ou sans cravate, ça m'est égal. Ce que je déteste, en revanche, c'est que tu fasses des choses que tu n'aimes pas juste pour m'impressionner. Tu n'en as pas besoin. Et je te préfère détendu et à l'aise en ma présence, plutôt qu'angoissé.

Je soupire bruyamment, ce qui la fait sourire davantage.

– Qu'est-ce que tu fais avec cette serviette ? s'étonne-t-elle en baissant les yeux.
– Rainbow, grommelé-je. Toi et tes robes scandaleuses !

C'est ma seule réponse. Je m'assieds lourdement sur un banc et ferme les yeux, le temps de me… détendre. Des pieds à la tête. Je la sens alors se glisser près de moi. Poser la tête sur mon épaule.

– Un petit banc, Aedan. C'est tout ce qu'il me fallait pour être heureuse. Pas besoin de restaurants luxueux ou de cravates trop serrées.

J'ouvre les yeux et les pose sur elle. Tout est tellement simple avec cette femme. Tellement… parfait. J'admire un long moment les couleurs chatoyantes de ses cheveux, ses longs cils clairs caressant le haut de ses joues, tandis que ses yeux se ferment. Ce que je ressens pour elle, c'est plus que de l'amour. C'est de la gratitude pour m'accepter comme je suis, avec tous mes défauts et tous mes doutes. C'est de l'envie, du désir, car dès que je la vois, je suis pris de pulsions toutes plus torrides les unes que les autres et qui me font monter le rouge aux joues.

– Tu te sens mieux ? demande-t-elle après quelques minutes.
– Tu parles de… hum…
– De ton humeur, Aedan, rit-elle. J'ai bien vu que tu paniquais un peu en t'asseyant au restaurant.
– Ne t'en fais pas, ma panique a été rapidement balayée par mon « second problème ». Et pour tout te dire, il est loin d'être résolu.
– Bon, reste un peu ici pendant que je vais nous chercher à manger. Je pense que cela te fera le

plus grand bien si je m'éloigne.

Elle me fait un clin d'œil, puis disparaît rapidement de ma vue. J'en profite pour me concentrer sur la circulation, au loin dans la rue. Regarder les voitures passer a quelque chose de profondément monotone et de très peu excitant. Tout ce qu'il me faut pour le moment. Le léger vent chaud qui se soulève après quelques minutes apporte ce petit parfum de violette qui m'a fait tourner la tête, un peu plus tôt. Cette fragrance un peu sucrée du bonbon que Rainbow a sucé tout à l'heure aurait pu me faire durcir à nouveau en un instant. Imaginer sa langue tourner autour de la friandise, ses lèvres légèrement sucrées, humides… Seigneur, je ne peux pas reprendre ce chemin maintenant !

– Voitures, grogné-je en me concentrant sur la route.
– Pardon ? dit-elle en me rejoignant.
– Voitures. Il y a beaucoup de circulation, ce soir.
– Je trouve aussi.
– Alors, qu'est-ce que tu nous as acheté de bon ? demandé-je.

Petit à petit, la tension dans mon corps s'évacue. J'ai bien l'intention de profiter de cette soirée et je ferai le nécessaire pour ne pas admirer ses jambes nues, sa poitrine magnifique, son sourire un peu coquin…

– Deux salades composées très fraîches et qui nous feront du bien par ce temps affreusement douloureux pour l'homme du nord que tu es. Du thé glacé aux fruits de la passion. Et pour le dessert, je pensais te conduire chez ce petit glacier artisanal que je connais. Cela devrait parfaire cette soirée déjà très belle.

J'attrape l'un des bacs en plastique, contenant un mélange de quinoa, de blé, de maïs, de tomates, de poivrons grillés et de poulet rôti. En effet, le plat est délicieusement frais et très savoureux.

Affalé sur le banc comme si j'étais un étudiant désabusé, je suis heureux. C'est peut-être stupide, mais j'aime savoir où est ma place. Et faire semblant d'être un autre est trop dur en ce moment. Surtout avec l'énorme secret que j'ai sur la conscience et que je cache à Rainbow.

Quand nous avons terminé notre repas, nous nous levons et je pose le bras sur les épaules de ma chérie. Je ne sais pas comment nous avons pu en arriver là, tous les deux. Une chose est sûre, cependant, c'est que je suis totalement accro à sa présence, à son rire et à sa personnalité merveilleuse.

Chez le glacier, nous dégustons un cornet gigantesque en riant comme des fous, aveugles face à tout ce qui nous entoure.

– Monsieur ? lance une voix près de moi.

Je me retourne et avise Eli et la jeune Lisa. Tous les deux timides, main dans la main, ils saluent leur professeur avec bonhomie.

– Vous ne devriez pas être chez vous en train de dormir ? leur demandé-je d'un ton caustique.

– Mais, monsieur, nous sommes au lycée, plus à la maternelle. Le couvre-feu à vingt-et-une heures trente, c'est pour les vieux comme vous, pas pour les jeunes.

Rainbow est hilare. Elle pleure tant elle rit.

– Merci de me faire passer pour une personne du troisième âge devant ma petite amie. Vraiment.

Les deux jeunes s'excusent en rougissant, puis disparaissent, non sans se moquer. Après ce que j'ai appris sur Lisa, je suis heureux de constater qu'elle s'est trouvé quelqu'un et qu'elle est heureuse. Son regard était éteint en cours, mais à présent elle semble aller de mieux en mieux. Je ne peux m'empêcher de faire la corrélation avec ma propre relation.

Il y a deux types de personnes sur terre. Celles qui vous encouragent, vous élèvent, vous aiment. Et celles qui vous enfoncent jusqu'à ce que vous vous perdiez vous-même. Kiran et Jesse ont beau creuser ma tombe, Rainbow s'échine à me tendre la main pour m'en sortir. Et je n'aurai jamais assez de toute une vie pour lui prouver à quel point je lui en suis reconnaissant.

Pourtant, je ne pourrai jamais oublier mon passé, car celui-ci ne fait que ressurgir, comme pour me rappeler toutes les erreurs que j'ai commises ces dernières années.

Alors que nous marchons tranquillement pour rentrer, dans les rues sombres de la ville, des pas retentissent derrière nous. Anxieux, je me retourne mais il n'y a personne.

Le mauvais pressentiment qui menace de m'exploser en pleine figure est violent. Rain a cessé de parler, comme consciente également que quelque chose ne va pas. Elle respire vite et croise les bras sur sa poitrine en me lançant un regard apeuré.

– Tout va bien, ai-je tout juste le temps de dire.

Quand deux hommes vêtus de haillons nous bloquent le passage au détour d'une rue calme.

Chapitre 11

Aedan

La nuit est profonde, les rues désertées.

J'aurais voulu trouver une échappatoire, un moyen de faire disparaître ces deux hommes de là, mais la vie n'est pas aussi simple qu'un vœu à réaliser.

Rainbow sursaute en apercevant les deux silhouettes face à nous et me lance un autre regard, désespéré cette fois-ci. Le genre de regard qui vous donne des cauchemars tant il est profond. Effrayé.

– Salut les amoureux, nous lance une voix que je reconnais tout de suite. Vous avez de l'argent ?
– Ryan ? demandé-je en le regardant dans les yeux.

Il est difficile de le reconnaître, car il est amaigri. Ses joues creuses sont sales et ses yeux vitreux me prouvent qu'il a consommé de l'alcool et des stupéfiants.

Dans l'ombre de la rue, l'autre silhouette se dessine tandis qu'elle approche, sans que je n'arrive à distinguer quoi que ce soit.

Sans m'en rendre compte, j'ai légèrement poussé Rainbow derrière moi. Celle-ci s'accroche à ma chemise, les yeux rivés sur la menace.

Ryan enfouit la main dans sa poche et en sort un objet oblong qu'il serre dans son poing. Quand je reconnais ce dont il s'agit, la colère m'envahit avec la force d'un raz de marée. La lame du couteau à cran d'arrêt sort d'une pression sur le manche.

Le bruit tranche dans l'atmosphère lourde et calme autour de nous, faisant sursauter la jeune femme à mon côté.

L'homme plein de brutalité que j'ai été dans le passé se réveille. Et je ne cherche pas à le contrôler, à le dompter, à le dominer, car j'ai besoin de cette colère pour me défendre. Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose de mal à ma compagne. Ne veux pas que son cœur accélère à cause de ces deux types qui ne semblent même pas me reconnaître.

– Ton pognon, reprend Ryan. Tout de suite.

Rainbow est prête à sortir son portefeuille quand j'explose de rage.

Sans attendre une seule seconde, je me jette sur cet ami de longue, trop longue date, et le frappe en

plein visage. Des coups, j'en ai tant donné que je sais précisément où frapper pour ne pas me blesser. Ryan hurle et se plie en deux. Je lui donne un coup de genou dans l'estomac, et le couteau chute au sol. Je l'éloigne du pied et je m'acharne…

Je n'avais plus cédé à la colère depuis des mois. Mais la jauge est pleine, et déverser ma rage sur Ryan est plus facile que de pleurer la mort de Rainbow.

– Aedan, non ! hurle-t-elle.

J'empoigne le tee-shirt de mon ami et ma main tremble. Mon souffle est trop fort, tout comme mon désir de faire du mal. Je regarde Rainbow, mais elle ne comprend pas. Elle ne peut pas comprendre que je fais cela pour elle. Pour qu'elle vive ! Parce que Ryan est un criminel et qu'il ne nous aurait pas laissés repartir.

– Appelle la police, lui dis-je.

La jeune femme compose le numéro des urgences, tandis que je pose un regard létal sur le deuxième homme. Qui est en fait une femme. Et mon ex-petite amie.

– Becca, soufflé-je, triste de la voir dans un état déplorable.

Ses vêtements sales sont beaucoup trop grands pour son corps décharné. Elle renifle, s'essuie les joues et titube dans la lumière.

Je relâche Ryan qui s'étale au sol sans bouger.

– Dan ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu trahis ton pote. J'espère que tu as honte de toi ! lance-t-elle d'une voix éraillée par les excès.

Comment arrive-t-elle à parler, alors qu'elle tient à peine debout ? Elle vacille d'avant en arrière, et ses mains tremblent tandis qu'elle rejette ses longs cheveux noirs et gras derrière son oreille. Ses doigts sont abîmés, ses ongles noircis. Et je peux clairement voir ses pupilles trop dilatées.

– C'est moi qui devrais avoir honte ? éructé-je alors, outré par ses propos. Vous menacez des gens dans la rue pour leur extorquer de l'argent. Pour vous acheter vos doses de coke et de meth. C'est moi qui devrais avoir honte, alors que vous avez tout fait pour que je plonge dans ces merdes avec vous ? La seule raison pour laquelle je ne suis pas au fond du trou aujourd'hui, c'est parce que je suis incapable de prendre de la drogue. C'est à cause de cela que mes parents sont en prison et que toute ma vie je n'ai fait que côtoyer la lie de l'humanité. Alors non, je n'ai pas honte. Et j'espère sincèrement que c'est ton cas ce soir, Becca.

Quand les sirènes de police retentissent, elle part en courant sans même un regard vers Ryan. Je suis sur le point de me précipiter vers elle lorsqu'elle chute lourdement au sol, mais elle se relève rapidement et se perd dans les ombres de la nuit.

Ryan est emmené au poste après le témoignage de Rainbow et le mien. Je suis survolté, et entendre mon ancien ami me hurler dessus, et m'insulter, me fend l'âme. Tous les souvenirs de ces jours malheureux viennent me hanter. Me briser.

***

– Je suis désolé, dis-je à Rainbow. Désolé d'avoir pourri la fin de ta soirée.
– Aedan… soupire la jeune femme.

Nous sommes devant sa porte d'entrée, dans le couloir. Je suis sur le point de rentrer sans un regard de plus vers elle, mais elle m'attrape la main.

– Ne t'enfuis pas, s'il te plaît.
– Je suis toxique, Rainbow. Toxique pour toi. Dis-moi que tu vas bien, que ton cœur ne s'est pas emballé ce soir. Dis-le-moi, s'il te plaît.
– Aedan…
– Tu comptes beaucoup trop pour moi pour que je continue à te côtoyer.
– Ne dis pas de bêtises. Tu crois franchement que je n'ai pas vu la main de cet homme trembler sur son couteau ? Son regard aussi vitreux que celui du plus stupide des batraciens, dont il avait très certainement le cerveau, également ? Aedan, s'il n'était pas tombé sur nous, qu'est-ce qu'il aurait fait ?
– Agressé quelqu'un d'autre.
– S'il n'était pas tombé sur toi, en particulier ?
– Alors… Alors, c'est lui qui aurait peut-être fait couler du sang…
– La soirée s'est donc bien finie, non ?
– Non. Pas pour toi.
– J'ai des médicaments, Aedan. C'est aussi simple que cela. Tu penses vraiment que j'ai envie d'être confinée dans mon appartement à longueur de journée, à éviter tout ce qui fait le monde ? À éviter la vie ! Juste parce que je suis malade ? La réponse est non ! Je veux, je souhaite plus que tout être normale, malgré mon état. Qu'est-ce que tu crois, franchement ? Que l'on peut éviter au cœur de battre plus fort aussi facilement ? La vérité, Aedan, c'est que la vie elle-même vaut la peine d'être vécue grâce à toutes ces petites choses qui font accélérer le pouls – même si ce sont des montées d'adrénaline comme ce soir, mais qui font que nous avons peut-être sauvé une autre personne ; ou ces baisers incroyables que tu m'offres et qui font palpiter toutes les cellules de mon corps. Ce qui fait que la vie vaut la peine, ce sont toutes ces choses qui ont de la saveur, comme ta main dans la mienne ou ta façon de m'entraîner dans une valse au milieu de la rue. Crois-tu que ce que nous faisons ensemble me laisse de marbre ? Non. Bien sûr que non. Au même titre que toi qui dois cacher ton bas-ventre derrière une serviette, j'ai, moi aussi, beaucoup de sentiments pour toi. Et la vérité, c'est que lorsque tu m'embrasses, mon cœur s'emballe bien plus fort que devant le couteau d'un inconnu en pleine rue.
– Prends un cachet, Rainbow. Tout de suite. Parce que tu vas en avoir besoin.

Elle sourit, et je plaque mes lèvres sur les siennes avec une violence qui me ressemble bien trop. Que je tente d'apaiser depuis longtemps. Ce feu qui court dans mes veines est, ce soir, proche de me

faire basculer dans mes anciens travers. J'ai envie de plaquer la jeune femme contre la porte, d'agripper sa poitrine avant que ma bouche ne descende, encore et toujours, jusqu'à la fente de sa robe noire. Et j'ai envie de la faire jouir si fort que tout l'immeuble pourrait l'entendre et l'envier.

Mais si j'apaise le monstre en moi, c'est pour une raison bien précise.

Parce qu'une fois la bête sortie, plus rien ne l'arrête, et plus rien ne l'empêche de déconner.

Chose que je ne veux pas faire avec Rainbow.

Alors je continue à l'embrasser.

Mais lentement. Patiemment. Tendrement.

Et c'est bien meilleur ainsi.

– Allez, viens par là, me murmure-t-elle à l'oreille.

Je l'enlace. Serre ses mains dans les miennes. Et l'entraîne à ma suite dans ma chute sur le canapé.

– Tu es tellement belle, murmuré-je.

Mes lèvres effleurent les siennes, sucrées. Dans un râle rauque, je fonds dans son cou, le bout de ma langue se perdant sur les chemins délicats de sa peau tendre. Mon souffle est chaud. L'obscurité de la pièce rend cette intimité érotique.

Rainbow glisse ses mains sur ma chemise et commence à déboutonner les derniers boutons. Elle gémit quand mes mains passent sur sa poitrine. Halète quand ma langue glisse sur elle.

Lorsque mes doigts dénudent ses épaules, un grondement rauque nous fait sursauter. Dixon se tient près de nous, mécontent. Il aboie deux fois et grogne jusqu'à ce que je m'écarte de Rainbow.

Celle-ci s'esclaffe et lui dit d'aller se coucher. Le chien obéit instantanément.

– Je crois qu'il me déteste, grommelé-je.
– C'est certain.
– Merci. Tu aurais au moins pu me rassurer en disant qu'il est comme ça avec tous les mâles qui t'approchent.
– Tu crois que je passe mon temps à ramener des types chez moi ?
– Je ne l'espère pas. C'était juste pour savoir, sans avoir l'air de réellement poser la question.
– Aedan, à propos de ce soir…
– Oui ?
– Qui étaient ces gens qui nous ont agressés ? Tu les connaissais bien, n'est-ce pas ?
– Un peu trop, marmonné-je.

Je me passe la main dans les cheveux. Il est peut-être temps d'être honnête sur une partie de cette

vie que je souhaite oublier. Mais je n'y parviendrai jamais, je le sais pertinemment.

– Nous avons rencontré Ryan quand nous avions 15 ans. Jesse et Kiran s'étaient liés d'amitié avec lui après le dernier de nos renvois en maison d'accueil. Il était à l'école avec nous, mais quand il a quitté l'établissement pour trouver un refuge dans la ville la plus proche, on l'a suivi. Ryan est le genre de type qui peut vous entraîner n'importe où, n'importe quand. On le suit sans se poser de questions. Il a… Je ne sais pas, un enthousiasme qui fait qu'on s'accroche à lui. Jesse et Kiran sont les premiers à être tombés sous sa coupe. Avec Ryan, ils se sont mis à se droguer au fond d'un squat alors qu'ils n'en avaient jamais eu l'idée avant cela. J'avais peur pour eux. Je les voyais tous les jours mourir à petit feu. Alors j'ai fait en sorte de les entraîner dans un cambriolage, qui était en fait un piège. J'avais prévenu la police, qui nous a cueillis avant même que nous ne posions les pieds dans la maison. C'est ainsi que nous avons fini dans un camp militaire. Par conséquent, la drogue est devenue un lointain souvenir. J'y suis allé seul pendant près de deux mois, pendant qu'ils étaient en cure de désintoxication. J'ai réagi vite quand ils ont commencé à prendre toutes ces saloperies, donc il a été plus facile de les faire sortir de ce cercle infernal. Puis ils m'ont retrouvé au camp et on ne s'est plus quittés.

– Tu leur as sauvé la vie.

– Oui. Et pourtant, ils ont bousillé la mienne. Nous étions si bien chez Leona… C'était la première fois que j'avais l'impression d'avoir un semblant de famille… jusqu'à ce qu'elle nous éjecte.

– Que s'est-il passé ? Pourquoi vous a-t-elle renvoyés ? C'est tellement cruel.

– C'est nous qui étions cruels, Rainbow. Nous. Quand Leona a voulu m'adopter, j'ai refusé de partir pour ne pas abandonner Jesse et Kiran. Elle était tellement gentille, que, finalement, elle nous a accueillis tous les trois. C'était un foyer aimant, avec un père de famille souvent absent à cause de son travail, mais qui adorait rentrer chez lui et gâter sa femme et son fils. Son fils, justement, le petit Dani… Il était atteint de trisomie 21. Un bout de chou d'à peine 10 ans, joyeux. Heureux. Je l'adorais. Tous les soirs, j'allais lui lire une histoire jusqu'à ce qu'il s'endorme. J'avais l'impression d'avoir un véritable petit frère. Je m'épanouissais dans cette famille. Dans cette maison. Un jour, je suis sorti avec Leona pour faire les courses. Kiran et Jesse sont restés avec l'enfant. Quand nous sommes rentrés à la maison, le petit pleurait toutes les larmes de son corps, sans plus pouvoir s'arrêter, tandis que mes amis rigolaient. La détresse qui s'échappait de ses larmes de peur m'a fait mal. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais Dani a été traumatisé. Leona a perdu tout contrôle ce jour-là. Elle nous a dit que nous n'étions que des monstres, des êtres incapables de ressentir l'amour ou le sens de la famille. Elle s'adressait à nous trois. Elle me mettait dans le même panier qu'eux, et c'était douloureux. Pourtant, quand elle nous a mis à la porte, j'ai été heureux. Parce que je savais que Dani serait en sécurité loin de nous.

– Mon Dieu… Qu'est-ce qu'ils ont bien pu faire à ce petit ?

– Je ne sais pas. Je crois qu'ils lui ont fait peur. Tu as sans doute remarqué qu'ils aimaient beaucoup l'ouvrir pour ne rien dire…

– Oui. Je comprends maintenant, tu sais. Je comprends que tu ne puisses pas les quitter. Tes parents… Ils t'ont abandonné pour la drogue, alors qu'eux t'entraînent partout, même si c'est dans l'unique but de t'avilir.

– Cette relation est tellement malsaine.

Je me prends la tête entre les mains.

– J'aimerais avoir le courage de les remettre à leur place et de les quitter en claquant la porte.
– Tu n'y arrives pas, car tu as peur de te retrouver seul.
– Quand… Quand mes parents ont été arrêtés par la police, complètement shootés au milieu de la rue, en bas de chez nous, ils n'ont même pas pensé à dire aux agents qu'ils avaient un enfant, avoué-je dans un filet de voix.

Je n'avais jamais parlé de cette histoire à personne. Mettre des mots dessus est plus difficile, plus douloureux que je ne l'aurais jamais imaginé.

– Je suis resté enfermé dans notre appartement minable durant neuf jours entiers, en me demandant s'ils allaient revenir un jour… S'ils étaient morts ou s'ils ne voulaient simplement plus de moi. Je mangeais une poignée de céréales par jour pour pouvoir tenir le plus longtemps possible avant qu'ils ne reviennent. Le dernier jour, le propriétaire est entré chez nous pour visiter l'appartement dans le but de le relouer. Il a failli faire une crise cardiaque en me découvrant, endormi au milieu du salon. J'étais déshydraté, en sous-nutrition, tellement proche de la mort qu'un jour supplémentaire aurait pu avoir raison de moi.

C'est devenu difficile de supporter le regard de Rainbow. Ses grands yeux pleins de tristesse me sont insupportables. Je ne souhaite en aucun cas avoir sa sympathie, sa pitié, parce que moi je n'en ai eu aucune pour le monde.

Aussi, je me lève et disparais dans la nuit, sans un seul mot de plus. Je l'entends seulement me dire « à demain », et sans pouvoir m'en empêcher, je souris.

Chapitre 12

Rain

Cela fait deux semaines que je sors avec Aedan. Enfin, nous restons à la maison, alors je ne peux pas tellement dire « sortir », mais c'est tout de même le paradis. Nous nous prélassons ensemble tous les soirs dans le canapé, pas trop accaparés par la télévision, plutôt par la bouche de l'autre.

Ce qui me fait le plus plaisir, c'est qu'on va au refuge tous les deux le week-end. Il accorde beaucoup de temps à mes pensionnaires adorés et je suis fière lorsqu'il passe le bras sur mes épaules, pour prouver aux autres que je suis loin d'être libre pour eux.

Aedan est un homme généreux, même s'il me dit sans arrêt qu'il n'a rien à offrir. Je ne suis pas d'accord. Il a même demandé l'autorisation au directeur de l'école pour que je puisse venir au lycée. Il a organisé des rencontres avec ses élèves. Je leur parle de mon travail et, ainsi, ils sont sensibilisés à cette cause qui me tient à cœur et découvrent qu'un petit coup de main, même ponctuel, dans ce genre d'établissement, est toujours une bénédiction.

Les journées passent à toute vitesse, comme d'habitude. Et les soirées en sa compagnie me rendent plus qu'heureuse.

Mais aujourd'hui, rien ne va plus.

Cela fait plusieurs jours que je me sens mal. Tout a commencé par la perte de mon flacon de médicaments, ce qui m'a un peu stressée, mais je l'ai finalement retrouvé miraculeusement, au milieu du foutoir au fond de mon sac à main. Et après une nouvelle altercation dans l'ascenseur avec Jesse et Kiran les choses se sont dégradées pour moi. Ces deux hommes me rendent nerveuse, et les croiser m'angoisse. Après une énième insulte qui aurait dû me passer loin au-dessus de la tête, mon cœur a débloqué, et les médicaments que j'ai pris ne m'ont plus aidée, ce que nous redoutions depuis longtemps avec le docteur Kershaw. Cet instant où mon traitement deviendrait inefficace.

Plus les jours passent, plus j'ai du mal à récupérer. Les palpitations qui me broient la poitrine se font plus violentes, et, le matin, des pointes de fièvre me clouent au lit alors que je dois aller travailler.

La soirée d'hier, plus que toutes les autres, a été la pire. Lors d'un épisode particulièrement intéressant de *Fringe*, j'ai ressenti une vive douleur au cœur, me faisant presque perdre connaissance, si bien qu'Aedan, paniqué, a dormi à mon côté, apeuré à l'idée qu'il m'arrive quelque chose.

J'ai refusé qu'il m'emmène à l'hôpital, car j'étais aussi affolée que lui à l'idée que les médecins ne m'annoncent quelque chose de grave.

Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais mon état s'est dégradé de façon subite et violente, au point que je ne suis plus capable de me déplacer toute seule.

En plein milieu de la nuit, je me suis réveillée… en nage, en pleine panique… Aedan, désespéré, a fini par m'emmener à l'hôpital malgré toutes mes protestations.

J'ai eu un rendez-vous en urgence avec le docteur Kershaw qui n'a pas réussi à trouver ce qui n'allait pas chez moi, malgré tous les examens que j'ai passés.

Vers trois heures du matin, les infirmières m'ont mise au lit, dans une petite chambre où un enfant dort à ma gauche. Mon voisin adoré s'est assis sur une chaise près de moi. Je suis angoissée et affolée. J'ai peur de mourir, pour être franche. Très peur.

– Aedan, murmuré-je pour ne pas réveiller l'enfant, dis-moi que tout va bien se passer.

Il me fait un grand sourire qui dénoue quelques-uns des nœuds que j'ai à l'estomac.

– Évidemment. Tout ira bien. Tu as peut-être juste été trop émue qu'un bad boy dans mon genre te prenne dans ses filets.

Je glousse et étouffe le son dans ma couverture. Je tremble de partout, mais la main d'Aedan, posée sur la mienne, m'aide à me calmer.

– Il ne va rien t'arriver, Rainbow. Je sais qu'on va trouver ce qui ne va pas et, ensuite, tout redeviendra comme avant. J'en suis sûr et certain.
– Pourquoi ?
– Parce que les personnes comme toi, qui font le bien autour d'elles, ne peuvent pas mourir si jeunes.
– Tu te bases sur quoi pour dire ça ?
– Ma foi.

Je ne sais pas pourquoi, mais me perdre dans la religion me soulage un peu. Même si je ne suis pas croyante, Aedan y croit pour nous deux et c'est un réconfort qui m'aide à mieux respirer à cet instant. Et me reposer sur une instance supérieure, inatteignable, est un appui que je me prends à aimer. Parler, me délester de mon angoisse et la partager avec cet inconnu là-haut dans le ciel, même en sachant qu'il n'existe peut-être pas, est salutaire.

Non, je ne peux pas mourir maintenant, pas alors qu'il me reste tant à accomplir au refuge. Ou que ma vie est tellement belle avec cet homme à mes côtés.

Et pourtant, quand l'infirmière Pond, la jeune femme qui s'occupe de moi depuis quelques années déjà, revient, tout s'écroule autour de moi.

– Je suis désolée, Rain, me dit-elle d'une voix empreinte de tristesse, nous ne savons pas ce que tu as. Le docteur Kershaw t'a prescrit des médicaments plus forts, tu devras alterner avec les autres le

temps de t'habituer à la nouvelle posologie. À raison d'un nouveau pour trois anciens. En attendant, nous allons faire toutes les analyses nécessaires pour savoir ce qu'il t'arrive. Sois forte.

Quand l'infirmière sort, je tourne la tête vers Aedan. Il doit sentir tout de suite que je vais mal, car il me pousse doucement et s'installe avec moi dans le lit, un bras derrière ma tête et l'autre sur mon ventre.

– Tout va bien se passer, Rainbow. Les nouveaux médicaments t'aideront à calmer ton cœur, et en un rien de temps, on saura pourquoi tu t'affaiblis. En attendant, on va demander à Ana et à ses parents de s'occuper du refuge tant que tu ne seras pas disponible. Tout le monde sera entre de bonnes mains. Surtout toi, susurre-t-il à mon oreille.
– Tu parles de ta présence ? Parce que c'est très sexy, ce que tu viens de dire.
– En fait, je parlais de tes docteurs. Mais moi aussi, je vais prendre soin de toi.
– Comment ? Oh… Hum… terminé-je tandis que ses lèvres caressent les miennes.

Son baiser est chaud et délicat, si bien qu'il aide à faire disparaître mon appréhension, mais mon petit cœur se met à battre la chamade. À un rythme naturel, pas comme mes palpitations violentes de cette nuit.

– Merci, dis-je enfin en couchant la tête sur son épaule. Tu m'aides beaucoup à retrouver le calme dont j'ai besoin.
– Dis-moi s'il te faut autre chose, Rainbow. Je suis là pour toi.
– Là, tout ce que je veux, c'est être près de toi et ne plus avoir mal.

J'ai l'impression d'avoir un gouffre dans la poitrine. Ce qui est plutôt douloureux et… perturbant, comme sentiment.

Je ferme les yeux et respire l'odeur parfumée d'Aedan. Cette nuit, pour la première fois, nous avons partagé un lit. Cela n'a pas franchement amélioré mon état, car j'en ai été très émue, mais je ne lui ai rien dit pour qu'il ne parte pas. Il a pris une douche avant de se coucher et l'odeur est restée accrochée à sa peau. Cela m'a fait penser à un bord de mer au coucher du soleil, et c'est tellement agréable ! Et là, je suis à peu près certaine de m'être endormie le sourire aux lèvres, au final.

Et le matin n'en est que plus difficile, lorsqu'il doit partir travailler.

Aedan répugne à me laisser seule dans mon état. Ce n'est pas la première fois que je me sens aussi mal. Avant que l'on apprenne ma maladie, j'ai passé de nombreux moments à me questionner sur cette douleur dans ma poitrine à chaque fois que je m'emballais. Quand mes émotions étaient trop fortes ou que je faisais du sport. Au lycée, comme toutes les jeunes filles mignonnes, ma cote de popularité atteignait des sommets, mais la peur de me ridiculiser m'empêchait de sortir avec les garçons qui me plaisaient. J'étais effrayée à l'idée de m'évanouir à chaque baiser parce que mon palpitant aurait rué de plaisir.

C'est pourquoi j'ai surtout été une solitaire. Enfin, disons plutôt un duo avec Ana. De son côté, avec sa taille ultra-fine et sa haute stature, elle était bien heureuse de ne pas se mêler aux autres qui

l'insultaient derrière son dos, ou même devant elle. Elle a beaucoup souffert, durant sa jeunesse, de toutes ces railleries. Elle a même tenté un régime pour prendre du poids, jeté toutes ses chaussures à talons pour ne pas être encore plus grande. Puis elle a réalisé, avec le temps, que peu importe la façon dont on se conduit, rien n'arrête les méchancetés, alors elle a fini par être elle-même après un long combat contre son reflet dans le miroir.

En y repensant, Ana a toujours été avec moi dans les moments les plus difficiles. Elle me rassurait et m'apaisait quand nous ne savions pas encore ce que j'avais. Depuis, elle gère avec moi la quantité astronomique de médicaments. Que ce soit au tout début de mon traitement, ou encore maintenant, elle veille à ce que je n'oublie jamais la moindre pilule.

Aujourd'hui, Ana est au travail et Aedan est là, à me couver d'un regard anxieux, comme s'il avait peur que je ne meure durant son absence.

Ils ont tous pensé de moi que j'étais une petite chose fragile, et je ne leur en veux pas, car ils sont plus que des amis à mes yeux. Ils veulent veiller sur moi et me protéger. Mais je sais, dans le fond, que je suis bien plus forte qu'ils ne le croient.

Aussi, je fais à Aedan mon plus beau sourire et je me lève du lit pour le rejoindre, appuyé à la porte de la chambre.

– Je vais mieux, tu sais. Ne sois pas si inquiet.

Il me regarde de haut en bas et j'ai soudain l'impression que ma blouse d'hôpital est transparente.

– Tu peux m'emmener au refuge avant d'aller travailler, s'il te plaît ?
– Tu ne vas tout de même pas sortir du lit aujourd'hui ?
– Bien sûr que si. J'ai des médicaments plus forts en cas de problème et je crois qu'Ana sera là toute la journée.
– Rainbow…
– J'espère que tu n'es pas en train de discuter mes décisions ? râlé-je.
– Non, bien sûr que non. C'est juste que s'il t'arrivait quelque chose… Je ne sais pas, je serais…
– Inconsolable ?
– Oui.
– J'espère bien ! ris-je avant de m'enfermer dans la salle de bains pour me laver et passer des vêtements propres.

Il s'agit d'un short en jean et d'un tee-shirt gris tout simple, pas très professionnels, mais plutôt agréables par ce beau temps d'été.

Quand je sors, Aedan pose le bras sur mes épaules et embrasse ma joue.

– Tu es sûre que tu veux aller travailler ?
– Oui.
– Dans ce cas, allons-y. Je te rejoins à dix-sept heures après ma journée, si ça te va.

– Ce serait parfait.

Il est encore très tôt, alors les routes d'Odessa sont dégagées. Aedan me dépose devant le refuge et je refuse catégoriquement qu'il m'accompagne à l'intérieur. Je ne veux pas qu'il soit inquiet au point de me chaperonner sans arrêt. Je préfère y mettre fin tout de suite. Bien sûr, il m'annonce toute une série d'arguments pour me faire changer d'avis, notamment ce baiser qu'il me promet avant de me quitter et qui me fait presque changer d'avis.

Non ! On ne peut pas me soudoyer de la sorte !

– Va-t'en, Aedan, dis-je en lui faisant un signe de la main.

Il sourit et est prêt à venir me rattraper pour m'embrasser.

– Tu vas te retrouver dans les bouchons si tu continues comme ça.

Ça y est, j'arrive enfin à le faire réagir.

Il grogne et fait démarrer la voiture en me lançant un très sonore :

– À ce soir, Rainbow !

Qui m'accompagne jusqu'à mon bureau.

Là, je retrouve Ana qui semble ne pas avoir dormi de la nuit.

Dès que j'entre, elle se lève de la chaise à roulettes et vient me bousculer légèrement. Ses cernes sont foncés, et ses cheveux en bataille forment une boule crépue autour de sa tête.

– Non mais c'est quoi, toute cette paperasse ? Tu sais le temps qu'il m'a fallu rien que pour m'occuper du dossier des dons ? Comment peux-tu faire un travail pareil ? C'est inhumain !
– Bonjour à toi aussi.
– Hum, bonjour. Tu vas bien, n'est-ce pas ?

La petite crise de mon amie cache à peine son inquiétude. Mais il m'en faut plus pour me démonter, elle le sait mieux que quiconque.

– Je pète la forme.

Un mensonge. J'ai l'impression que mon cœur est parcouru par des fourmis rouges en colère.

– C'est bien… C'est parfait, même. Bon sang, Rain, j'ai eu la peur de ma vie quand Aedan m'a appelée pour me prévenir ! Tu n'avais plus eu de crise depuis tellement longtemps !

Et c'était bien comme ça. Le moment où ils m'ont défibrillée est toujours gravé dans ma tête. Je ne suis pas particulièrement fan des chocs électriques.

– Ils m'ont prescrit des cachets plus forts à alterner avec les autres. Rien de plus.

Est-ce que je dois lui cacher que les docteurs n'ont simplement pas trouvé ce qui ne va pas ?

– Donc ça veut dire que tu vas redevenir normale ?
– On peut voir les choses de cette façon…
– Oui, enfin, je voulais dire…

Ana rougit, ce qui donne à sa peau sombre une teinte magnifique. Je lui prends les mains dans les miennes et je souris. Parce que je ne vois pas quoi faire d'autre. Après tout, je suis en vie !

– Je sais ce que tu veux dire. Pas la peine de prendre des pincettes. Tu ne l'as jamais fait, alors ne commence pas maintenant.
– Très bien. Si on allait prendre notre petit déjeuner, dans ce cas ?
– D'accord. Je meurs de faim, me plains-je.

Ana me répond d'un simple regard. Je comprends tout à fait ce qu'elle veut me dire. C'est quelque chose comme « non mais moi aussi, j'ai une faim de loup ! Avec tous ces papiers que j'ai mis en ordre, j'ai l'impression d'avoir brûlé au moins quatre mille calories ».

En tant que meilleure amie, je peux comprendre tout ça sans qu'elle prononce le moindre mot.

– Au fait, dis-je avec un grand sourire, Aedan a dormi avec moi cette nuit.
– Nooon ! OhmonDieu ohmonDieu ohmonDieu, raconte-moi tout !

Je rougis, puis balaie l'air de mes mains pour minimiser la chose.

– Il n'y a rien à raconter. On a simplement dormi. Je me sentais mal hier soir, alors il est resté au cas où et m'a emmenée à l'hôpital en pleine nuit. Autant te dire que ce n'était pas vraiment romantique. Cependant, c'était super. Et puis, ça m'avait manqué de ne plus prendre toute la place dans le lit. D'habitude, c'est Dixon qui s'étale. Cette fois, c'était mon tour. Enfin, jusqu'à minuit, quand on m'a forcée à prendre ce lit minuscule dans une chambre qui sentait mauvais les produits chimiques. Ensuite, on avait à peine la place pour bouger les orteils.

Nous prenons l'ascenseur pour descendre et, lorsque j'ouvre la porte du réfectoire, tous les résidents sont présents, debout au milieu de la salle bourrée de décorations, et ils portent devant eux une bannière pour me souhaiter un bon rétablissement.

Je suis tellement émue que, durant une bonne minute, je ne peux faire autrement que de les regarder sans parler. Le silence règne ici, et je vois sur leurs visages des sourires parfaits et leur joie. Certains sont édentés, d'autres jaunis, mais ce sont tout de même les plus beaux sourires du monde.

Mon cœur accélère dangereusement et je ferme les yeux avant de respirer calmement. Mon rythme cardiaque revient à la normale et j'ouvre les yeux pour découvrir Suzy tout près de moi. Son regard est humide de larmes contenues. Ses cheveux grisonnants et son visage ridé de façon précoce

témoignent de la vie difficile qu'elle a eue. Pour autant, il n'y a pas une once d'amertume ou de méchanceté chez cette femme. Elle ouvre les bras en grand, et je me blottis contre elle avant de la serrer.

– Nous avons eu très peur, Rain. Je parle au nom de chacun ici, en disant que nous sommes tous très émus de vous revoir en forme. Vous faites tellement pour nous, sans jamais rien demander en retour. Vous êtes à la fois une maman, même pour les plus âgés d'entre nous, et une amie. Un parent qui nous aime de façon inconditionnelle et un soutien sans qui nous serions peut-être morts. Alors, Rain, veuillez accepter ce modeste cadeau que nous vous offrons, tous autant que nous sommes.

La foule devant moi s'écarte pour me laisser découvrir un immense vase rempli d'un bouquet magnifique de fleurs multicolores.

– Je ne vais pas pleurer, dis-je, mais c'est trop tard.

Mon visage est déjà inondé.

Je remercie tour à tour chacun de mes pensionnaires puis je les invite à se rasseoir pour déjeuner.

– Tu es l'arc-en-ciel dans leur ciel gris, Rain, me dit Ana une fois que nous sommes assises toutes les deux, au fond de la salle.

Au bout de quelques minutes, timidement, Elliott ose m'approcher. Son maquillage tout noir autour de ses yeux fait ressortir leur vert perçant. Le jeune homme s'agenouille près de moi et me tend une jolie fleur bleue que je mets dans mes cheveux. Il semble ravi.

– Merci, lui dis-je en l'embrassant sur la joue.

Je laisse la marque rose de mon rouge à lèvres sur son fond de teint blanc et je m'apprête à l'essuyer lorsqu'il m'arrête et me sourit tendrement.

– Tu n'as pas eu trop peur pour moi, j'espère, lui demandé-je.

Il secoue négativement la tête. Elliott ne parle jamais. Pas même à moi, mais je sais qu'il a grand besoin de contacts humains, alors je m'arrange toujours pour lui raconter plein d'anecdotes et lui poser des questions fermées, auxquelles il répond d'un mouvement de tête.

– C'est bien. Parce que je suis solide, vois-tu. La faucheuse tremble devant moi.

Ana ricane, et je lui jette un regard létal.

Elliott s'incline à la manière d'un gentleman puis nous fait signe avant de partir.

Le soleil franchit les fines stries de la persienne et caresse délicatement nos peaux de sa chaleur matinale. Nous nous sommes isolées, avec mon amie, car je ne veux pas qu'on me voie pleurer, mais le cadeau de mes pensionnaires me fait immensément plaisir. Si bien que mes palpitations ont repris

de plus belle. J'ai pris un de mes nouveaux cachets et l'effet a été presque immédiat. Cependant, j'ai toujours très mal à la poitrine.

Au self-service, je me suis fait plaisir. Deux pâtisseries, une viennoiserie et un verre de jus de fruit, et Ana s'est servi un petit déjeuner ultra-copieux. Son assiette déborde d'omelette, de bacon, de saucisses, de charcuterie diverse et de fromage. Dans un bol à part, des céréales nagent dans du lait frais. Elle a également pris de la salade de fruits et quelques muffins.

Je déguste moi-même mon croissant en la regardant, les yeux ronds. Voir Ana manger est un véritable supplice. J'ai toujours l'impression qu'elle lutte contre une bande de loups affamés pour qu'ils ne touchent pas à sa part.

Si vous avez le malheur d'approcher une main, vous n'avez plus qu'à prier pour la garder intacte le plus longtemps possible.

– Tu vas être responsable du trou dans mon budget cuisine, lui dis-je quand elle revient avec son quatrième jus d'orange.
– Je n'y peux rien, je brûle les calories à une vitesse hallucinante. Et sans faire de sport, en plus.
– Vas-y, vante-toi, dis-je en roulant des yeux.

Je sais que c'est faux, mais j'aime bien la taquiner. Ana fait beaucoup de sport, et son hyperactivité lui fait brûler beaucoup de calories. Tout comme pour moi, elle souffre d'une maladie invisible qui lui a causé beaucoup de problèmes, notamment en classe où on l'a traitée comme une petite fille stupide quand elle avait du mal à suivre, ou comme une idiote lorsqu'elle se blessait. Parfois, on se dit qu'il nous faudrait un tatouage sur le front, signifiant que nous sommes malades, juste pour que les gens arrêtent de nous juger à l'emporte-pièce.

– Tu sais, j'ai pensé à un truc génial, l'autre jour, me dit-elle enfin, son repas terminé.
– Quoi ?
– J'ai ce shooting prévu avec une grande marque. Mon cachet va être vraiment faramineux. Puisque j'habite toujours chez maman et papa, et que je n'ai pas de loyer, j'ai pensé que je pourrais te reverser l'argent et qu'à Noël on pourrait organiser une grande séance photo avec tous les membres du refuge.
– Ce serait formidable ! m'exclamé-je.

À Noël, les pensionnaires ont toujours besoin de se changer les idées car le taux de dépression dû à la faible luminosité et au fait qu'ils sont loin de leurs familles augmente beaucoup.

– On pourrait acheter quelques costumes d'elfes ou de Père Noël et on s'amuserait bien.
– C'est une idée géniale, Ana. Merci beaucoup.
– Pas de quoi. Tu sais bien que je te soutiens de tout mon être, n'est-ce pas ?
– Oui.

Et d'ailleurs, Ana ne me quitte pas d'une semelle de la journée. Peut-être s'inquiète-t-elle plus pour moi qu'elle ne veut le dire. Ou aime-t-elle secrètement les tracas administratifs. Quoi qu'il en

soit, ce n'est qu'à dix-sept heures qu'elle file, lorsqu'elle est remplacée par Aedan. J'ai l'impression qu'ils se relayent pour ne pas me perdre de vue. Ce qui m'agace un peu.

Nous rentrons tranquillement à bord de sa voiture. Arrivés à ma porte, je le laisse entrer chez moi et il va se poster à la fenêtre tandis que je jette mon sac à main sur le plan de travail.

– Je suis épuisée, dis-je.

Il me couve d'un regard bienveillant, les mains dans les poches, heureux et souriant.

– Tu as beaucoup travaillé aujourd'hui, alors que cette nuit encore tu étais à l'hôpital.
– Je ne peux pas me permettre de prendre des congés. Pas même pour maladie. Ces gens comptent sur moi.
– Et moi je compte sur toi. Je veux que tu restes en bonne santé.

Je soupire et ferme les yeux un instant.

– Je n'en peux plus.

Je suis éreintée à cause de la nuit très courte que j'ai passée et des jours précédents où mon cœur a fait des siennes.

J'avise ma chemise de nuit sur le canapé, Aedan à l'autre bout de la pièce.

– Tourne-toi, je vais me changer, lui dis-je, découragée à l'idée d'aller jusqu'à la salle de bains.

Aedan me tourne le dos et je me déshabille entièrement. J'attrape la nuisette roulée en boule qui traîne. Je ne suis pas vraiment une pro du rangement.

En levant les yeux, cependant, je hoquette d'étonnement en surprenant le regard d'Aedan sur moi. Il m'observe grâce au reflet de la vitre et j'en lâche le vêtement.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? hurlé-je en attrapant un plaid et en l'enroulant autour de moi, misérable robe de fortune trop courte et trop décolletée.

Aedan se retourne doucement et hausse les épaules.

– Je te regarde.
– Tu sais, si je t'ai demandé de te retourner, c'était justement pour que tu ne me voies pas !
– Mais j'avais envie de te voir, Rainbow.

Bon sang, je suis toute rouge, et outrée, et choquée, et gênée ! Je me sens tellement misérable, ces derniers temps, que je ne supporte plus de me regarder dans un miroir.

Je le rejoins, me plante devant lui et j'hésite longtemps entre le gifler, le bousculer ou lui filer un coup de pied entre les jambes. Je suis si mal à l'aise que mes yeux s'emplissent de larmes, mais

Aedan pose les mains sur mes épaules, m'attire à lui et m'embrasse, étouffant chacune de mes protestations, ainsi que toutes mes craintes concernant une éventuelle fuite de sa part s'il n'avait pas aimé ce qu'il a vu.

Son baiser coupe court à toutes mes pensées confuses. Il a le don de me ramener à la réalité, pour ensuite me propulser dans un monde imaginaire, fait de lui, de moi et de beaucoup de désir.

– Rainbow, je sais que tu te trouves belle. Et que tu t'aimes comme tu es. Mais ouvre les yeux, s'il te plaît ! Tu ne vois pas que tu n'es pas la seule à le penser ? Oui, je t'ai vue nue. Je t'ai regardée, même. Et bon sang, tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de toi à présent !

Aedan me dévisage un long moment, ses yeux noisette dardant sur moi leur envie implacable. Il est très beau, et je ne réalise pas combien je suis chanceuse de l'avoir dans ma vie, lui, le seul homme à m'accepter comme je suis, avec ma maladie et mes cheveux multicolores. Lui qui m'aide chaque jour à aller mieux tant sa présence me rend heureuse.

Et quand ses doigts glissent lentement sur mon épaule dénudée, je frémis d'avance.

J'ai moi aussi envie de lui. Envie de sa peau chaude contre la mienne, de ses baisers sur mon corps et de mes mains sur le sien.

Ses doigts se frayent un chemin habile jusqu'au nœud retenant le plaid autour de ma poitrine quand la porte de l'appartement s'ouvre à la volée.

Je pousse un hurlement de surprise, de terreur, tandis qu'Aedan se poste devant moi comme pour me mettre à l'abri. Mais rien de ce qu'il fera ne pourra me protéger de ce qui va suivre.

Jesse et Kiran arrivent chez moi, comme s'ils étaient les rois, et s'avancent vers nous. Je ne suis pas nue. Si ça avait été le cas, je ne me serais pas sentie plus gênée.

– Sortez ! leur demandé-je calmement.

Et c'est très difficile, parce que je suis loin d'être calme.

Dixon arrive et se met à aboyer dans leur direction. Ces deux idiots se mettent à rire. Oh oui, ils sont vraiment très bêtes s'ils ne voient pas que mon chien va finir par leur arracher un bras. De l'écume commence à se former autour de sa gueule, attestant de sa colère.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demande Aedan.
– On voulait venir te donner un coup de main, Dan.
– Je n'ai besoin de rien. Sortez. Vous n'êtes pas les bienvenus dans cet appartement.
– Dan, tu as vraiment envie d'entendre ce qu'on a à te dire.
– Sortez, les gars.
– Dixon, couché ! crié-je, mais il continue à aboyer, à s'agiter et à grogner.

Il piétine, dans l'attente d'un seul mot de ma part, et est presque aussi énervé que moi.

Je suis dans un état de stress proche du point de non-retour. Ces deux hommes me font peur. Et ils sont chez moi, alors que je suis à peine vêtue. Et ils refusent de partir, alors que je le leur demande. Que je les supplie. Je serre les bras sur le plaid, pour qu'il ne tombe pas, et je m'éloigne jusqu'à heurter le mur.

– S'il vous plaît, partez, demandé-je à nouveau d'une toute petite voix.

Mon cœur bat à tout rompre, à présent. Ils me regardent, et rient. Ils se moquent, et me blessent.

– Jesse et moi, nous voulions te libérer, Dan.
– Avant que ça n'aille trop loin. On s'est rendu compte que ce pari était vraiment dégueulasse.
– Dixon, couché ! hurlé-je un peu plus fort, tandis que mon corps se fait glacé et que mon cœur souffre atrocement.

Est-ce que je viens de les entendre prononcer le mot « pari » ?

– Les gars, vraiment, barrez-vous d'ici.
– Quoi ? Et ne pas te libérer de tes engagements ? Non, Dan. On a décidé que tu n'aurais plus besoin de coucher avec elle pour nous prouver que tu es digne de nous. Tu as passé suffisamment de temps avec ce clown pour nous satisfaire. Et puis, d'après les photos que tu nous as montrées la dernière fois, tu t'es assez donné comme ça.

Je me suis mise à trembler, et ma respiration est des plus chaotiques. J'ai mal, bon sang, tellement mal que ma vision se trouble. Mais ce n'est plus à cause de la maladie. Non. C'est à cause de la trahison d'Aedan. Mes larmes se déversent sur mes joues en traînées brûlantes. S'échouent sur ma poitrine compressée par la peine.

Jesse et Kiran rient en me regardant. Mes bras, croisés sur mon ventre, ne masquent en rien ma honte et mon dégoût de moi-même. Comment ai-je pu croire un seul mot de ce qu'il m'a dit ? Comment ai-je pu m'imaginer que je comptais pour lui.

– Rainbow, je t'en prie, écoute-moi… commence-t-il.
– La ferme ! lui lancé-je.
– S'il te plaît, je ne suis pas…
– Dixon ! hurlé-je. Attaque !

Mon doberman, bien que vieux et fatigué, est capable de tout faire pour moi. Et là, devant ces intrus qui viennent de me blesser, il fonce comme si le poids des âges s'était envolé de son corps frêle et il saute en direction de ces enfoirés.

Hurlant comme des fillettes devant un monstre en pleine nuit, ils partent tous les trois au pas de course, non sans continuer à couiner. Je me précipite pour fermer la porte à clé derrière eux.

Dixon se cabre et griffe le battant, comme s'il sentait toujours que l'un d'eux est juste derrière. Et il a raison.

– Rainbow ? S'il te plaît, écoute-moi. Je t'en prie.

Je ne réponds pas. Non. Au lieu de cela, je m'écroule au sol, le cœur en miettes. Mes larmes coulent à flots et ma poitrine est blessée par les battements irrationnels qu'elle renferme.

J'attrape ma boîte de bêtabloquants sur la table basse et avale deux pilules.

Leur effet n'est pas immédiat, comme avant. Au contraire, j'ai même l'impression que c'est pire. Je me sens terriblement mal. J'ai chaud, je transpire, et ma tête tourne. Mes palpitations sont un peu plus fortes et douloureuses à chaque battement de mon cœur. Je me tourne sur le dos, les yeux rivés sur le plafond blanc. Un son rauque s'échappe de ma bouche à chaque inspiration. À chaque expiration.

Dixon arrive près de moi et couine en se couchant à mon côté. Il me lèche la joue. Me bouscule du bout de sa truffe pour me forcer à faire quelque chose. À me battre !

Dans un effort surhumain, je me traîne jusqu'au sofa où j'ai laissé tomber ma besace et j'attrape mon flacon de pilules. J'en avale deux, provenant du nouveau traitement que j'ai, puis je m'affale de nouveau par terre.

Dixon rampe jusqu'à moi et s'allonge en gémissant, en me surveillant comme s'il savait que je vais mal. Il ne me quitte pas jusqu'à ce que mon cœur se calme.

Là, je tends la main et le gratouille pour l'apaiser. Il me lèche les doigts, la joue, et je lui souris tristement. Ses grands yeux sombres sont rivés aux miens.

– Merci mon Dix, lui dis-je. Merci de m'avoir protégée.
– Rainbow ? Rainbow, tu vas bien ? Réponds-moi ou je défonce cette porte.

Il ne m'en faut pas plus pour reprendre un peu de force. Bon, d'accord, c'est sûrement dû aux médicaments qui, cette fois, fonctionnent mieux et apaisent mon rythme cardiaque, tout comme ma fièvre.

– Je t'assure, Aedan, que si tu remets les pieds chez moi, je ferai en sorte que Dixon te dévore l'entrejambe. Et je ne te parle même pas de ce que je ferai à tes amis, m'emporté-je.
– Rainbow, je sais que je t'ai menti et que je t'ai fait du mal. Mais c'était pour te protéger !

Alors là, c'en est trop ! Je me lève et vais ouvrir la porte brusquement. Mes membres tremblent encore de l'adrénaline qui y a afflué quelques secondes plus tôt. Et ma colère ! Bon sang, je ne me suis jamais sentie aussi indignée de toute ma vie ! Pas même lorsque ce médecin s'est confondu en excuses après m'avoir charcuté la poitrine !

– Me protéger ? Arrête un peu tes conneries ! Tu voulais me baiser pour un pari, alors va te faire voir, espèce de co…

– Non ! Ce n'est pas ce qui s'est passé. Ils voulaient… Eux deux, ils voulaient jouer avec toi, alors je me suis dévoué pour qu'ils ne te blessent pas.

– « Dévoué » ? Tu te moques de moi ? Alors c'est tout ce que je représentais pour toi ? Un fardeau dont on s'occupe pour passer le temps, et, qui sait, pour une bonne partie de jambes en l'air ? Vous me dégoûtez, toi et tes deux abrutis de copains. Je comprends, maintenant, pourquoi personne n'a jamais voulu de vous. Vous êtes mesquins et puérils. Vous ne valez pas tout l'amour et toute la confiance qu'on a pu mettre en vous.

Oh, est-ce que je viens de blesser Aedan ? Le pauvre, il semble si misérable et si coupable. Je le déteste tellement que c'en est jouissif.

– Rainbow, s'il te plaît… Ils sont ma famille, tu comprends ? Je ne pouvais pas les envoyer promener et je ne voulais pas qu'ils jouent avec toi. J'essayais simplement de faire en sorte que tout le monde y trouve son compte.

Oh mon Dieu, j'éclate de rire en l'entendant parler ainsi.

– Oui, tout le monde y a trouvé son compte, sauf moi, apparemment. Aedan, ouvre les yeux ! Tu ne vois pas qu'ils n'en ont rien à faire de toi ? S'ils t'aimaient, ils se seraient rendu compte que tu étais heureux avec moi. Que tu ne faisais pas tout à fait semblant. Et tu te trompes tellement, tellement, mon pauvre. Ils ne sont pas, et ne seront jamais, ta famille. La famille, ça ne vous enfonce pas dès que possible, ça vous tire vers le haut.

– Toi… Toi, tu m'as fait ça. Tu m'as aidé à être un homme meilleur. Tu… Tu as été ma famille durant ces quelques semaines… Tu as été tout pour moi.

– Il est trop tard pour t'en rendre compte. Tu aurais dû être honnête tout de suite. Tu aurais dû… Je ne sais pas, m'en parler peut-être. Mais Aedan, je ne te pardonnerai jamais d'avoir joué avec moi. Tu me dis que tu l'as fait pour me protéger ? Comment pourrais-je savoir si c'est la vérité ? Comment est-ce que je fais, moi, pour savoir si chaque mot qui est sorti de ta bouche n'a pas été un ignoble mensonge ? Et comment as-tu pu m'humilier en leur montrant ces photos de nous ? De moi…

Je pince les lèvres. Il est hors de question que je lui montre à quel point son attitude me blesse. Je ne pleurerai pas devant lui.

– Tu dois bien savoir que tu comptes pour moi, non ? Tu comptes plus que tout au monde. Pourquoi crois-tu que je ne pouvais plus rentrer chez moi le soir ? Parce que j'avais envie, à chaque putain de seconde de la journée, d'être près de toi. Ne romps pas, s'il te plaît. Ne me quitte pas… Pas pour ça, pas parce que je ne suis qu'un con ! Parce que je suis un con amoureux. Rainbow, s'il te plaît, pardonne-moi.

Mon souffle se coupe un instant, le temps pour moi de prendre cette décision radicale, mais vitale…

– Non. Si j'arrive aussi bien à éliminer toute négativité dans ma vie, c'est parce que je sais couper les ponts quand il faut. Et je sais aussi que pardonner ne sert à rien. Je préfère oublier. Oublier qu'un jour je t'ai connu. Au revoir, Aedan.

Je referme la porte et me précipite dans la salle de bains pour une longue douche qui, je l'espère, me lavera de toute cette crasse que je sens collée à ma peau. Et qui n'est autre que mes sentiments piétinés et ravagés.

Je suis cette fille qui évite les disputes et les prises de tête parce que la vie est trop courte. Mais j'évite aussi de côtoyer les gens néfastes pour les mêmes raisons.

Après avoir pleuré près de quinze minutes sous le jet d'eau, me savonnant plusieurs fois tant je me sentais sale, je sors, décidant que je ne peux rien faire de plus.

J'efface la buée du miroir d'un revers de main et étudie mon reflet un long moment.

Je ne vois pas mon corps et j'en suis heureuse. Je ne veux pas avoir à le détester maintenant que je sais qu'Aedan m'a menti. Sur tout ? Ou rien ? Aucune idée. Ce ne sont plus mes affaires.

Mon visage rond aux grands yeux bleu clair est expressif. En ce moment, je semble avoir passé la pire semaine de ma vie. Entre ma maladie qui prend le dessus et mon ex-petit ami qui m'a trahie, je n'en mène pas large.

Mes cheveux mouillés sont foncés, et l'arc-en-ciel coloré n'est plus qu'une flaque terne et triste.

Quand j'étais au lycée, j'étais mince. Une jolie blonde que les garçons sifflaient et qui se cachait derrière ses livres pour rougir. Je n'étais pas heureuse. Je ne me trouvais pas particulièrement belle, malgré toute l'attention que l'on me portait. J'ai toujours eu l'impression d'être éteinte.

Jusqu'au jour où j'ai failli mourir, où j'ai passé des jours à l'hôpital à attendre un diagnostic. Et où je suis ressortie changée.

Sur le chemin du retour, je suis passée devant ce tatoueur et je me suis arrêtée devant la devanture, ébahie par le travail qu'il faisait sur une femme magnifique.

« Devine quelle heure il est ? » était inscrit sur l'une de ses jambes. Et j'ai su. Il était, pour moi, l'heure de commencer à vivre.

Je suis entrée dans cette boutique. Je savais que j'allais bientôt être opérée et que j'aurais une grande cicatrice sur la poitrine. Et je voulais absolument que mon corps m'appartienne, à moi, et que ce qui y serait gravé, marqué dans ma chair, soit quelque chose que j'aurais choisi moi-même.

J'ai opté pour un petit cœur brisé sur la nuque. Il représente ma malformation cardiaque, le fait que ce seul petit problème pourrait causer ma mort et qu'il me faudrait à présent faire avec. Durant de nombreuses années, j'ai souffert de ne plus pouvoir courir, me libérer de tout avec le vent dans les

cheveux et les muscles brûlant à m'en faire mal. C'était mon sport préféré au lycée ; il m'a fallu comprendre, accepter mon sort et vivre heureuse sans penser au passé. Cet art m'y a aidé.

Après mon opération et mes kilos supplémentaires, je suis retournée voir ce tatoueur et j'ai fait de mon corps cette œuvre qui me plaît et qui est, elle, ma seule façon de réapprivoiser ma vie.

Aujourd'hui, où sont ce désir de vivre et cette vitalité ? Où sont mes éclats de rire et mes petits bonheurs ? J'ai l'impression qu'Aedan, Jesse et Kiran m'ont lavée de toute joie.

Je me sèche les cheveux avant de les tresser sur le côté, puis je passe une robe rose pastel à pois noirs. J'aurais cru qu'un peu de couleur m'aiderait à me reprendre, mais je me sens toujours aussi misérable.

Je prends un bêtabloquant, en prévention, puis j'attrape mes clefs et sors dans la nuit à peine tombante. Je sais parfaitement où je vais aller, aussi ma balade est de courte durée.

Chapitre 13

Rain

La meilleure façon d'oublier, c'est de se vautrer dans l'alcool ! Et j'ai bien l'intention d'effacer les dernières semaines de ma vie !

Je suis une battante. Une survivante.

Et je me sens plus mal dans ma peau que jamais.

Je gémis, mes talons aiguilles battant le pavé à un rythme lent.

Le passé ne devrait pas noircir mon futur.

Je ne peux pas me le permettre.

En fermant les yeux, je fourre toutes mes émotions, tous mes sentiments dans une minuscule boîte au fond de mon subconscient, et je l'enfouis sous des tonnes de souvenirs heureux.

Ceux du ranch, quand je chevauchais dans le désert, les cheveux au vent, en riant avec les hommes qui travaillaient pour mes parents. Mes parents, justement, que j'aime plus que tout au monde. Je m'imagine le sourire d'Ana, et je souris à mon tour.

Un tout petit peu.

En arrivant près d'une porte vitrée, je surprends soudainement mon reflet et je détourne aussitôt les yeux. Je me dégoûte. Je me déteste. Je me sens minable d'avoir offert tant de ma vie à un homme qui ne le méritait pas.

Le bar dans lequel je m'engouffre est vide de monde. Aux tables sur ma gauche, deux couples parlent tranquillement en mangeant un hamburger et des frites. Au comptoir, un seul homme me tourne le dos. Il est accoudé, penché sur son verre et semble être tout aussi démoralisé que je le suis.

Cherchant la compagnie sans même le savoir, je prends place à côté de lui, sans jamais le regarder. Je n'ai pas besoin de parler. Ni même besoin de raconter ma vie. Tout ce que je veux, c'est le réconfort d'avoir quelqu'un près de moi qui ne serait pas un enfoiré prompt à me dénigrer. C'est une présence qui m'empêchera de sangloter et un verre qui m'aidera à avancer.

Le serveur, un homme grand et mince, arrive vers moi et me fait un sourire tendre. Il doit en voir passer, des épaves, et il reconnaît certainement les signes. Nez rougi, yeux humides et regard fuyant.

– Qu'est-ce que je te sers ? demande-t-il d'une voix douce, et qui m'apaise un peu.
– Qu'est-ce que vous avez contre les cœurs brisés ?
– La meilleure des potions, ma belle.

Il s'éloigne et commence à préparer un cocktail. De mon siège, je vois de la liqueur de fraise et de la vodka, mais il va si vite, ses mouvements fluides secouant et mélangeant les ingrédients, que je ne peux identifier le reste.

Quand il pose la boisson devant moi, je suis ébahie. Le grand verre est rempli de glaçons et d'un liquide rose pâle, comme ma robe. Une paille noire émerge, le rebord de mon verre est agrémenté d'une tranche de citron et d'ananas, et une fraise est plantée dans un parasol jaune. Rien que ce cocktail suffit à me redonner le sourire.

– Merci.

Je fourre la main dans ma poche pour chercher des billets, mais l'homme à ma gauche est plus rapide, et paye le barman pour moi. Ses gestes sont un peu brusques, signe qu'il est assis là depuis longtemps, sans bouger.

Je me tourne vers lui et reste pantoise devant son regard vert éclatant, bien que triste.

– Merci, dis-je à nouveau.
– Les larmes ne siéent pas aux femmes, répond-il en haussant les épaules.

Il a une voix grave et rocailleuse, comme s'il ne parlait pas souvent. Sa peau, bronzée, tranche avec la blancheur de son tee-shirt. Il a une carrure impressionnante. Même assis, je peux facilement deviner qu'il est très grand. Et même dans ses vêtements, je peux facilement voir qu'il est musclé.

Son visage porte les marques d'un passé douloureux, inscrit sur ses traits abattus. Il doit avoir une petite trentaine d'années, et pourtant… Et pourtant, il a l'air d'en avoir trop vu pour une seule vie.

Calmement, malgré mes émotions encore à vif, j'ôte la petite fraise de sa pique en bois et je la déguste sans cesser de le regarder. C'est étrange. Je ne le connais pas, et pourtant je ne peux m'empêcher de le détailler. Son profil est fier et beau, presque trop parfait, avec sa mâchoire carrée et son nez légèrement busqué. Ses biceps, dans ce tee-shirt semblant trop petit, me donnent envie d'y poser les doigts.

Je déglutis difficilement tandis que mes joues s'échauffent. Et je lui propose ma tranche d'ananas, sans un mot. Comme une offrande silencieuse pour le remercier d'avoir payé ma boisson.

Il l'attrape du bout de ses doigts et la déguste en me faisant un clin d'œil.

Un… clin… d'œil… Du genre mutin et sensuel. Du genre… Oh là là ! Ce que je peux avoir chaud, d'un seul coup !

– En général, j'évite de pleurer pour les idiots, me justifié-je quand je remarque qu'il s'assombrit en voyant mes yeux rougis, mais là…

Je hausse les épaules.

Mes mots se brisent et je grimace si fort que mon compagnon de beuverie se met à sourire. Les fantômes dans ses yeux semblent se dissiper un instant, avant de revenir le hanter quand il reprend consistance.

Je sirote ma boisson, gorgée après gorgée.

La chaleur de la fin de journée est lourde et les nombreux glaçons qui s'entrechoquent dans mon verre sont une véritable bénédiction.

Je me détourne subitement quand je me rends compte que lui aussi m'observe attentivement.

La tête penchée en avant pour admirer le fond de mon verre, je tente un long moment d'éviter de regarder à ma gauche, vers les nombreux tatouages que mon voisin arbore. Je suis trop curieuse. Je n'y peux rien, sa présence m'aide à me vider l'esprit.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce type ? demande-t-il après un silence pesant et une autre bière.

J'en profite pour le dévisager à nouveau. Est-ce que je vais lui confier ce qu'il m'est arrivé ? Après tout, je ne le connais pas.

Justement, non ? Ça me ferait peut-être du bien. Surtout que je ne peux en parler à personne. Ana irait les tuer les uns après les autres si elle savait ce qu'ils m'ont fait.

– Il… Hum, il a fait ce pari, avec ses amis. Pour coucher avec moi, soufflé-je.

Les larmes menacent de jaillir à nouveau. Je suis rouge de honte, mortifiée, et je croise les bras comme pour me protéger du monde.

Voilà, c'est dit. Je me cogne le front contre le comptoir en gémissant. Mon ventre est douloureux, et j'attends que cet homme à mon côté se moque ou ne dise quelque chose pour m'enfoncer. Je suis au fond du trou, j'ai l'impression que tout ce qui m'arrive ces derniers temps contribue à m'y enfoncer davantage.

Je suis donc surprise quand je sens sa main couvrir la mienne. Elle est chaude. Calleuse. Et me fait un bien inimaginable. Dans ma poitrine, les échardes de mon cœur s'émoussent et cessent un instant de me faire souffrir. Je peux respirer à nouveau. Je peux… revivre.

– Désolé pour toi, dit-il avec une incroyable douceur.

Je me redresse lentement et souris.

– Moi aussi, je suis désolée pour moi, plaisanté-je.

Il est plus que temps que je passe à autre chose ! C'est ma philosophie dans la vie. Abandonner derrière moi, le plus vite possible, tout ce qui est mauvais.

Le fait d'avoir laissé entrer Aedan si rapidement dans ma vie ne me rendra pas la tâche facile, c'est certain, mais je me suis déjà attachée à des hommes qui m'ont quittée aussi abruptement. Je sais donc comment blinder mon cœur pour guérir plus vite.

Heureusement, je peux me servir de sa trahison comme rappel constant de notre incompatibilité. Il a osé montrer à ses frères des photos de moi dans nos moments d'intimité… Je le déteste plus que tout…

Je pince les lèvres pour m'éviter de jurer et de choquer toutes les personnes qui entendraient ces mots qui trottent dans mon esprit. Grandir dans un ranch vous permet d'apprendre pas mal d'insultes très originales.

– Au fait, je m'appelle Rain, finis-je par dire.
– Enchanté, Rain. Moi, c'est Hudson. Premier-lieutenant Hudson Lake.

Lieutenant ? Ceci explique sûrement sa façon de se tenir. Très droit, mettant en valeur ses épaules larges et sa carrure toute en muscles. Son regard balaye les lieux, comme pour voir si une quelconque présence menace le bar et, bien sûr, il est encore plus charmant quand il passe la main dans ses cheveux très courts et qu'il me regarde droit dans les yeux.

Hum, en fait, j'ai l'impression que le fait de le savoir militaire le rend définitivement plus sexy.

Non, non, je ne suis pas du tout en train de l'imaginer en uniforme. Ni en train de baver.

Quand il porte sa bouteille de bière à ses lèvres pour en prendre une gorgée, je ne peux que contempler ses biceps, tatoués à l'encre noire, se gonfler. Sa peau est couverte d'une fine pellicule de sueur face à la chaleur lourde qu'il fait, ici. Les perles transparentes roulent sur sa peau dorée. Roulent et me fascinent.

– Et je suis aussi ici à cause d'une peine de cœur, soupire-t-il.

Hudson se tourne vers moi et remonte son jean, dévoilant la structure métallique d'une prothèse de jambe. Mes joues s'enflamment directement et je fixe mon regard vers le fond du bar, là où je ne peux plus voir les beaux yeux verts du premier-lieutenant, ou ce métal brut qui complète une partie de son corps.

Je me sens mal d'un seul coup. Et ma gorge se noue. Je récupère ma main, qu'il réchauffait avec facilité, et tente de regarder partout, sauf vers lui.

– Et c'est là que toi aussi tu me dis que tu dois partir ? lance-t-il de sa voix éraillée qui s'étouffe

sur ces quelques mots.

Il renifle avec déception et termine sa bière d'une traite. Sa tristesse fait peine à voir. Ses épaules s'affaissent comme si le poids de son infirmité était trop lourd pour lui. Alors je l'affronte. Je pose les yeux sur lui et lui dis le fond de ma pensée, parce qu'il se méprend à propos de moi.

– Je… Euh… En fait, non, je n'ai pas du tout envie de partir.

Ses pupilles s'agrandissent comme si mes paroles avaient un impact douloureux sur lui. Comme si le fait de le traiter comme un être humain était incroyable.

– C'est là que je me dis que je suis stupide de pleurer pour un homme ridicule, alors que, visiblement, je ne suis pas à plaindre. Je suis désolée de te parler de mes problèmes insignifiants alors que les tiens semblent terribles, m'excusé-je.

Je grimace à nouveau. Cette fois, ma honte n'a plus rien à voir avec un pari stupide. Je suis simplement ridicule de pleurer pour Aedan alors qu'Hudson a perdu bien plus qu'un amoureux.

– Tu n'es pas ridicule. Ce que cet homme t'a fait, c'est dégueulasse, s'emporte-t-il en serrant les poings. Ce n'est pas digne, il n'y a aucun honneur à s'en prendre aux autres.
– Mais toi, tu as dû vivre des moments tellement plus difficiles ! Et moi, je me plains pour… rien, au final.
– J'ai fait l'Afghanistan, Rain. C'était terrible. Le soleil nous brûlait la peau, le sable et la poussière s'infiltraient jusque dans nos poumons à nous étouffer. Le danger était partout. Et les bombes… Je les entends encore exploser dans mon sommeil.

Il lève une main et me caresse la joue, comme si la douceur de ma peau pouvait effacer la rudesse de son passé.

– Elles ont détoné si près de moi que leur souffle m'a fait perdre ma jambe droite sur le coup. Le traumatisme de la guerre et cette douleur qui m'a éreinté des mois durant ont été difficiles à gérer. Mais ce qui m'a le plus blessé, c'est quand je suis rentré, il y a quelques semaines, et que ma fiancée m'a dit qu'elle ne pourrait pas supporter de vivre avec un infirme. Les mots blessent, certains actes vous écorchent l'âme. Mais ce qui semble le plus difficile à vivre n'est pas forcément ce qui fait physiquement le plus mal.

Les rides sur son front plissé par la tristesse sont profondes, mais pas autant que la gravité qui brille dans son regard. Et, d'un seul coup, j'ai moi aussi envie de lever la main et d'effleurer son visage, mais je n'ose pas bouger.

Cet homme est si *intense* qu'il m'empêche de penser correctement. Ses émotions vibrent entre nous et se dispersent dans cet espace vide qui nous sépare. Elles me percutent, me pénètrent et me font ressentir avec une compassion douloureuse tous ces maux qu'il a dû subir.

Alors c'est enfin mon tour de poser la main sur la sienne. Elle est minuscule, et pâle, en

comparaison.

Et cela me fait prendre davantage conscience de son côté imposant.

Sa carrure, sa taille, sa façon de me regarder, j'en ai le souffle coupé. Il est posé, mais dégage une aura de puissance incroyable. Il est calme, mais a ce charme électrique, cette virilité qui coupe court à tout bon sens.

– C'est moche, dis-je d'une petite voix.

Hudson me regarde, les sourcils haussés, puis il éclate de rire.

La mélodie est un pur régal.

C'est un son lent, très grave et d'une sensualité incomparable. Il a les yeux fermés, la tête penchée vers l'arrière, et le sourire que cela lui provoque me donne chaud. Très chaud. Je suis fascinée par ses traits bruts, quoique détendus. Par son apparente brusquerie alors qu'en quelques paroles, je le sais déjà tendre et doux.

Et peu à peu, les débris de mon cœur se rassemblent pour former un tableau tout bousillé, mais prêt à supporter le poids de la vie. Hudson insuffle en moi une force sereine qui m'apaise et qui me fait du bien.

– Je ne voyais pas quoi dire d'autre ! me défends-je face à son air hilare.
– Oh, Rain, tu es aussi fraîche que ces bruines d'automne que j'aime tant. Quand j'étais mobilisé, j'ai souvent prié pour que la pluie se mette à tomber et apaise notre peau tiraillée. Et me voilà aujourd'hui, rentré au pays, sain et sauf. Et toi, tu es débarrassée de ce crétin qui ne te méritait clairement pas. Et qu'est-ce qu'on fait ? On se saoule dans un bar en plein Odessa. L'amour, Rain, l'amour. C'est tant de problèmes.
– Et de doutes, ajouté-je.
– Et pourtant, on ne peut pas s'en passer.
– Pourquoi ?
– Parce que c'est magique. Et la magie, c'est unique, répond-il lentement.

Son index caresse le mien. Son regard est à présent lourd de désir. Comment peut-il me regarder et aimer ce qu'il voit ? Je ne comprends pas. Pas aujourd'hui, non, je n'y arrive pas.

Au fond de ma poitrine, dans le bas de mon ventre, un chatouillis étrange naît et se répand dans tout mon être.

Je halète.

Je me sens soudainement femme et apeurée, tout à la fois.

– Je n'en suis pas si sûre, murmuré-je dans une forme d'intimité.

– Vraiment ? Alors dis-moi, as-tu déjà été amoureuse ? Amoureuse à vouloir en mourir ? T'es-tu déjà sentie si bien avec une personne que tu crevais à petit feu de devoir la quitter le matin venu. Que tu priais chaque jour pour qu'elle se porte bien tandis que tu affrontais le monde, loin d'elle ?

– Je ne sais pas.

– Étais-tu amoureuse de cet homme qui t'a blessée ?

– Je pense que oui. Mais pas de la même façon que toi, apparemment.

– Mais les sentiments étaient là. Et tu ressentais cette magie à chaque fois que tu le voyais. Cette magie, c'est le bonheur.

– Oui.

– Dans ce cas, tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

– Oui.

Hudson fourre la main dans sa poche et en sort une médaille en forme de cœur, au ruban violet. Une Purple Heart, une récompense allouée aux soldats blessés ou tués au combat. Il est décoré. Et à voir son expression, je le sens partagé entre fierté et déception.

– Et est-ce que tu crois au destin ?

– Je ne pense pas croire encore en quoi que ce soit, réponds-je d'un ton las.

– Alors, moi, j'y croirai pour deux. Je suis venu ici ce soir avec une idée en tête. Faire une connerie. Une grosse connerie. La guerre vous change jusqu'au cœur, tu sais. Et elle vous force à vous lier d'amitié avec toutes sortes de gens. Des hommes, des femmes qui luttent pour une même cause, au péril de leur vie. J'ai rencontré ce type, un gars super, un frère pour moi. Il avait un prénom vraiment drôle, mais tout le monde l'appelait Spider. Spider est rentré il y a plusieurs mois. Il était notre colonel, responsable de toute une unité. Un jour, nous sommes tous sortis pour une mission qui venait de nous être assignée ; c'était un piège. On nous a tendu une embuscade. Tiré dessus. Bombardés. La totale. Un vrai champ de ruines. Nombre de mes camarades sont morts ce jour-là, et notre colonel en portait la responsabilité. Il s'en voulait tellement qu'il n'a pas été capable de repérer l'ennemi qui s'approchait de nous à pas de loup. Je me vidais de mon sang sur le sable chaud quand il a été enlevé. Il a été retenu en otage longtemps. Torturé si souvent qu'il en a perdu la tête. Mais cet homme était un battant. Il s'est échappé. Le poids de tous ces morts lui pesait tellement qu'il a déserté et est rentré au pays. Et qu'est-ce qu'on a fait pour lui ? Rien. Au lieu de le soigner, de le protéger, il a désormais un mandat d'arrêt à son nom. Bon sang, il a eu de la chance, en quelque sorte. À ce qu'il paraît, il est entré dans un gang. Un gang, merde. Ces types, ces criminels, ils ont pris soin de lui quand notre pays lui a tourné le dos. Maintenant, Spider a une belle petite vie. Il va bien. Mais comme moi, il est plein de rancœur. Parce que je suis dégoûté, Rain. J'étais encore à la rue la semaine dernière. Un SDF, un moins-que-rien dont tout le monde se fichait parce que je n'avais plus qu'une jambe, que ma fiancée m'avait fichu dehors. Mais je crois que tu m'as fait revoir mon jugement.

– Vraiment ?

– Oui. Je me rends compte qu'en fait tout le monde a sa croix à porter. Tout le monde a ses propres problèmes. Parfois moins graves, parfois beaucoup plus. Et toutes les femmes ne sont pas dégoûtées par moi. Ta façon de me sourire me le prouve. Et je sais aussi qu'on peut subir une rupture et en ressortir grandi. Toi, tu es bien mieux sans cet homme qui t'a trahie, non ?

– Absolument, souris-je.

– Et moi, je peux m'en sortir tout seul. Je marche, même si j'ai une jambe en métal. Je marche, j'ai la chance d'avoir un toit sur ma tête, maintenant. Et je t'ai rencontrée. Ouais, je crois au destin.

– Je suis heureuse pour toi, alors.

– Je te raconte ma vie… Je suis désolé. Tu n'as peut-être pas envie de m'entendre geindre comme un enfant.

– Tu as une très belle voix. Ça ne me dérange pas que tu me parles.

– Parfait. Je te paie un autre verre ?

– Oui, merci.

Devant un second cocktail rose, je bois les paroles d'Hudson, avide d'histoires de guerre et de désespoir. C'est peut-être un peu glauque, mais j'adore l'entendre parler de ses souffrances, alors que j'ai devant moi cet homme pleinement accompli et qui semble revivre. Bien sûr, son passé est marqué sur chaque ride précoce de son visage brûlé par le soleil. Son front, son nez et ses joues sont parsemés de taches de rousseur presque invisibles sur son teint bronzé. Ses yeux, vert clair, en semblent plus vifs et plus brillants.

Hudson me raconte, durant près d'une nouvelle heure, combien son retour a été difficile. Se réhabituer à la vie civile, quand on a vécu dans la rue, est terrible. J'en sais quelque chose puisque j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux vétérans abandonnés. Mais la chose qui me fait vraiment rester près de lui, maintenant, c'est surtout qu'il est… attirant.

Pas comme un type sexy qu'on voudrait mettre dans son lit – même si c'est définitivement le cas – mais il a cette voix grave et rocailleuse qu'on a envie d'entendre et entendre encore, sans s'arrêter, car elle fait vibrer toutes les cordes sensibles en vous. Certaines cordes plus sensibles que d'autres, d'ailleurs. Son regard me fait rêver, rêver de verts pâturages et de collines fleuries au printemps. Et sa main, toujours sur la mienne, me donne chaud et me fait me sentir vivante.

Et bien.

Et belle.

J'avais cru avoir cette sensation de satisfaction et de bien-être avec Aedan ; ce n'est rien comparé à Hudson. Il est plus que vivant. Il est un survivant. Il vient peut-être tout juste de s'en rendre compte, pourtant cela ne le rend pas moins exaltant.

– Qu'est-ce que tu comptais faire aujourd'hui, Hudson ? demandé-je en terminant mon verre.

J'ai besoin de savoir qu'il n'est pas comme Aedan. Qu'il n'est pas cet homme qui m'a brisé le cœur. L'entendre parler de « faire une grosse bêtise » me trouble. S'il est un criminel, au même titre que mon voisin, je ne me sentirais pas capable de passer une seconde supplémentaire avec lui.

– Je voulais… Je ne sais pas trop, aller jusqu'au centre-ville et faire un esclandre. Je suppose qu'après m'être saoulé, j'aurais hurlé un peu jusqu'à me faire arrêter. Puis j'aurais jeté ma médaille au visage des policiers. Un truc stupide de ce genre.

– Pourquoi maintenant ? Pourquoi, alors que tu viens de trouver un toit et un équilibre ?
– Mon ex… Je l'ai croisée tout à l'heure, et le regard qu'elle m'a jeté… Je me suis senti tellement minable, si tu savais.

Oh oui, je sais ce que cela fait de se sentir minable face à autrui. Je l'ai expérimenté dans toute sa décadence, aujourd'hui même.

– Tu es loin de l'être, lui avoué-je. Tu es un héros, et pas seulement parce que tu as fait la guerre. Tu es un héros parce que malgré tout ce qui t'est arrivé, tu es encore en train de te battre. Sauf que tu te bats pour toi, cette fois. Pas pour un gouvernement qui ne te soutient plus.
– C'est vrai. J'ai beaucoup donné ces derniers jours. J'ai même trouvé un boulot. Quand je pense que si tu n'avais pas été là, j'aurais tout fichu par terre pour rien !
– Tu as trouvé un boulot ? C'est super ! Où ça ?

Seigneur, cet homme semble tellement fier, avec son grand sourire et ses yeux pétillants, que j'aurais été incapable de détacher mon regard du sien s'il ne l'avait pas fait en premier.

– Dans un endroit particulier, un refuge. Ils avaient besoin d'un second cuisinier, j'ai vu l'annonce dans le journal. Une femme, Suzy, je crois, m'a fait passer un entretien il y a deux jours. J'ai cuisiné pour tous ces gens. Tu aurais dû voir ça, Rain. Ils étaient enchantés. Ravagés par la vie, brisés par l'Homme, mais souriants et heureux. Ça a été un déclic pour moi. Avant que je ne croise mon ex.

Mes doigts se serrent autour des siens. Je suis abasourdie !

– Tu travailles au refuge ! m'exclamé-je avant de rire.

C'est la coïncidence la plus extraordinaire du monde ! Oh là là, peut-être que le cosmos m'aime un tout petit peu, en fin de compte. Après tout ce qu'il m'a envoyé à la figure, j'ai enfin droit à un tout petit plaisir qui fait du bien.

– Oui. Qu'est-ce que ça a de drôle ? demande-t-il calmement, devant mes éclats de rire.
– Oh, rien de drôle. C'est juste… Je vais me mettre à croire au destin, Hudson. Le refuge, c'est mon bébé. La création de mon oncle qu'il m'a léguée à sa mort. C'est moi qui le gère.
– Vraiment ?
– Oui !

Durant un long moment, nous restons silencieux. Main dans la main. Je suis heureuse à nouveau… Malgré tout ce qui m'est arrivé, oui, je suis heureuse. Parce que je m'autorise à profiter de l'instant présent. Je suis plus que tout consciente qu'il est nécessaire de se satisfaire des plaisirs de la vie, même les plus infimes, car je ne sais pas combien de temps encore je vais rester en vie…

Le docteur Kershaw n'avait pas l'air très optimiste face à mes résultats d'examens, alors… Oui, il faut que je profite de ce que la vie m'offre avant qu'elle ne me reprenne tout.

– On va fermer.

La voix du barman s'immisce entre nous, présence froide nous éloignant l'un de l'autre.

Je me tourne vers la porte du bar. La nuit est sombre et la pluie bat son plein sur le bitume.

Nous descendons de nos tabourets et Hudson attrape un parapluie rose à l'entrée. Il l'ouvre dehors et me fait un abri juste sur le pas de la porte.

– Je te raccompagne jusqu'à ta voiture, me dit-il de sa voix rocailleuse.

Sa galanterie est touchante.

– Je suis venue à pied. Je n'habite pas loin.
– Alors je te raccompagne chez toi. Pas question que je te laisse seule dans cette rue à une heure pareille.
– D'accord, dis-je en secouant la tête. Mais je suis une grande fille, tu sais.
– Oui, je le sais. Mais moi, je suis un gentleman.
– Avec un parapluie rose. Il te va très bien au teint.
– C'est gentil. Mais ce n'est pas le mien, il était déjà là quand je suis arrivé. Et comme il n'y avait plus aucune femme à part toi, en partant, je me suis dit qu'il nous serait utile.
– Alors comme ça, tu aimes voler les parapluies. C'est bon à savoir.
– Ma carrière de grand criminel commence aujourd'hui, tu vois.

Je m'esclaffe et le serre un peu plus fort pour chasser mes frissons. La température a chuté désagréablement dehors, alors que dans le bar la lourdeur de l'atmosphère était presque étouffante.

– Est-ce que tu aimes toujours ton ex ? demandé-je de but en blanc.

J'ai envie de savoir ce qui l'a conduit à venir boire ce soir, en réalité. Si ce n'est que le regard dégoûté que cette femme a posé sur lui, ou s'il y a plus.

– Non. Je l'aimais quand je pensais qu'elle était quelqu'un de bien. Son attitude m'a prouvé le contraire. Mépriser les gens qui sont différents, que ce soit à cause d'un handicap ou non, cela me révolte. Et je n'ai pas de place dans ma vie pour ce genre de personnes. Et toi ? Ta rupture est si récente…
– Je n'aime plus Aedan, non.

Et c'est la vérité. Ma haine envers lui est tellement vive et douloureuse que tout ce que je ressens pour lui, depuis que ses amis se sont immiscés chez moi pour me révéler la vérité, c'est un profond mépris.

Un pari. J'étais un pari pour lui. Il m'a offert des cadeaux pour se payer mon amitié, il m'a offert des sourires pour me jeter dans son lit, dans l'unique but de plaire à Jesse et Kiran. Je n'arrive pas à y croire. Je n'arrive pas à imaginer comment trois êtres humains peuvent être aussi méchants, aussi brutaux, aussi… insensibles à la douleur des autres.

– La profondeur de la blessure qu'il m'a infligée est bien trop conséquente pour cela, expliqué-je à Hudson. Il m'a brisé le cœur en tant de morceaux que je n'arrive plus à idéaliser l'homme que j'ai connu ces dernières semaines. Il a, de par son comportement, effacé toute trace du bien que je pensais de lui, et dans un sens cela me soulage. Je ne veux pas être une Juliette éplorée pour un Roméo de pacotille.

Et en prononçant ces quelques mots, je me sens mal. Je lève la tête vers Hudson et lui demande :

– Un amour qui se construit petit à petit, jour après jour, n'est pas censé se dissoudre si rapidement, non ?
– Tout ce qui commence a une fin. L'amour ne fait pas exception à la règle. Qu'il s'effiloche avec le temps ou qu'il se brise en un instant ; qu'il meure quand le cœur cesse de battre ou qu'il pâlisse au fil des années.
– C'est tellement triste…
– C'est la vie, tout simplement.
– J'aimerais qu'elle soit plus facile. Que je ne continue pas à souffrir à cause de lui. Je me sens tellement humiliée, Hudson, lui avoué-je. Il a… Il a joué avec mes sentiments, et le pire, c'est que, justement, ce n'est pas le pire ! Il a pris ces photos de moi dans l'intimité. Et il les leur a montrées ! Comme si j'étais un monstre, une bête de foire.

Ma voix n'est plus qu'un filet éraillé aussi fébrile que mes mains tremblantes.

Alors, de la plus simple des façons, dans le plus intime des pardons, il me serre contre lui et pose ses lèvres sur mon front. Abasourdie par cette proximité chaleureuse, je me laisse aller. Je ferme les yeux et l'entoure de mes bras.

– Ne pense plus à tout cela, Rain. Tu ne mérites pas de pleurer pour ces hommes. Peu importe ce qu'il a montré de toi, peu importe à quel point ils ont voulu te blesser, je te vois ce soir, fière et belle. Tu n'as pas à avoir honte.

Je hoche la tête, et nous nous mettons en marche. L'eau tapote doucement la couronne de plastique au-dessus de nos têtes. Pour être bien au sec, je me colle à Hudson, enserrant son bras avec le mien. Il me jette un regard de tout là-haut. Il est grand, cet homme. Et lorsqu'il me sourit, je ne peux me retenir de rougir.

– J'adore tes cheveux. Je n'ai jamais rencontré de femme comme toi.
– Qu'est-ce que tu entends par là ?
– Tu me donnes envie de sourire et d'être heureux, rien que par ta présence.
– C'est mon charme naturel et ma gentillesse, plaisanté-je.
– Ton sourire, surtout. Il est communicatif, agréable. Et très attirant.

Je m'arrête soudain, et Hudson se met face à moi, tout sérieux.

– Désolé, je ne voulais pas t'effrayer. J'ai dit tout ce qui me passait par la tête et… voilà, maintenant, tu veux continuer seule sous cette pluie, c'est ça ? Je te donnerai le parapluie, si tu veux.

Mais n'oublie pas de le rapporter au bar demain.

– Non. En fait, on est devant mon immeuble, lui indiqué-je en gloussant.

– Oh, d'accord.

Il regarde l'entrée, consistant en de grandes vitres qui s'ouvrent automatiquement lorsqu'on s'en approche. Elles sont couvertes de gouttes, et le bâtiment grisâtre, sous ce triste ciel, a l'air peu engageant.

La gorge nouée par toutes mes maladresses accumulées ces derniers jours, je prends mon courage à deux mains. Je ne sais pas ce qu'il va se passer dans le futur, pas même dans les secondes à venir, mais je ne peux plus continuer à mentir sur moi, parce que c'est un peu me mentir à moi-même.

– Hudson, je suis malade, avoué-je rapidement, comme si prononcer ces mots aussi vite les rendait moins lourds de sens.

Je ne sais pas pourquoi j'en parle maintenant. Peut-être que de l'entendre m'ouvrir son cœur a été un déclic. Quoi qu'il en soit, j'ai envie de cette honnêteté, là, maintenant. Parce que j'en ai marre des mensonges, marre de devoir cacher qui je suis, marre de cette maladie invisible qui me coûte déjà beaucoup trop.

– Tu ne devrais pas rester dehors, dans ce cas. Tu vas attraper froid, dit-il d'un ton inquiet.

Sa grande main effleure ma joue. Je ne peux m'empêcher de le dévisager, de le regarder avec attention. Son magnétisme est troublant.

– Ce n'est pas ce que tu crois, non. J'ai une malformation cardiaque qui pourrait me coûter la vie si j'arrêtais de prendre mes médicaments. Voilà. Je voulais que tu le saches, mais je ne sais pas pourquoi.

Il se rapproche de moi. D'un seul minuscule pas.

– Tu as une bombe à retardement dans la poitrine.

Son corps si proche du mien me donne des frissons. Il est grand. Il est… énigmatique, sensuel et écorché… La brutalité de ses traits rend le son de sa voix rocailleuse encore plus impressionnant.

– C'est tout à fait ce que je ressens, avoué-je dans un filet de voix ridicule tant je suis émue qu'il ait mis les mots exacts sur mon sentiment. Sache quand même que ça ne m'empêche pas de vivre ma vie comme je l'entends, tu comprends ? Rien ne m'empêchera jamais de faire ce que j'aime. De dire ce que je pense et de m'amuser comme je l'entends ! Je veux rire et pleurer, je veux aimer et être aimée. Je veux… tout ce qu'une personne normale peut avoir ! Et je suis en train de me justifier et de parler sans m'arrêter… Je ne sais pas ce qui me prend.

– Tu paniques. Parce que nous sommes près de chez toi et que tu as peur de rentrer et de te retrouver seule.

Mon souffle se coupe. Comment peut-il me comprendre si facilement ? Savoir ce que je ressens tout au fond de moi, alors que j'ai moi-même du mal à me dépêtrer de tout le maelström de mes émotions.

– Il n'y a plus de passé. Pas de futur, dit-il en caressant l'une de mes mèches. Il n'y a que le présent entre nous, Rain. Cet instant précis où tu es près de moi. Où je suis près de toi. Ne crains pas l'avenir et ne regrette pas le passé, car ils n'ont aucune importance aux yeux du monde.

Perdus sous la pluie, enveloppés de la chaleur soudaine de notre désir, plus rien ne nous arrête. Le monde, la vie, la mort, les gens… Hudson a raison, rien d'autre n'a d'importance que le présent, et ce que l'on en fait.

– Je suis malade, moi aussi, avoue-t-il alors. Syndrome de stress post-traumatique. Beaucoup de personnes ayant subi un traumatisme violent en souffrent, et le syndrome peut se manifester de beaucoup de façons différentes.

– Qu'est-ce que cela implique pour toi ? lui demandé-je.

– Rien de très grave. Des mauvais rêves, une perte de contrôle avec la réalité, parfois. Je dois lutter contre des visions sanglantes et angoissantes…

– Tu vis dans un cauchemar.

– C'était le cas avant de te rencontrer, murmure-t-il, la pointe de ma tresse glissant entre ses doigts.

Son sourire sur ses longues lèvres est taquin, et sa main sur mon bras me rend trop consciente de nos peaux nues l'une contre l'autre.

Je serre les poings pour m'empêcher de le toucher, mais je les pose quand même sur son torse. Mes doigts se délient doucement pour s'étendre contre ses pectoraux fermes et chauds, sous le tissu de son tee-shirt beaucoup trop fin, beaucoup trop moulant.

Pourquoi est-il aussi adorable ? Aussi tendre et excitant ? Et pourquoi ne puis-je m'empêcher d'être heureuse qu'il soit là près de moi, ce soir ?

Ce n'est pas logique… Mais la logique n'a rien à voir avec les émotions, ni même avec l'alchimie du désir. Rien ne peut rivaliser avec ce lien que nous venons de tisser durant près de cinq heures passées dans un bar en plein Texas.

Il est trois heures du matin.

Et je sais précisément ce que je veux, à cet instant.

Hudson se penche légèrement, et je me mets sur la pointe des pieds, répondant instinctivement à cette attirance. L'eau a beau ruisseler autour de nous, chanter sur le parapluie et rafraîchir l'air de la nuit, tout ce qui compte pour moi à présent, ce sont ses lèvres. Je fais remonter l'une de mes mains sur son épaule large, la sienne me réchauffe le bas du dos quand il m'enlace.

Un instant, je suis plongée dans ses beaux yeux verts ; et le suivant, tout a disparu autour de moi. Si ce n'est sa bouche, sa présence, son odeur divine.

Nous avons tous les deux besoin de nous sentir humains, à nouveau. Tous les deux besoin d'amour. D'en donner, comme d'en recevoir. Et rien ne nous en empêche, ce soir. La nuit est belle pour cela. La nuit est parfaite pour camoufler nos blessures et les recouvrir d'un peu de douceur.

Hudson embrasse avec passion et ferveur. Sa virilité explose sous les assauts de sa langue experte. Il me calme et m'excite ; je rends les armes.

Contre lui, je ne suis plus cette page chiffonnée et déchirée sur laquelle la vie a inscrit ses horreurs. Contre lui, je suis tout ce que j'ai envie d'être. Une femme épanouie qui profite de ce qu'on lui offre sans aucune arrière-pensée. Je suis moi. Je suis heureuse.

Et je me mets à rire lorsque lui aussi oublie tout du monde et qu'il lâche le parapluie pour me presser contre lui de ses deux mains fortes et viriles. Mais son étreinte ferme est de courte durée.

Le déluge s'abat sur nos épaules, et je pousse un petit cri lorsque l'eau froide plaque ma robe à ma peau. Les trombes d'eau n'ont aucune pitié pour nous. Je me mets à trottiner pour rattraper le parapluie poussé par le vent, et Hudson me dépasse pour le récupérer. Il rit. Dieu que ce son est viril !

Il revient vers moi rapidement, essoufflé par notre baiser, par nos rires, et nous nous regardons un long moment. Il a la tête baissée et le sourire aux lèvres. J'ai le regard levé et une joie sans nom inscrite sur le visage.

D'une toute petite voix, je lui demande :

– Hum, peut-être… je ne sais pas… Tu voudrais bien m'escorter jusqu'en haut ? J'ai peur… J'ai peur de tomber sur *lui*.

Je rougis et baisse les yeux. Je ne veux pas croiser Aedan. Pas alors qu'Hudson a contribué à me redonner le moral.

– Bien sûr. Tu peux compter sur moi.
– Merci.

Je me sens rassurée et nous prenons l'ascenseur jusqu'à mon étage. Hudson me suit sans un mot, le parapluie replié et s'égouttant sur le sol. Je déverrouille ma porte en vitesse, anxieuse à l'idée que les voisins puissent me surprendre ou m'attendre, mais il n'y a aucun bruit dans le couloir. Juste la lumière pâle des veilleuses qui émettent un petit *buzz* régulier.

– Bon, eh bien, bonne nuit, Rain. J'ai été content de te rencontrer.

Hudson se penche vers moi pour m'embrasser la joue, cette fois, avant de s'arrêter à quelques

millimètres de mon visage. La température a baissé dehors ; entre nous, elle vient de monter en flèche. Je lève la tête pour le regarder, ce qui approche ma bouche de la sienne.

Sans y réfléchir davantage, je me mets sur la pointe des pieds, passe les bras autour de son cou et je l'embrasse.

Si notre premier baiser avait un goût d'impulsivité et de folie, celui-ci est délicieux et doux. Et tellement plus intime, également !

L'alcool dans mes veines n'est pas assez présent pour annihiler totalement mes inhibitions, mais j'en ai envie, tellement envie, que je ne peux résister.

Hudson gémit son approbation. Il me pousse légèrement pour me faire entrer dans l'appartement et referme la porte d'un coup de pied avant de laisser tomber le parapluie sur le côté.

Je ne perds pas de temps et passe les mains sous son tee-shirt. Mes doigts rencontrent sa peau tendue sur des muscles durs et, désireuse de voir ce spectacle de mes yeux, je le débarrasse du vêtement superflu à une vitesse fulgurante.

Il rit doucement puis passe la main dans mes cheveux qu'il dénoue avec douceur. Ses joues sont rouges et ses lèvres gonflées de nos baisers. Mon regard détaille à nouveau ce visage sculptural et bronzé, ces yeux si rieurs, mais qui semblent contenir toute la tristesse du monde, là, dans leurs profondeurs.

Et. Ce. Torse.

Sa peau est dorée, et ses muscles semblent se battre pour la place. Sa poitrine est recouverte d'une toison sombre et tentatrice où je glisse lascivement les doigts.

Hudson frissonne à mon contact et je lâche un soupir satisfait.

– Personne ne m'a touché depuis… mon accident, s'excuse-t-il, gêné.

Alors j'embrasse délicatement son épaule, là où un tatouage se prélasse et descend sur son avant-bras. Il s'agit d'une scène de guerre, où l'on voit quatre soldats en contre-jour, arme en l'air et prêts à se battre, tandis que des nuages noirs et monstrueux fondent sur eux. J'embrasse encore ce tatouage, et la ligne de ses clavicules, puis je passe à l'autre épaule, les soldats à présent morts et oubliés sous des tombes dont tout le monde se fiche.

Lentement, mes mains effleurent la longueur de ses bras tandis que ma bouche butine la peau de son cou. Je me sens libre, tellement libre que rien au monde ne peut m'arrêter. Du bout de la langue, j'humidifie sa peau chaude, passant entre ses pectoraux et le faisant gémir. Il s'accroche à moi, à mes hanches pour me plaquer contre lui, si près que je sens son membre tendu entre nous, à travers son pantalon.

Hudson respire très fort, d'un seul coup. Il semble effrayé de me voir descendre plus bas et dévoiler l'intégralité de sa nudité. Mais il est fou s'il pense que je le repousserais à cause de cela. Même si moi, de mon côté, je suis aussi très gênée à l'idée qu'il me déshabille.

– À ton tour, souffle-t-il de façon saccadée quand mes mains descendent vers son pantalon noir.

Mon lieutenant semble avoir besoin de temps pour se faire à l'idée d'être nu devant une autre personne. Alors je le lui laisse.

Il m'enlace tendrement, et ses doigts passent dans mon dos. Puis remontent vers la fermeture Éclair de ma robe. Je suis effrayée, apeurée et intimidée. Et s'il n'aimait pas ce qu'il va voir ? Et si c'était lui qui fuyait ? Et s'il éclatait de rire une fois le spectacle terminé et qu'il me disait que ce n'était qu'un pari stupide ?

Non, non, non ! Hudson n'est pas Aedan. Et moi, je ne suis pas un monstre de foire.

Je me plaque contre son torse dur et embrasse doucement le dessous de son menton tandis que, lentement, il ouvre la glissière de mon vêtement.

Je suis heureuse qu'il prenne son temps, contrairement à moi quand je l'ai déshabillé. La lenteur de son geste ajoute un côté très érotique à notre étreinte et me permet de me faire à l'idée que je vais bientôt me retrouver nue entre ses bras.

Mon cœur bat un peu plus fort à mesure que ma robe s'ouvre, dévoilant peu à peu mon dos, ma chute de reins… Ma peau s'empourpre et le sang bat dans mes veines avec une vigueur que je n'avais pas ressentie depuis longtemps. Heureusement, j'ai pris mes bêtabloquants les plus forts avant d'aller au bar.

Dans l'obscurité de mon salon, Hudson fait glisser les bretelles de ma robe le long de mes bras, son regard se posant sur mon soutien-gorge de dentelle noire et le shorty assorti. Je me débarrasse d'elle d'un coup de pied délicat quand elle tombe au sol et je laisse mon lieutenant me caresser, me toucher, me découvrir aussi longtemps qu'il le veut.

Chaque endroit qu'il explore, chaque courbe sous chaque pression de ses doigts contribue à me rendre plus fébrile. Et plus forte, également.

Son regard se pose nonchalamment sur moi, étudiant mes réactions face à l'habileté de ses doigts chauds. Il est à la fois talentueux et hésitant, comme s'il n'avait pas touché de femme depuis si longtemps qu'il aurait peur de me blesser par sa rudesse. Alors il y va doucement.

Lorsque ses doigts finissent par faire glisser ma culotte au bas de mes jambes et par dégrafer mon soutien-gorge, je me sens si exposée, si vulnérable que les larmes me montent aux yeux. Je croise un instant les bras sur ma poitrine. Qu'attend-il pour me dénigrer et partir ? Bon sang, qu'attend-il pour m'insulter ?

Ou peut-être est-il simplement heureux d'être là avec moi ?

Je pense… Je pense que oui. Oh, oui, il en a autant envie que moi.

Sa bouche se presse sur mes lèvres comme pour effacer chaque mauvaise pensée de ma mémoire ; et de moi-même, je libère mes seins et pose les mains sur ses épaules. Son index effleure la cicatrice de mon opération, puis virevolte le long du barbelé qui la garde.

– Tes tatouages sont magnifiques, Rain.

Hudson recule et se met à me regarder de la tête aux pieds, buvant mon image avec délectation.

Finalement, peut-être qu'Aedan avait raison. Peut-être que je ne suis pas la seule à me trouver jolie. Parce que mon compagnon semble réellement apprécier ce qu'il voit, et cela me met en joie. Une joie toute simple, de celles que l'on ressent en passant une bonne journée. C'est tellement agréable, après la claque que je me suis prise plus tôt.

Je m'approche de lui et caresse ses abdos fermes avant de descendre vers son pantalon que je déboutonne finalement. Hudson m'arrête, et je vois à son regard qu'il a honte.

– Je suis toute nue, dis-je.
– Je vois ça.

Il sourit et cela me donne envie de l'embrasser et de ne plus m'arrêter.

L'une de ses mains navigue sur mon buste et descend vers mes jambes où elle effleure la jarretelle d'encre gravée sur ma cuisse. Je suis parcourue de frissons incontrôlables à chaque fois que sa chaleur s'infiltre en moi. À chaque fois que sa peau rencontre la mienne.

– Je pensais que tu étais un gentleman. Et tu me laisserais être la seule personne dénudée de cette pièce ?

Il grogne, mais je vois qu'il vient tout juste de céder.

Hudson se débarrasse de ses bottines et du reste de ses vêtements, et se retrouve, incomplet et magnifique, devant moi.

Je me moque bien qu'il ait une jambe artificielle. La seule chose qui importe, en fait, c'est que nous sommes tous les deux des êtres humains, avec nos cicatrices et nos blessures, et que nous avons terriblement envie l'un de l'autre.

Pour lui prouver qu'il me plaît comme il est, je m'agenouille devant lui et j'embrasse le métal froid du haut de sa prothèse. Je lève ensuite les yeux vers lui et je souris.

– J'espère que tu ne pensais pas à autre chose, lui dis-je, tandis que ses yeux s'écarquillent et que ses joues sont toutes rouges.

– Hum, pour être honnête, si.

Je secoue la tête et admire le tatouage de sa cuisse droite. Un travail magnifique, tout en nuances de noir et de brun, donnant à sa chair un aspect de jambe de bois gravée d'entrelacs.

Mon index suit les contours et les motifs, faisant vaciller ses muscles sous la pulpe tendre de mon doigt.

Je me relève doucement, face à lui. La dureté de son désir est la seule barrière entre nous, désormais.

Je lui prends la main et il porte la mienne à ses lèvres. Ses yeux verts sont brillants et me font frémir tout entière. Je l'entraîne derrière moi, jusqu'à la chambre, puis sur le lit. Je m'allonge au milieu, les bras relevés, et je l'observe. Il reste un long moment debout à balayer mon corps de son regard de braise. Lorsqu'il passe le bout de sa langue sur ses lèvres pulpeuses, je serre les jambes pour contenir un peu cette envie, ce désir incommensurable que je ressens pour lui.

Il me sourit, comprenant qu'il me fait un effet monstre. Puis Hudson s'assied sur le bord du lit.

Durant un instant, je crois qu'il va me dire qu'il ne veut plus, qu'il ne peut pas. Enfin, je comprends qu'il tente de prendre sur lui et d'enlever sa prothèse pour me rejoindre.

Je détourne le regard, lui laissant l'intimité nécessaire pour le faire.

Le matelas bouge enfin et s'enfonce près de moi quand il approche. Mes yeux contemplent le mur rendu gris par la nuit tombante. Je suis à la fois exaltée et paniquée par ce qu'il se passe. Hudson soupire, son souffle chaud comme une caresse veloutée sur ma poitrine. Il se penche en avant, et sa langue, grand Dieu, sa langue chaude et humide me procure tant de plaisir que je me cambre en m'accrochant aux draps.

Il reste un peu en retrait, s'occupant de ces zones sensibles jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter la torture. Je ne pense pas être capable de souffrir davantage ce plaisir s'il ne me fait pas l'amour dans la seconde.

J'ai besoin qu'il me comble. *Besoin.*

Enfin, je sens son corps nu se placer sur le mien, dur et brûlant, presser ma peau tendre et pâle. Il me couvre de lui, et là, dans la chaleur de la nuit, sous le regard des étoiles à la fenêtre, nos deux êtres brisés et épars se reconstruisent et ne forment plus qu'un tout vibrant de sensations extatiques.

– Rain, j'ai envie de toi. Est-ce que tu me veux aussi ? Est-ce que… je ne te…
– Envie, le coupé-je, essoufflée par mon désir. Envie de toi. Maintenant.

Le rouge aux joues, j'attrape un préservatif dans la table de nuit, et je le lui offre. Il l'enfile avec dextérité et je le sens m'emplir la seconde suivante, comme si mon besoin de lui avait détruit sa peur

de me déplaire. Nos gémissements comblent la pièce vide de bruit, et sa main se plaque sur la mienne pour la serrer entre ses doigts calleux.

Tandis qu'il s'unit à moi, sa bouche m'offre baisers sur baisers, toujours plus appuyés, plus profonds. Plus langoureux alors qu'il me prend à un rythme infernal.

J'ai l'impression que mon pouls bat un peu plus fort à chaque coup de reins, mais c'est tellement bon ! J'oublie, durant ce laps de temps qui me semble infini, à quel point j'ai été déçue par Aedan, à quel point mon cœur est fragile. Je m'en moque éperdument. J'aurais dû prendre un médicament juste avant de m'allonger dans ce lit, mais malgré le fait qu'un tambour bat le rythme dans ma poitrine, je ne me sens ni mal, ni épuisée, ni prête à mourir. J'ai envie de vivre et de continuer à ressentir toutes ces merveilleuses petites pépites de bonheur qui explosent en moi à chaque fois qu'Hudson glisse, et glisse, de toute sa longueur, en moi.

Lorsque mon plaisir devient si vif, si fort que je ne peux plus penser à rien, je remonte les genoux, lui permettant de me prendre plus profondément, et je le presse d'accélérer encore.

Mon lieutenant grogne, bouge et s'enfonce jusqu'à ce que je sois totalement satisfaite. Pantelante, je le laisse jouir à son tour, dans un tourbillon de mots doux et de baisers veloutés.

Il s'allonge ensuite à mon côté et ouvre les bras pour me laisser me fondre contre lui.

Ma main se pose sur sa poitrine et j'écoute son rythme cardiaque ralentir petit à petit, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Je ne tarde pas à le suivre et je suis ravie de constater que le premier-lieutenant Hudson Lake est présent jusque dans mes rêves les plus profonds.

Chapitre 14

Rain

Je me lève tôt en ce samedi matin. Une joie sans nom fait palpiter mon sang dans mes veines, le bonheur dans ma vie.

La première chose que je fais, c'est d'enfiler ma nuisette blanche qui traîne sur le bord du canapé. Je remarque alors que les vêtements d'Hudson ne sont plus éparpillés partout, signe qu'il a dû se lever pendant la nuit et penser à les emmener dans la chambre. Je souris davantage. Mes pensées sont pleines des mots doux qu'il a murmurés à mon oreille cette nuit. Pleines de ce souvenir de ses mains chaudes parcourant ma chair tendre. Je ne me suis jamais sentie aussi apaisée de toute ma vie.

Je marche jusqu'aux portes-fenêtres et je vais caresser Dixon, allongé sur le balcon. Il ouvre à peine les yeux et ne bouge même pas lorsque je lui apporte une gamelle d'eau toute fraîche. Mon cœur se serre de peur pour lui et je dois prendre deux de mes vieux médicaments.

Mes palpitations se calment sensiblement quand le soulagement de le voir bouger m'emporte. Mon chien lève la tête et lape mollement un peu d'eau.

– C'est bien, mon bébé. Bois, ça te fera du bien. Je sais que tu t'es beaucoup dépensé hier, tu as été parfait et tu as fait fuir les méchants. Alors, sois fort, hein ? Pour moi.

Dixon pousse un soupir théâtral et s'affale pour se rendormir.

Je ne suis pas une personne pessimiste. Aussi, je vois cela comme sa façon à lui de me dire « dégage, tu m'empêches de rêvasser ».

Je retourne au salon. L'horloge tourne et il va bientôt falloir que j'aille à la douche. Avant, je me rends à la cuisine.

Incapable de savoir si Hudson voudra rester ou non quand il sera debout, je décide tout de même de préparer le petit déjeuner. Des œufs brouillés, des toasts, de la confiture et du lard s'entassent sur la table. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de repas si tôt le matin, mais je suis nerveuse à l'idée de faire quelque chose de travers et qu'Hudson ne me prenne pour une cinglée.

Du coup, autant y aller à fond, non ?

J'entasse les pancakes dans une assiette lorsque la porte de la chambre s'ouvre dans un petit bruit discret. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine, et mon regard se porte sur un premier-lieutenant absolument merveilleux. Il est encore un peu endormi et il s'étire en passant sous les rayons du soleil qui filtrent à travers les rideaux. La peau de son torse nu brille lorsque ces petites touches dorées le

frôlent, faisant ressortir les angles de ses muscles sublimes.

Il a enfilé son pantalon noir et ses bottines, mais, dans la chaleur matinale, il a probablement décidé de se passer de son tee-shirt, pour mon plus grand plaisir. Oh là là, cette vision est totalement délicieuse. Hum, et ce soleil lui va vraiment à ravir.

À force de m'ébahir devant ce spectacle, j'en oublie presque qu'il est… un quasi-inconnu avec qui j'ai couché.

Je m'avance vers lui et je sens vraiment mes joues rosir et rosir tandis qu'il s'approche également. Son sourire en coin me laisse penser qu'il se souvient de tout ce qui s'est passé entre nous, hier. Et lorsqu'il me regarde de haut en bas, dans cette nuisette minimaliste, je m'enflamme.

J'entrouvre les lèvres et tente de repousser cette envie de sentir une nouvelle fois ses mains sur moi.

– Je suis désolée, dis-je immédiatement, un peu paniquée, je ne savais pas si tu voulais rester déjeuner, alors j'ai cuisiné. Et comme je ne savais pas ce que tu aimais, j'ai fait de tout. Et comme je ne savais pas si tu aurais très faim, j'en ai fait beaucoup.

Ma nervosité ne lui fait pas peur. Au contraire, même.

Il sourit et jette un œil à la table derrière moi. Puis il pose une main sur ma nuque, et je sens sa chaleur m'envahir, rallumer en moi le brasier de la nuit dernière.

– J'étais très déçu ce matin, en me réveillant. Tu n'étais plus là et j'avais vraiment très envie de toi, déclare-t-il d'une voix rauque, pleine de tensions érotiques.

Ses mains se posent sur mes hanches, puis descendent vers mes fesses tandis que sa bouche m'offre un baiser magistral.

– Oh… Je… Je suis navrée de te décevoir. Aux dernières nouvelles, nous avions tous les deux un travail à faire ce matin.

Il rit et enfouit la tête dans mon cou.

Je gémis langoureusement en sentant s'éveiller mon désir. En frissonnant tandis que ses doigts glissent le long de ma peau.

Hudson embrasse mes joues, mes lèvres.

– C'est vrai, patronne, acquiesce-t-il dans un murmure rauque. Alors, mieux vaut que je sois dans tes petits papiers. Pourquoi crois-tu que je voulais tant te trouver entre les draps, ce matin ?

Je hoquette, sentant la pointe glaciale de la déception s'enfoncer dans ma poitrine.

Hudson se rend compte de ce qu'il vient de dire et son sourire se fane sur ses lèvres pleines.

– Excuse-moi, Rain, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, je t'assure. Je ne suis pas comme ça.
– Vraiment ?

Il a la mine contrite et sa tristesse est de retour au fond de ses yeux.

– Vraiment. D'ailleurs, pour te le prouver, qu'est-ce que tu dirais si je t'invitais au restaurant à la fin du mois, quand j'aurai touché mon tout premier salaire ?
– En travaillant à peine trois jours sur août, tu n'auras pas de quoi payer un restaurant.
– Alors un hot dog ? Laisse-moi être un peu viril et te payer un hot dog, Rain. Tu ne voudrais tout de même pas que je me sente mal de ne pas pouvoir t'offrir au moins ça ?
– Va pour un hot dog, capitulé-je en gloussant.

Je lève les yeux au ciel, mais lorsqu'il me plaque contre lui pour m'embrasser avec fougue, cette fois, je sais que je n'ai plus rien à craindre.

– Je vois que tu es pleinement réveillé, dis-je en m'écartant de lui, tout sourire, tandis que son pantalon se fait trop étroit.

Il hausse les épaules et se sert une tasse de café quand on frappe à la porte. Je sursaute et sens mon estomac se contracter douloureusement. Je vais regarder par le judas et mon rythme cardiaque accélère lorsque j'aperçois Aedan. J'ai mal et je prends tout de suite deux autres cachets en me demandant ce que je vais bien pouvoir faire. Je tourne en rond, cherchant où me cacher, comme si mon voisin pouvait voir à travers la porte, lorsqu'Hudson m'arrête en posant deux lourdes mains sur mes épaules. Ses pouces effleurent mes joues rougies, ses lèvres se posent délicatement sur les miennes durant la plus belle des secondes.

– Cesse de t'inquiéter, chuchote-t-il.

Dans son regard, il y a de la compréhension. Et dans la caresse tendre qu'il m'offre, il y a la promesse d'une protection.

– Je vais ouvrir. Reste où tu es, me dit-il en me forçant à m'asseoir sur le canapé.

Je le regarde s'éloigner, puis déverrouiller avant que le battant de la porte ne le masque à ma vue.

– Salut, lance-t-il de sa voix éraillée et joviale. Je peux t'aider, peut-être ?
– Euh, ouais, je veux voir Rainbow.
– Rainbow ? Y a pas de Rainbow ici, tu dois te tromper d'appartement.
– Fais pas chier, il faut que je lui parle. Et t'es qui, d'abord ? s'énerve Aedan.
– Moi ? Je suis un homme heureux. Et d'ailleurs, Rain n'est pas disponible. Elle m'attend au lit, et je ne vais pas la faire attendre plus longtemps, si tu vois ce que je veux dire.

Hudson referme la porte et je ne peux m'empêcher de glousser.

La douleur dans ma poitrine se diffuse, mais je choisis de l'ignorer et de me concentrer sur le sourire du lieutenant pour pouvoir respirer à nouveau.

– Je crois qu'il ne t'embêtera plus pour les prochaines trente minutes, au moins, s'amuse-t-il.
– Parfait. Parce que, finalement, j'ai peut-être changé d'avis sur le fait d'être en retard au travail.

Très très en retard, même. Après un nouveau passage au lit, une douche express et un petit déjeuner sur le pouce, nous sommes enfin prêts à partir.

Mais la vie en a décidé autrement.

Quand je vais dire au revoir à Dixon, mon bébé ne réagit pas. Non. Il ne bouge pas. N'ouvre pas les yeux. Et pire encore, son ventre ne se soulève plus.

– Dixon ? Dixon, allez, mon chien, regarde-moi ! le supplié-je.

La panique me saisit quand il reste amorphe alors que je le bouscule légèrement. Cela laisse place à un vide abyssal dans mon ventre, dans mon cœur.

Oh, Dixon est…

Non, c'est inconcevable.

Je suis gelée, figée par la stupeur et par cette désolation et, pourtant, je n'arrive pas à y croire.

Il est là, en boule contre le mur, mais il va revenir. Ce n'est pas possible autrement. Il va finir par me regarder de travers parce que je l'ennuie…

Je pose une main sur sa patte toute fine.

Hudson arrive derrière moi et s'agenouille près de nous.

– Tout va bien, Rain ?

Il caresse mes cheveux dénoués.

Je tourne la tête vers lui, et mes larmes débordent.

– Je dis juste au revoir à Dixon. Il dort. Profondément.

Il regarde mon chien. Dans ma poitrine, mon cœur se comprime. Se bousille. Se délite.

– Rain… Oh, ma belle, qu'est-ce qu'il s'est passé ?
– Tu penses… Tu penses que si je lui fais un massage cardiaque, il va revenir ? Tu penses que je

peux le sauver ?

Il a été soldat, il doit bien savoir appliquer les premiers soins.

– Je ne pense pas, non. Rain, il avait quel âge, ton chien ?
– 15 ans.
– Alors, il est forcément mieux là où il est…

La tendresse de sa main contre la mienne m'énerve, car je n'en veux pas ! Je veux qu'il me dise que nous allons sauver Dixon ! Que ce n'est rien de grave, qu'il va revenir !

– Non ! Non, tu ne comprends pas ! crié-je. Il allait bien ! Oui, il était fatigué et un peu paresseux, mais il vivait ! Et hier, il était si énervé quand Aedan et ses deux colocataires ont débarqué chez moi ! J'avais peur, tu comprends ! Ils étaient trois, et j'étais toute seule. À moitié nue. Et Dixon, il m'a protégée ! C'est de ma faute, c'est moi qui lui ai dit d'attaquer ! Il était fragile, et je l'ai poussé à me défendre !

Mes mains embrassent l'air autour de moi. Elles tremblent sous la tristesse, tandis que mes larmes coulent sans s'arrêter.

Hudson attrape doucement mes poignets et embrasse mes doigts les uns après les autres. Ses lèvres sur chacune de mes phalanges me réchauffent.

Son front est plissé de mille rides de soucis. Ses yeux, magnifiques et clairs, me renvoient un regard compatissant et aussi triste que le mien.

– Tu te souviens, Rain, de ce que tu m'as dit, non ? Ils ont débarqué chez toi, et ça a suffi pour que Dixon s'énerve et te protège. Ce n'est pas ton ordre qui a changé quoi que ce soit. Lui aussi a dû avoir peur quand ils sont arrivés, quand ils ont pénétré chez vous sans y être invités. Et son cœur n'aura pas tenu le coup, après toute cette adrénaline. Mais je suis sûr qu'il est parti tranquillement, en sachant qu'il t'avait protégée contre ces hommes qui vous avaient effrayés.
– Je n'étais pas en danger, Hudson. J'en suis sûre. J'avais juste peur. Alors, si je n'avais rien dit, peut-être que Dixon n'aurait pas senti mon angoisse et ne s'en serait pas pris à eux.
– Son heure était venue. Regarde comme il a l'air paisible.

Je ne peux pas. Non, je ne peux pas regarder mon fidèle compagnon alors qu'il ne respire plus… Cela me fait trop mal.

Je détourne la tête, et Hudson m'accueille dans ses bras. Je m'y pelotonne, pleurant davantage, perdue dans son étreinte. Ses paroles calmes murmurées à mon oreille n'apaisent ni mon cœur, ni ma peine, mais elles contribuent à me rendre cet homme encore plus admirable. Il reste là, à mes côtés dans ce qui est le pire moment de ma vie, alors qu'il me connaît à peine. En cela, je sais qu'Hudson est quelqu'un de bien.

– Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce qu'il va se passer, maintenant ?

Je pleure si fort que j'arrive à peine à parler. Hudson me caresse le dos, les cheveux, et me laisse m'épancher avant de se lever et de disparaître quelques minutes. Quand il revient, il tient dans ses bras le plaid qui était auparavant sur le canapé. Il est bleu, avec de jolies étoiles blanches dessus. Tout molletonné. Dixon adorait se coucher dessus.

– Et si nous lui offrions cette jolie couverture pour son départ ? Ensuite, nous l'emmènerons chez le vétérinaire, propose-t-il.
– D'accord, sangloté-je.
– Je vais l'emmailloter. J'ai déjà eu l'occasion de le faire pour plusieurs amis après un accident en Afghanistan. Je vais lui préparer un lit confortable, d'accord ?
– Oui.
– Ferme les yeux, Rain. Garde ton esprit libre de ce qui va suivre.

Je hoche la tête et patiente. Je sens Hudson bouger près de moi, offrir à Dixon un petit refuge temporaire avant que je ne lui dise adieu.

Lorsqu'il a terminé, il prend ma main dans la sienne et la serre.

– Il est prêt.

Je baisse les yeux et regarde ce qu'il reste de mon chien. Il a l'air si petit, tout emmitouflé dans cette couverture. On ne voit plus rien de lui, et… il ressemble à un énorme bonbon. Je glousse maladroitement en séchant mes larmes. J'ai l'impression que mes nerfs vont tous lâcher d'une seconde à l'autre.

Hudson prend Dixon dans ses bras, puis il m'aide à me relever.

– Je… Je veux le porter, s'il te plaît, lui demandé-je.
– Bien sûr.

Doucement, il me le met dans les bras. Dixon n'est pas très lourd. Il a toujours été maigre et, même s'il est haut sur pattes, roulé en boule, il… Seigneur, il est minuscule. Je le câline dans mes bras, et le fait qu'il ne bouge plus du tout me hante. Je me sens si mal, si coupable, si… triste. Tellement triste que j'ai envie de m'écrouler, de ne plus jamais me relever et de crever pour enfin être en paix.

– Allons-y, maintenant, dit Hudson pour me faire réagir tandis que je suis plantée sur le balcon sans rien faire, le regard dans le vide.
– Oui. Mon vétérinaire n'est pas très loin. Peut-être… Peut-être que tu pourrais m'accompagner là-bas ? S'il te plaît, j'aurais vraiment besoin de ta présence.

Hudson me regarde avec gravité et pose la main sur mon épaule.

– Je n'avais pas l'intention de te laisser seule, ma belle, dit-il calmement.
– Merci.

Je ferme les yeux un instant, pour me reprendre. J'espère que ma tête va arrêter de tourner, que mes pensées embrouillées vont se calmer rapidement, mais rien n'y fait.

Je demande à Hudson de prendre mon sac à main sur la table basse, les clefs de l'appartement sur la porte, et il m'ouvre quand nous sommes prêts à partir.

Je hoquette alors de surprise.

Aedan se trouve là, juste devant moi, l'air défait.

Je serre Dixon contre moi pour le protéger. Il est comme un bébé, fragile ; et à cause de lui, à cause d'Aedan, il est mort désormais.

Quand il remarque que je pleure, mon voisin s'avance, jusqu'à être si près de moi que ma rage contre lui explose. Je serre le plaid entre mes mains, et Hudson, comprenant ma détresse, force mon voisin à reculer en le bousculant.

– C'est de ta faute. Tout ça, c'est de ta faute, l'accusé-je.
– De quoi est-ce que tu parles, Rainbow ?

Il revient à la charge et ose poser la main sur mon Dix ! Tâter pour savoir ce que je tiens avec autant de vigueur.

– Ne le touche pas ! hurlé-je. Je te l'interdis ! Et va te faire voir, avec tes surnoms à la con. Va te faire voir, avec tes potes débiles. Allez tous vous faire voir !
– Rainbow !

Il pose la main sur mon bras, et je le dégage vivement. Hudson le repousse une nouvelle fois. Mon lieutenant commence à perdre patience face à mon voisin. Il a bien compris que c'était lui qui m'avait fait tant de mal hier, et je sens son envie de le frapper. Il se contient. Serre les poings. C'est un homme intègre, si franc et si passionné qu'il a envie de prendre ma défense, quand bien même toutes les trahisons d'Aedan ne sont plus que du passé. Et j'aimerais avancer. Et j'aimerais laisser cela derrière moi. Mais je n'y arrive pas.

– Je t'interdis de m'approcher. De m'adresser la parole.

Hudson est tendu à mon côté. Cette tension le rend nerveux, comme s'il avait peur que je ne me blesse en prononçant ces mots durs et tranchants comme des lames de rasoir.

Sa façon de me coller contre lui, son bras fort autour de moi, me donne la force d'affronter le regard d'Aedan, mais aussi sa double trahison. Celle qu'il m'a infligée avec le pari, et le couteau qu'il a planté dans le cœur de mon chien.

Je comprends, désormais, pourquoi Dix ne l'a jamais apprécié. Peut-être a-t-il senti, dès le début, sa fourberie et son manque de franchise. Dire que je l'ai fait entrer dans nos vies sans me poser de

questions ! Je m'en veux tellement !

– Je pensais que la vie était trop courte pour qu'on la saborde avec des histoires et des colères, Rain, hésite Aedan.

Son air triste et sa façon de baisser les yeux ne me touchent même pas. J'aurais pu vivre avec ce qu'il m'a fait subir. Mais là, c'en est trop !

– Ça, c'était avant de savoir que tu n'étais qu'un minable bon à rien, et que ta présence dans ma vie me vaudrait de perdre mon compagnon de route, craché-je. Je n'ai jamais détesté personne, Aedan. Mais depuis que je vous ai rencontrés, toi, Jesse et Kiran, je sais ce que ça fait de haïr quelqu'un.
– On y va, Rain. Pas la peine de s'attarder ici, me dit mon lieutenant en comprenant que je m'énerve un peu plus à chaque seconde où j'ai cet individu devant les yeux.

Hudson me prend par l'épaule et me conduit jusque chez le docteur Parnell, en bas du boulevard.

La porte est déjà ouverte, car elle travaille toujours tôt et, lorsqu'elle me voit arriver, elle sait tout de suite ce qui ne va pas.

Le docteur Parnell suit Dixon depuis longtemps. Mais le fait qu'elle comprenne aussi vite qu'il nous a quittés est comme un second coup de poignard dans l'estomac.

– Je suis désolée, Rain, dit-elle tout de suite.

C'est plus que je ne peux en supporter.

Je dépose Dixon entre ses bras, et, comme une enfant capricieuse, je prends la fuite et je cours jusqu'à ce parc au bout de la rue.

Cela me fait du bien de retrouver cette sensation de tout laisser derrière soi en prenant de la vitesse. De sentir mes muscles chauffer paresseusement, mon pouls augmenter de façon vertigineuse à mesure que je cours. Ma passion pour ce sport se rappelle à moi, petit à petit.

Je n'en ai plus rien à faire de ce monde, tout ce que je veux, c'est oublier le temps d'une seconde, d'une minute, que je ne contrôle aucun aspect de ma vie. Et pour la première fois depuis que je me sais malade, je me moque éperdument des conséquences de mes actes.

Le vent dans mes cheveux caressant ma peau et séchant mes larmes me ramène à mon passé. Quand j'étais plus jeune, la course était l'une de mes plus grandes passions. J'avais commencé à me mettre à ce sport au lycée. Il me fallait une activité qui me fasse oublier les chevaux, l'air frais et les grands espaces naturels. Il s'est avéré que la course m'aidait à me vider l'esprit, si bien que j'étais devenue complètement accro à cette discipline. Je me levais tôt pour courir et je ne me couchais jamais sans avoir fait un ou deux tours de piste avant de rentrer à l'internat.

Je remarque aujourd'hui seulement à quel point le sport me manque. À quel point mettre mes passions de côté pour une maladie qui me vaut des railleries à tour de bras me blesse, également.

J'ai toujours été assez forte pour supporter le regard des autres. J'ai même toujours été optimiste, heureuse et ouverte d'esprit. C'est plus qu'un mode de survie, c'est aussi parce que cela me procure un bien-être qui compense les douleurs dans mon cœur faible.

Aujourd'hui, je n'ai plus envie d'être celle qui sourit malgré l'adversité. Je veux être celle qui hurle, qui pleure, qui insulte sans même réfléchir, parce qu'apparemment, la méchanceté vous conduit plus loin que la gentillesse dans ce monde.

Je m'engouffre à l'orée du bois, sous l'ombre bienfaisante des acacias et des palmiers, puis je rejoins un chemin au hasard.

Hudson me rattrape un instant plus tard, me prenant par la main pour m'arrêter.

Je ne savais pas qu'il pouvait courir avec sa prothèse, c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je me suis éloignée si vite. Je voulais être seule et pleurer sans personne pour me dire que je suis ridicule.

Mais il n'est pas cet homme-là.

Pas le genre à dénigrer autrui pour une miette d'amour-propre déplacé.

Il m'enlace.

Et me serre.

Et me berce.

Il me dit que je peux pleurer toute la journée, si je le veux, parce que ce n'est pas grave. Parce qu'un animal peut être tout aussi important pour nous qu'un être humain. Et c'est le cas.

Quand je m'effondre sur l'herbe sèche, incapable de rester debout plus longtemps, Hudson s'allonge à côté de moi et me prend dans ses bras.

Il ne dit rien, il n'en a pas besoin. Le seul fait qu'il soit là, sans me juger ou se moquer, est tout ce qu'il me faut.

Et pourtant, alors que mon regard se perd dans le sien, je sais que j'ai fait la plus grosse erreur de ma vie en me mettant à courir tout à l'heure.

Parce que mon lieutenant s'efface peu à peu devant moi, tandis que mon cœur cesse de battre correctement. Cesse de battre tout court.

– Rain ? Rain, qu'est-ce qu'il se passe ?

Je l'entends, mais tout est trop flou autour de moi pour que je réussisse à m'y accrocher. Il disparaît peu à peu de mon champ de vision. Je suis désormais incapable de bouger, mon corps inerte, épuisé, sans vie, entre ses bras…

– Rain !

Le cri d'Hudson est la dernière chose que j'entends avant de tomber dans l'inconscience.

Chapitre 15

Hudson

Je suis perdu.

Complètement perdu.

Quand je suis entré dans ce bar anonyme, dans une rue que je ne connaissais pas, hier soir, j'étais paumé. J'ai marché longtemps jusqu'à ce que la douleur dans ma cuisse meurtrie me force à m'arrêter. Mes cicatrices sont encore brûlantes malgré les semaines qui me séparent des événements. De cette bombe qui a explosé à mes côtés.

Le regard que Lauren a posé sur moi, au hasard de notre rencontre, m'a bouleversé. Après tout, je ne suis qu'un infirme. Une moitié d'homme avec tant de faiblesses, de cicatrices, que je ne peux espérer autre chose que ce regard condescendant. Elle m'a bien fait comprendre que je n'avais plus rien d'un homme, d'un être humain que l'on peut prendre en considération ou respecter.

J'étais paumé, lorsque la jeune femme qui s'est assise à côté de moi a posé ses yeux d'un bleu éclatant sur mon corps. Elle ne savait pas. Ne pouvait pas savoir que sous la jambe de mon pantalon se cachait ma plus grande honte. Un morceau de métal. Une tige de fer qui m'aide à marcher. À rester droit. Qui m'aide à être un être humain digne de ce nom. C'est bien pour cela que je la lui ai montrée, d'ailleurs. Pour qu'elle cesse de me contempler avec ce désir qui a, durant une seconde, ranimé l'homme que je suis. Sa façon de me sourire, de me caresser la main, a été un délice que je n'avais pas ressenti depuis longtemps.

D'autant que cette femme, cette inconnue au prénom rafraîchissant, était belle comme une pluie d'étoiles.

Et j'étais encore plus perdu quand, après avoir observé ma prothèse, après avoir compris que j'étais infirme, elle a continué à… me parler. Me sourire. Et à me désirer.

Je ne suis pas du genre à me vanter, ni même à faire des suppositions. C'était pourtant tout simplement la plus stricte vérité. Pure et belle. Rain me regardait comme un Homme à part entière. Un Homme qu'elle appréciait.

Le choc que cela m'a procuré était… bon. Étrangement bon. Incroyablement bon.

Et Dieu me pardonne, l'on se rappelle rapidement comment être un gentleman face à une personne aussi radieuse, aussi sublime qu'elle.

Même si je n'avais plus ressenti le moindre désir, le moindre attrait pour le sexe opposé depuis

des mois, sa simple façon de déguster cette fraise, de rougir en me regardant m'a donné chaud. Chaud, beaucoup trop chaud ! Et d'une façon totalement déplacée, j'ai eu envie de l'approcher de moi et de passer la main dans ses cheveux multicolores, aussi resplendissants qu'elle.

Lorsqu'elle m'a avoué ce que ses voisins lui avaient fait subir, pénétrant chez elle et l'insultant comme les vauriens qu'ils sont, oh oui, l'Homme s'est totalement réveillé et a eu des envies de meurtre atténuées par le simple fait d'entendre la jeune femme rire au fil de la soirée.

Nous avons parlé des heures durant. Ri et bu.

En fait, nous nous sommes amusés et nous avons passé du bon temps jusqu'à nous retrouver chez elle.

Et je me suis retenu ! Comme c'était dur de ne pas l'embrasser violemment, comme j'avais envie de le faire. De ne pas plaquer mes lèvres contre les siennes avec brutalité, jusqu'à avoir mal. Jusqu'à comprendre qu'elle était réellement là, contre moi, à me vouloir comme je la voulais. Cette femme à la peau douce comme de la soie. Au parfum fleuri comme un printemps. Non. J'ai préféré la tendresse. Cette douceur dont nous avions tous les deux besoin pour nous retrouver, pour reconstituer ensemble ces parties de nos cœurs qui s'étaient dissoutes à cause du venin des autres.

Et après une nuit magique, après avoir enfin trouvé le bonheur au creux des bras aimants de la jeune femme, je suis à nouveau perdu.

Perdu en la regardant s'écrouler devant moi. En voyant ses yeux se fermer au milieu de ce parc.

Oh, elle ne peut pas me faire cela…

Je gémis de désespoir. Grogne de rage.

M'abandonner si rapidement après m'avoir redonné goût à la vie ! Non !

Rain mérite tellement mieux ! Tellement mieux que de souffrir et de pleurer ne serait-ce qu'une seule larme pour des idiots.

Je m'agenouille près d'elle. Je la serre au creux de mes bras, comme pour l'empêcher de partir, mais ses jolis yeux bleus se ferment petit à petit.

– Non, ne me laisse pas comme ça, par pitié, murmuré-je en dégageant une mèche colorée de son front.

Son visage est pâle. Trop pâle. Je porte une main fébrile à sa gorge et me rappelle que je suis un soldat, avant tout. Malgré mon infirmité. Malgré le fait qu'on m'ait oublié et traité comme un pestiféré. Je sais ce que je vaux et ce que j'ai à faire.

Quand il m'est évident que la jeune femme n'a plus de pouls, je l'allonge sur l'herbe. Je fais

refluer ma panique au fin fond de mon esprit torturé par les drames qui se succèdent, sans cesse, dans ma vie.

À chaque fois que j'ai cru trouver un peu de bonheur, on me l'a repris de façon violente, et cela, je ne le permettrai pas avec Rain !

D'abord, parce que ce qu'elle vient de vivre avec Aedan et Dixon est terrible. Parce que ses problèmes de santé sont déjà graves et injustes. Mais aussi, parce qu'ensemble nous avons réussi à nous accrocher un peu plus aux miettes de joie que l'on peut ressentir en vivant libre. Libre d'être qui l'on souhaite. Libre de ne plus penser à rien, que ce soit à la guerre ou aux problèmes de santé. Durant ces quelques heures passées ensemble, c'est plus que la liberté, même, que nous avons touché, effleuré, ressenti. C'est le bonheur. Et rien que pour cela, pour le fait de m'avoir permis un instant d'oublier mes démons intimes et mes doutes, je ne permettrai à quiconque de me reprendre la jeune femme.

J'attrape mon téléphone dans la poche de mon pantalon avant d'appeler les urgences. Je pose l'appareil à côté de moi, dans l'herbe, le haut-parleur en marche, et je positionne Rain correctement. Puis je commence les compressions au milieu de sa cage thoracique. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais une chose est sûre, elle n'a plus de pouls… Et il est hors de question qu'elle meure ! Je ne pourrai le supporter, ni le tolérer.

Rain fait partie de ces gens avec qui tout est facile. Il a été si simple de l'aborder. De lui parler. De se confier à elle. Et de lui faire l'amour…

Jamais elle n'a semblé dégoûtée par mon infirmité. Par ma peau parcheminée par le soleil cruel des contrées reculées du monde. Et elle s'est donnée à moi, comme moi à elle, alors que nous nous connaissions à peine. Pourtant, nous avons eu l'impression d'être si proches l'un de l'autre, après ces heures entières passées à se raconter nos vies dans l'intimité de ce bar anonyme.

Et désormais, elle repose sur la pelouse terne, ses cheveux multicolores s'y répandant tel un arc-en-ciel brillant autour de sa tête.

– Les urgences. Quelle est la raison de votre appel ? demande une voix d'homme.
– Je suis dans le parc au croisement de la douzième et de Fall Alley. Ma…

J'hésite.

Ma quoi, au juste ? Rain est dans ma vie depuis à peine quinze heures, mais j'ai l'impression de ne plus être capable de me passer de sa présence. Son sourire chaleureux m'a aidé, malgré tout, à aller mieux.

Elle m'a parlé quand j'en avais besoin, quand j'étais désespéré au point de ne plus être capable de réfléchir calmement. Elle ne m'a pas repoussé en voyant ma jambe artificielle. Et nous avons passé une nuit merveilleuse, avant de nous réveiller et de recommencer à faire l'amour.

Je ne m'étais plus senti « homme » depuis des semaines. Depuis que j'avais perdu ma jambe. Le fait de perdre un membre m'a affecté plus que je ne l'aurais imaginé. Ce n'est, après tout, qu'une partie de mon corps, et qui est loin de me définir. Ce n'est, après tout, qu'un peu de peau et d'os, alors que j'ai la chance d'être toujours en vie. Mais la lutte qui s'est ensuivie pour réapprendre les gestes du quotidien, pour affronter le regard des autres, a été terrible. Demander de l'aide pour me lever, pour la moindre chose à faire m'a miné le moral. J'ai été affaibli par les journées passées allongé dans mon lit d'hôpital. J'ai perdu goût à la vie et je me suis senti misérable, inutile. Affligeant. Et l'humiliation de laisser les infirmiers me laver ou m'aider à aller aux toilettes… Seigneur, cela m'a fait plonger dans une dépression abyssale.

Mes seules pensées positives étaient de savoir qu'une fois au mieux de ma forme, j'allais retrouver ma fiancée au pays, loin de cet enfer terrestre de sable et de chaleur.

Mais tout cela est loin derrière moi, désormais. Parce qu'il y a Rain. Ma petite amie. Elle l'est devenue à la seconde où mes mains ont touché sa peau nue, parce que je suis loin d'être le genre d'homme à aimer les coups d'un soir. Et je suis persuadé qu'elle n'est pas une femme volage, avec moi simplement pour assouvir un besoin avant de passer à autre chose.

Après tout, on ne vit qu'une fois, et la vie est trop courte pour s'encombrer de non-dits.

Elle me plaît, un point c'est tout.

– Ma copine, elle s'est évanouie. Elle a des problèmes cardiaques et je crois qu'elle va très mal. Je suis en train de lui faire un massage cardiaque.
– On vous envoie tout de suite une ambulance, monsieur. Continuez le massage, surtout.
– Oui.

Je m'évertue à retrouver un faible pouls chez Rain, et lorsque les ambulanciers arrivent, je prie de toute mon âme pour qu'ils réussissent à trouver ce qu'elle a.

Mon soulagement est fébrile.

La voir inerte me rappelle tellement de mauvais souvenirs…

Si Rain n'avait pas été aussi dévastée par la perte de Dixon, bon sang, j'aurais fait exploser ma rage à l'encontre d'Aedan d'un énorme poing en plein dans sa sale tête lorsqu'il l'a attendue devant chez elle, ce matin.

Résigné, j'accompagne les secouristes dans le véhicule dont les sirènes assourdissantes peinent à me faire revenir sur terre ; puis une fois à l'hôpital, j'attends, j'attends, j'attends qu'un médecin, n'importe qui vienne me prévenir de l'état de Rain. Mais tout le monde est trop occupé. Les infirmières que j'aborde les unes après les autres secouent la tête sans se donner le temps de répondre juste un petit mot qui m'aurait donné le ton. Les internes ne savent rien. Les médecins passent comme des flèches près de moi sans m'accorder le moindre regard.

Rester là sans savoir quoi faire, sans savoir ce qu'il se passe me brûle les nerfs. Je marche de gauche à droite, entre les patients et les visiteurs de la grande salle immaculée.

Et je commence à perdre patience.

Mes poings se serrent et se desserrent au rythme de mon pouls trop rapide.

Une heure passe.

Je m'appuie contre le mur blanc, les mains dans les poches et les pensées en vrac.

Une autre heure.

Mes pas me conduisent dans un méandre de couloirs aussi labyrinthiques que mon désespoir.

Une autre heure.

Je reviens dans la salle d'attente. Regarde autour de moi. Des gens pleurent. D'autres, blessés, regardent fixement devant eux dans l'attente d'être soignés. Et ce sang, rouge vif, me ramène inlassablement dans le désert. Sous les bombardements atroces qui hantent mon esprit. J'inspire profondément, tentant de repousser les fantômes de mon passé. Devant mes yeux, les murs blancs ont disparu pour laisser place aux silhouettes sombres de mes camarades morts près de moi.

Mes tempes humides de sueur me font mal, et ce son aigu qui me perce les tympans est la seule chose capable de dissiper ces réminiscences. Je regarde à nouveau autour de moi et remarque qu'il n'y a presque plus personne dans la salle d'attente.

Je m'assieds lourdement sur un banc en plastique blanc et, alors, je me décide à faire ce que j'aurais dû faire de longues heures auparavant. Je prends le téléphone de Rain dans son sac, que j'ai toujours avec moi, et je compose tous les numéros qui me semblent importants, pour qu'elle ne soit pas seule à son réveil, comme moi je l'ai été dans cet hôpital de fortune, au cœur d'une ville sans vie, sans âme.

Ana, la meilleure amie de Rain, est la première à arriver. La jeune femme a les joues noyées de larmes. Elle court. Je la reconnais des quelques photos que Rain a chez elle. Je me lève et pose un regard grave sur elle. Ana me repère et se jette dans mes bras en gémissant de tristesse. Nous ne nous connaissons pas, mais nous sommes là pour une seule et unique personne.

– C'est toi, n'est-ce pas ? C'est toi qui m'as appelée. C'est toi qui l'as sauvée ? demande-t-elle à toute vitesse, ses paroles débitées à une cadence spectaculaire tandis qu'elle recule et tord ses doigts devant elle.

– Je… Je ne sais pas comment elle va. Personne ne veut me parler car je ne suis pas de sa famille.

Ana me dévisage un long moment. Puis elle sourit.

– Regarde et apprends, me dit-elle simplement.

Ana attrape le bras de la première infirmière qui passe, puis se met à parler sans s'arrêter. Un instant, elle n'a aucun accent, et le suivant, je comprends à peine ce qu'elle dit tant elle vitupère dans ce langage étrange. Elle se dandine sur place, faisant de grands mouvements avec les bras. Son agressivité verbale est aussi colorée que ses vêtements.

L'infirmière semble apeurée et choquée à la fois.

– Je vais aller me renseigner, dit-elle avant de disparaître en courant.

Quand l'infirmière revient, elle nous annonce que Rain a été réanimée et qu'on lui fait passer toute une batterie d'examens. Son état est grave, très grave, et rien n'est encore sûr quant à sa guérison.

La jeune femme repart, les yeux rivés sur d'autres personnes qui attendent des nouvelles, beaucoup plus réjouissantes, je l'espère.

– Tu vois, dit tristement Ana en se tournant vers moi, il suffit d'un peu de folie, et le monde est à tes pieds.
– Tu faisais surtout très peur à voir. Je crois que l'infirmière s'est signée quand elle est partie.

Et d'un seul coup, nous éclatons de rire. Ana se remet à pleurer l'instant d'après, et mon cœur se pince. Je n'ai jamais aimé voir les femmes tristes. Cela me donne un sentiment d'impuissance et de dégoût profond de ce monde.

– Dis-moi ce qu'il s'est passé, ordonne la jeune femme en s'asseyant.

Je prends place près d'elle et lui avoue ce que je sais, c'est-à-dire qu'Aedan lui a menti à cause d'un pari honteux et que deux hommes se sont introduits chez elle pour lui faire peur.

Seigneur, quand je l'ai vue s'asseoir à côté de moi, au bar, dans tous ses états, j'ai eu envie de la prendre sur mes genoux et de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle arrête de pleurer… Elle était si belle, si… délicate avec cette robe moulante et colorée. Ses grands yeux de biche avaient une douceur qui m'a donné envie de la lui retourner.

Si j'avais été seul ce matin, avec ces hommes en face de moi, je les aurais tués à mains nues pour l'avoir humiliée et maltraitée de la sorte.

Et en voyant la réaction d'Ana, je sais que son amie aurait fait de même. Elle me raconte alors tout le harcèlement que ces hommes ont fait subir à Rain, et elle me dit aussi tout ce que ses soucis cardiaques impliquent, pour me prévenir. Oui, Ana me fait clairement comprendre que s'il m'arrive un jour de faire du mal à son amie, elle me fera la peau. Mais Rain a déjà, en à peine un jour, réussi à prendre une place dans ma vie, et avec tout ce que je viens d'apprendre sur elle, elle me plaît davantage. Elle est incroyable, étonnante et, bon sang, si belle ! Elle réveille tous mes instincts, et cela me fait du bien.

Peu à peu, je vois débarquer Lasme et Avannah, que j'ai déjà l'impression de connaître tant Rain m'a parlé d'eux. Les parents de cette dernière arrivent quelques heures plus tard, paniqués, au bord des larmes. Je passe un long moment à leur expliquer la situation et à les rassurer, alors que je suis moi-même angoissé. À chaque fois que j'interroge une infirmière et qu'elle me répond d'une expression désolée, je me sens sombrer.

Puis d'autres amis, des gens venus apporter leur soutien à la jeune femme, débarquent, et un immense groupe de personnes qui tient à peine dans la salle d'attente se présente. Je reconnais des têtes que j'ai croisées au refuge. Les heures s'égrènent, plus longues que des jours et, pourtant, ils restent tous là pour la jeune femme.

On nous dit sans arrêt que le médecin viendra nous voir dès qu'il aura fini de s'occuper de Rain. J'en ai marre d'attendre, bon sang !

Et à chaque fois que l'un d'eux débarque dans la salle et se dirige vers un inconnu, un concert de soupirs déprimés retentit autour de moi.

Je comprends alors combien elle a bouleversé la vie de chacune de ces personnes présentes ici. Tandis qu'elles racontent leurs histoires, leur passé, leur futur, elles ne tarissent pas d'éloges sur Rain, et leurs paroles débordent d'affection et de douceur.

Rain, qui a trouvé un toit à cette femme battue par son mari. Elle l'a cachée et l'a emmenée à l'hôpital quand elle en avait besoin. Rain, qui est restée debout jusqu'à cinq heures du matin pour écouter cet homme raconter ses malheurs et soulager sa conscience, alors qu'elle commençait le boulot une heure plus tard. Rain, qui a offert de la soupe chaude, du pain et son amitié à tous ces adultes et, parfois, ces enfants pour leur épargner la misère de la solitude et de la rue.

Rain, tout simplement.

Une jeune femme belle comme le bonheur, douce comme une pluie d'été. Elle n'a pas eu pitié de moi quand nous avons couché ensemble. Non. Elle l'a fait car elle avait envie de moi. Comme je suis. Un homme.

Je me suis cru invalide. Je me suis cru incomplet. Mais grâce à elle, je sais que c'est faux. Et qu'on peut m'aimer comme je suis.

Je passe un long moment à parler avec Ana. La jeune femme est si émue par les soucis de Rain que je sens sa douleur m'érafler comme une balle passant près de ma peau. Je lui raconte ce qui est arrivé aussi à Dixon. Je leur raconte à tous, en fait, car ils ont le droit de savoir ce qui l'a conduite à l'hôpital.

Puis enfin, une infirmière arrive vers nous. C'est une femme de petite taille, à la peau sombre et aux yeux bleus. Infirmière Pond.

Toutes les personnes présentes pour Rain se lèvent et se taisent, attendant religieusement des

nouvelles… De *bonnes* nouvelles.

– Je suis désolée, commence l'infirmière.

Et mon cœur se comprime dans ma poitrine. Autour de moi, tout le monde retient son souffle, et quelques sanglots percent dans ce brouillard d'incompréhension, tandis que la jeune infirmière nous annonce les faits.

– Nous avons pu déterminer pourquoi Rain se sentait mal ces derniers temps. En fait, nous avions cherché la source de ses soucis au mauvais endroit. Nous pensions que le problème venait de son cœur, alors que la cause en était ses médicaments. Ils ne faisaient plus effet.
– Mais pourquoi ? demande Ana en prenant la main de sa mère dans la sienne. Cela fait des années qu'ils fonctionnent bien !

Je me rapproche de la jeune femme qui est sur le point de s'effondrer et je pose la main sur son épaule. Nous faisons presque la même taille, sauf qu'elle est toute mince et qu'elle tremble sans pouvoir s'en empêcher.

– C'est très grave, reprend l'infirmière. Et les docteurs sont justement en train de s'occuper d'elle, en ce moment, c'est pour cela qu'ils m'ont envoyée vous faire un rapport. Les médicaments de Rain ont apparemment été remplacés par du sucre. Les capsules ne contenaient rien d'autre que cela, voilà pourquoi son cœur s'est beaucoup fatigué ces derniers jours, jusqu'à s'arrêter totalement. Elle ne faisait que prendre des placebos.
– Des placebos, répété-je, étonné.

Cela semble bien plus grave qu'une simple faiblesse cardiaque.

– Rain est vivante, termine la jeune femme, mais elle est très fragile. Nous l'avons plongée dans un coma artificiel qui ne durera pas longtemps, je vous l'assure. Nous recommandons de ne pas lui rendre visite pour le moment, puis, quand ce sera possible, pas plus d'une personne à la fois. Et j'ai également appelé la police. Ce qui est arrivé est trop grave pour que je ne le signale pas.

L'infirmière soupire avant de repartir, quand une autre femme la remplace. Elle est brune, élancée et, à sa façon de se tenir, je sais qu'elle est des forces de l'ordre et qu'elle a été dans l'armée. Elle a les épaules carrées et une démarche élégante bien que détendue. Elle se présente comme l'inspectrice Hyson.

Elle n'a même pas besoin d'ouvrir la bouche, car Ana s'avance vers elle et crache trois mots.

– Jesse et Kiran.
– Vous savez qui en voulait à Rain, mademoiselle ? demande l'inspectrice.

Ana est très grande, avec une peau et des yeux sombres. Elle semble imposer sa présence par le simple fait d'ouvrir la bouche. Elle hoche la tête tandis que M. et M^me^ Parkley se postent à ses côtés. Ana prend la main de la mère de Rain dans la sienne et lui jette un regard triste.

– Oui, j'en suis sûre, ce sont ses voisins. Ils ne font que l'humilier depuis qu'ils sont arrivés dans l'immeuble. Je suis certaine que ce sont eux. Ils ont… ils sont… mauvais.

– Mais Rain ne nous a parlé de rien ! proteste la mère. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Est-ce qu'ils l'ont blessée ?

– Miranda, vous savez très bien que votre fille est assez forte pour faire face à quelques mots déplacés.

– Ce ne sont pas quelques mots, Ana ! Ils ont trafiqué son traitement ! Et nous n'étions même pas là pour la protéger ! Notre petite fille…

– Madame, dit l'inspectrice, vous n'êtes en aucun cas responsable de ces événements. Mais je vous assure que je trouverai le fin mot de cette histoire.

– Je me moque de savoir ce qu'il s'est passé, inspectrice, tout ce que je veux, c'est que ma fille aille mieux !

Au regard que M. Parkley jette à la policière, je comprends que lui ne s'en moque pas du tout et que s'il n'était pas coincé ici en attendant de voir Rain, il serait allé régler ses comptes lui-même avec ces hommes.

– Et je souhaite sincèrement que ce soit le cas, madame Parkley.

L'inspectrice s'excuse pour aller interroger les suspects, fait un signe de tête à deux agents derrière elle, puis ils sortent.

Peu à peu, la salle d'attente se vide. Certains ont un travail à honorer, d'autres ont des obligations.

Moi, je ne souhaite pas rentrer chez moi. Alors je reste là, avec Ana et les parents de Rain, jusqu'à ce que le sommeil me rattrape. Demain, j'irai au refuge pour travailler. Demain, quand j'aurai vu Rain et que je serai sûr qu'elle est saine et sauve.

Aujourd'hui, je ne pourrai pas me concentrer sur quoi que ce soit.

À nouveau, les heures défilent. Je me réveille, la nuque douloureuse et incapable de patienter une seconde de plus. Je tourne la tête et je vois Ana allongée sur l'un des bancs. Je vais la réveiller doucement.

Son regard paniqué assombrit ses yeux déjà foncés.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demande-t-elle. Tu as eu des nouvelles ? Rain va bien ?

– Non, aucune nouvelle, mais j'avais l'intention de marcher un peu… De la trouver, hésité-je comme si je n'avais aucune légitimité à être là.

Être entouré de tous ces gens qui aiment la jeune femme, qui la connaissent depuis des années me donne l'impression d'être un intrus. Mais je suis un intrus déterminé et qui ne reculera devant rien pour la revoir.

– Tu as passé la nuit avec elle, alors ? m'interroge Ana tandis que nous marchons tranquillement

de couloir en couloir pour atteindre l'ascenseur.

Elle fixe son regard dur sur moi, pour me scruter. Il ne fait aucun doute qu'Ana est une amie plus que dévouée. Puis elle reporte son attention sur les chambres que nous dépassons, pour chercher Rain.

– Hum, oui, toussoté-je, gêné.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Hudson, si tu la blesses, si tu es responsable du moindre bleu sur sa peau, de la moindre égratignure sur son âme, je te détruirai.

Elle tourne la tête vers moi, le visage soucieux et grave. Je ne peux que sourire.

– Le message est très clair.

– Tu as beau l'avoir sauvée une fois, cela ne m'empêchera pas de te faire du mal, beaucoup de mal, si tu n'es pas correct avec elle.

– Et j'en mériterais bien davantage si j'étais le genre d'homme à m'en prendre aux femmes, Ana. Je ne suis pas cette personne, cependant. Je n'ai pas d'arrière-pensées concernant Rain. Tout ce que je veux, c'est qu'elle aille mieux. Qu'elle aille mieux et qu'elle me sourie, parce que, bon sang, je ne m'étais jamais senti aussi bien qu'à cet instant précis où elle m'a offert… tout ce qu'elle avait. Son corps, son cœur, sa chaleur.

– Elle se donne toujours trop facilement. Je lui avais pourtant dit de ne pas fréquenter ces hommes. Ils sont tellement méchants ! Mais elle n'en a fait qu'à sa tête parce qu'elle pense toujours que le monde est beau, avec des arcs-en-ciel et des putains de licornes ! s'emporte Ana qui recommence à pleurer.

– Ça va aller, la rassuré-je. Je t'assure qu'elle va s'en sortir.

– Elle est trop douce pour cette vie, sanglote-t-elle. Trop douce.

J'enlace piètrement la jeune femme qui me repousse aussitôt, en secouant la tête.

– Désolée, je ne suis pas du genre démonstratrice, se défend-elle.

Cela ne me dérange vraiment pas.

Quand nous sommes près des ascenseurs, nous prenons le temps de lire la carte et le plan du bâtiment pour trouver l'aile de la réanimation.

Une fois sûrs de nous, nous en prenons la direction et arrivons rapidement devant la chambre de Rain. J'ouvre doucement la porte, et nous nous faufilons à l'intérieur, avant de fermer les rideaux pour que les infirmières ne sachent pas que nous sommes là.

Rain est toute seule dans la chambre, éclairée par la seule lumière des machines. Son visage est très pâle. Tout un tas de fils et de câbles sont reliés à elle, s'immisçant sous sa peau comme si elle n'était plus qu'un robot sans vie.

C'est un choc de la voir allongée là, inerte, alors qu'il y a quelques heures encore elle avait les

joues rosies, le sourire aux lèvres, et qu'elle me chevauchait avec fougue. Ses cheveux multicolores lui masquaient une partie du visage et, pourtant, sa beauté n'en était que plus éblouissante.

Cette nuit, dans ces draps blancs, alors qu'elle ne respire que grâce à une machine, elle a perdu toute sa lumière. La jeune femme joyeuse, souriante, semble épuisée, même dans le coma. Et moi je n'ai qu'une idée en tête, c'est de la réveiller et de vendre jusqu'à mon âme pour qu'elle retrouve un peu de bonheur.

Ana a du mal à respirer. Elle contourne le lit et prend la main de Rain dans la sienne.

– Je t'en supplie, je t'en supplie, Rain, ne les laisse pas gagner ! Pour toutes les fois où ils t'ont insultée, pour toutes les fois où ils t'ont effrayée, ne les laisse pas te prendre ce que tu as de plus précieux. Ne les laisse pas te prendre la vie.

Je pose la main sur le drap fin. De façon un peu machinale. De façon un peu maladroite.

Il est quatre heures du matin. Je n'ai pas réellement dormi depuis plus de vingt-quatre heures et mon esprit est tiraillé, lourd et sombre. Quand Rain s'est effondrée entre mes bras, quand j'ai senti que son pouls avait cessé de battre, une part de moi s'est fracturée face à cette peur qu'elle m'a faite. Je ne veux plus jamais ressentir cette terreur.

Mes doigts remontent lentement jusqu'à ceux de Rain, que je frôle.

Je l'aime beaucoup. Elle est un soleil et une étoile en même temps. Un astre lumineux autour duquel j'ai envie d'évoluer et dans lequel j'ai envie d'entrer en collision jusqu'à ce que nos corps ne fassent plus qu'un.

Mais surtout, elle est humaine dans un sens pur, et beau, si beau que je ne peux en détacher les yeux.

Mes doigts glissent alors dans les siens, inertes. Les réchauffent lentement. Et je prie, seconde après seconde, verset après verset, pour que l'univers ne me reprenne pas mon étoile. Mon soleil.

Chapitre 16

Aedan

Je suis affalé à la table de la cuisine, tandis que Kiran et Jesse regardent la télé.

Comment ma vie a-t-elle pu basculer de cette façon en si peu de temps ?

Une minute, j'admire Rainbow et sa peau laiteuse. Je glisse les doigts sur sa poitrine pour la débarrasser de ce plaid qui me masque la vue et me rend irritable. J'ai envie d'elle, de son corps contre le mien, de mes doigts dans ses cheveux et de me perdre dans l'azur de ses yeux magnifiques.

Et la minute suivante, elle me déteste.

Je ne lui en veux pas. Oh, comment le pourrais-je ? Ce que j'ai fait, c'est monstrueux. J'aurais dû lui parler du pari tout de suite et ne pas envenimer la situation. Peut-être aurions-nous pu devenir amis malgré tout… Peut-être même serait-elle tombée amoureuse de moi malgré mon passé, mes colocataires et cette ombre qui planait entre nous. Mais j'ai choisi la facilité, la voix du mensonge et, maintenant, tout m'a explosé entre les doigts !

Et bon sang, à cause de nous, Dixon est mort et la jeune femme se retrouve complètement seule et dévastée !

Dévastée ? Oui, ensuite, elle s'est jetée sur le premier inconnu à sa portée. Bordel, ma faute l'a conduite directement dans les bras d'un autre. Putain, ce type… J'aurais pu le tuer si je n'avais pas été aussi choqué de savoir que Rainbow était passée à autre chose si vite.

Tellement vite…

Et je ne peux même pas en être choqué, parce que c'est cela que j'aime, chez elle. Sa facilité à donner sa confiance, son amour, tout ce qu'elle a, en un temps record ! Elle vous tend la main, vous embarque dans son monde fait de rires et de couleurs, et si jamais on la déçoit, elle disparaît… Sa fragilité est en réalité une force hors du commun. Elle est malade et ne cesse de dire qu'il faut profiter de la vie, de ce qu'elle a à offrir en effaçant le négatif.

Le négatif, c'est moi.

Et ce nouvel homme à ses côtés, il représente un moyen implacable de passer à autre chose.

J'ai l'impression, pour le coup, que c'est mon propre cœur qui porte une meurtrissure, et la monstrueuse plaie est si béante qu'elle ne se refermera probablement jamais.

Tout aurait pu être tellement simple, tellement plus beau, si je n'avais pas menti. Qui ai-je vraiment voulu protéger dans cette histoire, si ce n'est moi-même ? Aimer, c'est tout faire pour l'autre. Et dans notre relation, je n'ai été qu'égoïsme et lâcheté.

Désormais, je me retrouve avec les deux mêmes chaînes nouées aux chevilles.

Et quand je vois mes deux amis rire, insouciants de mon malaise, à l'autre bout de la pièce, je sais au fond de moi que la jeune femme a eu raison sur toute la ligne. Ils ne sont pas ma famille. Kiran et Jesse ne sont rien pour moi, parce que je ne suis rien pour eux. Je n'ai jamais représenté autre chose qu'un passe-temps. Je suis comme un insecte auquel ils arrachent les pattes jour après jour pour s'amuser. J'aurais dû réagir il y a longtemps. Les fuir. Les abandonner. M'isoler. J'ai été trop lâche pour faire cela, et ils restent évidemment les deux seules personnes à ne pas souffrir de la situation, quand tout le monde autour d'eux est au bord de l'asphyxie.

Je me lève et m'approche de ces étrangers, domestiquant ma colère à chaque nouveau pas. Les rendre responsables de la situation ne sert à rien. Je suis le seul coupable, le seul à avoir bouleversé Rainbow.

– Je ne vais pas bien, les gars, dis-je d'une voix pâteuse.

Mes nerfs sont tendus. Mes poings serrés. J'ai envie, pour la première fois depuis des années, de sortir et de tout casser. De briser toutes ces choses de valeur que les gens possèdent, car ma seule richesse a été la présence de Rainbow à mes côtés, et je l'ai perdue…

– Tu veux une bière ? s'enquiert Kiran.
– Non. Je veux…
– C'est cette connasse qui te retourne le cerveau ? Mec, qu'est-ce que tu voudrais faire avec ce clown ? Sois un homme et passe à autre chose.

D'un seul coup, je me rends compte qu'ils ne savent rien de moi. De ce que je ressens ou de ce que j'aspire à devenir. Parce qu'ils n'ont jamais été intéressés par autre chose qu'eux-mêmes.

Waouh, nous nous retrouvons là, tous aussi égoïstes les uns que les autres au point d'avoir passé une vie ensemble sans réussir à nous connaître. Comme c'est pathétique.

– Vous ne comprenez rien ! me lamenté-je.
– C'est toi qui ne comprends pas, Dan, s'énerve Jesse. Cette nana, elle n'est pas bien pour toi. Tu mérites mieux. Pas cette espèce de truc dégoulinant de couleurs.

Avant qu'il n'ait pu ajouter autre chose, des coups à la porte me détournent des insultes que je m'apprêtais à leur lancer. Je suis en rage. Je vais ouvrir et je découvre sur le seuil quatre hommes en uniforme et une femme avec le sérieux d'une statue de plomb.

Interloqué, je les dévisage un à un. Tous ont cette expression froide, sombre, que je connais trop bien. Nous avons des problèmes.

Ma colère se transforme peu à peu en appréhension, tandis que mon estomac se noue.

– Je peux vous aider ? demandé-je.

La femme sort une pochette en cuir noir de sa poche. Elle l'ouvre pour me présenter son identifiant d'inspectrice de police. Ma gorge s'assèche.

– Inspectrice Hyson. Je cherche Jesse et Kiran.
– On est là, si tu veux, ma belle, répond Kiran sans même détourner la tête du film qu'il regarde.

La jeune femme me bouscule et je suis rapidement acculé au coin du mur par l'un des officiers.

– Vous me facilitez vraiment la tâche, messieurs, se moque-t-elle. Debout, et plus vite que ça.

Jesse et Kiran sont sur leurs pieds en deux secondes, sourire aux lèvres. Ils pensent la charmer, mais la jeune femme les regarde avec une telle froideur que je me crispe. Qu'est-ce qu'il se passe, encore ?

– Qu'est-ce qu'on a bien pu faire qui mérite ton intervention, chérie ?
– Et d'une, outrage à agent. Je vous conseille de m'appeler inspectrice Hyson, si vous voulez pouvoir marcher sur vos deux jambes en sortant d'ici.
– Ouais, et quoi d'autre ? Tu vois, quoi que tu aies à nous reprocher, je suis certain que notre pote Dan ici présent pourra témoigner en notre faveur. Rien de ce qui s'est passé n'est de notre faute. On était forcément avec lui au moment d'un quelconque crime.
– Vraiment ?

L'inspectrice se tourne vers moi, et je lui souris de façon narquoise. Qu'est-ce que je dois faire ? Et qu'est-ce qu'eux ont fait, exactement ?

– Madame… commencé-je.
– Inspectrice.
– Inspectrice, reprends-je, de quoi accusez-vous mes amis ?
– De tentative de meurtre.

Soudain, plus personne n'ose rire dans la pièce. Kiran et Jesse semblent aussi mal à l'aise que leurs visages rougis le prouvent.

– Pardon ? De quoi est-ce que tu parles ? demande Jesse en s'avançant vers l'unique femme de la pièce.

Celle-ci sort un carnet de la poche de sa veste, puis un stylo qu'elle tapote sur son menton. Au lieu de répondre à la question, elle sourit et nous fait patienter quelques secondes, le temps de faire monter la pression.

Mon sang bat lourdement dans mon poignet, au niveau du point de pression formé par les doigts de

l'officier qui me retient contre le mur.

L'inspectrice reprend la parole. C'est alors que cela me frappe de plein fouet : elle est en train de mener un véritable interrogatoire !

L'envie soudaine de hurler à mes amis de se taire, de réclamer un avocat me passe par la tête, jusqu'à ce que la jeune femme déclare :

– Il nous a été rapporté que vous aviez été plutôt mesquins avec votre voisine d'en face.

Le sens que prennent mes pensées est douloureux… Aussi déstabilisant qu'effrayant. Pourquoi parler de Rainbow alors qu'elle est là pour une tentative de meurtre ?

Je me dégage vigoureusement de l'étreinte du policier et m'approche de la jeune femme. Le souffle court, je m'enquiers :

– Est-il arrivé quelque chose à Rainbow ?

Hyson se tourne vers moi et m'examine, comme pour savoir si j'ai un quelconque lien avec son affaire en cours. Et bon Dieu, non ! Je n'aurais jamais fait de mal à la voisine ! Même mes mensonges n'ont été là que pour la protéger. Je m'y suis très mal pris, mais je n'ai jamais eu l'intention de la blesser.

L'inspectrice se détourne de moi pour faire face à mes amis.

– Qu'est-ce que cette imbécile a à voir là-dedans ? s'énerve Kiran.
– Comment l'avez-vous connue ? interroge Hyson.

Encore une fois, elle fait abstraction de la question qui lui a été posée, et cela rend mes amis nerveux. La tension que je sens monter dans la pièce est électrique et désagréable.

Malgré le fait que mes colocataires en aient marre de se voir refuser leurs réponses, nous voyons en l'inspectrice une figure d'autorité que nous n'osons pas bousculer. La jeune femme est assez grande, très mince, avec de longs cheveux noirs. Si nous l'avions croisée dans la rue, vêtue d'autre chose que de ce tailleur strict, elle nous aurait semblé douce, peut-être même sympathique.

Le visage qu'elle nous montre aujourd'hui est pourtant grave, aussi sévère que son attitude est implacable.

Sa voix dure au ton acide tranche avec cette façon stoïque qu'elle a de prendre des notes. Sa stature raide, sa façon de relever le menton et de pincer la bouche à la manière d'un éducateur me rappellent de mauvais souvenirs que je me hâte de faire disparaître au fond de ma mémoire.

– Elle habite en face de chez nous ! s'emporte Jesse en parlant à l'inspectrice comme si elle était stupide.

– Tous les voisins ne se parlent pas forcément tous les jours, réplique cette dernière. Parfois, ils ne se croisent jamais.

– Peut-être. Mais on la croise assez souvent et on aime bien l'embêter un peu. Ce n'est jamais méchant. On ne s'en est pas pris physiquement à elle. Vous ne pouvez pas nous arrêter pour des insultes !

L'inspectrice arbore un large sourire victorieux.

– Je croyais que ce n'était rien de méchant, Jesse. Et là, vous me parlez d'insultes…

– Oui… Enfin…

Mon ami est de plus en plus rouge et mal à l'aise. Un fil invisible semble se resserrer autour de sa gorge, et c'est Hyson qui en tient les deux bouts.

– Enfin quoi ?

– Non, mais vous l'avez vue ? Avec ses cheveux, ses tatouages et ses piercings… Elle cherchait juste à ce qu'on la remarque, c'est tout. Eh bien, nous, on l'a vue. Et on l'a bien vue ! C'est elle qui cherchait à se faire insulter. Elle n'avait qu'à être normale.

– Normale ?

– Oui…

– Définissez-moi la normalité, Jesse.

– Eh bien… c'est être comme… comme nous !

– Donc vous auriez préféré qu'elle soit un homme avec un casier judiciaire, c'est cela ?

Nous la regardons tous les trois avec des yeux écarquillés.

– Eh oui, je me suis bien renseignée sur vous avant de venir ici. Je connais tout de vous, de votre enfance, de votre adolescence qui basculait entre violence et drogue. La normalité, Jesse, ce n'est pas être comme vous. Vous n'avez rien de normal. Vous êtes un pervers narcissique, doublé d'un criminel.

– Tu n'as pas le droit de m'insulter ! Et c'est faux, de toute façon ! Je suis innocent de tout ce que vous pourriez avoir contre moi. N'est-ce pas, Aedan ? Dis-lui que j'étais avec toi, dis-lui qu'elle ne pourra rien prouver.

Je secoue négativement la tête, incapable de répondre quoi que ce soit avant qu'Hyson ne nous dise ce qu'il se passe. Je dois savoir, je dois connaître la raison de sa présence ici, car je sens que quelque chose de grave est arrivé. Est-ce que cet homme, qui a passé la nuit avec Rainbow, lui a fait du mal ?

– Vraiment ? lance Hyson en me regardant.

Face à son regard de glace, j'ouvre la bouche, mais je suis bien incapable de dire quoi que ce soit.

Une expression triomphante sur le visage, l'inspectrice se détourne de moi pour se concentrer sur mes amis.

Et elle attaque les choses sérieuses.

– C'est vous qui avez changé ses médicaments contre un placebo fait de sucre ? demande-t-elle finalement de but en blanc.

Fini de jouer. Tout cela, c'est bien trop grave pour que ce soit pris à la légère.

Je dévisage tour à tour Kiran et Jesse pour m'assurer qu'ils n'ont rien à voir dans quelque chose d'aussi dramatique ! Bon sang, ça ne peut pas être le cas !

Je tente de m'avancer, de m'approcher, mais le policier à mon côté me retient d'un geste brutal et me plaque à nouveau au mur. D'un regard, il me fait comprendre que je n'ai pas intérêt à bouger. Et dans un murmure si ténu que personne d'autre ne l'entend, il m'avoue que les hommes qui s'en prennent aux femmes le dégoûtent et qu'il n'aura aucun problème à me le faire comprendre de façon plus physique si je me mets en travers du chemin d'Hyson.

Je dévisage un instant cet homme fier au regard d'un gris étrange, aux lèvres pincées et au physique enrobé. Il me retient par le tee-shirt, son poing plaqué sur ma poitrine à m'en faire mal. Si j'avais été encore jeune et stupide, je me serais débattu et j'aurais hurlé jusqu'à ce que les voisins rappliquent. Aujourd'hui, tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir que rien de tout cela n'est vrai.

Je détourne les yeux et les porte vers les deux hommes désormais entourés du reste des officiers qui se sont déployés dans l'appartement.

– Ses pilules pour maigrir ? Ouais, on les a changées par du sucre pour rire. Ce n'est pas ce que j'appellerais commettre un meurtre, s'esclaffe Kiran.

Il leur sert un sourire puéril, cruel, qui énerve davantage l'inspectrice.

– Vous ne pouvez pas nous accuser de tentative de meurtre pour une connerie pareille ! Même avec le pire des avocats de cette ville, on serait sortis de cellule en moins d'une seconde. Et on a plutôt l'intention de se tourner vers les meilleurs des prestataires, continue-t-il.

– Vous n'aurez pas besoin d'avocat surpayé, parce que quelle que soit votre ligne de défense, vous n'allez pas sortir de prison de sitôt. En fait, peut-être même que vous n'en sortirez jamais. Avec votre passé de délinquant, vous n'inspirerez aucune pitié aux jurées. Et quand ils sauront ce que vous avez fait à cette jeune femme.

– Mais on ne lui a rien fait, au clown ! Bordel, qu'est-ce qu'elle a été vous raconter ? On voulait simplement lui faire payer pour nous avoir insultés. Qu'elle prenne des pilules pour maigrir, c'était débile ! Elle aurait mieux fait de se bouger le cul et de faire du sport. Elle est grosse, pas la peine qu'elle se cache derrière des excuses pour ne pas se bouger un peu.

J'ai du mal à respirer. Depuis quand ces deux fainéants s'occupent de la santé des autres ? Se permettent-ils de juger et de se penser médecins, coachs ou superviseurs ? Ils n'ont pas assez d'endurance pour courir jusqu'à leur chambre sans être essoufflés, ils sont très mal placés pour parler de cette façon.

– Le premier problème, c'est qu'elle ne peut plus parler puisqu'elle est dans le coma. Le second, c'est qu'elle ne pouvait pas faire de sport, leur dit calmement Hyson tandis que mes amis s'énervent. À cause d'une malformation cardiaque. Qu'elle gérait en prenant des médicaments, des bêtabloquants. Vous savez ce que sont les bêtabloquants ?

– Non.

– L'infirmière que j'ai consultée à ce sujet, M^me^ Pond, m'a dit clairement ceci, en langage normal, pour que nous, le commun des mortels, comprenions bien : ils servent à diminuer l'effet de l'adrénaline et autres adrénergiques sur le cœur. En gros, ils la maintiennent en vie. Et en changeant ses médicaments, qui n'avaient donc rien à voir avec des pilules amincissantes, vous avez mis sa vie en danger. À l'heure actuelle, elle est à l'hôpital et son pronostic vital est incertain. Son cœur s'est énormément fatigué ces derniers jours, à cause de tout ce que vous lui avez fait subir.

Hyson darde sur moi un regard implacable, et je sens au fond de ma poitrine la peur m'envahir.

– Elle est dans le coma, messieurs. Et c'est à cause de vous. Si jamais elle meurt, les accusations pour tentative de meurtre se transformeront en meurtre avec préméditation.

– On n'a rien prémédité du tout, se moque Jesse. C'est grotesque.

– Vous avez volé ses médicaments, puis vous les avez remplacés par un placebo, avant de les lui rendre. C'est de la préméditation. Et c'est sévèrement puni par la loi, par la prison à vie et sans possibilité de remise de peine. Il y a également une chance pour que le procureur requière la peine capitale et que vous finissiez dans le couloir de la mort.

Je sens mon cœur palpiter douloureusement. Je suis effrayé pour Rainbow qui se trouve à l'hôpital, dans un état critique. Et de sa fin dépendra celle de mes amis. D'un seul coup, tout mon monde s'écroule sous mes pieds. Je n'en peux plus. Qu'est-ce qu'on a fait, putain ?

Jesse et Kiran sont pâles et regardent Hyson comme si elle allait leur annoncer que tout ceci n'est qu'une vaste blague. Mais elle n'en fait rien.

Cauchemar…

C'est forcément un cauchemar…

Comment avons-nous pu, en quelques semaines, détruire autant sur notre passage ?

– Je dois aller la voir. Où est Rainbow, inspectrice ? grondé-je.

Soudain, il n'y a plus qu'elle qui a de l'importance à mes yeux… Soudain, je me rends compte qu'il n'y a jamais eu qu'elle…

– Je vous déconseille fortement d'aller à l'hôpital, répond Hyson d'une voix autoritaire.

– Pas question que je la laisse seule !

– Elle est loin d'être seule. Elle est entourée de gens qui l'aiment. Mais de toute façon, les visites sont déconseillées. Et je pense sincèrement que vous voir pourrait être mauvais pour elle. Laissez-lui le temps de se réveiller. De se remettre.

– Bordel ! Mais comment vous avez pu faire une chose pareille ? hurlé-je alors à l'intention de ces deux hommes que je ne reconnais plus.

Ils sursautent tous les deux. Jamais je ne les ai autant détestés. Autant haïs. Je veux me précipiter vers eux, faire exploser ma colère comme tous les os de leurs corps, mais le policier à mon côté me tord le bras dans le dos, m'empêchant de bouger. Faisant vrombir ma douleur.

– On ne voulait pas, Dan ! Je… Je ne sais même pas pourquoi je m'en suis pris à elle, au départ, dit Jesse. Je voulais juste, je ne sais pas… On s'en est pris tellement plein la gueule quand on était jeunes. J'avais l'impression qu'à mon tour je me devais de rendre la pareille au monde. Putain, Dan, je suis tellement désolé !
– Jesse…

Je ne peux plus le regarder en face.

– J'espère simplement que Rainbow s'en sortira, conclus-je.

Car dans le cas contraire, je ne répondrai plus de mes actes.

L'inspectrice Hyson leur passe les menottes et je regarde tout le monde vider l'appartement. Avant de me relâcher, le policier me dit :

– Si jamais on apprend que vous avez quelque chose à voir dans cette histoire, vous aussi, je reviendrai. Et croyez-moi, je ne serai pas aussi délicat que ma collègue.

Je grimace. Les uns après les autres, ils me laissent définitivement seul, et abandonné.

Seul.

Et abandonné.

Comme autrefois.

Le regard perdu sur la porte ouverte, je note alors que la seule chose que j'ai envie de faire, c'est d'aller voir Rainbow. Lui tenir la main. L'embrasser et lui dire que je suis navré et que je l'aime, je l'aime si fort que cela m'a effrayé, dépassé. Mais à présent, je sais que je n'ai plus à avoir peur de m'attacher aux gens, à elle, parce que je sais qu'elle ne me traitera pas comme les autres.

Seulement, c'est moi qui ai lâchement repoussé Rainbow en lui mentant et en jouant avec ses sentiments.

De ce fait, je me retrouve à nouveau totalement isolé, comme lorsque mes parents ont été arrêtés pour possession et revente de drogue et que, malgré mes 7 ans, je leur servais à cacher la marchandise.

Et comme à l'époque, l'obscurité semble envahir mon corps, mon esprit, et ronger jusqu'à mon

âme. Je claque la porte avec violence et je m'assieds contre un coin du mur, la tête entre les genoux.

« Tu ne feras jamais partie de cette famille. Tu es mauvais, tu es comme tes parents. Jamais je ne laisserai mes enfants seuls avec toi. Tu pourrais les corrompre. Tu es tellement répugnant. »

Ces mots, je les ai entendus si souvent qu'ils sont gravés dans ma peau. Ils dégoulinent en moi. Ils sont ceux de ma première mère adoptive. Et semblent être ceux que Rainbow pense à mon sujet…

Enfant, j'ai cru rester définitivement seul, dans l'obscurité de mon petit cœur d'enfant.

Pourtant, un jour, Jesse et Kiran sont arrivés. Eux aussi avaient eu à subir les foudres de cette femme horrible. Et c'est tout naturellement que nous nous sommes mis à nous parler. À nous raconter à quel point nous nous sentions mal, et seuls ; tristes, et abandonnés.

Cependant, je n'avais pas leur tendance naturelle à causer des problèmes. Je ne les ai suivis dans leurs combines que parce que je me sentais réellement en famille avec eux.

Aujourd'hui, nous payons tous pour ces années passées à faire le mal autour de nous. Comme si l'univers se moquait et nous prouvait que tout le monde a eu raison à notre propos.

Je commence alors à vivre comme si le monde était mort autour de moi, car rien ne compte plus à mes yeux que Rainbow, qui est l'étincelle ayant remis le feu à ma vie, et elle n'est plus là. Elle me manque. Chaque fichue seconde de la journée. Je veux revoir son visage rayonnant, sentir sa chaleur contre la mienne. Je veux la serrer contre moi dans le canapé, pendant que nous regardons tranquillement une série. Ou dormir près d'elle pour m'assurer qu'elle va bien.

Je veux ce que je ne pourrai plus jamais avoir.

***

Au quinzième jour après l'arrestation de mes amis, je rentre du boulot, plus épuisé que jamais. Je remarque alors que quelque chose a changé. Le sticker sur la porte de la voisine a disparu.

Pris d'une soudaine panique, je frappe et entre dans l'appartement… complètement vide. Et bon sang, la douleur dans ma poitrine explose si brusquement que les larmes me montent aux yeux tandis que mon corps entier est envahi d'une brûlure poignante.

Je regarde partout autour de moi, conscient de ce qu'il se passe, mais incapable d'accepter la situation. Non, Rainbow n'a pas disparu. Elle n'est pas morte.

Elle va bien, ce n'est pas possible autrement.

Je marche jusqu'à la salle de bains, vide. Le balcon, vide. La chambre… Oh, dans la chambre, en plein milieu, se trouvent deux petits objets. Je vais doucement jusqu'à eux, ma trahison battant dans mes veines, et je ramasse un porte-clefs arc-en-ciel et une figurine Pop ! que je balance à travers la

pièce pour les voir s'éclater contre le mur.

Je hurle. Me déchire la gorge sur des sanglots qui se perdent dans le vide autour de moi. Je tombe à genoux puis me relève, tremblant de la douleur la plus effroyable que je n'aie jamais ressentie.

En colère contre moi-même, contre le monde, contre ma propre faiblesse, je piétine les restes éclatés des cadeaux que j'ai offerts à la jeune femme, puis je frappe le mur des deux poings. La douleur physique est mon seul refuge, à cet instant, pour me faire oublier toutes ces pensées qui me plongent dans le désespoir.

Mes phalanges commencent à saigner, mais je ne m'arrête que lorsque j'entends quelqu'un entrer dans l'appartement.

Alors toutes mes craintes s'envolent en un instant.

Je cours vers le salon, appelant Rainbow avec toute l'énergie de mon tourment.

Mais elle n'est pas là.

À la place, se trouvent son amie Ana et cet homme que je méprise de tout mon être.

– Qu'est-ce que tu fais là ? crache la jeune femme, les poings serrés.

Elle s'avance vers moi, avec la ferme intention d'en découdre, et je l'aurais laissée me battre à mort si l'homme ne s'était pas interposé.

– Lâche-moi, Hudson, crie Ana. Ce salaud mérite que je l'éventre ! Je ferai des poupées vaudoues avec ses entrailles pour qu'il soit hanté jusque dans l'au-delà !

Ana se débat comme une véritable tigresse et pourtant Hudson n'a aucun mal à l'arrêter. Il est grand et apparemment assez fort pour retenir cette femme de plus d'un mètre quatre-vingt. Si je le pousse à bout, peut-être me battra-t-il à mort, lui aussi.

– Hudson, hein ? le nargué-je.
– Oui, monsieur.
– C'est toi qui as baisé Rainbow alors qu'elle était vulnérable. Bon travail, mon gars. Moi, je n'y suis même pas arrivé.

Ana pousse un hurlement qui me glace le sang. Cette femme aime profondément son amie.

– Ana, arrête un peu, bon sang ! Tu ne vois pas qu'il ne pense pas un mot de ce qu'il dit ? Tu ne vois pas qu'il souffre, lui aussi ?
– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Il a presque tué Rain, bordel ! Et je devrais être toute triste pour ce pauvre petit bonhomme qui n'a pas pu tirer son coup ? Allez, lâche-moi, que je le tue. Je dois venger Rain, tu comprends ? Elle ne méritait pas tout ça ! Elle ne méritait pas…

Je desserre les poings. Chacun des muscles de mon corps se relâche. J'ai presque tué Rain… Elle est donc toujours en vie.

– Je le sais, Ana, je le sais. Elle est tout ce que nous avons de plus précieux. Mais penses-tu vraiment qu'elle voudrait que nous fassions du mal à Aedan en son nom ?

– Oui !

– Ana.

– Tu… Bon sang, non, tu as raison, Hudson. Même s'il le cherche, conclut-elle en me lançant un regard furieux.

Dépité d'avoir été si facilement découvert, je me tourne et marche jusqu'à la fenêtre.

– Où est Rainbow ? demandé-je.

– Toujours à l'hôpital, répond Hudson.

– Comment va-t-elle ?

– Mieux. Elle-même de nouveau. Elle s'est réveillée il y a quelques jours, impatiente de reprendre le travail. Il a juste fallu la forcer à rester allongée et adapter son traitement quelques jours, mais maintenant elle est hors de danger.

– Tant mieux. J'ai eu tellement peur ! Pourquoi… Pourquoi a-t-elle déménagé ? Elle ne veut plus jamais me voir, c'est ça ?

– Non. Je lui ai demandé d'emménager avec moi et elle a accepté. Tous les deux, on est conscients de la durée limitée de la vie. Je ne voulais pas passer une seconde de plus sans qu'elle ne soit près de moi, parce qu'elle me rend heureux. Et elle a accepté, parce qu'elle aussi est heureuse à mes côtés.

– Mais ça fait deux semaines que tu la connais ! hurlé-je. J'aurais pu faire en sorte qu'elle me pardonne ! Et on aurait continué, comme avant ! Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu me l'as volée ?

– Parfois, une seule journée suffit pour savoir si une personne est faite pour vous.

– Je le sais, ça, bon sang ! Je le sais ! Et Rainbow… Elle était faite pour moi !

– Désolé. C'est tout ce que je peux te dire. Et je le suis sincèrement, parce que je vois bien à quel point tu l'aimes. Quand on s'est rencontrés dans ce bar, nous étions deux âmes esseulées et maltraitées par la vie. Ensemble, on a fait des étincelles. Et je compte bien faire en sorte que Rain soit heureuse pour toujours, parce que les étincelles se sont transformées en feu de joie. Je ne vais pas te raconter de bobards, Aedan, je suis heureux de l'avoir croisée. Et je suis heureux que tes actions l'aient amenée à moi. Mais je te préviens, si tu lui refais du mal, j'aiderai Ana à t'éventrer et je cacherai ensuite moi-même ton corps. Et si tu t'avises d'essayer de l'arracher à moi, je ferai de ta mort le plus grand bonheur qui ne te soit jamais arrivé.

Hudson s'avance vers moi. Les mains dans les poches. Les yeux rivés aux miens. Il est intimidant. Dans son tee-shirt moulant, je constate sans aucun problème qu'il est en forme, physiquement parlant. Ses muscles roulent sous le tissu à chacun de ses pas, tandis que ses biceps se tendent. Je suis sûr qu'il serre les poings au fond de ses poches.

– Si tu tentes de t'immiscer entre nous, Aedan, tes cris de douleur résonneront jusqu'en enfer.

– C'est que tu serais presque effrayant, premier-lieutenant, plaisante Ana, quoique mal à l'aise.

– Je tiens à elle. Plus que tu ne peux l'imaginer. Parfois, deux âmes brisées peuvent en former une neuve. Entière. Et heureuse. C'est ce qui nous est arrivé. La première fois que j'ai posé les yeux sur elle, ça a été comme si le bonheur revenait dans ma vie et s'infiltrait en moi petit à petit. Puis de voir son sourire, d'entendre son rire, c'était… magique. Je n'ai plus été capable de l'enlever de mes pensées.

– C'est ce qu'elle fait, ajoute Ana. Elle rend les gens heureux parce qu'elle est comme ça. Mes parents disent qu'elle est un ange. Et je sais qu'ils prennent cela au sens littéral. Moi je pense tout simplement qu'elle est humaine, dans son sens le plus admirable.

– Et c'est pour cela qu'on ne peut s'empêcher de tomber amoureux d'elle, conclus-je. Il… Il faut que je la voie. Je sais qu'elle refusera mais, s'il vous plaît, aidez-moi à lui faire mes excuses.

Je ne pourrai simplement pas avancer tant qu'elle m'en voudra.

– Pas tout de suite, me dit Hudson.

Son regard est létal, et sa façon de me regarder peu rassurante.

– Si tu l'approches alors qu'elle est encore hospitalisée, alors qu'elle est encore fragilisée, je te tue.

Je fais un pas en avant, ma colère faisant pulser le sang dans mes veines, mon cœur dans ma poitrine.

– Tu n'as pas à m'interdire de la voir. Je fais ce que je veux.

Je me contrôle, et, bon sang, ce que c'est douloureux d'empêcher le monstre de se déchaîner, de frapper, d'insulter.

Mais Hudson n'est pas un être humain ordinaire. Malgré sa propre rage, il y a une sorte de calme qui émane de lui. Un calme, et une aura de pouvoir brut qui me fait me sentir ridicule. Minable. Stupide.

– Je ne t'interdis rien, Aedan. Je ne fais que protéger Rain d'un trop grand choc. Je ne pense pas qu'elle soit remise de ce que tu lui as fait. De ce que tu as causé chez elle. Elle était perdue quand je l'ai rencontrée. Et se sentait mal dans sa peau. La perte de Dixon l'a également mise dans une rage noire qui n'est toujours pas passée. Tu peux faire ce que tu veux, oui. Cela ne m'empêchera pas de t'arrêter avant que tu lui fasses davantage de mal.

Je les dévisage avec colère, puis les bouscule de mon chemin pour retourner chez moi.

***

Les jours qui suivent sont difficiles. Je ne me suis jamais senti aussi seul et déprimé de ma vie. Les premières nuits que j'ai passées en maison d'accueil ont marqué mes souvenirs au fer rouge. Mais, en ce moment, sans Rain, sans Kiran et Jesse, sans ces amis que j'ai fait entrer dans ma vie, je

suis… mort. À l'intérieur.

Et la douleur est d'autant plus cruelle que ces derniers sont responsables de l'état de la femme de mes rêves.

Qui aurait pu croire que la vie me ferait un tel pied de nez après tout ce qu'elle m'a déjà fait endurer ?

Chapitre 17

Hudson

Je m'arrête à la librairie après un déjeuner rapide avec mon demi-frère. Nous avons passé des années sans jamais nous parler, d'autres à nous ignorer, et nous nous sommes retrouvés il y a quelques semaines quand j'étais au fond du gouffre.

De savoir que je n'ai pu survivre que grâce à l'aide d'un membre de ma famille me gêne. Cependant, les liens que nous tissons peu à peu m'aident à oublier tout cela. Car mon frère n'est pas le genre d'homme à me rappeler sans arrêt que je lui suis redevable, au contraire. Il me pousse à m'affranchir de ce sentiment d'infériorité, à oublier cette sensation désagréable que je ne suis rien, ni personne.

Tout ou presque nous oppose. Je suis pauvre, quand mon frère gagne une fortune. Je suis manuel alors que lui est plutôt intellectuel. Nous évoluons dans deux sphères totalement différentes de la société. Pourtant, quand j'ai eu le plus besoin de lui, cet homme avec qui je n'avais échangé que deux mots en une éternité a accouru pour me tendre la main, et cette once d'humanité qu'il m'a accordée a signifié le monde pour moi.

Notre père a été un homme infidèle qui a fait de moi le petit secret honteux de la famille. Ma mère, qui est morte d'un cancer il y a quelques années, n'a pas su, à l'époque, qu'elle commettait une faute en couchant avec ce monstrueux fourbe, et lorsqu'il l'a quittée après une simple nuit, elle a passé tout son temps à regretter et à se morfondre, laissant filer le bonheur entre ses doigts tel du sable fin et sec. J'ai toujours détesté mon père pour s'être joué de ma mère de cette façon. Et je suis bien déterminé à ne pas commettre les mêmes erreurs que cette dernière, en me privant d'une belle vie à cause de maudits regrets.

Les rayonnages de livres se succèdent devant moi et me laissent de marbre. Je ne sais pas quel genre de littérature aime Rain, même si je penche vers le fantastique, voire la fantasy, d'après ce que j'ai pu voir de son appartement.

Dans le flou, j'attrape un exemplaire relié de *Bilbo*, puis je me retrouve au rayon poésie. Je n'ai jamais été très attentif en cours, mais j'ai toujours apprécié cette discipline. J'attrape un petit livre en cuir noir et je le feuillette rapidement. Il s'agit d'un recueil de plusieurs auteurs qui me plaisent. Finalement, je me saisis de quelques magazines féminins pour être sûr et je paie mes achats à la caisse.

Je pénètre dans l'hôpital avec, comme toujours, la même appréhension. Celle de découvrir que Rain va toujours aussi mal. Ses quelques jours de coma ne lui ont pas fait de bien. Elle est épuisée, et la douleur dans sa poitrine s'estompe bien faiblement. Je serre les doigts autour de mes livres pour

me délester de ma peur et j'entre dans la chambre très calme où seul un bip régulier résonne. Le rideau d'à côté est fermé, mais pas celui de la jeune femme. Je m'arrête près de son lit et la regarde un instant. Son teint de porcelaine est lumineux. La semaine dernière encore, elle était si livide que j'en ai eu mal au ventre. Ses yeux fermés me masquent l'intensité de son regard bleu, et ses cheveux ont pâli. Je peux apercevoir les racines blondes qui se mêlent aux bleus attrayants.

Même frêle et inerte, elle reste belle comme une princesse étendue et rêveuse.

– Tu vas me regarder encore longtemps ? demande-t-elle d'un ton si doux qu'il berce mon cœur.

Un sourire incurve ses jolies lèvres.

– Je t'ai réveillée ? demandé-je de ma voix râpeuse et lourde.
– Pas du tout.

Ses mots sont un peu traînants, rauques, signe qu'elle était bien endormie quelques secondes plus tôt. Elle bouge à peine, se contentant de rester allongée car cela lui évite d'avoir mal à la poitrine. Tout ce qu'il lui faut pour le moment, et pour les jours à venir, c'est du repos. Beaucoup de repos. Malgré cela, je viens la voir tous les matins avant d'aller travailler et je reviens tous les soirs pour lui donner des nouvelles de ses locataires et lui faire passer les messages de soutien et de bon rétablissement de tout le monde. Peu de personnes sont autorisées à venir la voir, et je fais partie des heureux chanceux que les infirmières ne mettent jamais dehors.

Je crois que mon sourire y est pour beaucoup.

– Tu vas bien ? l'interrogé-je en me penchant pour l'embrasser.

J'ai rêvé de cet instant toute la journée.

Nos lèvres se soudent une, deux, dix secondes. La chaleur que cela fait naître dans mon corps est lourde et exaltante. La bouche de la jeune femme, chaude et douce, me manque dès que je la quitte.

Je prends ensuite place sur une chaise que j'ai approchée du lit, après avoir fermé le rideau autour de nous.

– Oui, je vais bien, merci. Mes parents m'ont appelée, et Ana est restée un peu avec moi cet après-midi, énumère-t-elle. Mais c'est toi que j'avais le plus envie de voir.

Elle rougit et sourit timidement. Ses yeux brillent et me fascinent. Je suis submergée par la beauté de cette femme.

– Je suis là, maintenant, dis-je d'un ton grave.

Et je ne la quitterai pas cette nuit, ai-je décidé.

Durant près d'une heure, je lui parle du refuge, parce que je sais que c'est ce qu'elle veut. Et

j'évoque également mon emploi aux cuisines. La jeune femme est avide de nouvelles, tant ses amis lui manquent, là-bas. Alors je m'applique à lui raconter jusqu'au moindre détail de mes journées.

Quand Rain soupire et qu'elle bat des paupières, je comprends qu'elle est fatiguée et qu'elle va se rendormir, aussi je croise les bras sur mon torse et la regarde sans dire un mot de plus.

– Continue à me parler, s'il te plaît. Je veux sentir ta présence près de moi. J'ai peur quand je suis seule, murmure-t-elle.

Mon cœur se serre. Je ne sais que trop bien ce que c'est que de se réveiller dans un hôpital, entre la vie et la mort, sans personne à qui parler ou à qui se confier.

J'attrape un des magazines féminins que je lui ai achetés, et, comme tous les jours, je commence à lui faire la lecture. J'ai terminé récemment *Orgueil et Préjugés* et *Hunger Games*, et je préfère continuer avec la légèreté d'une lecture sans profondeur.

– « Comment rendre votre homme fou au lit », commencé-je. Oh, je ne pense pas que tu aies besoin que je te le lise, puisque tu me rends déjà fou, Rain. Mais je vais me jeter à l'eau. On pourrait apprendre quelques petites choses.

Je la vois sourire. Qu'est-ce qu'elle est radieuse, malgré tout ce qui lui est arrivé !

– « Faire jouir un homme peut s'avérer chose facile quand on s'y connaît bien. Pourtant, nous ne sommes pas toutes des reines de la fellation. » Euh, d'accord… « Voici quelques astuces pour toutes celles qui seraient rebutées par la chose, mais qui aimeraient quand même rendre leur homme fou de plaisir. Tout d'abord, sachez qu'il ne vous en voudra pas si vous ne voulez pas le prendre en bouche. » Qui pourrait sérieusement penser le contraire ? m'exclamé-je, indigné.

Je suis atterré que l'on puisse débiter des absurdités pareilles.

– « Alors remplacez votre bouche par votre main, votre langue par votre pouce et caressez-le en lui murmurant des mots crus à l'oreille. » Je te préviens, si tu me dis des gros mots pendant que je t'embrasse, je risque d'être choqué, Rain. Nous ne sommes pas tous des porcs excités par les insanités.
– Vraiment ? Pas de mots cochons pour toi ? s'esclaffe-t-elle doucement. Cela tombe bien, je me voyais mal te dire ces choses-là.

Je survole le reste de l'article et abandonne rapidement.

– Bon, si nous passions à… « Comment perdre cinq kilos en une semaine ». Je ne te cache pas que je trouve cet article d'autant plus hypocrite que la page d'après vante les mérites de la « vraie » femme naturelle qui doit s'aimer comme elle est, quel que soit son poids, ses défauts ou sa fatigue. Soit dit en passant, je me demande à quoi ressemblerait une « fausse » femme.

Je lève les yeux au ciel.

– Bien sûr, avec un article illustré par une photo de mannequin ! Là, j'ai tout simplement l'impression que le rédacteur en chef a un sacré dédoublement de personnalité. « Maigris ! Mais aime-toi aussi comme tu es. Mais sois belle surtout ! Et naturelle, bien sûr. Et n'oublie pas que pour être une « vraie » femme, tu dois savoir rendre un homme fou au lit. Le tout, en faisant à manger comme une reine, mais sans matières grasses bien sûr, ce serait mauvais pour ton régime. »

Rien qu'en lisant ces quelques pages, j'ai l'impression de devenir psychotique et hystérique. Comment font donc les femmes pour lire ces choses-là et ne pas attraper un mal de tête ?

– Hudson, il n'y a pas d'autre article intéressant ? J'aime quand tu me fais la lecture.
– Je pourrais te lire « Canon en dix leçons », sauf que tu n'en as pas du tout besoin.

Elle ouvre les yeux, tourne la tête vers moi, et les larmes que je vois poindre me laissent entendre qu'elle est plus qu'émue. Elle a beau être hospitalisée, fatiguée, toute simple dans ces draps stérilisés, elle n'en reste pas moins extraordinaire.

– Je vais te lire ton horoscope, tiens, dis-je pour la faire sourire un peu.

Je ne peux pas faire mieux, avec ce torchon.

– « Vénus, la déesse de l'amour, va venir vous jouer la sérénade, raconté-je sans même vraiment lire. Vous vous sentirez très très proche de l'être cher à votre cœur, et il ne manquera pas de vous témoigner tout son amour si vous lui laissez une petite place dans votre lit. Mercure pourrait bien vous faire succomber à son sourire charmeur et, alors, vous n'aurez de cesse de rêver de doux baisers pour le reste de votre vie. »

Rain glousse et se pousse pour me laisser la rejoindre.

– J'ai comme l'impression que cet horoscope ne dit que ce que je veux entendre, s'amuse-t-elle.
– Ah bon ? Alors si c'est vraiment ce que tu veux, pourquoi le contredire ?

Je me glisse doucement près d'elle et passe un bras sous sa tête.

Elle me tourne le dos, et sentir ses formes sensuelles contre moi est tout simplement excitant. Je caresse tendrement la peau pâle de ses bras, tentant d'oublier à quel point nous sommes seuls, derrière ce rideau blanc. À quel point m'enivrer de sa chaleur me manque…

Mes grandes mains naviguent doucement sur les épaules dénudées de la jeune femme. Sa blouse d'hôpital au large col me permet d'observer le magnifique contraste entre nos chairs. La mienne brûlée par le soleil. La sienne arborant la teinte délicate d'un matin hivernal.

– Tu as vécu toute ta vie au Texas, et pourtant ta peau est si pâle que tu me fais penser à la plus belle des princesses.
– Mes cheveux n'ont pas toujours eu cette couleur « licorne », répond-elle en riant. À la base, je suis blonde. Il m'est donc impossible de bronzer. C'est pour cela que je dois me tartiner de crème

solaire indice 5000 à chaque fois que je mets le nez dehors.

Je souris et embrasse le creux de sa gorge. Rain soupire doucement et se cambre contre moi, contre mon érection massive.

– J'ai envie de toi, murmure-t-elle tout simplement.

Comme si c'était la chose la plus intime, la plus belle au monde.

De ma main libre, j'effleure son flanc, ses jambes, pour remonter lentement le tissu fin qui recouvre son corps. Peu à peu, nous nous réchauffons. Nous nous comblons. Je n'ai pas de mot pour lui dire à quel point elle me rend fou de désir. La jarretelle tatouée sur sa cuisse est sexy, mais pas autant que ses fesses charnues que j'ai désormais sous les yeux.

Grand Dieu ! La douleur exquise dans mon bas-ventre fait palpiter mon pouls de façon démesurée !

– N'es-tu pas trop fatiguée pour cela ? lui demandé-je en couvrant son cou de baisers passionnés.
– Je passe mes journées à dormir, comment pourrais-je être fatiguée ? me taquine-t-elle.

Ce faisant, elle se cambre davantage, pressant son postérieur contre le renflement dans mon pantalon. Je gémis, puis me libère avec rudesse. Mon membre tendu et dur se presse alors contre la peau exquise de Rain.

Le soulagement que cela me procure est minime…

J'ai besoin de plus.

Avec douceur, je me glisse en elle.

Une main sur sa poitrine voluptueuse. L'autre dans ses doux cheveux.

Et je m'abîme dans le plus beau des mélanges avec une lenteur sublime et délicieuse. Nos doigts sont entrelacés. La façon dont Rain ondule des hanches, tandis que je vais en elle, me fait rêver.

Elle me désire.

Ardemment.

Mais cela ne surpassera jamais mon propre désir pour elle.

Rain jouit quelques secondes avant moi, ses lèvres pulpeuses s'ouvrant pour hurler son plaisir silencieux. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire trop de bruit, et, d'une certaine manière, c'est encore plus excitant de la voir retenir ce cri qui lui déchire la gorge.

J'attrape alors la couverture et lui couvre le corps pour la réchauffer.

La jeune femme se retourne et se pelotonne contre moi tandis que son autre main se pose au bas de mon dos. Je l'embrasse. Sans douceur. Sans délicatesse. Avec passion. Laissant mon amour pour elle se fortifier à chaque fois que nos langues se caressent. J'adore la sentir contre moi, chaude et soyeuse contre ma peau rêche. Du bout des lèvres, je plaque un autre baiser sur son front, et ses cheveux pâles se mêlent à ma barbe, me faisant sourire.

– Parle-moi encore, murmure-t-elle comme épuisée du simple fait de prononcer ces mots.
– Bien sûr.

En tentant de bouger le moins possible, j'attrape le livre de poésie posé sur la tablette près du lit et je l'ouvre au hasard.

Le petit recueil est magnifique, gravé en lettres d'or, et les lettrines de chaque début de poème sont très travaillées.

– « Je respire où tu palpites », dis-je d'une voix calme. Victor Hugo.

L'une de mes mains étant occupée, posée sur le corps de mon amante pour la serrer contre moi, je tiens le livre par le haut, masquant tout le début du poème. Je le commence donc à partir du milieu, et pourtant ces mots me percutent et me parlent tout de même. La littérature française est fascinante, et le romantisme qui suinte de ces vers a quelque chose de profond et d'éternel.

Sans toi, toute la nature
N'est plus qu'un cachot fermé,
Où je vais à l'aventure,
Pâle et n'étant plus aimé.
Sans toi, tout s'effeuille et tombe ;
L'ombre emplit mon noir sourcil ;
Une fête est une tombe,
La patrie est un exil.
Je t'implore et réclame ;
Ne fuis pas loin de mes maux,
Ô fauvette de mon âme
Qui chantes dans mes rameaux ! De quoi puis-je avoir envie,
De quoi puis-je avoir effroi,
Que ferai-je de la vie
Si tu n'es plus près de moi ?

Et déjà, Rain dort profondément entre mes bras. Le cœur parcouru d'un fourmillement désagréable, je repose le livre et enlace la jeune femme pour que même dans le sommeil elle ne m'échappe pas. Elle a déjà failli me quitter une fois, je ne la laisserai pas recommencer. Je prendrai soin d'elle et la couvrirai d'un amour infini, aussi pur que ce poème, aussi puissant que la tempête qui se déchaîne en moi.

Oui, que ferais-je de la vie si elle n'était plus près de moi ?

Qui comblerait mes nuits d'une douce chaleur et mes journées des sourires les plus savoureux ?

Qui ferait entrer le soleil et la magie dans mon âme ?

Chapitre 18

Rain

Je me réveille au son d'une toux étrange et j'ouvre les yeux sur le plafond blanc de l'hôpital. Un plafond que j'ai bien assez vu ces derniers jours et qui me fait rouspéter comme un vieux loup de mer. Depuis que je vais mieux, je n'hésite plus à dire aux médecins et infirmières que je suis tout à fait apte à reprendre le travail. Comme par hasard, personne ne m'écoute.

Je tourne la tête sur le côté. Mon voisin de lit se tient debout, près de moi, appuyé sur ses béquilles. Seul le haut de son petit visage dépasse du matelas, et son regard innocent m'attendrit. Ses longs cheveux châtains retombent sur des yeux noisette, brillants d'intelligence. Il a beau avoir quelques années, déjà, il est beaucoup trop petit et trop maigre par rapport aux enfants de son âge.

– Oh, tu es réveillée ? demande-t-il comme si de rien n'était.
– Oui. J'ai cru entendre quelqu'un se racler la gorge très bruyamment. Tu ne saurais pas de qui il s'agit, par hasard ?
– Euh, non, je n'ai vu personne.

Il m'offre un grand sourire large et sincère.

J'ai fait la connaissance de Max, 10 ans, il y a trois jours, et ça a tout de suite accroché entre nous. Il m'a battue au Uno. De très nombreuses fois. Et je lui ai appris à jouer à la bataille.

Max est ici à cause de sa jambe brisée, mais je n'ai pas encore osé lui demander comment cela lui était arrivé.

– Tu veux jouer aux cartes avec moi ? me demande-t-il, plein d'espoir.
– Non.

J'ai trop mal à la tête pour ça. Mais face à son sourire triste, je ne peux pas non plus résister à l'idée de passer du temps avec lui.

– Et si on regardait plutôt un dessin animé ?
– Oh oui ! Je n'ai jamais le droit d'en voir à la maison ! s'attriste-t-il.

Il pose ses béquilles contre la table de nuit puis tente de grimper dans mon lit. Ses petits poings serrent les draps, et la détermination dont il fait preuve est adorable. Sauf qu'il n'arrive à rien.

– Attends, attends, dis-je face à son enthousiasme.

Il ressemble à un petit chien qui n'arrive pas à monter sur un canapé. Je ris et relève la tête de lit,

avant de me pencher pour l'attraper sous les bras et l'aider à s'installer. Il est tellement maigre ! Et le fait de sentir ses côtes quand je le couvre de la couverture me donne envie de pleurer.

– Qu'est-ce que tu veux regarder ? demandé-je. Il y a *L'Âge de glace* qui va bientôt commencer. Ou…
– Non, je veux ça ! *L'Âge de glace*.
– Très bien.

Je mets la chaîne appropriée, puis je me tourne vers le bout de chou.

– Tu n'as besoin de rien avant que ça commence ? Manger quelque chose ou prendre des médicaments ?
– Non merci. Et toi ?
– Moi, je ne dirais pas non un à bon hamburger maison, mais tout ce que j'ai, ce sont ces pilules.

Je désigne le gobelet en plastique rempli d'une multitude de gélules de toutes les couleurs.

– C'est pour quoi ?
– Pour mon cœur. Il est fragile.
– Oh. Celui de ma maman aussi est fragile. Elle dit sans arrêt que papa le brise.

Ma gorge se noue et j'embrasse Max sur le front.

– Comment as-tu eu cet accident qui t'a cassé la jambe, Max ? demandé-je, suspectant le pire.

J'ai entraperçu des bleus sur le haut de ses bras, et son poignet porte un bandage couleur chair.

– C'est mon papa. Il était fâché parce qu'il avait eu une dure journée au travail. Et maman lui a dit qu'elle aussi était fatiguée et que ce n'était pas une raison pour hurler. Alors il… il a été méchant avec elle. J'ai voulu la protéger, mais je n'ai pas réussi.

Max baisse le visage, pourtant j'ai le temps de voir les larmes couler sur ses joues. Je le serre contre moi, après avoir remis la couverture sur son petit corps frêle.

– Tu as été très courageux, tu le sais, ça, Max ? Je suis sûre que ta maman est très fière de t'avoir dans sa vie.

Je prie de toutes mes forces pour que cette femme soit encore vivante et en bonne santé.

– Mon papa, il devrait être en prison. Mais il n'y va jamais.
– Ce n'est pas la première fois qu'il te fait du mal ?
– Non.
– Et il est toujours à la maison ?
– Oui.
– Je te promets, Max, que c'était la dernière fois qu'il portait la main sur toi ou ta maman.

Je vais aider cette famille, j'en fais le serment ! J'accueillerai Max et sa mère au refuge s'il le faut, mais il est hors de question que ce bout de chou subisse à nouveau la maltraitance de son père.

Le dessin animé à peine commencé, Max s'endort dans mes bras. Je me lève doucement du lit pour passer dans la salle de bains, puis, après ma douche, j'enfile un long gilet par-dessus ma chemise d'hôpital. Quand je sors de la pièce, Hudson m'attend sur un fauteuil près du lit et il regarde *L'Âge de glace* en compagnie de l'enfant désormais réveillé.

– Salut, dis-je en souriant.

Il se lève et vient à ma rencontre, m'attire à lui et m'embrasse passionnément. Chacun de ses baisers est plus brûlant que le précédent, plus jouissif. Plus addictif. Je ne me lasse pas de son odeur piquante et masculine, de la tendresse de ses étreintes et de la brûlure de ses mains posées sur moi. Sa peau est si chaude, si… Hum, elle me fait oublier le monde autour de moi.

Les lèvres sensuelles d'Hudson savent parler à mon corps tout entier. Il fait de chacun de ces moments un pur plaisir dont je ne pourrais jamais me passer. Rien que sa façon de me sourire me met en émoi. Et lorsque ses lèvres rencontrent les miennes, je me perds dans l'immensité d'un bonheur sans nom et je rêve. Je m'envole dans les nuages et sur les océans. Dans le cosmos.

Parce qu'Hudson est cet homme qui me fait croire en tout. Grâce à lui, je n'ai pas eu peur de mourir. Je n'ai pas eu peur du noir ou de la douleur.

Depuis que je suis entrée à l'hôpital, il est là, près de moi, à chaque fois que j'ouvre les yeux. À chaque fois que je les ferme. Simplement parce que je le lui ai demandé.

Je ne suis pas une femme prête à se laisser intimider par la maladie et je ne suis pas de celles qui baissent les bras. Cependant, et malgré tout mon désir de rester optimiste et brave, chaque coup que j'ai reçu ces derniers temps a contribué à ma lassitude et à faire de mes peurs des angoisses prenantes. Grâce à Hudson, elles deviennent chaque jour un souvenir plus lointain.

– Tiens, me dit-il en reculant, avant de tendre les bras derrière lui pour attraper une jolie rose blanche posée sur la tablette.

Je me fige, à court de mots.

– C'est pour nos trois semaines, dit-il un peu gêné.

Ses joues virent au rouge et un sourire tout tendre, tout délicat ourle ses lèvres pulpeuses. Les jolies taches de rousseur dansent sur ses pommettes. Il baisse les yeux. Sa pudeur est belle.

– Merci. Elle est magnifique, avoué-je.

Je me précipite vers lui et il m'enlace fermement en m'offrant ces baisers qui me laissent pantoise.

Quand j'ai ouvert les yeux la première fois dans cet hôpital, j'ai hurlé et appelé à l'aide, et j'ai cru que personne ne m'entendait. Mais ma famille et mes amis ont accouru. Et m'ont réconfortée. Et Hudson m'a aimée comme jamais je ne l'avais été. C'est lui, mon pilier, mon roc, ma force. Lui qui a contribué à ce que je me sente mieux, à me rendre le sourire que j'avais perdu suite à ma rupture avec Aedan et à la mort de Dixon.

Il reprend place sur sa chaise et m'attire à lui pour que je m'asseye sur ses genoux. Et là, pelotonnée entre ses bras forts et contre son corps chaud, je suis tellement bien que je ne veux plus jamais bouger.

Les mains d'Hudson me caressent langoureusement les bras, provoquant de multiples frissons en moi. J'aime la façon dont ses cals frottent ma peau ; dont son hâle brunâtre fait ressortir mon teint de porcelaine. Je relève la tête et plonge un instant dans son regard vert rieur. Les nombreuses petites rides au coin de ses yeux le vieillissent, mais cela ne l'empêche pas d'être incroyablement séduisant.

– Est-ce que tu te sens bien, aujourd'hui ? demande-t-il en embrassant ma joue.
– Oui. Je ne vois même pas pourquoi on me garde ici ! bougonné-je.
– Pour ton bien, Rain.

Je lève les yeux au ciel. J'ai bien trop de travail pour rester ici à ne rien faire !

– Si tu n'es pas trop fatiguée et que tu peux marcher, j'aimerais t'emmener quelque part, m'annonce-t-il mystérieusement.
– Où ?
– Tu verras.

Je fais la moue.

– Je pourrais te forcer à tout m'avouer, tu sais.
– Vraiment ? Et comment ferais-tu ? s'enquiert-il de cette voix de séducteur, grave, éraillée, basse.
– Je commencerais ainsi… dis-je en laissant remonter mon index le long de son torse puissant et en l'embrassant lentement.

Ma langue joue avec la sienne. Ses doigts s'agrippent au tissu fin de ma tunique d'hôpital.

– Rain… Va t'habiller, m'ordonne-t-il d'une voix rauque. Si tu continues à me toucher de cette façon, je risque d'avoir de sérieux problèmes de self-control.

Je me lève et je ris. En arrivant à la porte de la petite salle de bains, je jette un regard en arrière et je vois ses yeux rivés sur mon corps. Je rougis, puis m'engouffre dans la pièce pour me changer.

Mes parents m'ont apporté tout un tas de vêtements, comme si j'allais rester ici des mois. Leur inquiétude m'a fait de la peine. Je sais qu'ils n'ont pas la possibilité de quitter le ranch très souvent à cause des animaux, mais les revoir a été un immense moment de joie dans mes jours gris, après mon hospitalisation et quand je me suis réveillée de mon minuscule coma.

J'enfile donc une robe fleurie et légère, idéale pour le temps caniculaire. Mes sandalettes ne sont nulle part en vue, alors je me décide à mettre mes tongs noires. Quand je rejoins Hudson, il se lève d'un bond, ses yeux balayant ma tenue, semblant apprécier.

Il soupire, comme frustré de ne pas pouvoir poser les mains sur moi. De ne pas pouvoir me presser contre son corps pour me montrer à quel point je lui fais envie.

Je souris. Il me met dans le même état. Il a beau n'être vêtu que d'un jean et d'un tee-shirt moulant, tout dans son attitude, dans sa posture, indique qu'il est un militaire. De l'intensité de son regard à son physique robuste. De l'aura de puissance qu'il dégage à sa façon de tout observer avec attention. Surtout moi.

J'ai la gorge sèche de le désirer si ardemment.

Je détourne les yeux et lui montre la bougie multicolore qu'Ana m'a fabriquée et offerte il y a quelques jours.

– Tu as vu comme c'est joli ? dis-je d'une voix trop aiguë en tentant de domestiquer mes pensées torrides.

Hudson répond d'un grognement digne d'un ours mal léché. À cet instant, il se moque bien de tous les objets de cette pièce.

Bon sang, il faut que nous sortions d'ici avant de nous agripper à nouveau l'un à l'autre.

– À tout à l'heure, Max, dis-je au bonhomme qui est absorbé par la télévision.

Pelotonné dans mon lit, il semble minuscule.

– À tout à l'heure, Rain et Hudson, son amoureux, répond-il machinalement.

Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer. L'amoureux en question glisse sa main dans la mienne, puis me conduit jusqu'à l'ascenseur, direction le rez-de-chaussée. Là, je pousse un petit cri et me précipite vers ma mamie qui parle avec une infirmière. Elle est assise dans son fauteuil roulant, un châle sur ses épaules, ses courts cheveux blancs peignés à la perfection.

– Rain ! s'exclame-t-elle en tendant les bras vers moi.
– Mamie !

Je l'étreins délicatement et l'embrasse fort sur la joue.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Tout va bien ? demandé-je, affolée.
– Tout va bien, répond Hudson. C'est moi qui l'ai amenée.

Je le regarde et ils échangent un sourire complice. Je n'ai pas parlé à ma grand-mère depuis longtemps. Après la mort de Dixon, j'ai été coincée ici, et Hudson s'est occupé de lui annoncer la

mort de son chien. Dans ses yeux clairs, je vois d'ailleurs encore les larmes de sa perte. Cela a été dur pour elle de se séparer de lui quand elle est entrée en maison de retraite ; désormais, alors qu'il nous a quittées, c'est encore pire.

– Je suis désolée de ne pas être venue te voir plus tôt, dit-elle d'une voix fatiguée et très lente.
– Oh non, mamie, ne t'excuse pas.

Je reste agenouillée devant elle un long moment à la contempler. Et elle me retourne mon regard, l'air fier de ce que je suis devenue, malgré tout ce chemin que j'ai parcouru et qui n'a pas toujours été droit. Ravie que j'aie vaincu la mort qui m'a tenue un long moment entre ses bras.

– Et si nous allions boire quelque chose à la cafétéria ? proposé-je.

Mamie hoche la tête et Hudson pousse son fauteuil tandis que je marche près d'elle, sa main douce et frêle dans la mienne.

Nous passons plus d'une heure à discuter tranquillement, et elle fait passer un interrogatoire très musclé à mon lieutenant, pour savoir s'il est assez bien pour moi.

– Est-ce que vous fumez ? demande-t-elle d'emblée.
– Non, madame.
– J'espère. C'est mauvais pour la santé, le sermonne-t-elle. Et avez-vous des tatouages ? Ma petite fille aime beaucoup les tatouages.

Elle hausse le menton, le jaugeant par-dessous ses cils blancs.

– J'en ai plusieurs, en effet.

Hudson remonte la manche de son tee-shirt pour lui en dévoiler un, sur son biceps gonflé.

– C'est très bien. Cela peut être très sexy aux bons endroits, continue-t-elle.
– Mamie ! couiné-je, si gênée que je ne sais plus où me mettre.

Elle sourit délicatement et boit une gorgée de son thé avec lenteur. Hudson se tient droit comme un piquet, s'attendant à des questions bien plus embarrassantes, à présent.

– De quand date votre dernière relation et pourquoi n'a-t-elle pas fonctionné ?
– Euh… Elle date d'il y a plusieurs mois et elle n'a pas fonctionné car nous n'avions pas les mêmes attentes dans la vie, madame.
– C'est peu, quelques mois, pour se remettre d'une relation sérieuse.
– Qu'est-ce qui vous fait croire que c'était sérieux ?
– Vous n'aviez pas les mêmes attentes. J'en conclus que vous aviez parlé d'avenir. Hudson, ma petite-fille est ma plus grande fierté, si vous ne la respectez pas…

Ma grand-mère ne termine pas sa phrase. Au lieu de cela, elle pointe sa cuillère dans sa direction

en lui jetant un regard criant.

– Je… Bien sûr que je respecte Rain, madame ! Je ne suis pas le genre d'homme à prendre les relations amoureuses à la légère.
– Très bien. J'ai une dernière question.

Mamie prend le temps de terminer de boire son thé, puis dévisage mon lieutenant avec espièglerie.

– Que pensez-vous de la monogamie ?
– Je… Eh bien… Si…
– Auriez-vous perdu votre capacité à parler ?
– Non, madame. C'est juste que je n'ai jamais réfléchi à cette question, car pour moi elle ne se pose pas. Quand j'aime, c'est avec toutes mes tripes, avec tout mon cœur, et il n'y a pas de place pour une autre personne dans mon lit ou dans mes pensées.

Sous la table, Hudson attrape ma main et la serre dans la sienne.

Mamie nous jette tour à tour un regard bien plus doux, bien plus serein, comme si elle comprenait finalement que mon lieutenant était un homme loyal, qui allait me combler à tout prix.

Alors elle se détend et nous demande de lui parler de nous, de nos métiers, de nos passions, buvant nos paroles pour combler ces dernières semaines où nous ne nous sommes pas vues.

Quand je vais payer nos consommations, Hudson m'accompagne au comptoir et pose la main sur mon épaule.

– Je crois que tu as obtenu un A+ au test de mamie, plaisanté-je.
– J'en suis ravi.
– Tu es le premier de mes petits amis sur qui elle n'a pas envie de renverser son thé bouillant.
– Vraiment ?
– Oui. Quand j'étais au lycée, d'ailleurs, elle a fait fuir mon cavalier juste avant le bal de promo. J'étais tellement triste et déçue de ne pas pouvoir y aller ! D'autant que c'était la dernière année, et que j'avais eu plein de difficultés à cause de ma maladie. J'avais besoin de cette soirée pour décompresser, pour penser enfin à autre chose qu'à la mort qui m'attendait, et j'étais impatiente ! Une heure avant, tout est tombé à l'eau.
– Pourquoi n'y es-tu pas allée quand même ?
– Oh, le bal de promo toute seule… Non, ça ne me plaisait pas. C'est mon plus gros regret de la période du lycée. Mais mamie avait raison. Ce type n'était pas fait pour moi. Ni pour personne, en fait. Je crois qu'il est en prison, maintenant.
– L'âge vous rend sage.
– Oui.

Nous retournons auprès d'elle. Hudson nous regarde l'une après l'autre, puis il prend la parole :

– J'aimerais que nous sortions un peu, si vous voulez bien. J'ai quelque chose à vous montrer.

– Vous êtes bien mystérieux, jeune homme.
– C'est ce qu'on me dit toujours, madame, sourit-il.

Il nous conduit à sa voiture, puis porte mamie pour l'installer à l'arrière avant de ranger son fauteuil dans le coffre. Je monte à l'avant du véhicule, un gros pick-up, ouvre la fenêtre en grand et je profite de la courte balade qu'il nous offre pour fermer les yeux et me détendre sous les rayons du soleil.

Quand Hudson se gare, je pince les lèvres et détourne les yeux. Il sort de la voiture, aide ma grand-mère à se remettre dans son fauteuil roulant, puis ouvre ma portière pour me tendre la main. Les larmes bordent mes paupières, mais ne coulent jamais. Je pousse moi-même ma grand-mère sur l'agréable chemin, entre les arbres et sous le soleil de cet été magnifique.

Le cimetière pour animaux où nous nous trouvons est très joli. Les minuscules tombes regorgent de bouquets de fleurs, mais aussi d'os en plastique et de jouets tous plus loufoques les uns que les autres. Nous arrivons finalement sur la tombe de Dixon.

Il y a une petite plaque de marbre et un bouquet fraîchement posé là.

– Je ne savais pas quoi faire après la mort de Dixon, dit Hudson. Le vétérinaire ne pouvait pas te joindre à l'hôpital et je ne voulais pas vous déranger avec ça, madame, dit-il en baissant les yeux vers ma grand-mère. Alors, je lui ai trouvé ce petit emplacement. Je voulais vous le dire avant, vous y emmener plus tôt, mais j'avais peur que cela ne fasse du mal à Rain et à son cœur.
– Merci, pleure mamie.

J'enlace Hudson et il me serre fort contre lui.

– Je suis sûr qu'il veille sur vous depuis le paradis des chiens.

Je le regarde en haussant les sourcils et j'éclate de rire.

– Le paradis des chiens ? Avec des nuages en forme d'os et de canapés ?

Il paraît vexé que je me moque de lui, aussi je ne dis plus rien. Je me contente de ricaner doucement, parce que cette idée est aussi grotesque qu'adorable.

Quand nous raccompagnons mamie à la maison de retraite, j'en profite pour observer le personnel et me rassurer sur le fait qu'ils sont aux petits soins pour les pensionnaires. Cet endroit semble toujours aussi bien, et j'en suis soulagée.

Une fois de retour à l'hôpital, je me sens épuisée, tant émotionnellement que physiquement. Je me couche dans le lit, et Hudson s'allonge près de moi après avoir retiré ses chaussures. Je me tourne vers Max de l'autre côté de la chambre, qui ne bouge pas, les yeux rivés au plafond. Sa tristesse me donne mal au ventre. Je ne lui dis rien, car je sais ce qui ne va pas : sa maman n'est pas encore venue le voir.

Chapitre 19

Hudson

J'ai passé la journée à cuisiner pour le refuge. Ce travail est gratifiant et m'apporte une paix d'esprit que je n'avais plus connue depuis longtemps. Cela me soulage de la tension et de l'obscurité qui se meuvent en moi. Les souvenirs de la guerre que je tente de repousser me reviennent sans cesse en pleine figure, comme de mauvais coups destinés à me blesser, à m'abattre. J'ai mal.

Les soirées seul dans mon nouvel appartement sont de plus en plus rares, puisque je préfère les passer avec Rain à l'hôpital, ainsi mes cauchemars hantent un peu moins mes nuits. Rain semble les repousser au loin, et chaque sourire, chaque rire qu'elle m'offre avant que nous ne nous endormions dans son lit minuscule contribue à adoucir mes peines.

Le stress post-traumatique que je subis m'a longtemps empêché d'avancer, mais j'ai pris les devants, depuis que j'ai rencontré la jeune femme. Je me fais soigner… Au début, quand j'ai commencé à avoir ces réminiscences de la guerre, ces cauchemars qui me revenaient sans cesse, je pensais que le temps m'en débarrasserait. Petit à petit, j'ai compris que j'étais vraiment malade, et je me sentais mal, bon sang, de ne pas être capable de porter le poids de mon propre passé. Depuis que j'ai rencontré Rain, j'ai tout simplement peur de l'effrayer ou de la blesser, en continuant sur cette voie. Alors oui, je suis allé voir un psy.

Rien, ni personne ne pourra jamais effacer ce que j'ai vécu. Ce que j'ai vu. Les corps sans vie de mes amis, de mes collègues, me traumatiseront pour toujours. La différence, aujourd'hui, c'est que j'apprends à maîtriser ces émotions qui bouillonnent en moi et me coupent le souffle.

– Hudson, les pensionnaires n'ont fait que des éloges sur vos plats, ce midi, me dit la voix douce et calme de Suzy.

Je me tourne vers elle, et son grand sourire enfantin s'efface. Elle détourne le regard en rougissant, comme si je l'avais blessée rien qu'en m'approchant. Elle tord ses mains sur son ventre. Je sais qu'elle est d'une gentillesse incommensurable, mais Suzy est toujours effrayée lorsqu'elle se retrouve seule avec moi. Au début, j'ai pensé que j'avais fait quelque chose de mal, puis j'ai remarqué qu'elle se comportait de la même façon avec tous les hommes du refuge. Aussi, lorsque je suis près d'elle, je prends garde à ne pas faire le moindre geste brusque ou à ne pas hausser la voix.

Certaines femmes sont fortes et très fragiles à la fois. Des perles de porcelaine dont les craquelures les rendent plus belles à chaque nouvelle bataille. Suzy en fait partie.

Elle me tourne le dos et commence à s'occuper de la vaisselle. Je vois ses épaules tendues, et je peux entendre sa respiration accélérer du fait de me savoir si près d'elle. Alors je recule de quelques

pas.

La vie est une succession de traumatismes et de joies auxquels il faut prêter la plus grande attention pour ne pas se noyer parmi ses démons. Suzy, Rain et moi-même, nous luttons tous les jours contre ces travers qu'il est parfois difficile d'ignorer.

– Il en reste encore un peu si vous n'avez pas mangé, lui dis-je.
– Oh, ce sera avec plaisir, dans ce cas.

Suzy lève la tête et se retourne. Son sourire est revenu. Ses cheveux en pagaille masquent une bonne partie de son visage et se mêlent aux légers sillons sur sa peau blanche. Ses yeux pleins de joie s'emplissent de fougue puis de méfiance quand elle se rend compte que nous conversons simplement. Elle toussote et se remet au travail.

J'attrape une assiette propre que je remplis généreusement et place dans le chauffe-plats.

– Merci beaucoup, me dit Suzy en avisant son repas.

Elle n'ose jamais relever les yeux vers moi.

Je hoche la tête et, sans un mot, j'attrape un torchon pour essuyer la vaisselle. Peu à peu, Suzy se détend à mon contact et se met à chantonner. Sa voix un peu éraillée est agréable à entendre.

La mélodie romantique est interrompue par l'arrivée d'un autre homme dans la pièce. Il est très grand, large d'épaules, avec une carrure de sportif. Ses cheveux noirs, un peu grisonnants, mettent en avant un regard vert brillant.

– Bonjour Hudson. Bonjour Suzy, dit-il timidement en enlevant sa veste en jean élimée.
– Bonjour Micky, répond-elle.

Ce dernier s'approche à pas de velours, se penche doucement et lui offre un baiser rapide, bien que tendre. Suzy croise les bras. Elle ne peut plus s'empêcher de sourire. Alors que Micky est sur le point de reculer pour la laisser tranquille, elle s'accroche à ses bras et s'appuie contre lui. Alors, il l'enlace fermement, les lèvres pressées contre son front et les yeux fermés de bonheur.

Conscient que je suis de trop dans cette pièce, je m'éclipse sans aucun bruit.

Quand l'heure est venue pour moi de partir, je salue mes collègues et les quelques résidents que je croise dans les couloirs. Je fais un saut rapide dans un autre coin de la ville pour une mission importante. Dans mon coffre, une énorme caisse prend toute la place, et sur le siège passager je dépose la nouvelle recrue que je viens d'aller chercher.

Je roule la fenêtre ouverte, profitant de l'air chaud du dehors.

Le vent souffle soudain et claque sur ma peau. J'en ai la gorge sèche. Mon cœur bat un peu plus

fort dans ma poitrine. Je me passe une main sur le front pour en essuyer la sueur. Puis je crispe les doigts sur mon ventre où une douleur sourde vient de naître.

J'ai l'impression de pouvoir sentir l'odeur du sable chaud balayé par le khamsin. Les grains m'écorcher le visage et les bras tandis que je rampe dans le désert pour tenter d'échapper aux tirs croisés.

La voiture s'arrête et dès que mes yeux se posent sur le rouge profond du feu tricolore, un râle s'échappe de ma gorge. Des images et des sons se succèdent dans mon esprit : des cris sauvages synonymes de douleur, de l'air chaud ondulant depuis le sol, des corps mutilés, sauvagement assassinés. Du sang, du sang, du sang.

À chaque fois qu'un souvenir s'impose à moi, je dois faire des efforts pour le vaincre et revenir au monde réel. C'est parfois difficile. Parfois impossible. Quand je ne peux me réveiller d'un cauchemar et que je suis obligé de revivre, encore et encore, l'enfer qu'était la guerre, cela me ravage.

Cette fois-ci, on me tire bien malgré moi de ce souvenir. Et j'en suis soulagé.

La voiture derrière moi klaxonne. Son passager proteste par la fenêtre ouverte. Je peux retrouver mon monde, malgré la tempête qui fait toujours rage en moi. J'inspire un grand coup, serre le volant entre mes doigts et reprends la route.

– Oui, oui, dis-je avec calme. Je me bouge.

Je redémarre la voiture au feu vert, puis j'arrive à l'hôpital dans les temps. Je sais que Rain est chez son cardiologue aux étages supérieurs, à cette heure-ci, ce qui me laisse le temps de tout préparer avant son retour.

J'attrape la lourde caisse, je m'assure que ma recrue me suit, puis je me dirige vers la chambre de ma belle.

– Vous avez droit à trente minutes, jeune homme, me fustige l'infirmière Pond dès qu'elle me voit débarquer.
– Bien, madame.

Je souris à la jeune femme qui rougit, puis je pose le coffre sur le sol, dans le fond de la chambre.

– Hudson ! crie Max en se redressant sur le lit.
– Salut bonhomme. Tu es prêt à m'aider ? l'interrogé-je.
– Oui ! s'écrie le petit.

Il est au courant de mon plan depuis le début et montre un grand enthousiasme à l'idée de ce que nous préparons. Max s'occupe de gonfler des ballons aux couleurs de l'arc-en-ciel grâce à une petite bonbonne d'hélium. Il reste assis sur son lit, bien que les os de sa jambe soient désormais presque

guéris. Pour ma part, j'accroche des guirlandes et des banderoles au-dessus du lit de Rain.

L'une lui souhaite un joyeux bal de promo et l'autre la déclare reine de la fête.

Sur la tablette près de son lit, je pose un poste, plus vieux que moi, et j'y mets une K7 où de nombreux slows sont enregistrés. C'est désuet. Totalement saugrenu. Mais depuis que j'ai entendu la jeune femme me dire qu'elle regrettait sa dernière année de lycée, je ne peux ôter cette idée de mes pensées.

Les décorations en place, j'attends patiemment qu'Ana arrive. Cette dernière est légèrement en retard, et je commence à angoisser. Je me lève et baisse les yeux vers Max qui me regarde en souriant.

– Tu es très amoureux, dit-il comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.
– Oui, sergent Ash. Je l'avoue. Je suis fou amoureux de Rain.

Max porte la main à sa tempe dans un salut militaire adorable.

Cela fait près d'un mois, désormais, que nous sommes ensemble avec Rain, et j'ai hâte qu'elle sorte enfin de l'hôpital. Ce soir, c'est sa dernière nuit. Je veux qu'elle soit magique et qu'elle efface toute la morosité de son séjour ici.

Quand Ana arrive enfin en courant, un sac en papier noir à la main, je soupire de soulagement.

– Désolée, dit-elle, je me suis perdue à cause d'une déviation sur la route.
– Va vite chez le docteur Kershaw ! la pressé-je. Il ne faut surtout pas qu'elle…
– Oui, je sais, me coupe-t-elle. Ce que tu peux être tatillon.
– Je suis ordonné, précis et toujours à l'heure, moi, la rabroué-je.

Ana sourit puis disparaît. Le plan est simple. Elle va intercepter Rain à la sortie du bureau du cardiologue et lui dire de se changer loin de la chambre. Ensuite, je prendrai le relais pour le reste de la surprise.

– Allez, viens, Max, on doit se préparer.

Les deux recrues jouent ensemble et me regardent d'un air triste au moment de partir, comme si le fait de mettre fin à leur petit moment d'amusement faisait de moi un être diabolique.

– Vous pourrez continuer à vous amuser après. Mais il faut se cacher avant le retour de Rain.

Je les emmène dans le bureau des infirmières où je les confie à M^{elle} Pond pour les quelques minutes à venir. Au moment où j'entre dans la pièce, toutes les femmes présentes me regardent en se mordillant la lèvre inférieure. Je rougis un peu. Oui, je suis élégant, aujourd'hui. Mon vieux jean et mon tee-shirt noir sont restés à la maison.

L'infirmière Pond est chargée de ramener les deux recrues dans la chambre sous peu. Mais pour le moment, je dois patienter seul dans le couloir.

Je fais les cent pas un long moment, dans mon costume chic. Mon demi-frère m'a aidé à le choisir. Et à l'acheter, aussi, en fait. Cela me gêne tellement, mais je n'ai pas les moyens de m'en offusquer. Je tire un peu sur les manches de ma veste noire, cintrée, avant d'enfoncer mes mains dans les poches. Habitué aux tenues de combat, je me sens un peu à l'étroit dans mes vêtements moulants. Et chaque femme qui passe près de moi ne peut s'empêcher de me regarder de la tête aux pieds. Je ne cesse de rougir ou de sourire aux dames âgées qui me font des clins d'œil.

Au bout de longues minutes durant lesquelles mon angoisse ne fait que grimper, la porte face à moi, au fond du couloir, s'ouvre enfin.

Je m'arrête net, mon pouls cognant à fond dans ma poitrine. Mon souffle se coupe un instant en admirant la beauté que j'ai devant les yeux. Rain vient d'arriver, un sourire merveilleux sur ses lèvres rouges. Elle est vêtue d'une robe élégante, avec un décolleté qui fait palpiter bien plus que mon cœur.

Les motifs floraux multicolores lui vont à ravir. La robe est pâle comme une aquarelle sur le haut, et plus on baisse les yeux, plus les couleurs deviennent vives et percutantes.

– Hudson ! Que se passe-t-il ? demande-t-elle en arrivant près de moi.

Je l'entoure de mes bras et l'embrasse de façon fougueuse, animale, tandis que mes mains s'agrippent à sa robe pour éviter de la lui enlever sans sommation.

– Rain, dis-je, soufflé par sa beauté avant de la faire tourner sur elle-même, je nous ai réservé une petite escapade romantique, mais les infirmières diaboliques de cet hôpital nous ont donné trente minutes, seulement.
– Oh… Alors ne traînons pas. Où m'emmènes-tu ? s'extasie-t-elle.
– Juste ici.

Je lui prends la main et la tire jusqu'à la chambre. Les yeux écarquillés, Rain se met à rire en lisant les banderoles, puis quelques larmes perlent sous ses cils.

– Joyeux bal de promo, lui dis-je en caressant ses cheveux dénoués. Mais avant que nous ne dansions un peu, j'aimerais te présenter quelqu'un.

Je ressors et je fais signe à Max qui m'attend à présent adossé au mur tout en racontant à l'infirmière Pond le nombre de fois où il m'a battu au Uno.

– Viens, bonhomme, souris-je.
– Hudson ! s'exclame Rain en avisant les deux recrues qui pénètrent dans la pièce à ma suite.

Le regard de la jeune femme caresse avec tendresse le petit Max qui tient, au bout d'une laisse, un

minuscule chien au pelage blanc et marron. Il est d'une race inconnue, et le refuge où je suis allé le chercher ne m'a même pas donné de nom, car il venait tout juste d'arriver.

Rain pince les lèvres et ne bouge pas. D'un seul coup, je me sens misérable…

– Je… Enfin, ce n'est pas pour remplacer Dixon ! indiqué-je. Et ce n'est pas non plus un cadeau. Les animaux ne sont pas des jouets… Mais je sais que tu avais Dix depuis longtemps, et j'ai pensé que la compagnie d'un chien te manquerait probablement… Je suis désolé, je n'ai pas réfléchi.

Rain s'avance vers le chien et le prend dans ses bras avant de lui faire des dizaines de bisous. L'animal est heureux auprès d'elle. Il lui lèche le bout du nez et glapit de plaisir.

– Oh, Hudson, c'est tout simplement l'attention la plus adorable du monde. Je te remercie. Je l'aime déjà de tout mon cœur !
– Bien… Bien, dis-je, ému.
– Comment s'appelle-t-il ?
– Il n'a toujours pas de nom, en fait.
– D'accord. Alors, que penses-tu de… Grimes ? demande-t-elle au chien lui-même.

Il semble approuver car il aboie une fois. Ses grandes oreilles, retombant le long de sa tête, tressautent. Ses yeux sombres brillent comme s'il était heureux d'être là avec nous. Au refuge, il avait été relégué dans une petite cage, dans un couloir gris, et entouré de dizaines de chiens, de chats, tous aussi tristes les uns que les autres. J'aurais aimé les adopter tous…

Rain repose Grimes sur le sol et se précipite vers moi, avant de plonger au creux de mes bras pour que je ne voie pas à quel point elle est bouleversée.

– Merci, dit-elle, le son étouffé par la chemise que je porte.
– Ce n'est pas fini, ma belle. Max ! lancé-je.

Le garçonnet éteint la lumière, puis il met en route la musique et le projecteur.

Au plafond, les ballons se mettent à briller grâce à leur luminescence, et de multiples lumières nous plongent dans une nuit étoilée digne des plus beaux contes de fées grâce au stroboscope.

La jeune femme s'extasie tandis que je la fais chavirer entre mes bras sur les notes romantiques de « Stand by Me », légèrement éraillées par la vétusté de la K7. Trente minutes… Je n'ai que trente minuscules minutes pour ce bal de promo improvisé. C'est bien trop court pour admirer le bonheur qui marque chaque trait de son visage.

Près de nous, Max danse lui aussi, avec Grimes. Le chien court autour de lui, l'entortillant dans la laisse telle une momie, et le garçon rit aux éclats.

– Tout est tellement parfait, murmure Rain à mon oreille.

Ses mains graciles remontent le long de mon torse. Ses lèvres chaudes butinent les miennes. Je suis à deux doigts de perdre le contrôle… Il faut que je me calme. Que je repousse ce désir dévorant qui m'incite à renverser la jeune femme sur le lit pour la prendre dans toutes les positions que je connais. J'ai envie d'elle à un point tel que j'en ai mal.

Dans le couloir, quelques patients s'approchent de la chambre et dansent également au rythme de la musique. Ils sont insouciants de leur maladie. Transportés dans un autre univers durant ce laps de temps bien trop court. Puis l'infirmière Pond vient remettre les lumières et éteindre la musique. Elle a un sourire tendre sur le visage, mais nous sommes dans un hôpital. Il y a des règles et les malades ont besoin de calme.

– Je suis désolée, il est l'heure que tout le monde se repose, maintenant.
– Bien sûr, dis-je.

Dans un sens, je suis ravi de la diversion. Si la pression continue à monter entre Rain et moi, je vais avoir besoin d'un bain glacé de plusieurs heures.

Mais tout cela a été bien trop éphémère.

Heureusement, bientôt, nous allons enfin pouvoir passer davantage de temps ensemble. Et je la ferai danser dans toutes les pièces de notre appartement.

J'aide la jeune femme à se mettre au lit. Elle est fatiguée par toute la batterie d'examens qu'elle a subis aujourd'hui. Les médecins ne veulent pas la laisser sortir sans être sûrs à cent pour cent qu'elle va mieux. Ensuite, je libère Max de la laisse et dépose Grimes sur les genoux de Rain.

Le garçon les rejoint, puis ils s'endorment tous les trois sous mon regard bienveillant, tandis que je prends place sur le fauteuil face au lit de la jeune femme.

Chapitre 20

Rain

– Mademoiselle, susurre Hudson tandis que ses lèvres effleurent mon cou. Je suis prêt à te ramener à la maison.

Je sens son impatience, son envie, sa joie. Elles s'inscrivent dans le beau vert doré de ses yeux, dans ce sourire qui ferait fondre un bloc de glace.

Je me suis réveillée en même temps que le soleil se levait, ce matin, plus impatiente que jamais de quitter cette chambre et l'hôpital. Mais j'ai tout de même la flemme d'affronter ma vie et la réalité qui m'attendent bien sagement là, dehors.

– Il faut que je déménage ! maugréé-je.

J'ai pris la décision il y a longtemps, quand Hudson m'a proposé de venir vivre chez lui. Cet homme et son regard de braise me rendent incapable de toute résistance.

– Que je fasse tous mes cartons ! continué-je dans un soupir théâtral.
– Ana et moi, nous nous en sommes occupés. On ne voulait pas que tu te fatigues inutilement, avoue-t-il, l'air un peu coupable.

Je lève les sourcils, ravie au possible. Je crois que cette journée est la meilleure du monde. Bon, d'accord, le fait qu'ils aient peur pour moi m'agace considérablement, mais le pire, c'est surtout que j'aurais aimé être témoin de ce moment ultra-sensuel – dans ma tête du moins – où Hudson soulève mes lourds cartons, son torse nu brillant de sueur, ses muscles roulant sous ses tatouages magnifiques.

Il faut que j'arrête de fantasmer sur-le-champ !

– Oh, vous êtes adorables, le remercié-je.
– On ne voulait pas que tu t'épuises le cœur.
– Ne t'en fais pas pour mon cœur, il va parfaitement bien. Tu sais, grâce à tous ces médicaments… Ces traitements que je prends. D'ailleurs, le plus efficace de tous s'appelle Hudson. Tu connais ?
– Non. Mais je suis sûr qu'il est top, rit-il.
– Oh oui, surtout au coucher, il est vraiment très efficace.

Hudson rit à nouveau, et de fines ridules apparaissent sur sa peau bronzée, au coin de ses yeux et de sa bouche. Je repense à la nuit dernière, quand il s'est allongé près de moi dans le lit pour me tenir compagnie. Sa présence compte tellement pour moi, car une fois les lumières éteintes dans l'hôpital, je me prends à être effrayée par la mort qui rôde, attendant le moindre faux pas de ma part pour m'accueillir entre ses bras glacés. J'en suis terrorisée.

– Rain ? demande Max.
– Oui ?

Je me retourne vers le petit garçon, assis dans le lit et dont la lèvre inférieure tremblote. Je vais le rejoindre et j'ôte ses cheveux de devant ses yeux avec douceur.

– Rain, tu ne vas pas me laisser ici tout seul ? Mon papa doit venir me chercher. Je ne veux pas que tu partes, il me fait peur.

Il me fait tant de peine que j'ai du mal à le regarder en face.

– Max, je te jure que je l'empêcherai de te toucher. Tu me crois, n'est-ce pas ?
– Oui, répond-il, les larmes se déversant sur ses joues.
– Hé, mon grand, ajoute Hudson, tu sais qu'on ne va pas te laisser tomber. C'est ce qu'on fait entre amis, non ?
– Oui, Hudson.
– Alors, n'aie pas peur. Tout à l'heure, ton papa va venir et il va te dire que tu n'es pas un bon garçon, comme l'autre jour. Mais c'est faux. Tu ne dois pas croire ce qu'il te dit.
– Pourquoi ?
– Parce que certains papas mentent. Ils ne savent faire que ça. Et c'est ce qui t'arrive. Quoi qu'il te dise, quoi qu'il pense, tu ne dois pas le laisser t'atteindre, parce que tu es un petit bonhomme courageux, intelligent, et nous t'aimons énormément. Alors sois fort.

Je me retiens à grand-peine de le kidnapper en me souvenant de ce moment où, tranquille derrière le rideau avec Hudson, j'avais embrassé chacune de ses taches de rousseur. Sur son visage, sur son torse, sur ses épaules. Son goût sur mes lèvres était délicieux.

Puis le père de Max était arrivé, et nous avions tous les deux été tellement surpris en l'entendant parler au bout de chou de façon si féroce que j'en avais pleuré, tout comme Max. Comme nous étions cachés derrière le rideau de séparation, M. Ash n'avait pas soupçonné que nous étions là. Bon sang, ma colère avait fait palpiter mon cœur si fort qu'Hudson avait eu peur que je ne me brise en mille morceaux. Les bêtabloquants avaient réussi à calmer la tempête en moi, mais elle gronde encore aujourd'hui, comme un fantôme dans ma poitrine. Incapable de me faire du mal grâce au traitement, mais menaçant de m'emporter à la moindre incartade. Nourrissant mes pensées les plus obscures. Celles qui me pousseront, une fois sortie d'ici, à faire de la vie de cet homme un enfer.

Le père de Max doit passer ce midi pour remplir les papiers de sortie de l'enfant, puis il viendra le chercher ce soir, d'après ce que j'ai compris. Bon, d'accord, j'ai fouiné un peu pour le découvrir.

– Les papas disent toujours la vérité, insiste Max.
– Les parents ne sont pas toujours objectifs avec leurs enfants. Tu vois, le mien me disait tout le temps que je ne ferais rien de bien dans ma vie. Et regarde.

Hudson lève doucement le tissu de son pantalon cargo noir pour dévoiler sa jambe de métal. Lors de nos longues conversations nocturnes, il m'a avoué que j'avais été la première personne, en dehors

des médecins en Afghanistan et à Odessa, à voir sa prothèse. Il s'était ouvert à sa fiancée mais elle avait catégoriquement refusé de le voir nu, tout entier. Ou de dormir près de lui, tout simplement, comme s'il était contagieux.

Hudson a fait une dépression, suite au dégoût de son amie, et quand elle l'a mis dehors, il a cru que la vie lui avait tout repris. Jusqu'à ce qu'il croise par hasard son demi-frère qui lui a tendu la main. Hudson a décidé de mettre sa fierté de côté et a accepté son aide, l'appartement qu'il lui paye, et il a trouvé un emploi au refuge. Puis il m'a rencontrée et je l'ai empêché de faire son petit esclandre. Il me dit tout le temps qu'il me doit beaucoup… Notamment ce désir de continuer à vivre, ce plaisir de se sentir homme à nouveau.

Je me sens à la fois gênée et flattée qu'il voie en moi tout ce dont il a besoin pour survivre. Après tout, je vois en lui mon sauveur, également. Il est celui qui a contribué à ce que mon cœur recommence à battre quand il n'a plus voulu me porter. Il est celui qui égaye mes nuits grâce à des mots très doux, très chauds, glissés à mon oreille chaque soir depuis que je suis à l'hôpital.

Et je sais, au fond de moi, que nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous nous donnons mutuellement une belle image de nous, comme si voir notre reflet à travers les yeux de l'autre nous grandissait.

Alors, savoir qu'Hudson a assez confiance en lui pour se dévoiler devant Max me rend tellement fière de cet homme ! Oh là là, j'ai envie d'en pleurer. Mais c'est la fatigue qui me rend un peu émotive, aussi.

– Oh ! s'exclame Max en écarquillant les yeux. Tu es un robot ?
– Non, rit Hudson. Je suis un soldat qui a combattu pour son pays. J'ai aidé des femmes et des enfants comme toi à fuir la guerre. J'ai débarrassé le monde de beaucoup de méchants, et, ce faisant, j'ai eu un gros accident et j'ai perdu une jambe. Alors tu vois, les parents n'ont pas toujours raison.
– J'aurais bien voulu que tu sois un robot. Les robots sont invincibles et mon papa ne pourrait pas te faire de mal !
– Il ne m'en fera, Max. Ni à moi, ni à Rain. Ni à toi, ni à ta maman.
– D'accord.

L'enfant bâille, puis ferme les yeux et s'endort, rassuré par chacun de nos mots.

– Ce petit bout me fend le cœur, Rain. Qu'est-ce qu'on peut faire pour lui ? Si je menace son père, tu crois que ça lui fera assez peur pour qu'il arrête de s'en prendre à Max et à sa mère ?
– Je ne sais pas.
– Je peux être très effrayant quand je veux. La guerre, ça vous forge un sacré caractère.

Je lui caresse le bras avant de prendre sa main. Dans ses yeux verts, les ombres dansent toujours, sauf qu'elles sont chaque jour un peu moins nombreuses.

– Non. Faisons cela correctement. Allons voir la police.
– Tu as entendu ce que Max a dit, il aurait dû être arrêté plusieurs fois et il s'en est toujours sorti.

– Parce que ce salaud est policier ! Et que ses collègues le couvrent. Si nous allons voir l'inspectrice Hyson, alors peut-être qu'elle pourra faire quelque chose.

La jeune femme est passée me voir de nombreuses fois au cours du mois écoulé pour me donner des nouvelles de Jesse et Kiran. Ils ont été inculpés pour tentative de meurtre, et même si je trouve cela excessif, ce n'est pas à moi de décider de leur peine. Ils vont bientôt comparaître devant un jury impartial qui les condamnera comme il se doit.

Hudson, Ana et tous les policiers qui sont passés prendre ma déposition m'ont dit de ne pas me sentir coupable pour leur peine de prison, mais c'est difficile.

– Tu as raison, approuve Hudson. Je t'emmène à la maison pour que tu te changes, puis on ira la voir.
– Je t'ai déjà dit que tu étais parfait ?
– Non.
– Alors je te le dis, tu es parfait, mon premier-lieutenant d'amour.
– C'est parce que je suis avec toi que je le suis.

Je ris doucement pour ne pas réveiller Max, puis nous sortons, bras dessus, bras dessous, jusqu'au parking. Grimes nous suit tranquillement, aboyant sur chaque feuille, chaque papillon que nous croisons.

– J'ai l'impression d'être nue avec cette chemise toute fine, me plains-je après avoir croisé plusieurs personnes.

Tout le stock de vêtements apporté par mes parents est parti au sale, à l'appartement, et je n'ai plus rien à me mettre.

Je ferme mon long gilet sur ma poitrine et Hudson grogne.

– C'est parce que tu l'es. Ta blouse est aussi transparente qu'une feuille de soie, m'indique-t-il.
– QUOI ? Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ? m'indigné-je.
– Je profitais du spectacle, c'est tout.
– Ainsi que tous les employés et les patients de cet hôpital !
– Et je t'assure qu'ils ont apprécié, s'esclaffe-t-il.
– Non mais vraiment ! Tu abuses !
– Je ne suis qu'un homme tout ce qu'il y a de plus faible quand on en vient aux femmes, Rain. Et tu ne m'aides pas en te promenant à moitié nue devant moi, sans le moindre sous-vêtement.
– Hudson ! m'exclamé-je, mais il fait taire chacune de mes protestations en scellant mes lèvres d'un baiser exigeant et doux.

Grand Dieu, sa peau sent bon le soleil, la chaleur, le sable brûlant. Je passe les bras autour de son cou pour le rapprocher de moi et sentir chacun de ses muscles se contracter contre mon corps. Il me plaque doucement contre la voiture, dont la tôle chaude me réchauffe le dos.

– J'ai envie de toi, Hudson, murmuré-je à son oreille, en plein milieu de ce parking fourmillant de monde.

– Ce soir, ma belle, ce soir tu seras toute à moi, rien qu'à moi. Et je te jure que je ne te laisserai pas une seule seconde de liberté pour reprendre ton souffle. À l'heure qu'il est, cependant, on a du boulot qui nous attend.

Je pousse un cri de frustration qui le fait sourire puis je grimpe dans un pick-up qui sent la poussière et semble avoir 400 ans.

Grimes s'installe sur mes jambes et soupire quand je le gratouille sur le dessus de la tête.

– C'est quoi, ce truc ? demandé-je à propos du véhicule, en bouclant la ceinture de sécurité qui a l'air d'être la seule chose solide dans cette antiquité.

– Oh, je l'ai achetée aujourd'hui. Elle s'appelle Sun. Je voulais un prénom qui me rappelle le tien.

– N'importe quoi… gloussé-je.

– Comme ça, on pourra aller au travail ensemble tous les jours. Puisque mon appartement est plus loin du refuge que le tien, je voulais qu'on ait cela pour nous.

– C'est gentil.

– Pas vraiment, c'était un acte complètement intéressé. Avec une voiture, on passera plus de temps au lit le matin.

– Je vois. Ce n'était pas pour protéger mon pauvre cœur d'un effort physique trop intense, en fait.

– Et non. Comme ça, tu te reposeras plus longtemps et ensuite tu seras choyée un très très long moment. Je m'engage à prendre en charge toutes les parties physiques les plus ardues, bien sûr. Tout le monde est gagnant.

– J'ai l'impression, oui.

Hudson met le moteur en marche, et, étonnamment, la voiture ne fait pas le moindre bruit.

– Elle a un moteur hybride. C'est… C'est mon demi-frère qui me l'a payée. Je n'ai pas vraiment de quoi m'acheter des voitures en ce moment. C'était le petit bijou d'un concessionnaire de la région. Une voiture ancienne qu'il retapait depuis des mois. Je voulais un modèle un peu plus passe-partout, et moins cher surtout, mais je la trouvais vraiment chouette. Alors… il me l'a offerte. C'est gênant, rougit-il.

– Tu n'as pas à te sentir mal. Tu reviens de si loin ! Moi, je te l'aurais payée si j'avais su que tu en voulais une.

– Ce n'est pas vraiment ce qu'un homme souhaite entendre de la part de sa chérie.

– Mon vieux, il va falloir t'y habituer. C'est moi qui porte la culotte.

– Hum, hum, on en reparlera ce soir, ma belle. D'autant que je sais de source sûre que pour le moment c'est un très gros mensonge.

Du plat de la main, je lisse ma tenue d'hôpital pour être sûre qu'elle est bien en place, puis je lève les yeux au ciel.

– Tu n'es qu'un sale obsédé ! le rabroué-je.

– C’est de ta faute, Rain, s’amuse-t-il.

Avec douceur, il pose sa main chaude sur ma cuisse dénudée, et son pouce caresse délicatement les roses et la jarretelle qui y sont tatouées. Des frissons se mettent à parcourir tout mon corps, et je m’évente d’une main discrètement. Hudson le remarque tout de même, bien qu’il soit concentré sur la route, et son sourire s’étire lentement, langoureusement sur ses lèvres.

Cet homme me fait beaucoup trop d’effet !

Je profite de la balade qu’Hudson nous offre pour oublier petit à petit toutes mes semaines passées à l’hôpital. Cela me fait du bien de sortir, de m’aérer, après un mois entier à ne sentir que le désinfectant. Dehors, le ciel est bleu azur, magnifique. La fenêtre ouverte nous procure un peu d’air chaud et agréable. La voiture a peut-être la clim, mais j’aime trop sentir la chaleur du sud sur ma peau.

Quand nous arrivons dans un quartier plutôt chic, avec des immeubles de standing, Hudson se gare dans un parking où plusieurs places libres se trouvent à l’ombre de palmiers gigantesques et magnifiques. Ils sont entourés de guirlandes qui doivent éclairer les rues à la nuit tombée. Je suis déjà sous le charme.

– C’est ici, dit-il visiblement impatient de me faire découvrir notre nid douillet.

Je sors de la voiture, et mon regard balaie les lieux.

Le bâtiment devant nous est spectaculaire. Ancien, il est composé de briques rougeâtres et comporte, sur toute la façade, d’immenses fenêtres en arche. Il ne semble composé que de deux étages qui doivent être très hauts de plafond.

– Nous ne sommes que deux couples à habiter dans cet immeuble. Je suis au premier étage et, au-dessus, c’est un avocat très réputé qui habite avec son petit ami. Il connaît très bien mon demi-frère Clarence, c’est comme ça qu’il a su qu’un loft était libre et qu’il a offert de me le payer. J’ai accepté quand j’étais au pied du mur. Hum… à la rue, je veux dire, mais je le rembourserai dès que j’aurai assez d’argent pour ça.
– C’est très beau. Et vraiment le quartier est sublime.

Le long de la rue, les grands palmiers offrent un peu d’ombre aux passants. Les immeubles voisins sont très bien entretenus, et puis, de toute façon, dès qu’il y a du soleil, je suis de bonne humeur et tout me semble magnifique, ici-bas.

– L’intérieur est encore mieux. Avant de t’y emmener, j’ai quelque chose à te demander, cependant.

Hudson se tourne vers moi, sort une petite boîte en velours gris de sa poche, puis s’agenouille à mes pieds.

Oh… Mon… Dieu… Je mets une main devant ma bouche pour ne pas me mettre à couiner, ou à hurler… Je ne sais pas trop bien lequel des deux je vais faire.

– Rain, veux-tu…

Il ouvre la boîte et me présente son contenu, un grand sourire aux lèvres.

– Devenir officiellement ma colocataire ?

J'éclate d'un rire franc en prenant la clef dans la boîte. Elle est jolie, avec un ruban rose accroché autour.

– Ce que tu es bête !

Je lui mets une claque légère sur la tête tandis qu'il se relève.

– Et pour répondre à ta question, oui, je suis prête à être ta colocataire. J'espère que j'ai la plus grande des chambres, dis-je pour le taquiner.
– Quoi ? Mais, euh… Je pensais, je pensais…
– Tu pensais quoi ?
– Je ne sais pas, que tu dormirais avec moi ?

Le pauvre, il est tout rouge.

– Ah bon ? Donc on est plus que des colocataires ?
– Oh oui, Rain, bien plus que cela. S'il te plaît, laisse la deuxième chambre vide et habite avec moi. Pour de vrai.
– Oui, Hudson. Je n'avais pas l'intention de dormir ailleurs que dans ton lit. Tu es bien trop sexy pour cela !

Il semble soulagé à présent. Ce qu'il est mignon, tout timide comme ça.

Grimes s'agite autour de nous, et je baisse les yeux vers lui. Je crois qu'il en a un peu marre de marcher. Je le prends dans mes bras et il s'endort tout de suite.

Hudson pose la main sur mon épaule et me conduit dans un grand hall au carrelage noir zébré d'or. La fraîcheur qu'il fait ici est agréable et me tire un léger frisson atténué par la proximité de mon chéri.

Nous montons quelques marches noires, elles aussi, puis nous nous retrouvons devant une porte en métal rayé, qui a l'air franchement intimidante.

– Vas-y, ouvre-la. Inaugure ta clef, ma belle, me demande Hudson.

Ce que je fais. Avant de pénétrer dans le plus bel appartement que je n'aie jamais vu de toute ma vie.

L'entrée débouche directement sur un ensemble salon-salle à manger très chic et, surtout, très cher, d'après la qualité dont semble imprégné chaque objet. Une grande table en bois naturel assortie à de nombreuses chaises domine l'espace face à moi.

À droite, un canapé d'angle en cuir marron clair est surmonté de dizaines de coussins et de plaids bien pliés. Les murs sont peints en blanc, et la luminosité offerte par les nombreuses fenêtres rend l'endroit sublime. Paisible. Merveilleux. Oh, je me vois tellement passer le reste de ma vie dans cet appartement !

La télévision face au canapé doit mesurer deux mètres en diagonale et est accrochée au mur. Le meuble en dessous est agrémenté de nombreux pots de fleurs où des plantes aux feuilles énormes se battent pour la place. Je reconnais énormément d'objets provenant de mon ancien logement, et cela m'émeut. Je pince les lèvres pour éviter de pleurer, puis je dépose Grimes au sol.

Près du canapé se trouve un grand panier qui semble plus que confortable. Mon mini-chien court jusqu'à lui et croque dans un jouet rouge en forme d'os qui couine. Il tente d'aboyer, mais ne réussit pas avec l'objet dans la gueule. Il essaye à nouveau. À chaque fois, ses grandes oreilles volettent. Il est adorable. Il ignore le panier et tente de grimper sur le canapé, mais il est trop petit. Hilares, Hudson et moi ne pouvons même pas aller l'aider. Finalement, Grimes va s'allonger dans son panier. Ses grands yeux se ferment et il commence à ronfler.

Pour un si petit être, il est vraiment très bruyant.

Hudson m'emmène dans la chambre où mes vêtements m'attendent dans des cartons ouverts. Je choisis une robe gris clair à pois jaunes. J'aurais voulu me changer seule, en cachette… Hudson ne veut cependant pas me quitter d'une semelle. D'ailleurs, s'habiller avec un homme qui vous colle et vous embrasse n'est pas vraiment chose facile.

Pourtant, son regard et son désir pour moi me font me sentir si bien, si belle, que je n'ai pas la force de lui dire de fermer les yeux. Ses mains glissent sur ma peau nue ; ses doigts tracent chacun de mes tatouages. Le gémissement qui s'échappe de ses lèvres à mesure que nous réchauffons l'atmosphère de nos baisers langoureux est saisissant.

– J'ai envie de toi, souffle-t-il contre mon cou où il dépose d'autres baisers.

Sa respiration est rauque. Sa poitrine se soulève violemment.

– J'ai envie de toi depuis cet instant même, au bar, où tu as souri pour la première fois, avoue-t-il.

Je pose une main sur son torse, sentant son cœur battre la chamade. Le mien est un peu plus calme grâce aux médicaments, mais cela ne change rien à tous les sentiments que j'éprouve pour lui.

Conscient que nous avons beaucoup de choses à régler, il se détache lentement de moi, sans pour autant cesser de m'admirer. Son regard est brûlant.

Il m'aide à m'habiller, remonte la fermeture de ma robe. Embrasse mes épaules nues. Nous sourions tous les deux comme si le bonheur pulsait dans nos veines.

Quand nous sortons de la chambre, j'avise la cuisine à l'autre bout du loft. Elle est en « L » avec, au milieu, un plan de travail surmonté d'une plaque de marbre sombre.

– C'est magnifique, soufflé-je, ébahie par la beauté des lieux.
– Je sais, oui. Quand Clarence m'a conduit ici, je n'en revenais pas non plus. Nous avons eu un père plutôt autoritaire et peu enclin aux démonstrations affectives, mais Clarence et moi nous sommes toujours félicités d'éprouver beaucoup d'amour l'un pour l'autre, malgré le fait que nous ne sachions pas très bien ce qu'était ce sentiment jusqu'à un âge plus avancé.
– Moi, je trouve que tu t'en sors vraiment bien.
– C'est parce que tu ne peux déjà plus te passer de moi, ma belle, plaisante-t-il.
– C'est vrai.

Moi, par contre, je suis sincère.

– J'ai une autre chose à te montrer avant que nous partions. Suis-moi.

Il longe le mur du fond jusqu'à une porte en bois munie d'une fenêtre où un rideau bleu laisse entrer quelques rayons de soleil.

Par-dessus son épaule, j'avise un petit escalier en pierre. Puis peu à peu, je vois une terrasse en bois avec une table et des chaises en métal bleu. De l'herbe, des arbres. Un jardin grandiose s'offre à notre vue.

– Magnifique !

C'est le seul mot que je peux prononcer devant ce sublime jardin. Grimes va être au paradis, ici.

Après la terrasse, un petit chemin caillouteux mène à un cabanon vétuste au charme fou, avec une toiture en ardoises noires recouverte de mousse. Un petit bassin surmonté d'un pont en bois blanc donne un aspect « Monet » au paysage, et le fait d'être ici, dans ce calme vivifiant, en compagnie d'Hudson, rend le moment tellement précieux.

Je me tourne vers l'homme de ma vie et plonge dans ses beaux yeux verts pleins de vie.

Il a eu raison, ce soir-là, dans le bar. L'amour rend la vie magique. Et son amour à lui rend ma vie magique.

Je me jette dans ses bras et, ivre de joie, je l'embrasse passionnément.

– Cet endroit est parfait, Hudson. Je l'adore !
– Il n'est parfait que depuis que tu y as mis les pieds, Rain.
– Hudson…

– Non, je t'assure. Tu es, à mes yeux, la femme la plus belle au monde, et ça ne changera jamais. Parce que ce qui fait ton charme, c'est ton sourire, ton rire, ta douceur, ta bonté, et que je passerai le reste de ma vie à faire en sorte que tu souries, que tu ries et que tu gardes foi en l'humanité pour toujours.

– Je crois que je suis en train de tomber follement amoureuse de toi, mon Lieutenant.

– Tant mieux, parce que je suis éperdument amoureux de toi, Rain.

Je souris et embrasse ses lèvres appétissantes qui sentent bon le soleil.

Suis-je vraiment en train de tomber amoureuse de lui ou le suis-je déjà depuis longtemps ? Hum, je n'ai pas de temps à consacrer à ces questions, car j'ai un militaire sexy à câliner. Et même si je m'apprête à passer le reste de ma vie à le faire, ce n'est pas une raison pour ne pas en profiter là, tout de suite. Et maintenant, encore. Oh, et puis là, je vais continuer.

Voilà que ma vie est redevenue simple et merveilleuse.

Qui aurait cru qu'une rencontre hasardeuse dans un bar après une rupture difficile pourrait me conduire à l'homme de ma vie ?

Certainement pas moi. Et pourtant, c'est arrivé, et je n'ai jamais été aussi heureuse.

Chapitre 21

Annabel

J'ai le nez collé à mes rapports depuis des heures, notant de mon écriture presque illisible les faits qu'on m'a rapportés et ce que j'ai découvert lors de ma dernière arrestation. Un crime horrible qui m'a bouleversée et qui a contribué à gâcher ma journée. D'humeur maussade, j'en ai tout oublié autour de moi. Que ce soit mes collègues qui papillonnent de poste en poste ou les conversations graves qui résonnent dans mon dos.

Je tente, sans la moindre chance de succès, de me défaire des souvenirs du sang, de l'odeur de mort, des pleurs des proches que je n'ai pas réussi à consoler, aujourd'hui. Je me sens salie par la misère humaine, par les horreurs dont certaines personnes sont capables.

Mes doigts courent ensuite sur le clavier, notant un à un les sévices que la victime a subis dans un rapport détaillé. Chaque mot me replonge inlassablement dans cette petite pièce confinée, au milieu d'un appartement luxueux, où la débauche d'un homme d'affaires a conduit une jeune femme à mourir lentement, très lentement.

Parfois, ce métier semble trop lourd à porter. Trop difficile à exercer. Et pourtant…

– Inspectrice, quelqu'un pour vous à l'accueil.

Je lève la tête et observe le jeune officier face à moi. Il a à peine 22 ans et est encore un peu blanc suite à sa première scène de crime violent.

– Qui est-ce ?

Il regarde son calepin, puis rougit.

– Rain. Je n'ai pas de nom de famille.
– Officier, vous devez mieux vous renseigner sur les personnes qui veulent pénétrer dans le poste. On ne sait jamais.
– Désolé, inspectrice.
– Ça passe pour cette fois. Je connais Rain, vous pouvez me l'envoyer.
– Très bien.

Je referme mon rapport. Le simple fait de ne plus avoir ces mots, ces descriptions devant les yeux apaise légèrement mon âme écorchée par toute cette violence.

J'ai beau être de mauvaise humeur, personne autour de moi ne mérite que je m'en prenne à eux. Je ferme les yeux et inspire profondément, tentant de faire taire le mal qui noircit mes pensées et ma

psyché après le carnage que j'ai vu aujourd'hui.

Faire face à tout ce que l'humanité a de plus moche m'accable chaque jour un peu plus, mais de simples petits bonheurs quotidiens m'aident à tenir le coup et à savoir que ce que je fais, c'est bien.

Quand je vois Rain et ses beaux cheveux multicolores arriver, je retrouve immédiatement le sourire. Rain est une femme très belle, avec un sourire incroyable. Elle a failli mourir à cause de deux idiots qui ont volé ses médicaments et qui, désormais, sont en prison pour tentative de meurtre. Les charges qui pèsent sur eux sont lourdes. Pas assez à mon goût pour ce qu'ils ont fait subir à la jeune femme, malheureusement.

Derrière Rain, j'aperçois un homme grand et large d'épaules qui, dès qu'ils ont passé le portique de sécurité, la rattrape et pose la main sur son épaule en un geste de possession.

Ce n'est pas tout. Je vois soudain arriver Autumn et son compagnon Clarence. Ils se tiennent par la main et Clarence ne cesse de lui jeter des regards admiratifs. Ebony et Indy, pour finir, passent la sécurité. Le couple semble plus uni et heureux que jamais. Ils le méritent, après tout ce qu'ils ont vécu.

Oh, je suis tellement heureuse, à cet instant, car je sais que j'ai contribué au bonheur de chacune de ces personnes, en arrêtant ceux qui s'en étaient pris à eux. En les empêchant de nuire à nouveau. C'est cela, mon métier, et je l'aime. Même si je ne suis pas capable de trouver, moi aussi, l'amour dont j'aurais besoin à cause de mes horaires ingérables et de mes sautes d'humeur dues aux enquêtes.

– Bonjour, vous tous. Je peux vous aider ? demandé-je avec un sourire de façade.

J'espère… je prie… pour qu'il ne leur soit rien arrivé de mal.

Oh là là, les trois femmes prennent d'un seul coup la parole en même temps dans un brouhaha incompréhensible. Elles ont l'air énervé, ce qui me fait comprendre qu'une situation épineuse les a amenées ici.

– S'il vous plaît ! Mesdames, s'il vous plaît ! leur dis-je avant de me lever et de poser les mains sur mon bureau.

Je suis fatiguée de cette journée. Épuisée. Je ne me suis jamais sentie aussi lasse de toute ma vie. Et pourtant, je ne fais pas partie de la catégorie « victime » comme ces jeunes femmes, qui, malgré leurs malheurs, sont plus exaltées que jamais.

Peut-être est-il temps pour moi de voir le bon côté des choses, de ma vie, plutôt que de me laisser enfermer dans les ténèbres dont les meurtriers m'enveloppent en évoluant autour de moi.

Elles se taisent enfin et me dévisagent avec espoir.

– Vous vous connaissez ? commencé-je en me demandant comment elles se sont rencontrées.

Les trois femmes n'auraient pas pu être plus différentes. Ebony est blonde, avec les cheveux en bataille et un regard perçant. Autumn semble plus calme, et son teint pâle est rehaussé par ses cheveux très sombres et ses lèvres rouges. Et Rain, elle est un véritable arc-en-ciel de douceur et de tendresse. Elles semblent toutes sur le point de mettre le feu au bâtiment.

– Non. Je ne connais pas ces jeunes femmes, dit calmement Rain.

Les deux autres secouent la tête pour appuyer son propos.

– Très bien…

Qu'est-ce qui peut bien les amener toutes dans mon bureau aujourd'hui ? Le hasard veut qu'elles se rencontrent là, devant moi, mais une pointe de panique me submerge en pensant qu'elles ont peut-être quelque chose de grave à m'annoncer.

– Avez-vous besoin d'aide ? Quelque chose est arrivé ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je.

Je me redresse et mes mains se croisent dans mon dos. Je les serre fort, jusqu'à ce qu'une douleur sourde me permette de remiser mes émotions au fond de mon cœur, pour que rien ne m'empêche de me concentrer.

– Max Ash ! répondent-elles toutes en même temps.

Étonnées, j'aperçois leurs yeux briller en profondeur.

Le nom ne me dit rien, pour autant.

Elles se regardent les unes les autres et un sourire de connivence s'étire sur leurs lèvres. Je sens les ennuis arriver à toute vitesse avec ces femmes.

– Je vous en prie, asseyez-vous. Et racontez-moi ce que vous avez à voir avec ce Max, ordonné-je d'un ton ferme.

Elles prennent place sur les chaises face à mon bureau ; les trois hommes restent debout derrière leurs compagnes. Chacun semble protéger, aduler et adorer la femme à ses côtés. C'est à la fois beau et adorable.

Ebony est la première à prendre la parole. Chaque mot qui sort de sa bouche témoigne de sa fureur et de sa frustration.

– Max est un petit garçon et, avec sa mère, il subit les violences de son père. Je l'ai rencontré la première fois quand j'étais à l'hôpital, et il m'a raconté son histoire. C'était il y a plusieurs semaines, et il m'a dit que son père allait filer en prison. Depuis que je suis rentrée chez moi, je me renseigne. Bon sang, c'est un véritable enfer pour avoir des informations sur des prisonniers quand on n'est pas dans le milieu. J'ai passé coup de fil sur coup de fil. J'ai eu la patience d'attendre que

mes correspondants me rappellent, sans que cela n'arrive jamais ! J'ai menacé, Annabel, j'ai *menacé* plus d'une personne pour qu'on m'avoue la vérité. Ce matin, j'ai enfin eu ma réponse et j'étais vraiment choquée d'apprendre que M. Ash n'était pas en prison ! Et qu'il n'avait jamais été inquiété.

– C'est une honte ! reprend Autumn.

M^lle^ Fells est désormais M^me^ Reid et porte au doigt une alliance surmontée d'un diamant gigantesque. Pourtant, elle reste si simple dans sa façon de s'habiller, de parler, de se mouvoir. Elle est loin de la femme d'affaires millionnaire qu'elle aurait pu devenir grâce à son nouveau statut.

Il m'est arrivé d'aider Autumn lors d'affaires difficiles, et nous avons passé du temps à sympathiser durant ses escapades pour chercher des preuves contre des multinationales en infraction. Ces heures passées dans la nature à prélever des échantillons de terre, d'eau, ou simplement à parler avec les gens dans leurs simples demeures, au milieu de champs de fleurs, ont été un apaisement dans mes journées avec la brigade criminelle.

Mais aujourd'hui, Autumn semble en colère contre moi. Je rougis.

– Max et sa maman ne méritent pas ce que vous leur faites subir ! Annabel, ce petit bonhomme s'est retrouvé avec des fractures ! Des fractures qui ont parfois mis des mois à se résorber. Comment pouvez-vous tolérer cela ?

– Pardon, Autumn, mais je ne comprends pas ce que vous dites.

– Elle veut dire, ajoute Rain, que le papa de Max est policier et qu'il est couvert par vos collègues pour des faits de violence conjugale.

– Bon sang ! m'exclamé-je.

Je sens clairement la chaleur quitter mon corps, et mes mains tremblent sur les accoudoirs de mon fauteuil. Jamais je n'ai entendu ne serait-ce qu'une rumeur à propos d'une affaire si sordide. Je sais bien, toutefois, que les policiers peuvent parfois se montrer plus cruels que les pires meurtriers.

Je regarde autour de moi, discrètement. Aucun de mes collègues ne doit entendre ce qui va suivre ou ils feront de ma vie un enfer. Les taupes et les balances se font tuer dans le milieu criminel, et c'est la même chose ici aussi.

– Vous êtes sûres de ce que vous avancez ? C'est très grave, ce genre d'accusations. Ça pourrait détruire des carrières, et…

– Et la vie de cette femme et de cet enfant ? hurle alors Ebony.

Autour de nous, les hommes tournent la tête et avisent le petit groupe que nous formons. Je lève doucement les mains, les incitant à se calmer avant qu'il y ait plus de grabuge. Ou que qui que ce soit entende cette conversation.

– Est-ce que vous y pensez, à eux ? Moi, j'ai été témoin de ce que ce petit bonhomme de 10 ans a subi ! Et ce qu'il m'a raconté m'a touchée et m'a dégoûtée ! Je pensais sincèrement, Annabel, que le père de cet enfant irait en prison. Parce que j'ai confiance en la justice de ce pays. Alors quand j'ai appris que ce n'était pas le cas, je peux vous dire que je suis venue ici en commettant plus d'une

infraction routière.

– Écoutez, je sais que vous êtes toutes là pour une bonne raison. Laissez-moi simplement vérifier dans la base de données pour voir ce que je vais y trouver.

J'entre mon mot de passe dans l'ordinateur et le nom de famille « Ash » dans les fichiers du poste.

Le moteur se met à ronfler lentement, tandis que le petit sablier au milieu de l'écran tourne sur lui-même. Une bouffée de chaleur me traverse le corps et m'incite à ôter ma veste de tailleur. Le stress est monnaie courante avec ce job, mais il n'y a rien de plus gênant que de faire des recherches en douce sur ses propres collègues. La confiance entre partenaires d'une même brigade est vitale, et si l'on apprend ce que je fais…

Grand Dieu ! La recherche se termine rapidement et une fenêtre apparaît à l'écran. Mon sang se gèle dans mes veines en voyant les dizaines de rapports non validés, annulés ou simplement « oubliés » qui sont préenregistrés. L'officier Ash est bel et bien un mari violent. Il a envoyé sa femme et son fils plus d'une fois à l'hôpital et…

C'est un véritable cauchemar !

Je jette un œil à plusieurs rapports, lisant et relisant des faits de violence, de harcèlement et de maltraitance. Mon cœur de femme, de policière, d'être humain se fracture dans ma poitrine.

Et Ash est couvert par le lieutenant Oxen, un homme respecté de tous et dont les états de service sont impeccables, en plus ! Rien de ce qui va suivre dans cette affaire ne sera facile et glorieux. Pourtant, je suis déterminée à aller jusqu'au bout pour que mon collègue paie ses actes.

– Je… Je vous conseille de partir, dis-je au petit groupe d'une voix brisée.

– Mais… objectent-elles toutes en même temps.

– S'il vous plaît, répliqué-je sèchement, ce qu'il va se passer ne va pas être beau à voir. J'ai sous les yeux la preuve de ce que vous avancez. Vous êtes toutes des témoins et la famille de l'officier Ash voudra sûrement porter plainte après l'arrestation de ce dernier. Partez. Je vous tiendrai au courant de ce qu'il va se passer ensuite, mais pour le moment je n'ai plus besoin de vous ici.

– Nous ne pouvons pas laisser ce petit garçon sous l'emprise de son père plus longtemps, dit Ebony.

– Nous devons agir tout de suite. Je sais à quel point le système judiciaire peut être ralenti dans ce genre d'affaires, appuie Autumn.

– Et Max sort de l'hôpital aujourd'hui, termine Rain, dont la voix étranglée fait écho à ce que notre petit groupe ressent.

La situation est critique et notre temps est écoulé.

– Je sais ce que nous allons faire, continue la jeune femme aux cheveux arc-en-ciel. On doit sortir Max de l'hôpital sans que son père…

– Je vous arrête tout de suite ! leur ordonné-je. Je ne peux pas être tenue au courant de ce que vous allez faire ou je serai forcée de vous arrêter.

Je pince les lèvres et dévisage chacune des personnes devant moi. Elles semblent toutes déterminées, aussi ne puis-je m'empêcher de rajouter :

– Soyez prudents, surtout.

J'attends qu'ils se soient tous éclipsés, puis j'appelle le jeune officier que je chaperonne depuis des semaines pendant que mon coéquipier est en vacances.

Aujourd'hui, nous allons prouver que la tolérance zéro s'applique ici, et, Dieu m'en soit témoin, rien n'est meilleur qu'un travail parfaitement bien accompli.

Chapitre 22

Rain

À la sortie du poste de police, j'ai les mains qui tremblent. Hudson se rapproche de moi et me serre contre lui.

– Tu devrais prendre un cachet, me dit-il, tendu.

Je lève les yeux vers lui et souris en coin.

– Je n'en ai pas besoin, ne t'inquiète pas ainsi. Mon cœur va bien. Ce sont plutôt mes pensées qui partent dans toutes les directions.

Autour de nous, les deux couples que je viens de rencontrer me dévisagent et se rapprochent. J'ai eu une drôle d'impression durant notre passage dans le bureau d'Annabel et je comprends pourquoi.

Hudson s'avance vers cet homme en costume, aux cheveux sombres et aux yeux verts, et je sais tout de suite qu'il s'agit de son demi-frère Clarence. Les ressemblances sont aussi frappantes que leurs différences. Ils se prennent dans les bras et se murmurent un bonjour chaleureux. Puis chacun notre tour, nous nous présentons de façon directe et concise.

Nous parlons un peu, pour en venir tous au même résultat : nous devons aider Max.

Je leur propose alors de tous nous rendre chez lui pour parler à sa mère.

J'ai passé énormément de temps dans la même chambre que le bout de chou et j'ai lu son dossier, accroché au bout de son lit. Il est écrit qu'il s'est déjà fait hospitaliser plusieurs fois ces dernières semaines, et j'en ai conclu que son père commençait à perdre le contrôle. Je crains le pire s'il arrive à le ramener ce soir.

Par chance, j'ai gardé en tête l'adresse qui était inscrite sur l'en-tête du document.

Je l'indique aux autres couples et j'avise Autumn et Clarence qui se dirigent vers une voiture de course luxueuse. Je n'en reviens pas !

Hudson siffle en regardant la voiture s'engager avec facilité et élégance dans la circulation, puis disparaître. Ebony et Indy, de leur côté, grimpent sur une moto Honda flambant neuve. Dans leurs vêtements de cuir, ils auraient pu poser pour n'importe quel photographe tant ils ont de la classe.

Nous arrivons devant la petite maison de Max assez rapidement. Il habite dans une banlieue isolée et triste. La maison dispose de quelques marches qui mènent à une porte en bois noir.

– Nous avons sonné plusieurs fois, mais personne ne répond, dit Indy en frottant sa mâchoire ponctuée d'une barbe de deux jours.

Ebony, au creux de son bras, rouspète tout bas. Son homme la regarde avec un sourire aux lèvres, comme si l'entendre râler la rendait plus mignonne encore.

J'aurais voulu être aussi insouciante que le motard, mais je n'y arrive pas. Ma gorge se noue. Max m'a dit que sa mère ne travaillait pas… Elle pourrait être n'importe où en ce moment même. En train de faire des courses, chez une amie, à la salle de sport, pour ce que nous en savons…

Ebony reprend la parole.

– Je connais le système d'alarme qu'ils utilisent.

Elle croise les bras sur sa poitrine. Indy a cessé de sourire et la regarde avec gravité.

La voix de la jeune femme est légèrement éraillée. Elle désigne d'un signe de tête le boîtier que l'on aperçoit à travers les vitres de chaque côté de la porte.

– J'en ai fait installer un chez moi il y a… quelque temps.

Indy pose la main sur son flanc et l'approche de lui. Dans ses yeux bleus, je vois passer une multitude de sentiments ravageurs, qui vont de l'amour inconditionnel à la rage. Je me demande ce que le couple a bien pu vivre pour que de telles émotions le bouleversent aussi durement.

– La lumière clignote en vert, cela veut dire que quelqu'un est à l'intérieur, dit la jeune femme.

Ils frappent à nouveau au battant, mais personne ne répond.

– Forçons la porte, propose calmement Clarence.

Il retrousse les manches de sa chemise blanche, tandis qu'Autumn lui lance un regard admiratif.

– C'est impossible. Dès que la porte sera ouverte, si on n'entre pas le code dans les trente secondes, le père de Max recevra une alerte sur son téléphone et il débarquera ici. Le connaissant, il n'aura pas fait appel à une société extérieure pour s'occuper du voleur. D'après son dossier, il est plutôt du genre solitaire, et pas forcément dans le meilleur sens possible, nous annonce Ebony.
– Mais on doit quand même faire quelque chose ! protesté-je.

Je suis tellement tendue que mes mains tremblent toujours. À l'image des deux couples d'amoureux près de nous, Hudson s'approche de moi et prend mes mains dans les siennes. Oh, comme je comprends ce que ces femmes ressentent… Le simple toucher de mon homme fait ralentir les battements frénétiques dans ma poitrine. Et son regard… Seigneur, il me promet, sans le moindre mot, que tout ira bien. Que nous nous en sortirons, quoi qu'il arrive.

Je plonge un instant dans ses yeux verts somptueux et j'y vois cet amour qui grandit un peu plus à

chaque seconde et que nous construisons tout doucement, tout simplement, depuis près d'un mois.

– Si l'officier Ash est capable de s'en prendre à un petit garçon, imagine ce qu'il pourrait infliger à une femme qui tente de pénétrer chez lui pour lui enlever sa famille, me murmure Hudson en caressant mes cheveux.

Il ne veut pas que nous continuions dans cette direction, je le sens. Il s'inquiète pour moi. Cependant, j'ai plus d'une corde à mon arc.

– Si la mère de Max est ici, nous devons lui parler absolument ! Lui dire de récupérer le petit à l'hôpital et de se cacher. Je sais que les femmes maltraitées sont isolées, de telle sorte qu'elles ne puissent recevoir d'aide de personne. La peur, les menaces et le dénigrement les privent de tout espoir. Je sais aussi qu'elles feraient tout pour leurs enfants. M^me^ Ash ne fera pas exception à la règle. Sa vie aura beau lui importer peu, celle de Max comptera trop dans la balance pour qu'elle n'agisse pas si nous lui tendons la main. Tout ce dont elle a besoin, c'est de l'étincelle qui réveillera le feu en elle.

J'ai décidé de m'occuper de cette histoire, et c'est ce que je vais faire. Je ne partirai pas de cette maison sans avoir la main de M^me^ Ash dans la mienne et l'assurance que nous allons récupérer son fils avant son père.

Mon plan en tête, il ne me reste qu'à l'exposer à mes alliés et à croiser les doigts pour qu'ils soient d'accord avec moi.

– Indy, prends ta moto, traverse la ville jusqu'au point le plus éloigné du commissariat et essaie de trouver une cabine téléphonique. Il ne doit pas y avoir de caméra de surveillance à proximité, alors je te suggère les abords de motels et stations-service désaffectées. De là, tu appelleras les urgences et tu leur demanderas de te mettre en contact directement avec l'officier Ash.

Il faut que ce soit assez loin pour embrouiller la police si elle envoie une voiture de patrouille en reconnaissance.

– Attendez, dit Autumn. J'ai mieux à proposer. Je peux appeler mon ami Austin et lui demander de trouver le numéro de la ligne directe de ce salaud. Ce n'est pas vraiment légal, je vous préviens tout de suite, mais Austin adore hacker tout ce qui est à sa portée, et il se fera un plaisir de craquer les fichiers de la police pour récupérer les coordonnées d'Ash.

– Oh… Ce serait vraiment parfait ! m'exclamé-je.

La jeune femme aux longs cheveux bruns ondulés se recule et sort son téléphone de son sac à main. À peine deux minutes plus tard, elle revient vers nous, triomphante, une main en l'air. Sur sa paume est noté, au feutre noir, le numéro qui nous intéresse. Indy l'entre dans son répertoire et attend la suite des événements.

– Tu connais le film *Souviens-toi l'été dernier* ? demandé-je.

Il hoche la tête, perplexe. Puis sourit lorsque je lui dis ce que j'ai en tête.

– Je viens avec toi, propose Clarence en avisant la moto d'un œil rêveur.

Autumn rouspète, mais il lui fait de grands yeux tristes et elle cède, le laissant partir avec Indy.

Les deux hommes disparaissent, et nous attendons tous les quatre dans l'angoisse de ce qui va se passer.

Lorsque le téléphone d'Ebony sonne, elle décroche précipitamment et met le haut-parleur.

– Où es-tu ? demande-t-elle à son compagnon.
– Près du *Dark Lounge*, dans un quartier un peu douteux. J'ai contacté notre ami Ax, en chemin, et il m'a dit que c'était l'endroit de la ville le moins fréquenté par la police. Et je comprends pourquoi.

La tension dans sa voix se répercute en chacun d'entre nous.

– Bon, je vais appeler, ensuite je vous retrouve au refuge.
– Indy ! appelle Ebony précipitamment. Reste en ligne avec nous.
– Bien. Ne t'inquiète pas, nous ne risquons rien.

Nous entendons distinctement le bruit des touches dans la cabine téléphonique puis la tonalité.

– Officier Ash à l'appareil.
– Je sais ce que vous avez fait… dit la voix d'Indy, bien plus grave et déformée, comme s'il avait placé un mouchoir devant sa bouche.
– Pardon ? De quoi est-ce que vous parlez ? Et qui est à l'appareil ? Harceler ou intimider un agent de police est un acte répréhensible puni par la loi, gronde-t-il.

L'officier semble anxieux, autant que furieux. Le piège s'est refermé sur lui avec précision.

– Je sais ce que vous avez fait, répète Indy.

Dans ma main, je regarde la trotteuse de ma montre danser dans le cadran.

Allez, Indy, abrège ou ils pourront localiser cet appel !

Il devra être parti depuis longtemps lorsque les patrouilles arriveront, je ne veux pas que l'on nous arrête avant que nous en ayons terminé avec cette affaire.

– Rendez-vous au petit parc au coin de la quatrième et de Lexington, et nous pourrons en discuter tranquillement, ordonne le motard.

Je commence à avoir chaud.

En faisant traverser à Ash toute la ville pour cette entrevue, nous allons avoir un créneau assez

large pour trouver la maman de Max avant qu'il ne revienne sur ses pas et ne débarque ici.

Sauf si l'officier localise l'appel et se dirige déjà droit sur nos deux complices…

Mais finalement, Indy raccroche trois secondes avant la fin du temps imparti. Je soupire, soulagée, et il nous salue avant de nous quitter pour rejoindre le refuge, où je lui ai donné rendez-vous.

– Attendons un peu qu'Ash se mette en route, dis-je, puis nous entrerons dans cette maison pour parler à sa femme !

La demi-heure qui passe me paraît affreusement longue. Finalement, c'est Autumn qui, frustrée, se lève la première. Elle se dirige vers la porte et donne un violent coup de pied dedans.

– Aïe ! couine-t-elle sans avoir réussi.

Hudson éclate de rire en la regardant sautiller. Il la tient par le bras pour la faire reculer délicatement, et la jeune femme s'appuie nonchalamment sur moi. J'en rougis. J'ai l'habitude de fréquenter Ana, de voir tous mes locataires au refuge, mais le naturel d'Autumn, sa facilité à aller vers autrui me surprend.

– Laissez-moi faire, madame, lui dit mon homme.

En un seul coup précis et plutôt sexy, Hudson se débarrasse du problème. Le fracas me fait sursauter, et je tourne la tête pour regarder autour de moi. La banlieue délabrée est déserte à cette heure avancée de l'après-midi. Nous sommes donc tranquilles et ne risquons pas de voir arriver un voisin curieux.

Derrière nous, Ebony sort une tablette numérique de son sac et commence à filmer la scène avec précision.

Je repère immédiatement le bouton de l'alarme qui a viré au rouge, et mon angoisse monte en flèche. Nous ne pouvons plus reculer. Nous ne pouvons plus arrêter la machine.

– Nous devons être prudents et consigner tout ce que nous ferons, dit Autumn. Dans les moindres détails. Je monterai un dossier avec la vidéo et nos rapports.

Nous nous engouffrons dans ce qui semble être l'antre d'un monstre. L'odeur de rance est atroce, et la couche de saleté qui recouvre chaque pièce de mobilier est plus épaisse que les meubles eux-mêmes.

– Mon Dieu, c'est répugnant ! Comment peut-on laisser un enfant vivre dans ces conditions ? s'exclame Ebony qui zoome sur les insectes morts sous les fenêtres et la vaisselle sale qui s'accumule dans l'évier. La croûte de nourriture sèche et de pourriture au fond des assiettes a une couleur ignoble.

– Madame Ash, vous êtes là ? crié-je en priant pour qu'elle réponde.

Je n'ai pas envie de rester trop longtemps ici. D'autant que son mari doit déjà être en train de revenir. À cet instant, il a probablement reçu l'alerte de l'alarme et s'il met les sirènes de son véhicule de police en marche, il arrivera rapidement. Nous avons beau l'avoir éloigné le plus possible, il ne sera certainement pas dupe et saura que le coup de téléphone était un piège.

Nous sommes en pleine course contre la montre et, pourtant, quelque chose nous empêche de paniquer et de nous enfuir. L'espoir de voir Max et sa maman sains et saufs à la fin de la journée. La satisfaction de savoir que ce que nous faisons, même si c'est illégal, est bien. Je jette un œil à la chambre, où les draps défaits et tachés me donnent un haut-le-cœur. Puis je me rends dans la salle de bains, mais il n'y a personne. Des serviettes traînent à même le sol. Le lavabo, d'une couleur non identifiable, est recouvert de produits de soin masculins. Du déodorant, du parfum, des nécessaires de rasage. Des poils et du dentifrice séché maculent l'émail terne.

Je dois mettre la main devant ma bouche pour éviter de me précipiter aux toilettes qui, j'en suis certaine, sont dans un état lamentable.

– Venez voir ! hurle Autumn depuis la cuisine.

Nous nous précipitons tous vers elle et restons figés un long moment devant cette porte blanche. Sale. Où un énorme cadenas empêche qui que ce soit d'entrer. Ou de sortir. Je pose la main sur le battant. Pour quoi faire ? Je ne sais pas… Peut-être pour tenter de capter quelque chose, quoi que ce soit d'étrange depuis l'autre côté, mais je sais que c'est impossible. Ce n'est pas le genre de porte à laisser filtrer le moindre son.

Ebony filme le gros cadenas, puis nos visages contrits les uns après les autres.

J'ai l'impression de me retrouver dans un mauvais thriller, où rien ne se passe bien.

Hudson fouille tous les placards de la cuisine pour en sortir une énorme boîte de conserve, avant de s'échiner à ouvrir le cadenas par la force en frappant dessus. Quand il cède, il l'ôte délicatement, puis nous enjoint de nous pousser, comme effrayé à l'idée qu'une bête sauvage ne nous saute dessus dès qu'il ouvrira le battant.

Il pose la main sur la poignée ronde, où une couche de crasse recouvre le doré autrefois rutilant.

Les deux jeunes femmes se collent à moi. On pourrait entendre les mouches voler, tant nous sommes silencieux. La tension et l'angoisse font pulser nos cœurs à l'unisson.

Hudson ouvre très doucement la porte, qui grince fort.

Dans ma poitrine, mon pouls s'affole. Je prends une pilule qui me stabilise et m'aide à rester calme. Puis je suis Hudson dans les ténèbres qui s'étalent devant nous.

Ebony et Autumn me suivent de près, chacune un couteau à la main. Les escaliers sont étroits, mais débouchent rapidement sur une pièce fermée, éclairée par une seule lampe dénudée. L'endroit est

austère et me donne des frissons tandis que mes camarades sont choqués.

Derrière une paroi en verre, il n'y a qu'une seule chaise. Sur cette chaise est assise M^me^ Ash.

Elle se lève quand elle nous voit ; éclate en sanglots bruyants et émouvants. À la fois soulagée et outrée. Comme prise entre deux feux.

– Qui que vous soyez, partez d'ici. Partez ! hurle-t-elle.

Elle plaque ses mains sales sur la vitre, nous regardant tour à tour avec rage. Ses cheveux sombres et gras lui retombent sur le visage. Ses ongles brisés sont bleuis, comme si quelqu'un lui tapait régulièrement sur le bout des doigts avec un marteau.

Cette « cage » dans laquelle elle se trouve est son unique refuge.

– Madame Ash… dis-je.
– C'est Lilly ! Ne m'appelez pas par *son* nom !

Elle frappe à nouveau la vitre. Bien plus fort. Celle-ci ne bouge pas, mais à la grimace qu'elle fait, je sais qu'elle a eu mal.

– Lilly, essayé-je.
– Partez ! Sortez de chez moi !

Elle devient hystérique et hurle sans s'arrêter. Elle nous presse à partir, à nous sauver avant qu'il ne soit trop tard. Avant que son mari ne rentre. Mon angoisse atteint des sommets.

La porte, faite du même verre épais que les parois de cette prison, est équipée d'un autre système d'alarme et ne s'ouvre qu'avec un code.

– Nous sommes ici à cause de Max, dit calmement Autumn qui se place juste face à Lilly.

Elle pose les mains sur la vitre, à l'endroit exact où celles de la femme se trouvent, de l'autre côté. Là, Lilly se calme instantanément et nous regarde sans comprendre.

Ses poings se desserrent et ses doigts s'ouvrent pour recouvrir ceux d'Autumn. Elles ont beau être séparées par ce verre épais, le reflet de l'une se superposant sur le visage de l'autre, il n'y a plus aucune différence entre elles. M^me^ Ash, mince, au visage émacié et aux traits ternes, et Autumn, brune à la peau crémeuse et aux formes généreuses, sont tout simplement deux femmes. Et deux femmes qui ont un but commun, à savoir : sauver Max.

– S'il sait que vous êtes ici, il s'en prendra à lui.
– C'est justement pour cela que nous sommes là. Nous voulons vous éloigner, vous et Max, de cet homme tant qu'il en est encore temps ! Cela fait des semaines que ce petit bonhomme fait des séjours à l'hôpital. En aviez-vous conscience ?

– Non… Non, je ne quitte que rarement cette pièce. Je n'ai pas le droit de voir mon bébé.

Sa voix se brise et elle penche la tête sur le côté en fermant les yeux. Ses larmes se déversent sur ses joues creuses.

– Lilly, dis-je calmement, je dirige un refuge qui aide toutes sortes de personnes, dont beaucoup sont dans votre situation. Venez avec nous, allons chercher Max, et laissons la justice faire son travail.
– La justice ? La justice nous a abandonnés il y a bien longtemps !
– Mais nous, nous ne vous laisserons pas tomber ! insisté-je.

Hudson arrive derrière moi avec une arme à feu.

J'écarquille les yeux, prise de panique.

– Je l'ai trouvée en fouillant le placard de derrière. Sortez d'ici, nous dit-il, je vais briser la vitre.

Seule Ebony reste pour filmer la scène.

Autumn et moi nous plaçons au pied des escaliers, et elle me prend par les épaules pour me soutenir. Je suis en pleine angoisse, mes mains tremblent. Je veux tellement les sauver, tous les deux, que je n'ai qu'une idée en tête : celle de mettre Ash derrière les barreaux. Je me sens responsable de cette petite famille abandonnée de la police et de tous leurs voisins.

Je sursaute quand, dans le noir, j'entends la détonation. Je rejoins rapidement Hudson, puis Autumn va à la rencontre de Lilly en marchant sur le verre brisé. Elle la prend délicatement dans ses bras, avant de lui dire :

– Nous devons partir rapidement pour aller récupérer votre fils, vous comprenez ?
– Oui.
– Et est-ce que vous êtes prête ?
– Oui. Je le suis depuis la première gifle qu'il m'a infligée.
– Très bien.
– Hudson, dis-je, j'ai besoin que tu ailles au refuge pour préparer une chambre. Je veux que tu y mettes tout ce que tu peux pour qu'ils se sentent à l'aise. Et puis, si tu pouvais aussi préparer à manger, ce serait parfait.
– J'y vais tout de suite, ma belle.

Il se penche alors vers moi et m'embrasse furtivement, mais avec intensité. Ses lèvres sont chaudes, ses mains sur mes hanches me donnent envie de plus…

– Ce soir, me murmure-t-il comme s'il lisait dans mes pensées. Et je suis très fier de toi, Rain. Tu es une femme exceptionnelle. Ne l'oublie jamais.

Nous sortons tous de la maison pour nous retrouver dans la rue, à découvert.

– Et moi, je sais ce que j'ai à faire, me dit la jolie blonde à mon côté.

Ebony grimpe avec Hudson dans la voiture de course pour aller l'aider à tout mettre en place au refuge. Autumn, Lilly et moi grimpons à bord du gros pick-up de mon homme. Déjà, une sirène de police se fait entendre.

– Il arrive ! panique Lilly.
– Fonce, Rain ! hurle Autumn depuis le siège arrière.

J'appuie sur l'accélérateur et nous nous retrouvons à l'hôpital en un rien de temps. Je sais que l'officier Ash viendra directement ici une fois qu'il aura compris ce qu'il se passe. Aussi, nous ne pouvons pas perdre une seconde.

J'entraîne Lilly et Autumn jusqu'à la chambre que j'ai quittée le matin même et j'entre en trombe. Je vois le sourire du petit garçon lorsque j'arrive devant lui. Il se redresse dans son lit, les yeux brillants de bonheur.

– Rain ! Tu es venue me chercher ?
– En quelque sorte, mon grand. Regarde qui je t'ai amené.

Je me pousse et laisse entrer Lilly qui se trouve derrière le rideau.

– Maman ! Maman ! crie-t-il avant de se mettre à pleurer.

Elle se précipite vers lui et le prend dans ses bras. Je regarde dans le couloir, anxieuse. Je ne veux pas briser leurs retrouvailles, mais nous avons des choses bien plus importantes à faire. Comme éviter de croiser M. Ash qui doit probablement être ivre de rage à l'heure qu'il est.

– Nous devons y aller, dis-je en poussant délicatement Lilly dans le dos. Vraiment.

Elle tient Max tout contre elle, et ils pleurent tous les deux. Lilly a l'air de revivre depuis qu'elle a son fils dans les bras. Son regard triste est à présent illuminé d'espoir, tandis que Max sourit à en perdre le nord.

– Oui, bien sûr, sanglote-t-elle.

Nous courons dans les couloirs de l'hôpital, malgré les protestations des infirmières. Nous ne pouvons pas risquer que l'une d'entre elles se rende compte que nous sommes en train de fuir. D'enlever un enfant qui est sous l'autorité de son père quand Lilly n'a pas le moindre droit de regard sur le petit Max.

Quand je grimpe dans le pick-up et que je regarde dans le rétroviseur, les lumières d'une voiture de police m'incitent à démarrer le plus vite possible. Il nous a rattrapés. Déjà !

– Baissez-vous ! murmuré-je, comme si Ash pouvait m'entendre.

Lilly et Max s'allongent tous les deux sur la banquette arrière. Autumn, à mon côté, est figée sur place. Je fais marche arrière, puis je me mets en route. Et quand nous croisons enfin l'officier, je ne peux m'empêcher de retenir mon souffle et de le dévisager. Nos deux voitures roulent au ralenti sur le parking. Aussi, la scène me paraît se dérouler avec une lenteur ignoble.

Je croise son regard torve, alors que je suis paniquée. Mon cœur bat beaucoup trop fort. La sueur roule sur mes tempes.

Avec mes mèches multicolores, j'accroche le regard de M. Ash, qui grimace en me dévisageant.

Ses cheveux roux pâle forment une couronne autour de sa tête. Il porte ses 50 ans avec dignité, malgré son air sournois. Son uniforme est impeccable, bien loin de ce qui se trouve chez lui, et, en le regardant, bien sûr qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. C'est cela, de vivre une double vie. Homme de loi la journée, cauchemar des nuits de sa famille.

Je détourne finalement les yeux et me concentre sur la route. Lorsqu'il demandera au directeur de l'hôpital de lui fournir les vidéos de surveillance du parking et qu'il notera ma plaque d'immatriculation, il ne lui faudra pas beaucoup de temps avant d'arriver au refuge. Et je dois y être avant lui. Car dès l'instant où Lilly et Max y entreront, ils seront en sûreté pour toujours.

Je n'ai pas la moindre intention de laisser Ash mettre les pieds chez moi. Jamais de la vie il n'entrera. Je défendrai cet endroit et mes pensionnaires avec toutes les armes dont je dispose, et grâce à Autumn et Ebony, j'en ai beaucoup.

Je nous conduis au refuge en roulant juste en dessous des limitations de vitesse, pour éviter quelque mauvaise blague.

Quand nous pénétrons dans le hall, je pousse un petit soupir de soulagement. Je ferme les portes de verre à clef derrière nous, et cela semble rassurer la petite famille à mes côtés.

Les battants de l'ascenseur s'ouvrent alors, et Elliott me regarde, les yeux écarquillés, avant de se précipiter vers moi. Il se jette dans mes bras, son maquillage noir coule le long de ses joues.

– Je vais bien, je t'assure. Je vais bien.

Il inspire, puis se détache doucement de moi, l'air un peu gêné. Il me regarde un long moment dans les yeux, comme s'il savait ce que je m'apprêtais à faire, puis il dit :

– J'ai eu peur.

Sa voix est assez aiguë, presque féminine. C'est la toute première fois qu'il parle depuis qu'il est au refuge. Mes émotions m'en font voir de toutes les couleurs, mais je prends sur moi pour ne pas le serrer à nouveau dans mes bras et couiner comme une idiote. C'est un pas en avant si radical, pour lui, que je suis plus fière que jamais de mon ado.

– Je t'ai déjà dit que j'étais forte, Elliott. Il ne fallait pas t'inquiéter.

Il hoche la tête et retourne dans sa chambre.

Avec mes camarades, nous traversons le hall pour rejoindre l'autre pièce. Nous sommes en plein après-midi, et la cantine est déserte.

– Mangeons au calme pour nous remettre de nos émotions, ensuite je vous montrerai votre chambre, leur dis-je tendrement.

Lilly et Max semblent émerveillés par ce qu'ils voient. Leurs visages sont empreints de douceur et de calme, comme s'ils retrouvaient la paix qui leur avait longtemps échappé.

On s'installe à une grande table au milieu du réfectoire, puis Hudson arrive avec des assiettes fumantes. Il porte un débardeur noir qui met en valeur sa musculature, ses tatouages, et un tablier blanc noué autour de la taille. Je le regarde marcher vers nous, ses yeux rivés sur moi. La nonchalance dont il fait preuve tranche avec le sérieux de son visage.

– Voilà pour vous, dit-il à Max et à sa maman, avant de prendre place près de moi.

Son bras se pose sur ma chaise qu'il rapproche, avant de mettre sa main derrière mon cou. Ses doigts, à la peau rêche, caressent ma nuque de haut en bas, traçant le tatouage en forme de cœur brisé au passage. Mon corps entier est parcouru de frissons excitants en ressentant cette chaleur qu'il dégage.

Entourés d'Hudson, d'Autumn, de Clarence, d'Ebony et d'Indy, nous passons un agréable moment qui prend fin bien trop vite à mon goût.

Un bruit infernal s'élève du dehors. J'ai fermé les portes à clef, nous barricadant à l'intérieur, et je suis morte de peur. Mon cœur se fatigue, s'use de toute cette tension, mais si je dois mourir en sauvant Max et Lilly, qu'il en soit ainsi.

Je demande à Suzy, qui nous a rejoints, d'aller installer nos deux nouveaux pensionnaires, ensuite, je sors du refuge.

Je sais ce qui m'attend. Et je ne suis pas déçue.

Toute une rangée de voitures de police est devant moi. Les policiers pointent leurs armes dans ma direction. Je lève lentement les mains en l'air, ouvre la bouche pour respirer à fond.

Derrière les hommes en uniforme, des camionnettes de reporters sont déjà arrivées. Ebony en a contacté quelques-uns un peu plus tôt, mais je ne me serais jamais attendue à en voir autant. Des jeunes femmes en tailleur parlent déjà dans de gros micros noirs, des caméras énormes sont braquées sur elles et pointent vers moi dès que l'on s'aperçoit de ma présence.

J'ai beau être intimidée, rien ne m'empêchera de terminer cette mission.

Quand mon téléphone bipe, je le sors lentement, très lentement, tandis que le moindre de mes mouvements est épié de près. Je lis rapidement le message de l'inspectrice Hyson qui m'annonce avoir imprimé les nombreuses preuves contre Ash et son supérieur qui le couvre, et qu'elle se met à l'instant en route pour aller perquisitionner son domicile avec un mandat d'arrêt officiel et signé par le juge. Je range mon portable et souris.

– Vous êtes en état d'arrestation pour enlèvement, me hurle l'officier Ash. Rendez-moi mon fils et ma femme tout de suite !
– Non, réponds-je d'un ton froid.

Les policiers frémissent et ils arment leurs fusils d'assaut. Si j'avais été seule, j'aurais probablement pleuré tant ma poitrine me fait mal.

Mais à mes côtés se tiennent Ebony et Autumn. Derrière elles, leurs hommes. Dans mon dos, mon homme.

Il pose les mains sur mes épaules. M'enlace lentement, comme s'il voulait me protéger de la moindre balle que l'on tirerait dans ma direction. Et il me dit à nouveau à quel point il est fier. À quel point ce que nous faisons est bien.

Je le sens trembler légèrement, mais pas de peur. Il tremble de la rage qu'il a à l'encontre d'Ash, de cet homme ignoble qui s'est avancé vers nous avec son air suffisant et son sourire fourbe.

– Madame, le crime que vous avez commis… commence-t-il.
– Je n'ai commis aucun crime ! le coupé-je en hurlant.

Il s'avance davantage vers moi, menottes en main.

Et Hudson se redresse. Ash le regarde de haut en bas en grimaçant, clairement intimidé. Il est grand, mon premier-lieutenant. Musclé aussi. Mais ce qui fait le plus peur, c'est le regard de pure haine qu'il lui lance. Et moi aussi, je suis fière de lui. De la façon dont il a foncé, tête baissée, dans ce plan dément qui pourrait nous coûter cher si rien ne tourne comme je le souhaite.

Je jette un œil à Ebony et hoche la tête.

Elle sort sa tablette numérique de son sac à main. Cet appareil est énorme ! Sur l'écran commence à s'afficher la vidéo que nous avons filmée dans la maison de l'officier Ash, et elle la tourne vers notre audience. Les trente policiers présents s'approchent de nous, sans dire un mot. Autumn, quant à elle, a un dossier en main qu'elle lit tout haut. Il contient les dates et le détail des blessures de Max et de sa mère à chaque séjour à l'hôpital.

Les reporters sont déchaînés. Certains montent sur le toit de leurs vans pour filmer les deux femmes à mes côtés et tenter de capter les images que l'on diffuse devant eux.

Et quand les policiers présents ici se mettent à encercler Ash, tandis que lui recule doucement, je sais que nous tenons ici la plus jolie des victoires.

Chapitre 23

Rain

J'ai tout de même atterri au poste de police, les menottes aux poignets, tout comme le reste de ma petite bande. Même si les charges très lourdes de kidnapping ont été abandonnées, nous avons risqué quelques semaines au trou pour intrusion et destruction de matériel chez l'officier Ash. Qui n'est désormais plus du tout officier. Le sourire fier qui me colle aux lèvres commence à me faire souffrir, cependant je n'arrive plus à m'en débarrasser.

– Tu as l'air d'être heureuse, me dit Hudson en nous ramenant à la maison.

Je le suis. Plus que tout au monde.

J'ai un chéri merveilleux, un appartement fantastique, un petit Grimes qui va regarder une série sur mes genoux ce soir.

Ebony a envoyé le fichier vidéo de notre sauvetage à son patron, le directeur de *L&L*, qui l'a à son tour fourni aux médias. Il s'est ensuivi une diffusion en masse sur toutes les chaînes télévisées, et des centaines de personnes sont venues protester devant le poste de police, hurlant pour nous faire libérer. Le maire lui-même a subi une telle pression qu'il nous a amnistiés en moins d'une heure. Il a probablement gagné la faveur de nombreux électeurs en agissant ainsi, mais je suis également persuadée qu'il a été ému de voir les images de la libération de Lilly.

Je crois qu'il se sent un peu coupable que de tels agissements aient eu lieu dans sa ville. Le regard humide qu'il a posé sur la mère de Max quand elle nous a rejoints au commissariat pour faire sa déposition était lourd d'émotions.

– Je suis tellement contente de… je ne sais même pas comment l'exprimer ! Avoir pu aider Max et sa mère à s'en sortir, c'est le but de ce refuge que mon oncle a créé, et j'ai toujours su que c'était ce à quoi je consacrerais ma vie. Mais c'est plus que cela, tu comprends ce que je veux dire ? C'est plus qu'un travail, c'est une implication à cent pour cent, c'est le fait de ne pas avoir peur de dépasser les limites, ses limites, pour faire ce qui est bien.

– Oui, je comprends tout à fait ce que tu veux dire. J'ai vécu un peu la même chose quand je me suis engagé. Et faire tout ce chemin avec toi ces derniers jours, au refuge, je crois que ça m'a ouvert les yeux. J'aime ce qu'on fait. J'aime cuisiner pour des gens qui ont faim et qui savent savourer la vie comme elle vient. J'aime défoncer des portes avec le seul pied valide qu'il me reste pour sauver des jeunes femmes battues. Et j'aime par-dessus tout te voir sourire devant ce que nous avons accompli.

Alors que nous montons les marches qui mènent à l'appartement, le voisin du dessus descend. C'est un homme très mince et assez grand, avec des cheveux décolorés et hérissés sur la tête. Il est

avocat.

– Superbes chaussures ! s'exclame-t-il.

Je baisse les yeux vers mes talons aiguilles. Ce sont des chaussures noires à pois et avec un nœud blanc sur le dessus.

– Merci. Je m'appelle Rain, me présenté-je.
– Austin. Belle journée à vous ! Je viens de vous voir aux infos, c'était magique ! Autumn est ma meilleure amie, au passage.

Il s'esclaffe et descend le reste des escaliers en courant.

– Le monde est petit, dis-je.

J'ouvre la porte, attrape Hudson par le tee-shirt et le colle à moi pour l'embrasser. Ses bras me serrent la taille avec force, et ses lèvres se soudent aux miennes comme si ces dernières heures avaient été des années, et que nous ne nous étions pas vus durant ce laps de temps. Il me plaque contre la porte. J'ai envie de lui. Tellement envie !

Je le débarrasse rapidement de son maillot et pose mes mains sur son torse à la peau chaude et ocre comme le sable du désert.

Ses tatouages attirent mon regard, et je les trace du bout des doigts.

– Quand tu me touches, je reprends vie, dit-il d'un ton doux, mais rauque.

Il retire ma robe, puis passe l'index le long de la cicatrice entre mes seins. Son toucher est érotique et provoque en moi de telles bouffées de chaleur que j'en gémis. Jamais personne ne m'avait touchée de cette façon. Surtout pas cette marque sur ma peau qui me rend si humaine, si fragile. Si mortelle…

En sous-vêtements, mes escarpins aux pieds, j'ai l'impression d'être un véritable fantasme pour mon premier-lieutenant qui me regarde avec un désir incendiaire au plus profond de ses yeux.

C'est à ce moment que Grimes décide de se réveiller et de venir nous dire bonjour. La boule de poils saute à mes pieds et aboie jusqu'à ce que je la prenne dans mes bras. Je ris et embrasse mon homme quand il pose délicatement un peignoir de soie bleu nuit sur mes épaules.

Nous allons tous les trois sur la terrasse et je laisse Grimes courir dans l'immense jardin tandis que je m'installe aux côtés d'Hudson sur le banc.

Il passe un bras autour de moi.

Je me pelotonne contre lui.

La vie est si belle que rien ne pourrait altérer ce moment parfait, ni même l'amour que j'éprouve pour Hudson. En croisant son regard, en admirant son sourire serein se dessiner sur ses lèvres, je sais également que son bonheur, tout comme le mien, durera éternellement.

Chapitre 24

Aedan

Je pousse les portes du refuge et me fige. J'admire, de loin, Rainbow en train de rire avec son compagnon. Elle est belle, sereine. Leur complicité m'empoisonne le sang tandis qu'Hudson caresse ses cheveux colorés, qu'il embrasse sa bouche à de nombreuses reprises sans cesser de sourire.

Je ne l'ai pas revue depuis si longtemps que son absence me pèse chaque jour un peu plus.

Je réprime rapidement ma fureur de la voir si heureuse avec un autre… J'ai laissé passer ma chance et je suis plus que conscient que tout est de ma faute.

Et si je suis là aujourd'hui, c'est pour me faire pardonner. Bien sûr, je ne peux empêcher la jalousie de me broyer la poitrine. Cependant, voir la jeune femme si radieuse est tout ce que je souhaite au monde.

Quand elle se rend compte que je suis là, son sourire se fige un instant, puis finalement se fait plus grand.

Mon cœur se met à battre la chamade, mes mains à se faire moite.

Est-ce qu'elle va me laisser lui parler, cette fois ? Est-ce qu'elle va m'écouter ?

J'ai tenté, des jours durant, de venir m'excuser auprès d'elle. Rainbow n'a pas été prête à me recevoir, je l'ai senti au son étranglé de sa voix à chacun de mes coups de téléphone. Je lui ai fait tellement de mal, à elle et à Dixon, que je ne peux que comprendre qu'elle ait eu besoin de plus de temps.

Pourtant, en égoïste que je suis, je suis venu sans la prévenir, cette fois. Parce que je ne peux plus passer une seconde supplémentaire sans lui dire à quel point je suis désolé.

– Rain, dis-je une fois près d'elle.

Chaque pas que je fais dans sa direction augmente mon rythme cardiaque. Je ne supporterai pas qu'elle me repousse. Je ne supporterai pas qu'elle refuse mon amitié.

– Aedan, rétorque-t-elle calmement, en se tournant vers moi.
– Je…

Mince, devant le fait accompli, je ne trouve plus les mots pour lui dire ce que j'ai sur le cœur, je ne trouve plus rien.

– Je m'excuse, bafouillé-je de façon tout à fait ridicule. Je voulais juste te dire que je suis désolé. Et que tu pourras me repousser, me gifler, m'insulter aussi longtemps que tu le voudras…

Je redresse les épaules.

– Je ne sortirai pas de ta vie sans me battre. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu me pardonnes, Rainbow. Et pour que tu sois fière de moi, et que tu puisses me compter parmi tes amis.

Ce dernier mot me fait mal. Et de voir Hudson la serrer contre lui est une réelle torture. Mais le baiser qu'elle m'offre suffit à faire fondre mon cœur dans ma poitrine.

Oh, j'aurais préféré ses lèvres sur les miennes, mais mes joues sont ravies du contact.

Elle me tourne alors le dos, trop occupée pour le moment, et elle part servir ses pensionnaires, toujours aussi belle, magnifique, incroyablement splendide.

– Au cas où ce ne serait pas très clair, elle t'a déjà pardonné, mon pote, me dit Hudson.

Rien n'aurait pu me faire plus plaisir à cet instant. Je me tourne vers le fond de la salle et fais signe à tous mes élèves de s'avancer.

Le groupe est nombreux, et c'est tant mieux, car je sais à quel point la quantité de travail que requiert cet endroit est énorme.

Rainbow porte les mains à ses lèvres en voyant les jeunes l'entourer et lui demander ce qu'il y a à faire.

La réponse est si simple : aider le monde à aller mieux.

Épilogue

Annabel

Le sourire du petit Max est la plus belle récompense de ma vie après les semaines de regards noirs de mes collègues sur moi.

On m'a traitée comme une traîtresse. On m'a insultée, coincée dans des endroits isolés pour me brutaliser, mais jamais, jamais je ne me suis laissée faire.

Si ces hommes souhaitent fermer les yeux sur ce qu'il s'est passé dans le foyer d'Ash, c'est leur problème, pas le mien.

Et j'ai fait taire la douleur au fond de ma poitrine quand mon propre coéquipier a décidé de ne plus me parler. Il a même fait une demande pour changer de brigade, mais celle-ci a été refusée.

Dans quel monde vit-on, franchement ?

C'est bien la peine de se battre du côté de la justice, pour se rendre compte après dix ans d'états de service, que même les forces de l'ordre sont pourries de l'intérieur.

Je n'ai fait que mon boulot, et le jour du procès, quand Max témoigne à la barre de toutes les horreurs que son père lui a fait subir, je regagne le respect de chacun de mes collègues.

Du moins, c'est ce que j'ai cru.

Le prix de mon témoignage sera probablement très cher.

FIN.

Petit mot de l'auteure

La vie est dure. La survie encore plus.

Je souhaite dédier ce tome, et plus globalement toute la série à tous ceux qui ont un jour dû lutter. Que ce soit pour se faire une place quelque part ou pour se lever tous les matins. Que ce soit pour réclamer le respect ou pour s'imposer dans un monde qui ne voulait pas d'eux.

Je souhaite dédier ce livre à tous ceux que l'on a un jour insultés, regardés de travers ou méprisés pour une raison ou pour une autre. Parce qu'ils étaient trop grands, trop petits, trop moyens. Trop gros, trop minces, trop moyens. Trop timides ou calmes ; trop extravertis ou exubérants ; trop moyens. À tous ceux qui ne rentraient pas assez dans le moule qu'un *autre* leur avait choisi. Je dédie ce livre à ceux qui font trop jeune ou trop vieux, malgré leur âge. À ceux dont la couleur de peau, la religion, les préférences amoureuses ont un jour été critiquées. À ceux qui souffrent de maladies, visibles ou non, et à qui l'on reproche tout et n'importe quoi. À ceux qui se sont sentis mal, un jour, ou toute une vie, à cause d'une réflexion ou d'un matraquage ; à cause de mots ou de coups ; qu'ils viennent d'un inconnu ou de leur propre entourage. À tous ceux qui s'habillent, qui pensent, qui vivent comme ils l'entendent, malgré le regard des autres.

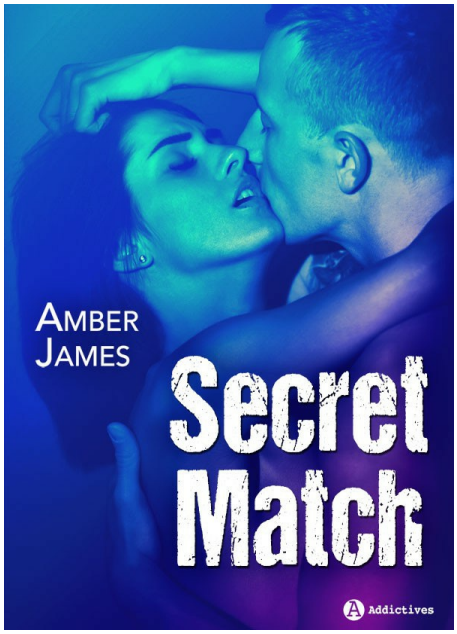
Parce que ce n'est pas selon ce regard-là que l'on doit vivre, mais en accord avec la personne que nous avons devant le miroir tous les jours.

Alors je dédie ce livre à tous ceux qui ont le *courage* d'être eux-mêmes, et à tous ceux que l'on détruit à coups d'insultes, de regards, de moqueries, pour les empêcher d'*être*. À tous ceux qui ont eu la force de dire m*rde ; et à ceux qui n'en auront peut-être jamais la possibilité, et vous, mes amis, vous qui courbez le dos chaque matin, qui fermez les yeux et encaissez, vous êtes bien plus forts que vous ne le pensez. ♥

Également disponible :

Secret Match

Réservée et timide, Laura ne se révèle que quand elle se glisse dans la peau d'un personnage.
Alors quand un inconnu aussi charmeur qu'arrogant bouleverse sa vie, elle ne sait plus comment faire !
Paul lui promet des nuits aux plaisirs insoupçonnés, des découvertes sensuelles… si elle dit oui.
Mais Laura a-t-elle raison de s'abandonner dans ses bras ?



Découvrez *Love Scandal* de Lise Robin

LOVE SCANDAL

Premiers chapitres du roman

ZELL_001

Aux victimes silencieuses,
Aux innocences volées,
À toi qui t'évades à la recherche de ton bonheur,
À la psy que je ne suis malheureusement pas,
À ma chère amie pour qui je serai toujours là.

1. Désillusions

Evy

Un horrible bruit me fait sursauter. Le fracas, causé par un magazine lancé sur mon bureau, résonne dans mon crâne. J'inspire profondément en me redressant sur ma chaise et me passe une main sur le visage. J'entends le ricanement de mon collègue posté derrière moi. Mes yeux se ferment une seconde, puis mes lèvres me trahissent. Un soupir m'échappe avant de se transformer rapidement en un sourire malicieux.

– Prise en flagrant délit de somnolence, mademoiselle Walkers ! m'accuse Andy.
– J'avoue tout ! Mais c'est de ta faute. Si tu ne m'avais pas proposé de sortir hier soir… commencé-je à me défendre.
– Je t'arrête tout de suite Evy ! m'interrompt mon ami. Je t'ai simplement invité à aller boire un verre après le boulot, pas trente-six C'est TOI qui as proposé à ta coloc de nous rejoindre, et c'est ELLE qui t'a corrompu en te proposant un deuxième mojito, puis un troisième, un quatrième, puis un…
– Stop ! C'est bon, j'ai compris, Andy ! le coupé-je.
– J'aurais pu continuer comme ça jusqu'au trente-sixième, tu sais, s'amuse-t-il.
– Justement c'est pour ça que je t'arrête ! Mais si j'avais bu autant, je serais morte à l'heure qu'il est, ris-je. Et Leah ne me corrompt pas, tu le sais ! ajouté-je tendrement.
– Oui, je le sais. Je… comprends, admet-il.

Son attitude change radicalement. Andy, de nature très joyeuse est également doté d'une grande sensibilité. Une belle personne, plus qu'un collègue, c'est devenu mon meilleur ami. Mais je n'aime pas cette façon qu'il a de me regarder à chaque fois que l'on évoque ma relation avec Leah. Il est le seul à connaître la vérité sur notre passé. Leah et moi avons tout recommencé à zéro, ici, en Californie, en laissant notre histoire comme nous avons laissé notre ville natale : loin. Et j'ignore quelle serait la réaction de Leah en apprenant que je me suis confiée à Andy.

Derrière ses lunettes à grosses montures noires, les prunelles de mon collègue se voilent. Je ne veux pas voir ça. Je ne veux pas de compassion ou de pitié. Je ne veux pas qu'il me plaigne ou qu'il me protège. Je veux juste qu'il sache et qu'il accepte. Ce qu'il fait. Alors je supporte, même difficilement, cette tristesse qui s'empare de ses yeux noisette et qui m'empêche d'oublier l'inoubliable.

Je tourne légèrement sur ma chaise afin de mieux lui faire face. Mon bras se tend vers la mèche qui barre son front, et je remets en place ses cheveux blonds, un peu trop longs.

– Je n'aime pas ce regard, le réprimandé-je sur un ton joueur bien que forcé.
– Ça aussi, je le sais, ma belle. Mais je suis ton ami. Alors je ne peux pas rester indifférent face à

ça. Ne me le demande pas, c'est impossible, je tiens trop à toi. Par contre, je peux te divertir ! Laisse-moi te parler boulot, enchaîne-t-il subtilement en prenant un drôle d'air enjoué.

– Tu as raison, travaillons, vas-y, je t'écoute ! m'enthousiasmé-je à mon tour, prête à tout pour changer de sujet.

Je fais glisser les roulettes de ma chaise afin qu'Andy puisse se placer à mes côtés. Son index se tend sur la couverture du magazine qu'il avait fait claquer sur mon bureau quelques minutes plus tôt et que j'avais totalement zappé. J'aurais dû m'en douter !

The Wild est LE magazine de référence en reportage animalier. Leurs photographes parcourent le monde à la recherche du cliché parfait, de la rencontre animale. C'est ce pour quoi j'ai étudié toute ma vie, dans l'espoir qu'un jour, moi aussi, je sois capable de réaliser de telles photographies. Le niveau est tellement élevé que la plupart des reporters ont fini par exposer leurs œuvres dans les plus grandes galeries du pays. Ces dernières années, le magazine est devenu partenaire de nombreuses associations protectrices des animaux et en particulier des animaux sauvages en voie d'extinction. Je veux en être. Je veux participer à cela, apporter ma pierre à l'édifice. Je veux changer le regard du monde sur la condition des animaux, que ce soit ceux dans la nature, dans les laboratoires, dans nos foyers ou nos assiettes. Je dois y arriver parce que c'est par le nombre que nous réussirons à agir.

Mais pour l'heure, je me contente d'être photographe et journaliste pour *Celebrities*. Je m'occupe d'une petite rubrique animalière placée en bas de page de ce magazine people : j'interviewe des stars à propos de leurs animaux de compagnie. Tout cela est bien loin de mes rêves, mais je commence tout juste ma carrière et je n'ai pas dit mon dernier mot ! Sans compter que *Celebrities* fait partie du même groupe de presse que *The Wild*…

Même si… Il n'y a absolument aucun rapport entre ces deux magazines. Ma photo animalière fait six centimètres sur quatre, les bonnes semaines lorsque le rédacteur en chef est d'humeur généreuse. Elle est placée à côté de quatre ou cinq petites questions basiques sur les chihuahuas ou sur les sacrés de Birmanie. Je suis face à des stars de téléréalité. Vu sous cet angle, c'est loin d'être gagné.

Mes épaules s'abaissent, mon dos se courbe et je me recroqueville sur mon siège. Je me sens brusquement toute petite, affreusement petite dans ce monde, dans cette ville, dans ce journal. La leçon de morale d'Andy ne va pas tarder à arriver et je n'ai aucune envie de l'entendre encore une fois.

– Oh non ! Pitié, Andy ! Pas aujourd'hui ! le supplié-je.

– Aujourd'hui est un jour parfait, Evy ! s'emballe-t-il en feuilletant rapidement le magazine. Tu as vu ces photos de panthères ? Sérieusement ! Elles sont magnifiques, mais ne valent pas plus que celles que tu m'as montrées la semaine dernière.

– C'était des guépards ! m'offusqué-je en me penchant un peu plus sur les pages de papier glacé.

– Ça n'en reste pas moins de gros matous, balaye-t-il de la main. Et je t'assure que tu as au moins autant de talent que le type qui a fait ça !

Son doigt tapote sur la photo pleine page devant nous. Je scrute encore une fois le gros plan sur un

profil de trois quarts du majestueux félin. Andy est convaincu par ses propos, je n'ai aucun doute là-dessus. Et sa confiance me fait plaisir, car il a l'œil et l'expérience. C'est toujours par lui que passe notre travail. Dans ce grand *open space* qui rassemble les membres de *Celebrities*, Andy est le point central. Mon bureau est positionné juste derrière le sien. Comme nous sommes placés dos à dos, il nous suffit d'un demi-tour sur nos chaises dactylo pour échanger un mot. Je ne sais pas si sans cette proximité nous serions devenus si bons amis.

Certains disent qu'il a été hacker, qu'il a traîné longtemps sur le *Dark web* avant d'arrêter. Selon eux, il a été à la limite de se faire choper par les fédéraux, donc il a décidé de tout stopper. Je ne sais pas si c'est vrai. Aujourd'hui, il vérifie toutes les infos qu'on publie ici. Enfin, il s'assure surtout que les ragots ne peuvent pas être si facilement démentis. Grâce à Andy, notre magazine tire son épingle du jeu, il sait nous trouver des pistes incroyables sur la vie des stars. J'ignore d'où il sort ces informations, mais, évidemment, il le fait en toute légalité. Du moins, c'est qu'il dit. C'est ce que les patrons lui ont dit de dire. C'est pour ça que je ne pose jamais de questions sur ses « activités » sur la Toile : je ne préfère pas savoir !

– Tu dois montrer tes photos à Stan…

– Stanley ? le coupé-je. Mais t'es complètement malade, il n'en a strictement rien à faire de mes photos !

– Pas du tout ! Tentes, tu verras bien. Il a des contacts dans le groupe, il pourrait te recommander, on ne sait jamais. Qu'est-ce que tu as à perdre ? lance Andy en haussant les épaules.

– Mon job par exemple ! J'ai un loyer à payer et besoin de me nourrir, je te rappelle. Il attend l'occasion de me virer, j'en suis certaine, chuchoté-je, renfrognée.

– N'exagère pas ! ricane-t-il. Je sais de source sûre qu'il souhaite te donner ta chance…

– Tes sources sont pourries mon pauvre Andy ! tranché-je. Stanley ne peut pas me voir.

– C'est lui qui me l'a dit, réplique-t-il.

– Vous êtes drôlement copains, tous les deux, je trouve, constaté-je en plissant les yeux.

– Pas plus que lui et toi, élude mon ami.

– La différence entre nous deux, c'est que toi tu peux te permettre de l'appeler « Stan » alors que je peux à peine prononcer son prénom en entier que je l'entends déjà grincer des dents. On n'a pas la même fonction ici, et toi il t'adore c'est évident !

– Il a surtout la trouille de ce que je pourrais découvrir sur lui si l'idée de fouiller dans sa vie me prenait.

– Tu n'oserais pas !?!

Ma question sonne plutôt comme une affirmation, mais le doute s'empare de moi un bref instant. Et si Andy connaissait tout, de tout le monde ici ? Et s'il avait farfouillé dans la vie de chacun de nous… ? Je n'ai pas peur, il sait presque tout de moi, mais si nous n'étions pas amis, saurait-il quand même ?

Mes sourcils se froncent et je repousse ces pensées le plus loin possible. Il ne ferait pas ça, j'en suis certaine !

– Non, mais lui ne le sait pas. Et il se pourrait… qu'éventuellement… je lui ai suggéré de te

donner ta chance…

Le visage fixé sur le magazine sur mon bureau, Andy me lance un regard hésitant sans oser tourner la tête vers moi. Il a peur de ma réaction. Je suis un peu en colère, c'est vrai. Il a presque fait du chantage à notre chef pour ma cause avant même de m'en avoir parlé. Pour qui je vais passer ? Je veux que mon travail soit reconnu pour ce qu'il est, je veux réussir par mon talent, au mérite, mais certainement pas comme ça.

– C'est une sacrée opportunité qui s'offre à toi et tu dois la saisir ! De toute façon, le mal est fait alors autant essayer ! essaie-t-il de me convaincre.

Effectivement, il n'a pas tort sur ce point. Et les sourcils levés de mon ami m'incitent à prendre mon courage à deux mains.

– OK ! assuré-je. OK ! Je vais entrer dans ce bureau et lui montrer certaines de mes photos !

Je me lève de ma chaise, sous les encouragements discrets, mais déterminés, de mon ami. Mes doigts agrippent les différents dossiers dont j'ai besoin et je les serre fort contre ma poitrine. Le cœur battant, je m'élance d'un pas assuré à travers l'*open space* en direction du bureau du patron.

Je frappe trois petits coups sur le bois verni et l'autorisation d'entrer se fait entendre.

– C'est pour quoi ? gronde Stanley alors que j'ai à peine fait un pas à l'intérieur.

Mon assurance baisse d'un cran… ou de quatre.

– C'est au sujet de « Mon animal et moi », bafouillé-je en refermant la porte derrière moi.

Stanley lève le nez des documents dans lesquels il était plongé pour se pincer l'arête du nez.

– Walkers ! soupire-t-il exagérément. C'est vous !

Sa gestuelle, son regard, son attitude, tout en lui exprime son ennui de me voir là. Même ses mots sont prononcés avec une lassitude extrême. Mon excitation retombe brutalement, emportant avec elle toute mon adrénaline et mes espoirs. Je lutte pour ne pas m'effondrer en larmes. Mes mains enserrent plus fort encore mes dossiers dans le but de masquer leur tremblement incontrôlable.

– Allons ! Ne restez pas plantée là comme une potiche. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? L'information, c'est de l'instantané ! On n'a pas de temps à perdre ici !

Ses paroles percutent l'intérieur de ma boîte crânienne comme une balle rebondissante. Je me mords la langue pour ne pas répliquer. Je ravale douloureusement mes critiques et avance jusqu'à son bureau.

– Comment s'est passée votre rencontre avec Aldo ? L'avez-vous trouvé sympathique ? se radoucit Stanley.

– Très ! C'est un homme assez agréable. Il me semble qu'il a pris plaisir à jouer au jeu des questions/réponses.

Je lui remets les meilleures photos que j'ai effectuées lors de cette séance. Je suis assez satisfaite de mon travail, on sent la complicité entre Aldo et Six, sa couleuvre. Mon rédacteur en chef fait défiler les clichés entre ses mains à toute vitesse. Une à une, il les balance sur son bureau, prenant à peine le temps de les regarder vraiment. Il stoppe lorsqu'il a trouvé celle qu'il cherche.

– Celle-ci ! désigne-t-il un des clichés. J'aime beaucoup la position de sa vipère autour de son poignet, c'est sexy, c'est vendeur !
– C'est une couleuvre !

C'est plus fort que moi, presque instinctif, je me dois de rectifier les erreurs des gens lorsqu'ils se trompent sur l'espèce ou la race d'un animal. Et cette fois-ci également, avec mon chef…

– Qu'est-ce qu'on en a à foutre, Walkers ? tranche-t-il.

Habituellement, lorsqu'il rétorque ce genre de chose, j'ai droit à un laïus sur les attentes du lectorat de notre magazine. Mais cette fois-ci, il s'est arrêté brusquement. Je le sens réfléchir sérieusement tout en m'examinant attentivement. Peut-être attend-il une réponse de ma part. Peut-être qu'il se dit que le moment de me donner ma chance, comme le lui a suggéré Andy, est venu. Je brise le silence pesant du bureau en me lançant enfin.

– Les nouveaux animaux de compagnie, appelés les N.A.C., sont vraiment en vogue actuellement, enchaîné-je maladroitement. Un des plus vendus est le serpent, c'est pour cela qu'il me semble essentiel de bien différencier les serpents venimeux des non venimeux. D'ailleurs, j'ai ici quelques clichés que j'ai récemment réalisés sur les pythons birmans de la serre zoologique, un peu façon John Hamerton…
– Hamerton ? me coupe Stanley, étonné, alors que je lui présente mes photographies personnelles.

Je lui lance un sourire, fière. J'ai réussi à attirer son attention. Je sens ma chance arriver…

– Hamerton… de *The Wild* ? LE Hamerton ?

Les commissures de mes lèvres s'étirent de plus belle. D'un vif signe de tête, je confirme à mon chef que je parle bien du génie du magazine animalier. Je vois ses doigts approcher de ma pochette. J'ai hâte de voir sa tête quand il va découvrir ce que je suis véritablement capable de faire avec un objectif !

– Rafraîchissez-moi la mémoire, Walkers ! Vous travaillez pour *Celebrities* ou pour *The Wild* ?

Stanley ne me laisse même pas l'occasion d'en placer une qu'il enchaîne directement.

– Parce qu'il me semble que nous sommes à *Celebrities* ici ! Et vous me prenez pour qui ? Je suis votre rédacteur en chef, pas votre copine de bureau à qui vous pouvez montrer vos photos de

vacances à la pause-café ! Je n'ai pas de pause moi, mademoiselle Walkers ! Parce que l'information…

… c'est de l'instantané. Deux fois en moins de dix minutes qu'il me le répète. Qu'est-ce que j'ai pu imaginer ? Je suis vraiment naïve. Comme si c'était aussi facile, comme si c'était possible…

– Il n'y a que vous que ça intéresse ces conneries-là ! poursuit-il. Les lectrices de *Celebrities* seront juste interpellées par la mâchoire d'Aldo, par sa musculature, et elles liront l'article dans l'espoir de savoir s'il participera à la prochaine saison de la saga de l'été. À ce sujet, avez-vous réussi à lui faire sous-entendre une information que nous pourrions exploiter ?

– Je me suis concentrée sur son animal, son agent nous a signalé qu'ils n'avaient que vingt-cinq minutes à nous accorder, me contenté-je de répondre.

– Évidemment ! soupire-t-il une nouvelle fois en levant les yeux au ciel.

Stanley me balance mon dossier de photos perso que je rattrape de justesse avant qu'il ne s'étale sur le sol.

– On reste sur celle-là, c'est noté ? insiste-t-il en désignant sa photo préférée d'Aldo et Six.

– Parfait ! confirmé-je en récupérant le tout avant de filer en direction de la sortie.

Mes doigts frôlent la poignée de la porte du bureau que je m'apprête à ouvrir pour prendre la fuite lorsque mon chef me rappelle à l'ordre.

– Revenez ici ! Asseyez-vous une minute.

Il va me virer. J'en suis persuadée !

Je pivote sur mes talons, puis avance doucement jusqu'au fauteuil positionné de l'autre côté de son bureau. Un nœud se forme dans mon estomac. Je déglutis péniblement tandis que mon cœur manque d'exploser dans ma poitrine.

– Evy… commence-t-il. Je peux vous appeler Evy, n'est-ce pas ?

Son sérieux et sa soudaine amabilité ne me rassurent pas du tout. C'est comme ça qu'il vire les gens ? Le souvenir de Steffy, une ancienne stagiaire, me revient en mémoire. Elle était sortie du bureau de Stanley en larmes, rouge comme une tomate et mortifiée.

– Oui, je… j'imagine que oui… Évidemment, bredouillé-je, déstabilisée.

– Admettons, Evy, que je décide de vous offrir une opportunité, une… mission… différente, sauriez-vous la saisir ?

Mon cœur s'arrête. Je me demande si j'ai bien entendu, si je ne fantasme pas une vie rêvée. Il semblerait que non.

– Sans hésitation ! J'accepte ! C'est oui ! Tout de suite ! me hâté-je de répondre avant qu'il ne

puisse regretter ses paroles.

– Parfait ! clame Stanley en se tournant vers son écran d'ordinateur.

Intérieurement, je me vois embrasser Andy ! Il avait raison, notre rédacteur va faire jouer ses contacts pour me laisser une chance de percer dans le métier !

– Je donne immédiatement votre nom en tant que photographe officielle de *Celebrities* pour la soirée de gala organisée ce soir au Johnson's Hotel, m'annonce-t-il en tapotant une ultime fois sur son clavier. Voilà ! C'est validé.

– *Celebrities* ? Gala ? Johnson's Hotel ? répété-je bêtement, totalement ahurie. Je… je ne comprends pas…

Tout s'effondre ! Tout ! Une vague de chaleur m'engloutit si violemment que je sens instantanément la sueur perler dans mon dos, sur mon front, mes tempes. J'ai la nausée. À tel point que je serais plus soulagée que honteuse de vomir sur le bureau de mon chef, là, maintenant.

– Evy ? m'appelle Stanley en claquant des doigts pour attirer mon attention.

J'abandonne le bois clair de son bureau pour poser mon regard sur lui. Je suis larguée, mais je me concentre pour l'écouter attentivement.

– Mon photographe, prévu initialement pour cette soirée, est… souffrant ! J'ai donc décidé de vous faire confiance et j'espère vivement que vous saurez vous montrer à la hauteur de mes espérances sur cette mission. C'est votre chance au sein de notre magazine, Evy ! Comprenez bien là que cette belle opportunité ne se représentera pas !

– D'accord…

Je le laisse m'en dire plus afin de tenter de comprendre un peu mieux ce qui me tombe dessus.

– Votre objectif sera de faire des photos de la soirée. Je veux voir tout le gratin d'Hollywood faire son entrée, boire une coupe, manger des petits fours ou se les faire vomir, peu importe, il y aura bien quelques mannequins en vogue pour cela, balaye-t-il de la main. Mais votre cible principale sera : Eliott Clark !

– Eliott Clark, ma « cible » ?

Je manque de m'étouffer en tentant d'avaler ma salive. Une cible ! Il me prend pour un tireur d'élite ou quoi ? Non, un tueur à gages !

Et là, à cet instant précis, j'y vois clair. Je comprends ce qu'il se passe. Andy avait raison, Stanley m'offre une occasion de me faire un nom… en tant que photographe de *Celebrities*… en tant que… paparazzi !

– Ne me dites pas que vous ne connaissez pas Eliott Clark, quand même ! s'indigne Stanley en se pinçant à nouveau l'arête du nez.

– Si, bien sûr, évidemment ! Qui ne le connaît pas ?

J'accompagne le tout d'un rire jaune, parce que c'est tout ce dont je suis capable. Ce nom me dit vaguement quelque chose, mais pour l'heure peu m'importe que ce soit mon voisin de palier ou le président des États-Unis d'Amérique, ma réaction serait la même. Le mot « cible » résonne dans ma tête et l'image d'un cercle rouge et blanc ne cesse de s'afficher devant mes yeux !

– Il nous faut tout ce qui pourrait être compromettant sur ce type-là ! C'est impératif !

Son poing tape sur la table pour donner encore plus de poids et d'importance à ses directives. Je sursaute à peine tant mes émotions me dépassent. La colère, la peur, la déception, tout se mélange. Et je réalise combien je suis dans un gigantesque pétrin.

– Les stars savent se tenir en public, je ne sais pas si ça sera très concluant… tenté-je afin de lui faire comprendre que je ne suis pas la personne idéale pour ce job.
– Il faudra alors les provoquer, Evy ! Un peu de créativité, que diable ! me coupe Stanley en levant les bras en l'air, les mains grandes ouvertes.

Pour lui, c'est ça le « talent » ! Prendre des photos qui permettent d'y apposer la légende que nous souhaitons y mettre, de faire circuler l'information que nous voulons donner, sans même se soucier de son authenticité. Ma colère monte, elle vient du fin fond de mes entrailles.

Comment peut-on appeler cela un métier ? Comment peut-on tirer une satisfaction au fait de s'immiscer dans la vie des gens ? Célébrité ou non… C'est honteux d'interférer dans leur intimité et être prêt à détruire leur vie ! Je me sens comme un épi de maïs qu'on passe au micro-ondes, prêt à exploser à tout instant pour se transformer en pop-corn.

– Je sais que ce n'est pas votre domaine de prédilection, mais c'est l'occasion pour vous de tirer votre épingle jeu, de montrer votre valeur ! ICI ! À *Celebrities* ! Prouvez-nous que vous êtes indispensable !

Cette dernière phrase fait tilt. C'est simple : je réussis ou je dégage ! Et la réalité me revient en pleine face. Je n'ai absolument personne dans ce monde vers qui me tourner si je ne peux plus payer le minimum : mon loyer, mes factures d'eau et d'électricité et de quoi manger. Je n'ai pas le choix… malheureusement.

– Je n'ai rien à me mettre… bredouillé-je.

C'est tout ce que je trouve à répondre pour dissimuler mon manque d'enthousiasme.

– Vous trouverez ! Demandez donc de l'aide à vos collègues à la pause-café au lieu de parler de vos photos de vacances…

Je me mords l'intérieur de la joue en l'entendant insulter mes photographies.

– Prenez votre carte de presse et votre matériel, me recommande Stanley avant de se tourner vers l'écran de son ordinateur.

Ensuite, il agite sa main afin de me faire signe de déguerpir. Je ne demande pas mon reste et file une nouvelle fois en direction de la sortie.

– Des clichés compromettants, c'est impératif, Evy ! lance-t-il une dernière fois.
– Oui ! réponds-je avant d'ajouter le fond de ma pensée une fois la porte fermée :

C'est ça…

J'avance tout droit jusqu'à mon bureau tout en cherchant Andy du regard. Il est occupé avec deux journalistes de la rédaction, mais en un clin d'œil il comprend que quelque chose ne va pas. Je me laisse tomber de tout mon poids sur ma chaise. Il m'est impossible de réfléchir correctement à la situation. Je suis vidée et reste comme ça, les bras ballants. Quelques minutes ou quelques heures plus tard, je ne saurais pas le dire tant mon esprit s'était déconnecté du monde réel, je me fais bousculer par mon collègue.

– Ça ne s'est pas passé comme tu l'espérais ?

Andy a l'air penaud, sa tête penchée légèrement sur le côté. Mes yeux s'attardent sur sa moue et je réussis à esquisser un triste petit sourire. Ma colère est retombée, je n'ai pas envie de m'énerver, plus maintenant, je suis fatiguée d'aller de désillusion en désillusion.

– C'est de ma faute, Andy. J'espère trop grand, trop fort. On est à *Celebrities*, je n'aurais jamais dû imaginer que ce serait un raccourci vers *The Wild*. Si je dois réussir, ça sera en entrant par tout en bas. J'ai poussé la mauvaise porte.
– Plaque tout et recommence à zéro, Evy ! me conseille mon ami.
– J'aimerais bien, mais je dois vivre, comme tout le monde !
– Tu sais que ma porte sera toujours ouverte si tu as besoin d'un point de chute pour te retourner.

L'invitation d'Andy me touche profondément, mais il est hors de question qu'il me prenne en charge.

– Merci ! Mais tu sais très bien que je ne peux pas. Par contre si t'as une tenue appropriée pour être photographe au gala du Johnson's Hotel ce soir, je suis preneuse, plaisanté-je pour détendre l'atmosphère.
– Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? s'étonne mon collègue.
– Photographe officiel pour la soirée, celui qui devait y aller est malade apparemment. Stanley ne m'en a pas dit plus.

Andy s'approche un peu plus près pour me chuchoter à l'oreille les véritables raisons. Il semblerait que c'était Mark Finning qui était à l'origine désigné pour aller au gala, mais qu'il est actuellement hospitalisé. Il se serait introduit par effraction dans le jardin d'une chanteuse de pop afin de la photographier dans sa piscine, et les gardes du corps se seraient occupés de lui. Stanley essaie de faire en sorte que la rumeur ne se répande pas, car c'est lui qui pousse ses photographes à en arriver à de telles stupidités.

– Lamentable, soufflé-je de dépit.
– Alors, qui est ta cible ?

Je ne suis pas surprise qu'Andy sache comment ça se passe. Pour ma part, je ne m'étais jamais préoccupée du boulot des autres ici, je faisais mon job et ça s'arrêtait là.

– Eliott Clark, le mec du blockbuster avec le super-héros, là, je crois !
– C'est ce « mec-là », effectivement ! se réjouit-il, exagérément choqué. Evy Walkers connaît une star actuelle qu'elle n'a pas été obligée d'interviewer pour « Mon animal et moi », ça, c'est un scoop ! Serais-tu une de ses fans hystériques ?
– C'est bon, arrête ! Ils en ont parlé aux infos. Et puis ce genre de minet avec sa tête à claques de blondinet, honnêtement, ce n'est pas du tout mon genre, dis-je pour me défendre.

Andy rit à gorge déployée comme si je venais de lui faire la blague de l'année.

– Je t'assure, je déteste les hommes arrogants ! Ça n'a rien de drôle !
– Evy, Evy, Evy, répète-t-il, amusé, en secouant doucement la tête de droite à gauche. Pousse-toi un peu ma belle, veux-tu ?

Je fais glisser ma chaise et me décale légèrement sur la gauche. Andy tire mon clavier vers lui et lance une recherche internet.

– Je vais te montrer qui est Eliott Clark ! poursuit-il, un sourire en coin.

En deux clics, une photo apparaît en plein écran. Un grand brun charismatique remplace le minet blond que j'imaginais.

– C'est lui ? T'es sûr de toi ? Mais alors l'autre, le prétentieux là, avec ses yeux lasers…
– Tu as un an de retard, ma belle ! se moque Andy. C'était le film à succès de l'année dernière ! Eliott Clark, c'est lui ! Et il n'a pas les yeux lasers, mais une super vitesse et une super force. Je vous laisse faire connaissance…

Mon ami lève les sourcils à plusieurs reprises laissant sous-entendre ses idées coquines que je préfère ignorer. Puis il pousse fortement sur sa chaise pour rouler jusqu'à son bureau. Mes doigts se posent sur la souris de mon ordinateur.

Eliott Clark…

Je fixe celui dont je dois ramener des clichés, le cœur plein de culpabilité. Cet homme ne mérite certainement pas d'être harcelé par des paparazzis, pas plus que n'importe quelle personne au monde. Je fais défiler les photos rapidement et m'arrête sur l'une d'elles. Quelque chose m'interpelle. Quelque chose de lourd se reflète dans ses yeux mordorés, quelque chose de sombre, de profond et de triste.

Quelque chose qui me trouble… et qui accroche mon regard quelques instants de plus.

2. Le scoop

Evy

Comme à chaque fois que j'ai besoin de me détendre ou de réfléchir, je finis par venir ici, au parc zoologique.

L'endroit que je préfère de toute la Californie…

C'est là où je me sens le mieux, où je peux tout oublier et prendre de grandes décisions.

L'endroit est calme en semaine, et d'autant plus durant la pause du midi. Les rares visiteurs sont attablés à cette heure-ci. Et quelle que soit la période de l'année, ce zoo n'est pas l'activité touristique principale contrairement à Hollywood Boulevard, Beverly Hills, Santa Monica ou encore les parcs d'attractions et studios de cinéma. Bien que j'aie du mal à comprendre cet intérêt pour le strass et les paillettes, je ne m'en plains pas. Au contraire, cela arrange bien mes affaires.

Je m'arrête pour m'asseoir sur un banc et pose mes sacs près de moi. J'entame le muffin aux myrtilles que j'ai acheté en sortant du boulot, mais l'appétit me manque. Depuis mon entretien avec Stanley, mon estomac ne se dénoue pas. J'ai beau ne pas vraiment avoir le choix, il m'est impossible de me résigner. Je suis photographe et non paparazzi.

J'attrape ma sacoche photo, il est temps pour moi de m'aérer l'esprit. J'installe mon objectif et effectue tous les réglages nécessaires. Enfin, j'insère une nouvelle carte mémoire, une bleue, la couleur qui me permet de différencier mes photos perso des photos pour *Celebrities*. Je passe la lanière de mon appareil autour de ma nuque, et récupère mes sacs avant d'arpenter les chemins du zoo. Instinctivement, je me retrouve du côté des félins. Certainement à cause des clichés de *The Wild* que j'ai regardés avec Andy ce matin. La lionne blanche est gestante, couchée à l'ombre, comme à son habitude ces dernières semaines. Rassurée sur son état, je m'éloigne du côté des chats pêcheurs. Les animaux sont debout sur une grosse branche à proximité de la vitre qui nous sépare d'eux.

Je prends quelques prises en contre-jour qui ne me plaisent pas vraiment, avant de quitter le parcours préconisé pour emprunter un raccourci méconnu, bien caché dans les feuillages, qui sert de passage aux soigneurs du parc.

Un peu plus loin, les pumas sont dans un enclos surélevé, avec une séparation grillagée. J'approche tout doucement, à pas de loup, pour ne pas les alerter. J'avais espéré saisir l'occasion de faire de belles photos des félins endormis, mais à l'autre bout de l'enclos un père et son enfant s'amusent. Un des pumas les observe tandis que l'autre les ignore royalement. Il se tient assis, pattes avant tendues, le regard fixé sur l'horizon. En réalité, il écoute, il est attentif aux humains qui l'entourent, concentré. Ses oreilles le trahissent en bougeant légèrement selon l'ampleur des sons

émis par l'enfant.

Mon index s'agite sur le bouton principal de mon appareil photo. Je mitraille le profil de ce rare félidé au pelage uni. Je suis certaine qu'il s'agit d'un mâle, étant donné sa corpulence approchant généreusement la centaine de kilos. Je suis éblouie par la superbe de cet animal fier, majestueux. Je m'attarde sur ses pupilles au moment où la lumière du soleil les rend verticales, telles celles des chats domestiques. Puis, je zoome sur ses oreilles, courtes et écartées, mais malheureusement l'animal se retourne brusquement en réaction à un éclat de rire de l'enfant.

Par réflexe, je pivote moi aussi dans cette direction. L'œil collé à mon objectif, je ne peux m'empêcher de sourire face au spectacle qui se joue à quelques mètres de moi. Je zoome encore un peu plus pour mieux admirer le visage du petit garçon. Son sourire est éblouissant, ses yeux sont remplis d'amour pour son père et ses expressions sont d'une spontanéité adorable.

Je ne photographie que rarement les hommes. Je n'aime pas vraiment ça. Contrairement aux animaux, les humains prennent la pose, affichent des expressions factices. Trop peu osent se montrer tels qu'ils sont vraiment. Et c'est pourtant là que l'on peut faire de belles photos. Voilà pourquoi j'aime photographier les animaux. Eux ne mentent pas !

La mission de ce soir, lors du gala, sera de prendre des clichés d'humains venus pour être photographiés. Maquillés, vêtus de tenues hors de prix, de parures de grands joailliers, ils n'oublieront pas d'enfiler leur masque de star pour devenir celui ou celle qu'ils veulent que le monde voie.

Je prends appui sur la rambarde à l'aide de mon coude pour me focaliser sur l'homme et son fils. Ils me donnent envie de les photographier et feront un parfait entraînement avant le gala. Au fur et à mesure de mes prises de vues, je les examine tous les deux.

Le père ne semble pas avoir la trentaine. Ses cheveux sont courts et bruns sous sa casquette de baseball. Il porte une veste en tissu léger de couleur grise, un bermuda long en jean et des baskets noires. Un homme tout ce qu'il y a de plus commun avec des lunettes de soleil noires du style aviateur. Le garçonnet, qui ne doit pas avoir plus de 5 ans, est quant à lui châtain clair. Quelques mèches rebiquent légèrement depuis que son père les lui a ébouriffées. Il est vêtu d'un short bleu, d'un gilet jaune, avec des sandalettes foncées. Le regard complice qu'il lance à son père est si intense que mes mains tremblent. J'enclenche le bouton de mon appareil à plusieurs reprises. Je pense à ma mère, à ces quatre années sans nouvelles… avant d'enfouir tout ça plus profondément encore en moi.

Le papa a l'air de singer le puma pour amuser l'enfant. Il lui tourne autour avec une lenteur extrême. Le garçon tente de retenir un sourire, il n'a pas peur, il est convaincu que cet homme ne peut pas lui faire de mal. Tout comme le félidé, la silhouette du père est fine et musclée, sa mâchoire est carrée et puissante. Je suis fascinée par sa démarche sauvage. Il passe dans le dos du petit garçon et se jette sur lui en riant et en le chatouillant, le faisant tourbillonner dans les airs. Les éclats de rire font écho entre les feuillages des arbres qui nous entourent.

Je m'aperçois que je ris avec eux lorsque les rires s'effacent. En une seconde à peine, l'homme relève la tête dans ma direction. Il pose immédiatement son fils en lui disant quelque chose que je n'entends pas de là où je me trouve. Puis, d'un seul geste, il retire ses lunettes aviateur, comme pour mieux me voir. Et à travers mon objectif, je capte les iris mordorés de son regard aussi dangereux que celui du puma. Mon index est figé sur le déclencheur, mes doigts se resserrent autour du grip. Mon corps tout entier est parcouru d'un brûlant frisson, saisissant et immobilisant.

Je le reconnais ! C'est lui ! Eliott Clark ! Que fait-il ici ?

Immédiatement, je me sens pâlir et je réalise la valeur des photos que je viens de prendre. Je n'ai pas le temps de réagir que l'acteur m'a déjà rejoint. D'un geste brusque, il pousse mon appareil photo du plat de sa main, la sangle frotte contre ma nuque.

– Arrêtez ça immédiatement ! Qui vous envoie ? Vous n'avez pas le droit de faire ça ! rugit-il.
– Je… Rien ! Personne ! Je ne savais pas ! Excusez-moi ! Je suis désolée de… Je ne savais pas, je vous le jure ! bafouillé-je, confuse.
– Comment ça, vous ne saviez pas ? aboie-t-il.

Il s'approche légèrement de moi, et ce pas suffit pour que je sente sa colère monter. Je lève les mains devant moi, les paumes à plat entre nous en signe de paix.

– Je prenais des photos des pumas et… vous étiez tellement attendrissants tous les deux que je me suis laissé porter par le moment… Je ne savais pas que c'était vous, expliqué-je non sans difficulté.
– Vous n'êtes pas paparazzi ? Vous êtes une simple touriste ? raille la star, peu convaincue.
– Une passionnée des animaux, plus exactement, juré-je en agitant la tête de haut en bas.
– Prouvez-le ! Effacez ces photos ! m'ordonne-t-il.

Son ton est rude, même si son regard s'adoucit un peu. Et je ne peux pas le lui reprocher, je comprends sa position dans une telle situation. Je me sens affreusement gênée. Je me sens… paparazzi.

– Je vous promets de les effacer !
– Faites-le maintenant, devant moi ! Il s'agit de ma vie privée, vous n'avez pas à détenir ce genre de photos !

Eliott Clark accompagne ses propos d'un geste du menton pour m'encourager à lui obéir.

– Oui, évidemment…

L'acteur se place à mes côtés, le visage au-dessus de mon épaule afin de vérifier chacun de mes gestes. À une rapidité folle, mon pouce fait défiler les photos et les supprime dans la foulée les unes après les autres.

– C'est qui la dame ?

La voix du garçonnet me fait sursauter.

– Je suis Evy. Enchantée. Et toi, comment t'appelles-tu ?

Je lui tends la main afin de la lui serrer. Il est si mignon avec ses joues encore rondes et ses yeux pétillants.

– Ne lui parlez pas ! Ne le touchez pas ! Ne l'approchez pas ! me met en garde la star.

Posté entre l'enfant et moi, comme si j'étais une menace, Eliott Clark me lance un regard dissuasif.

– Kate est là… lui annonce son fils en tirant sur sa veste.

Nous tournons tous deux la tête à l'unisson, lui pour chercher Kate, moi pour voir qui est la fameuse Kate.

– C'est ma nounou, renchérit l'enfant en me fixant.
– Va la rejoindre bonhomme, j'arrive dans une seconde, d'accord ?

Le petit garçon court en direction d'une jeune femme qui l'accueille avec un câlin.

– Vous n'avez rien vu, vous ne nous connaissez pas, rien de tout cela ne s'est passé ! On est d'accord ?

Eliott Clark me dévisage par-dessus ses lunettes de soleil qu'il a remises sur son nez pendant ma minute d'inattention.

– Promis, juré, craché !

Et je ne sais pour quelle raison, je crache vraiment par terre. Je vois ses sourcils se dresser de surprise. Qu'est-ce qui m'a pris de faire ça ?! Puis, je regarde la star de cinéma s'éloigner et rejoindre son fils, qui glisse naturellement sa petite main dodue dans la grande paume protectrice de son père.

3. Soirée de gala

Evy

Je passe en revue les vêtements tendus sur les cintres dans mon armoire.

– Ringard, trop décontracté, pas assez classe, trop chaud… Comment j'ai pu acheter cette robe ? désespéré-je en balançant toutes les tenues sur mon lit.

Paniquée, je fouille même sous mon lit pour en sortir une valise contenant de vieilles affaires. Évidemment, rien ne va non plus, tout est démodé. Pourtant, il me faut une tenue ! Je range ma valise et replace un à un mes cintres dans ma penderie, bien décidée à trouver !

Je finis par sélectionner une jupe noire forme patineuse qui m'arrive aux genoux. Ensuite, j'opte pour une blouse blanche en crêpe, elle est fluide ce qui facilitera l'ampleur de mes mouvements pour prendre les photos. Je sors ma petite veste courte noire avec un liseré en satin brodé sur les manches et les bordures. Elle sera parfaite : une pointe de fantaisie tout juste visible, mais avec classe.

J'examine avec attention les habits choisis, étendus sur mon lit. Je fonce sur mon tiroir à accessoires, fouille minutieusement et en ressors une large ceinture noire dans le style des obis des kimonos japonais. Elle fera le lien entre le haut et le bas de ma tenue. Maintenant, il me faut des chaussures. Hors de question de mettre des talons aiguilles, mes pieds n'y survivraient pas dans ces conditions. Je regarde avec regret mes baskets préférées et tranche pour mes ballerines simples, mais confortables.

Soulagée d'avoir un ensemble à me mettre pour ce soir, je m'installe sur la table qui me sert de bureau afin d'organiser mon sac photo. Je le vide et range mon matériel utilisé aujourd'hui, en repoussant les images du visage furieux d'Eliott Clark qui s'invitent dans mon esprit. J'hésite longuement sur l'appareil à emmener et préfère pencher pour mon hybride. Une visée par l'écran sera certainement plus adaptée étant donné le nombre de « collègues » qui risquent d'être présents. Je réfléchis aux clichés à prendre lors de l'arrivée des stars puis au cours du gala. Il me faut donc un focal fixe pour les portraits. Je me réjouis de sa légèreté. Je ne sais pas quelle place me sera attribuée, je prévois donc les objectifs adaptés pour zoomer et prendre des grands-angles. J'ajoute deux batteries chargées à bloc dans le sac ainsi qu'une carte mémoire supplémentaire. On n'est jamais trop prudent.

Je m'apprête à enlever la sangle de mon reflex pour la poser sur l'hybride quand mon téléphone m'indique que j'ai reçu un message. J'attrape mon Smartphone et lis le SMS. C'est Leah.

[Ça te dit des sushis ce soir ?]

C'est une torture de devoir refuser. Je me voyais déjà sur le canapé, bien confortablement installée

contre un coussin moelleux en dégustant du riz vinaigré fondant.

quelle horreur !].

entourée du beau monde d'Hollywood !]

Je lui réponds d'une main et installe ma sangle de l'autre afin de ne pas perdre de temps. Je sais que mon amie est ironique, mais je n'ai pas vraiment le cœur à plaisanter ce soir. La journée a été plutôt pénible, entre Andy, Stanley et la prise de bec avec Eliott Clark.

Je désespère d'y arriver un jour, Leah.]

Après tout ce qu'on a vécu…]

Quelle question ! Leah est peut-être la personne en qui je crois le plus. Elle est l'espoir, l'étrangère qui m'a tendu la main lorsque mon monde s'est écroulé. Et qui, sans le savoir, m'a protégée.

[Évidemment !!!]

et tu vas y arriver ! Il faut croire en toi !]

Ses encouragements me vont droit au cœur. Cependant, je ne me sens toujours pas capable de sacrifier une personne au prix de mes rêves. Surtout après avoir rencontré Eliott Clark et son fils. Je sais ce que Stanley attend de moi et ce qu'il entendait par « provoquer les choses ». Il souhaite du scandale, un truc percutant et malheureusement il est rare que cela joue en la faveur de la star concernée. Bien au contraire, ces ragots peuvent détruire une carrière, une personne, une vie. Je ne gâcherai pas l'enfance innocente de ce petit garçon. Je ne peux pas détruire une famille, pas encore. Dans un long soupir, je zippe la fermeture Éclair de ma sacoche. Mon téléphone sonne à nouveau.

Prends mes talons bas près du portemanteau.]

Un sourire m'échappe. Leah me connaît définitivement trop bien. Je range immédiatement mes ballerines et vais dans l'entrée de notre appartement. Comme prévu, j'y trouve sa paire de chaussures. Ce sont des escarpins à talons bas et assez larges dont la lanière sur le dessus assure un bon maintien du pied. Leur look un peu vintage donnera plus d'élégance à ma tenue. Je ramène les chaussures de mon amie dans ma chambre avant de filer sous la douche. Le jet d'eau chaude me

permet de me détendre au maximum. J'essaie de profiter de ce moment pour me vider la tête, mais dès que je ferme les yeux, le regard du puma me hante. Mon dilemme me poursuit dans les moindres recoins de mon esprit.

Après m'être habillée et maquillée, il est temps de partir. J'agrippe mon sac de photographie et vérifie mon allure une dernière fois dans le miroir en pied de ma chambre. Il manque quelque chose…

Soudain, je pense au petit foulard carré que Leah portait l'autre jour. Je m'arrête au bout du couloir. Une fois devant la porte de la chambre de mon amie, j'ai des scrupules à y entrer sans son autorisation. Je sais pertinemment qu'elle ne veut pas que j'y aille. Je comprends qu'elle ait besoin d'avoir son petit jardin secret. Nous connaissons suffisamment de détails sur l'intimité de l'autre pour avoir besoin de notre cocon personnel. Mais je repense à ses chaussures que j'ai aux pieds, et je balaie mes doutes en un instant. Je suis certaine que Leah n'hésiterait pas une seconde à me laisser prendre son foulard. J'ouvre la porte à la volée et le petit carré de soie noire me saute immédiatement aux yeux. Je l'attrape en tendant le bras avant de retourner dans ma chambre, de le rouler en tube et de le nouer autour de mon cou. Je positionne le nœud sur le côté, un pan devant, un pan derrière. Me voilà enfin satisfaite de mon look, ce détail apporte la petite note finale dont j'avais besoin.

***

C'est la première fois que je me rends à ce type d'évènement. Andy me charrie souvent là-dessus, pour lui, c'est le monde à l'envers. Une photographe qui vit en Californie et qui a en horreur tout le business hollywoodien.

C'est vrai que je n'aurais jamais pensé me retrouver ici, dans la Cité des anges… Et pourtant, quand Leah m'a proposé de l'accompagner, de refaire ma vie, notre vie, je l'ai suivie sans hésiter. Je n'avais plus rien à perdre, sauf elle, alors pourquoi est-ce que j'aurais refusé ?

– Bonsoir, votre carte s'il vous plaît.

Le ton monotone de l'homme qui me fait face trahit son ennui d'être là. Je fais la queue depuis une bonne quinzaine de minutes dans la file réservée aux journalistes de la soirée. J'ai bien fait d'arriver en avance, car il y a énormément de monde. Je fouille dans ma pochette et je suis prise d'un doute. Dois-je présenter ma carte d'identité ou bien ma carte de presse ? L'homme s'agace, impatient. Je me décide donc à lui présenter les deux.

– Walkers, Walkers… c'est bon ! Pour *Celebrities*. Voici votre badge avec vos nom, prénom, numéro d'accréditation et le nom de votre journal, récite-t-il pour au moins la trentième fois de la soirée.

Je prends le badge qu'il me tend. C'est une sorte de carte de crédit plastifiée accrochée à une cordelette.

– Sur le côté blanc, vous trouverez le numéro de votre emplacement pour l'arrivée sur le tapis rouge, m'explique-t-il. Et comme vous faites partie des grands chanceux, vous avez la possibilité d'entrer dans la Johnson's Hotel grâce au verso, ironise-t-il.

Instinctivement, je retourne la carte.

– Voilà, le côté avec la bande rouge, c'est tout à fait ça. Si vous perdez votre badge, aucun autre ne vous sera remis. Votre badge doit toujours être à la vue de tous sans quoi vous serez expulsée de la soirée de gala.

L'homme semble avoir enfin fini sa récitation et me fixe. Je ne sais pas trop ce qu'il attend de moi, si je dois dire quelque chose ou faire quelque chose.

– Merci !? tenté-je timidement.
– De rien. Votre badge… autour de votre cou… maintenant !
– Oh oui, excusez-moi !

Je m'exécute sans attendre plus longtemps. Il comprend sûrement que je suis un peu perdue, car il s'adoucit.

– Bonne chance, c'est la jungle ici, me souffle-t-il discrètement.

Si seulement…

Je lui adresse un sourire sympathique avant de rejoindre le point d'attente suivant. Une jeune femme me prend en charge après un bref bonsoir. Elle regarde furtivement mon badge et me somme de la suivre jusqu'à l'emplacement qui m'est attribué. Les photographes autour de moi me jettent à peine un coup d'œil. Ils feignent d'être occupés à préparer leur matériel, mais je ne suis pas dupe, il s'agit tout simplement d'une histoire de concurrence. Tous ici ce soir espèrent faire la meilleure photo, celle qui fera la différence, celle qui sera remarquée et qui fera leur nom dans le métier. Comme chacun, je prépare mon appareil et m'entraîne sur mes angles de vue possibles tandis que d'autres collègues arrivent à leur tour. Je suis placée au troisième rang, mais j'ai plutôt un bon spot. Je peux prendre l'arrivée des stars tout comme leur pose de quelques secondes devant le fond promotionnel.

Rapidement, je comprends que la cérémonie va bientôt commencer. La sécurité s'affaire à libérer le tapis rouge. Le mec devant moi me fait reculer d'un pas en arrière en trafiquant je ne sais quoi. Pas un mot d'excuse, quel mufle ! Je blêmis en le voyant s'élever sur un mini escabeau. Posté là-haut, il doit avoir une vue imprenable, mais moi je n'y vois absolument rien. Je suis sur le point de l'interpeller pour tenter une négociation, mais tout le monde se met à hurler.

Le flux de stars commence sa marche. Ça devient le chaos total tout autour de moi. Je manque d'air dans cet espace étriqué, et il m'est impossible de me décaler pour faire mon job. Je ne suis pas venue pour me battre, contrairement à eux, mais je dois couvrir l'événement de ce soir. Je n'ai pas le temps de changer d'objectif alors je fais la seule chose qui m'est possible de faire. Je m'incruste sur

l'escabeau de mon concurrent. Un pied sur la première marche et je suis surélevée juste ce qu'il faut pour immortaliser le défilé de tout le gratin mondain d'Hollywood dans de bonnes conditions.

Les visages connus de la haute société font leur entrée, se mélangeant aux grands noms de la musique, du cinéma et de la mode. Je dois bien admettre que je ne reconnais pas tout le monde, mais l'excitation exagérée de la concurrence à l'apparition de certains people m'alerte des indispensables à prendre en photo.

Bien vite, mon comportement devient mécanique. Je shoote les couples, les belles robes, les équipes, tout ce qui se présente tant que c'est un minimum pertinent. Je recherche le geste, le regard, le sourire, l'échange qui sera révélateur d'un amour, d'une complicité ou… d'un secret.

L'œil du puma apparaît sur mon visuel.

Eliott Clark

Déstabilisée, je perds l'équilibre sur la marche. Grâce à mon autre pied, je parviens à me rattraper même si ma cheville me fait légèrement souffrir. Pas de temps à perdre, je reprends immédiatement mon travail. Celui que Stanley désigne comme « ma cible » est entouré de l'équipe du film qu'il est actuellement en train de tourner. J'aperçois le réalisateur, le producteur ainsi que Jamie Bocklay, le second rôle, et Uma Winter-machin-truc, l'autre premier rôle du film. Cette fille a un nom imprononçable. Je les identifie facilement grâce aux recherches que j'ai faites sur Eliott Clark au bureau.

L'équipe des cinq avance sur le tapis bras dessus bras dessous, comme une bande de copains. Conformément aux autres, ils s'arrêtent devant le panneau promotionnel des marques partenaires. S'en vient le jeu des paires durant lequel Eliott pose avec le producteur, puis le réalisateur, ensuite avec Jamie et enfin avec Uma. Ce dernier duo attire les foules, les cris et les flashs. En effet, comme le nom du film *Cursed Lovers* le laisse présager, il s'agit d'un drame qui traite d'une histoire passionnée entre deux amants maudits.

Malgré moi mes doigts font la mise au point sur le visage, le sourire puis le regard de ma cible. Mais je ne retrouve pas ce qui m'avait plu en lui. Cette ombre qui traversait ses pupilles, cette dangerosité aussi effrayante qu'attirante. Il semblerait qu'Eliott Clark soit comme tous les autres ce soir. Il a revêtu son masque de star au sourire parfait et inexpressif.

Fort heureusement, ils sont les derniers à faire leur entrée dans le palace hollywoodien. Je lâche mon appareil photo et descends de l'escabeau. Je ne retiens pas un gloussement lorsque les grooms referment les portes au nez d'Uma tandis que cette dernière saluait encore la presse.

– Tu te marreras moins quand cette image fera la une, la bleue ! crache une blonde à lunettes.
– Sans vouloir lui manquer de respect, elle était un peu ridicule. Je ne suis pas là pour ridiculiser les gens, dis-je pour ma défense.

Elle fronce ses paupières et jette un œil sur mon badge.

– *Celebrities* ! persifle ma concurrente. Et tu te crois au-dessus de nous ? Tu te prends pour qui ? Le *Los Angeles Times* ?

Elle éclate de rire, mais il n'y a rien de vrai là-dedans, c'est forcé, exagéré.

– Attention les amis, on a une autre star ce soir parmi nous, la bleue nous vient du *Los Angeles Times*, se moque-t-elle en s'adressant à l'assemblée qui ricane.
– Laisse-la tranquille Fiona ! Tu ferais mieux de te souvenir de l'époque où tu étais à sa place, me défend une voix masculine. On a été pleins d'illusions à nos débuts, tu le sais très bien !

Avec surprise, je m'aperçois qu'il s'agit de l'homme grisonnant placé devant moi quelques minutes plus tôt. La blonde lui lance un regard assassin, mais n'ose pas lui répondre. En partant, elle ne se gêne pas pour me bousculer. J'encaisse et l'ignore, préférant adapter mon appareil à un objectif adéquat pour l'intérieur.

– Au fond, elle n'est pas vraiment comme ça, m'avoue le photographe. Mais c'est chacun pour sa peau ici. Pour nous comme pour eux, dit-il en désignant le palace. Au final, on est tous dans le même bateau. Et les petits nouveaux, soit ils quittent le navire avant de sombrer, soit ils nous écrasent. Fiona, elle en a écrasé plusieurs à son arrivée…

Je lève les yeux vers lui, délaissant ma sacoche un moment. Je sais qu'il me dit la vérité, c'est un homme d'expérience qui connaît le métier, mais…

– Et vous ? Pourquoi me défendre ? Pourquoi me dire tout ça ? N'avez-vous pas peur que je vous écrase ? osé-je avec méfiance.
– Moi !? s'amuse-t-il. Moi, c'est la retraite qui m'attend ! C'était ma dernière ce soir et si je te dis tout ça jeune fille c'est parce que j'ai apprécié ton audace quand t'as grimpé sur mon escabeau, tout comme j'ai apprécié ta naïveté de débutante dans ta repartie. Fuis le navire avant de devenir aigrie comme elle et de finir blasé comme moi…

***

Cela fait déjà une bonne heure que je déambule à l'intérieur du luxueux hôtel et je comprends rapidement que nous ne sommes qu'une petite poignée de photographes à avoir eu un accès. Dès mon arrivée, je shoote un peu au hasard en longeant les murs. Un temps d'adaptation qui m'est nécessaire. Je marque quelques pauses, car ma cheville me fait encore un peu mal. Mon regard croise celui d'Eliott Clark. Ses yeux s'écarquillent, ses lèvres se pincent et il me tourne le dos. Mon sentiment de culpabilité se décuple. Je pense à son fils, qui n'a pas besoin de voir la vie de son père traînée dans la boue. Je déteste encore plus Stanley maintenant que je suis là.

Mais je dois impérativement ramener des clichés à la rédaction, quels qu'ils soient. Alors j'essaie de ne pas prêter d'importance à « ma cible » en prenant des photos de l'assemblée. Je m'arrête sur la décoration également, un peu *too much* à mon goût, mais certainement réalisée par quelqu'un de connu. Andy saura bien nous trouver cette information au bureau.

– Bonsoir, il paraît que vous travaillez pour *Celebrities*, c'est la blonde là-bas qui nous envoie. D'après elle, on a le profil parfait pour apparaître dans votre magazine.

Deux jeunes femmes aux robes aussi courtes que leur décolleté est plongeant apparaissent devant moi.

– Et vous êtes ? m'étonné-je en cherchant « la blonde » dont elles parlent.
– Katy, et elle, c'est Pamela, on a participé au « Bateau de l'amour » saison 8, vous n'avez pas regardé ?
– Non, je suis désolée, mais nos lecteurs seront ravis.

Je n'ai pas la moindre idée de qui elles sont, mais peu importe, ça me fera une photo supplémentaire à proposer à Stanley. En arrière-plan, Fiona ne me lâche pas du regard et, lorsque mes yeux se lèvent vers elle, elle tend son verre dans ma direction. Voilà donc « la blonde »…

Dans l'engouement, je m'approche des autres stars présentes pour obtenir de meilleurs clichés que les précédents. Mais je dois bien me rendre à l'évidence, à chaque fois le procédé est le même : on regarde mon badge ou on me demande pour quel magazine je travaille et… on se désintéresse totalement de moi. Une à une les stars me tournent le dos et retournent à leurs conversations… comme Eliott Clark !

Découragée, je me rabats sur des photos du buffet auquel je n'ai pas accès. J'ai bien tenté d'attraper une coupe de champagne ainsi qu'un canapé sur les plateaux des serveurs, mais sans succès…

– Tiens, on dirait que tu veux du champagne, la bleue… Oups, je suis désolée…

Fiona renverse intentionnellement une coupe de champagne sur mon appareil photo avant de se confondre en excuses aux yeux de tous. Impossible de l'engueuler comme elle le mériterait, je suis bien trop mal vue ici pour me permettre de faire un scandale. Sans un mot, je cours vers les toilettes afin de nettoyer mon hybride.

Je ne perds pas une seconde et retire la lanière de mon appareil d'autour de mon cou. J'attrape les essuie-mains jetables mis à disposition pour enlever le plus gros de l'humidité. Par chance, ma blouse blanche n'a reçu que quelques gouttes. Je m'approche du sèche-mains qui s'enclenche immédiatement dans un bruit infernal. Dans le grand miroir qui longe tout l'espace lavabo, j'aperçois des urinoirs.

Ne me dites pas que…

Je me tourne pour vérifier que je n'ai pas une hallucination et constate qu'il s'agit bien des toilettes des hommes. En faisant volte-face, mon appareil m'échappe des mains et je l'entends qui s'écrase par terre. Le bruit retentit dans toute la pièce.

Non, non, non, non !!! Pas ça, pas ici, pas maintenant !

Telle une imbécile, je reste plantée là quelques secondes sans réagir. Peut-être dans l'espoir que si je ne fais rien, rien de pire ne peut arriver. Et je pense au prix que m'a coûté mon matériel, à combien j'adore cet appareil.

Peut-être qu'il n'a rien, peut-être que ce n'est qu'une égratignure.

Je me précipite sur le sol et, à genoux, examine attentivement mon appareil. L'objectif a encaissé le plus gros du choc, je ne me fais pas d'illusions pour lui, le boîtier est quant à lui abîmé sur le dessous. Il faut que je rallume l'appareil pour voir les dégâts, mais lorsque j'enclenche le bouton, rien ne se passe. J'essaie encore et encore, à plusieurs reprises, mais toujours rien. Alors, je continue de m'acharner sur ce fichu bouton d'allumage tandis que mes larmes commencent à couler.

Le bruit de la porte me fait sursauter. Un couple finit sa conversation, je profite du fait que la porte ne soit qu'entrouverte pour me glisser dans une cabine avec tout mon bazar.

– Tu ne vas quand même pas me suivre dans les toilettes ! soupire l'homme.
– Tu ne sais pas de quoi je suis capable, Simon ! menace la voix féminine.

L'homme soupire encore. La porte claque. Et je m'assois sur le couvercle de la cuvette des toilettes. Mes larmes roulent sur mes joues rien qu'à la vue de mon appareil cassé. Je fais tout pour me retenir, mais je n'y arrive pas, je pleure en silence dans des toilettes pour mecs.

– Laisse-moi au moins vérifier qu'on est seuls ! reprend le fameux Simon.

Instinctivement, je relève les pieds et enroule mes bras autour de mes genoux. Je m'arrête de pleurer, de respirer, de bouger. J'ai peur, je crois, je ne suis même pas sûre de ça. Immobile, j'attends, priant pour qu'ils déguerpissent rapidement.

– C'est bon, n'y a que nous. Je peux pisser au moins ?! demande-t-il.
– Tu fais bien ce que tu veux ! Moi, tout ce que je demande c'est que tu tiennes tes engagements ! Tu m'avais promis ce rôle alors tu te démerdes comme tu veux, mais je le veux ! aboie la femme.
– Je ne peux rien faire, j'ai les mains liées sur ce projet. Ils ont déjà signé le premier rôle, si on casse le contrat de Kim, on peut mettre la clé sous la porte, proteste l'homme en tirant la chasse d'eau d'un urinoir.
– C'est toi qui vas te retrouver à la porte quand ta femme va apprendre que tu fricotes ailleurs ! riposte la femme.
– Uma, ma belle, enfin…

Uma !! La Uma machin-truc au nom improbable ?

Mes yeux s'écarquillent de stupeur. Je déplie délicatement mes jambes puis me baisse afin de regarder sous la porte de la cabine. Je ne parviens pas à voir les visages du couple, uniquement leurs chaussures. L'homme porte des chaussures noires bien cirées et Uma des escarpins à talons aiguilles rouge sang avec une sorte de chaînette autour de la cheville.

– Ne le prends pas sur ce ton, poursuit-il. J'ai d'ailleurs pensé à toi pour un autre projet…

Je les vois marcher en direction de la sortie des toilettes et, une fois la porte close, je me redresse. Je prends une grande inspiration et sors de la cabine. Je suis essoufflée alors que je n'ai pas bougé.

Alors comme ça, Uma obtient ses rôles grâce à une sorte de chantage ?!

Je croise mon propre reflet dans le miroir. Et la Evy que je vois ne me plaît pas du tout. Ce n'est pas moi, ce n'est pas celle que je veux être. Je ne vaux pas mieux qu'Uma actuellement ! Les traces noires du mascara qui a coulé sur mon visage, et mon appareil brisé me confirment ce que m'a confié le vieux paparazzi en début de soirée. Je dois quitter le navire, je dois fuir avant qu'il ne soit trop tard. Je dois arrêter, maintenant !

Avec un essuie-tout humidifié, j'efface grossièrement les traces de ma déchéance sur mes joues. Ensuite, je prends mes jambes à mon cou et je sors des toilettes, de la réception, du Johnson's Hotel. Je descends l'allée et tourne à droite dans la rue adjacente. Puis, je me mets à courir sur le trottoir désert. J'espère retrouver mon chemin dans ce quartier que je ne connais pas. La lanière de la chaussure de Leah me fait trop mal. Ma cheville est encore sensible. Je m'arrête un instant, m'adosse à un muret et retire les chaussures que je garde à la main.

Les pieds nus, joints sur le bitume chaud, je me retiens de m'effondrer en pleurs encore une fois. Je m'apprête à repartir quand l'arrosage automatique de la pelouse de l'autre côté du muret s'enclenche. J'ai l'impression de me prendre une averse sur la tête. Cette fois, inutile de courir, c'est trop tard, je suis trempée en quelques secondes. Je me décale quand même de quelques pas. Ma respiration s'accélère. Ma mâchoire se serre. Trop c'est trop ! Je ne retiens plus rien, ni ma colère, ni mon désespoir, ni mes larmes.

– Merde, merde, merde, merde et MERDE ! hurlé-je de toutes mes forces en serrant mes poings et mes paupières.

Lorsque j'ouvre les yeux, je vois une serviette bleu claire. Et au bout du bras qui la tient, Eliott Clark.

– Vous allez tomber malade si vous restez mouillée comme ça… commence-t-il.

Mon regard va de la serviette à lui à de multiples reprises. Je ne sais pas comment je dois réagir. Le destin n'en a-t-il pas fini avec moi ? Ma soirée n'a-t-elle pas été assez pourrie pour qu'on m'envoie l'homme qui me déteste ? Est-il là pour m'achever ?

– C'est ma serviette de sport. Mais elle est propre, je vous assure, je n'ai pas eu le temps d'y aller vu que je suis allé au zoo… enfin ça, vous le savez…
– Merci ! le coupé-je afin d'éviter de remuer le couteau dans la plaie.

Je prends la serviette qu'il me tend toujours. Son regard est fuyant, comme s'il tentait de ne pas me regarder, mais que c'était plus fort que lui. Je me rends alors compte que ma blouse en crêpe blanche

totalement imbibée d'eau est transparente et laisse entrevoir mon soutien-gorge. Le rouge me monte aux joues et, gênée, je me couvre la poitrine avec la serviette.

– Excusez-moi, ça ne se fait pas, je suis désolé. Je n'aurais pas dû non plus vous crier dessus lorsqu'on s'est rencontré. C'était important pour moi que ces photos ne sortent pas. Et ça l'est encore plus maintenant que je sais que vous êtes journaliste.
– Non, c'est moi qui m'excuse, pour le zoo, pour ce soir, pour ce que je suis, pour… tout.

J'aimerais lui demander pardon d'avoir été « ma cible », mais il n'a pas besoin de connaître cette information.

– Alors on est quitte, conclut-il. Dans ce cas, on peut reprendre à zéro, non ? Eliott Clark.

Il me tend la main, mais je ne la saisis pas immédiatement. Ses iris mordorés accrochent les miens. Je cherche le piège, mais je ne vois en lui que sincérité et bienveillance. La star de cinéma a laissé son masque au vestiaire en quittant la réception. Et j'apprécie ça. Je baisse ma garde, il ne peut rien m'arriver de pire de toute façon, pas après une soirée aussi pourrie.

– Evy Walkers, enchantée, me présenté-je à mon tour, en lui serrant enfin la main.
– Vous pleuriez… à cause de vos chaussures ou de l'arrosage automatique, Evy ? demande-t-il, amusé.
– Rien de tout ça, en fait. C'était juste la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, lui confié-je en désignant la pelouse.

Il bascule légèrement la tête en arrière et laisse échapper un rire. Bref, puissant, et vrai. Je retrouve le puma rencontré quelques heures plus tôt au zoo.

– Vous êtes plutôt amusante, finalement.

J'ignore si cette remarque m'était vraiment destinée. C'est comme s'il m'avait avoué ses pensées à voix haute. Et à mon tour, je le trouve amusant. Les commissures de mes lèvres se dressent. Mon sourire remplace mes larmes.

– Alors, vous comptez m'avouer pourquoi vous pleuriez ? insiste-t-il gentiment.
– C'est une longue histoire… éludé-je.
– Et si je vous invite à me raconter tout cela autour d'un verre ? Je n'habite pas très loin et… j'ai des vêtements secs.

Le voilà, le regard du puma, que je n'avais pu que deviner au zoo, derrière ses lunettes. Sombre. Mystérieux. Voilé. Malicieux. Nous ne sommes pas dupes. Nous savons parfaitement l'un comme l'autre où ce dernier verre pourrait nous mener. Et c'est à moi de décider. Mais ai-je véritablement le pouvoir de choisir alors qu'il m'envoûte déjà ?

– Quel argument ! Comment pourrais-je refuser ?

Il me propose sa main, tel un gentleman. J'y dépose mes doigts et le laisse me guider jusqu'à sa voiture garée en double file à quelques pas. Il attend que je sois installée sur le siège passager pour me lâcher et refermer la porte de la voiture. Il me rejoint à l'intérieur et nous partons. Je ne fais pas attention à la route qu'il emprunte parce que je me tourne vers lui et ne le quitte plus des yeux.

– Je vais démissionner ! À l'instant où j'aurai déposé les photos du gala à mon rédacteur en chef, je démissionnerai. Je n'en peux plus de ce job. Moi ce que je suis c'est photographe animalière. Mon rêve c'est la savane ! Pas la jungle d'Hollywood. Je veux bien faire photographe polyvalent le temps d'atteindre mon objectif, mais là c'en est trop, vous voyez ?

Qu'est-ce qui m'a pris de lui balancer tout ça comme ça ?

Je suis vraiment en train de déballer mes petits problèmes à Eliott Clark ?

– Tu peux me tutoyer, tu sais. Mais oui, je vois très bien ce que tu veux dire.

Il lâche la route des yeux une seconde à peine, mais au coup d'œil qu'il m'adresse, je sais qu'il comprend vraiment, sans savoir pourquoi.

Et lui parler me fait un bien fou. Alors ça sort, tout sort, n'importe comment, peut être bien dans le désordre et avec des grands gestes.

– Et j'ai accepté sans réfléchir quand mon chef m'a demandé si j'étais prête à enfin saisir ma chance. Mais j'ai fini à ce gala pourri avec ce bonhomme qui me gâchait la vue en grimpant sur son escabeau. Alors je suis montée dessus moi aussi ! Il fallait bien que je prenne des photos, j'ai un loyer à payer quand même ! Oh, mon Dieu, comment je vais payer mon loyer à partir de demain ? Bon, on verra, demain est un autre jour, après tout ! Du coup je suis tombée de l'escabeau et je me suis fait mal à la cheville. Après, il y a cette Fiona qui m'a agressée, mais je ne la connais même pas, et pendant la soirée elle m'a renversé du champagne dessus. J'ai fini enfermée dans les toilettes des hommes pour sécher mon appareil photo qui m'a échappé des mains et s'est explosé par terre. Les paroles du vieux sur son escabeau se sont mises à tourner en boucle dans ma tête, il fallait que je quitte le navire. J'ai couru et il y a eu la pluie…

Je me stoppe, sachant que mon monologue n'a aucun sens pour lui.

– Tu n'as rien compris je suis sûre ?
– Pas vraiment, mais j'ai saisi que ton appareil est cassé et que c'était une soirée de merde, approuve-t-il en se tournant vers moi.

Ses yeux s'ancrent aux miens et je dois bien avouer qu'il m'intimide. Pas parce que c'est un acteur en vogue, pour cela il aurait fallu que je voie au moins un de ses films, mais parce qu'il ne perd pas ce regard. Celui qu'il avait sur certaines photos qu'Andy m'a montré au bureau. Un regard profond, troublant, comme celui d'un puma.

– On est arrivé, m'annonce Eliott.

Je ne m'étais pas aperçu que nous étions entrés dans un parking souterrain. Et s'il ne m'avait pas dit que nous y étions, je ne suis pas certaine que je me serais rendu compte qu'il avait coupé le moteur de la voiture. Quand mes prunelles rencontrent à nouveau celles d'Eliott, je me sens un peu embarrassée. Il m'observe avec une attention particulière. Quelque chose brille dans son regard déjà pétillant, et on dirait qu'il s'apprête à sourire. Il ne se moque pas de moi, mais je me demande ce qu'il pense en ce moment même.

– À quoi tu penses ? me hasardé-je.

Mais pourquoi je lui demande ça ?

Je fais n'importe quoi ce soir !

Cette fois, Eliott m'offre un plus large sourire, laissant apercevoir sa dentition parfaite. Et pourtant, c'est sa lèvre inférieure que je me mets à fixer. Elle est lisse, rose, pleine et légèrement carrée, ce qui la rend masculine, appétissante, gourmande. Je m'imagine lui mordiller ses lèvres lorsqu'il se décide à me répondre.

– À toi ! admet-il. Tu m'amuses, Evy.

J'ignore pourquoi mais ça me plaît. Il me plaît. Alors, plutôt que de tout gâcher avec un autre flot de paroles incontrôlable, je préfère lui rendre son sourire.

J'ai l'impression que la chaleur monte d'un cran dans l'habitacle, en même temps que le silence s'abat sur nous. Je prends conscience de son genou à quelques centimètres du mien, de sa main sur l'accoudoir, de son parfum envoûtant… Mais alors que mon souffle s'accélère et que je sens mes joues se teinter de rose, Eliott sort et, comme lorsque nous sommes montés en voiture, il joue les gentlemen. Je le regarde contourner le véhicule et ouvrir ma portière en grand. Il me propose sa main. Je l'accepte. Comme tout à l'heure.

À la différence que nos mains ne se lâchent pas.

Et je me surprends à trouver ça agréable d'avoir la main enveloppée ainsi. De me laisser entraîner à la suite d'un homme qui jouait les stars, sûr de lui, devant les flashs et les projecteurs il y a quelques heures à peine. Mais qui soudainement s'est métamorphosé en parfait inconnu, en un mec, juste un mec, comme les autres. Enfin… pas tout à fait ! Parce que lui, il a ce truc dans son regard mordoré, tout un tas de choses que je n'identifie pas. Je ne saurai jamais ce que c'est. Et bien que ça soit sombre et mystérieux, ça n'en est pas moins troublant et hypnotisant. J'admire la carrure d'Eliott tout en avançant. Il me devance d'un pas ou deux sans pour autant me tirer sur le bras. Ses épaules sont larges, ça lui donne une sacrée allure dans ce costume si bien taillé. C'est rassurant, sécurisant.

Devant la porte d'entrée de chez lui, il s'arrête puis abandonne ma main pour ouvrir et me tient la porte afin de me laisser entrer.

Une fois à l'intérieur de son appartement, je reste à proximité de la porte qu'il vient de refermer.

Je le vois avancer dans le couloir qui mène très probablement au séjour. Il n'allume pas la lumière et se retourne vers moi. Mon cœur s'alarme, j'ai peur qu'il croie que je regrette d'être venue ici.

– Je… je ne veux pas salir, marmonné-je.

Eliott me sourit encore et je suis encore une fois charmée. Il revient sur ses pas pour me rejoindre. Je suis un peu gênée de le voir planté face à moi et s'amuser de la situation. Je rougis, je le sens, ce qui me déroute toujours plus même s'il ne doit pas le percevoir dans la pénombre de l'entrée.

– Ne te moque pas de moi ! marmonné-je en serrant un peu plus fort la serviette que je tiens contre ma poitrine.
– Je ne me moque pas. Je savoure.

Ses deux derniers mots sont soufflés, presque susurrés. Comme s'il ne voulait pas gâcher ce moment en parlant. Je ne comprends pas où il veut en venir, cet homme est une véritable énigme pour moi. Mais je trouve ça terriblement sexy venant de lui.

Au bout d'un moment, après un silence presque… érotique, il me prend mes chaussures des mains pour les poser par terre. Il prend des précautions que je n'aurais pas soupçonnées en les alignant l'une à côté de l'autre, le long du mur.

– Allez ! Viens…

Eliott me tend la main. Ce n'est pas la première fois de la soirée et pourtant c'est tout comme. Parce que c'est différent. Parce qu'il ne se veut pas particulièrement galant. Cette main tendue c'est une invitation à entrer dans son intimité. Et je l'accepte. Mes doigts se crochètent aux siens. Parfaitement encastrées nos mains ressemblent à celles de deux amants. Nous traversons le couloir de son entrée, main dans la main jusqu'à la cuisine. Eliott me propose de m'asseoir à l'instant sous les spots de l'îlot central qui s'éclaire. Je m'exécute en m'installant sur un tabouret de bar, tout en jetant des coups d'œil autour de moi. On en apprend beaucoup sur les gens en découvrant leur lieu de vie.

Qui es-tu vraiment Eliott Clark ?

– Je t'offre quelque chose à boire ? propose-t-il spontanément.
– Oui, volontiers.

On dirait une plante verte sans discours !

Qu'est-ce qu'il va penser de moi ? D'abord je suis un moulin à paroles et maintenant me voilà muette comme une carpe…

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi à la fin ?

Je m'exaspère !

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? demande Eliott.

Te mordiller cette fichue lèvre inférieure

– Une bière, si tu as. Ça sera parfait ! bafouillé-je précipitamment.
– Une bière ? s'étonne-t-il. Une bière…

Tout en le répétant encore une fois, il regarde à l'intérieur de son énorme réfrigérateur. Puis, il se retourne dans ma direction, amusé.

– Je n'ai plus de bières.

Il secoue légèrement la tête en me regardant, comme si la situation était totalement improbable.

– Quoi ? Tu te moques encore de moi, c'est ça ? répliqué-je avec un sourire en coin.
– Non ! Pas du tout ! Mais c'est toi ! Tu… es à l'opposé de ce que j'ai pu connaître jusqu'ici.

Il semble redevenir sérieux, tout à coup.

– La plupart des gens qui passent ma porte seraient prêts à me pousser pour faire le tour de mon appartement, savoir si j'ai une vue imprenable sur la ville, si j'ai une piscine, un jacuzzi… Et toi, tu n'oses pas entrer de peur de salir ! Je t'offre un verre et tu me demandes une bière alors que n'importe qui à ta place m'aurait répondu du champagne. C'est… tellement… rafraîchissant.

Je ne sais pas pourquoi, mais ses paroles me touchent. J'acquiesce alors qu'Eliott me présente une bouteille de vin rouge, avec un sourire interrogateur. Je ne bois que rarement du vin, j'apprécie mais ce n'est pas quelque chose dont je suis amatrice. Cependant, je sais reconnaître un excellent rouge suite à une pige que j'ai effectuée au cours de mes études. Et lorsque Eliott verse le liquide bordeaux dans mon verre, le nom sur l'étiquette ne m'échappe pas. C'est une bouteille aussi bonne que chère. Je culpabilise un peu qu'il gâche son vin avec moi et cela doit se voir sur mon visage.

– Tu n'aimes pas ce vin ?
– Je m'en veux de gaspiller une telle bouteille. Je ne suis pas œnophile…
– C'est justement pour ça que je veux la boire avec toi !

Nous trinquons en silence, ses yeux plantés dans les miens. Alors que l'atmosphère devient presque électrique et que je m'apprête à détourner le regard, il baisse soudain les yeux sur ma poitrine.

– Ça n'a pas séché, se moque Eliott lorsque je repose mon verre.

Je me rends compte soudain que la serviette qui recouvrait ma blouse blanche est tombée. Absorbée par cet homme, je n'y ai plus fait attention et l'ai laissée glisser.

– Oh merde ! paniqué-je instinctivement à la recherche de la serviette.

– Je t'apporte du linge sec tout de suite, me rassure-t-il, rieur.

Il revient immédiatement avec un tee-shirt.

– La salle de bains est juste à ta gauche, m'indique-t-il.

Je verrouille la porte et entends Eliott s'éloigner un peu. Je retire ma blouse ainsi que mon soutien-gorge et enfile le tee-shirt sec sans réfléchir. Soudain, ma respiration devient saccadée, tandis que la raison pour laquelle je suis réellement montée ici me rattrape. J'ai toujours cette boule au ventre, celle qui se forme dans le creux de mes tripes et qui remonte sournoisement jusqu'au fond de ma gorge. J'ai choisi d'être là, je veux y être, mais j'ai la trouille. La trouille d'être déçue. De ne pas ressentir ce que j'espère ressentir avec lui. Et plus que tout, j'ai peur de ne jamais réussir à le ressentir un jour. Ma peur devient colère. Contre moi, contre Eliott, contre *lui*, contre tous ceux que j'ai connus avant et ceux que je connaîtrai après. Malgré tout, je sais ce que je veux. Je veux essayer, espérer et vivre un jour ce plaisir tant attendu. Alors, je déverrouille la porte de la salle de bains et tente de me calmer en procédant à des exercices de respiration. Au fond de moi, je souhaite qu'Eliott me rejoigne.

Mes paumes épousent la mosaïque froide du meuble sur lequel trône une immense vasque. C'est à se demander qui peut avoir besoin d'un lavabo dans lequel on pourrait y baigner un éléphanteau. Et j'exagère à peine ! Il me semble même que ma propre baignoire fait cette taille.

Je soupire, relève les yeux vers le miroir glacial, tout en lignes et angles abrupts qui divisent mon reflet. C'est un miroir d'homme. Ou de femme qui a en horreur le maquillage. Si quelqu'un se fie à son image ici, c'est certain qu'il fera de l'art abstrait sur son visage.

Je tente de détendre mes épaules nouées. Je pose sur le sèche-serviettes ma blouse en crêpe qui dégouline. Mes longs cheveux humides collent à son tee-shirt comme des tentacules. J'ai horreur de la sensation du tissu mouillé sur la peau. Même si le parfum qui l'imprègne m'enivre déjà. Il m'hypnotise même.

À travers le tee-shirt, je distingue mes tétons déjà durcis par le froid. Par l'adrénaline. Par ce goût d'interdit qui s'insinue dans l'air que je respire. Les spots au-dessus du miroir m'aveuglent presque. Une lumière brute. Chirurgicale. Révélatrice.

Personne ne peut se cacher sous cet examen. J'entends le pas lourd de mon hôte qui se rapproche dangereusement.

Une pulsation plus forte.

Mon cœur s'emballe.

Il bat.

Cogne.

Défonce.

Il galope, m'assourdit. Je n'entends plus que ce son. Cette répétition. Cet écho. Je fixe la porte. Le puma arrive. Je sais qu'il n'y a pas de moyen de fuir. Que je ne souhaite pas fuir.

La clenche s'abaisse. Je ne respire plus. Mes lèvres s'assèchent. La porte pivote. Lentement.

Sa silhouette massive se dessine. Comme une œuvre. Une perfection. Son parfum de musc, mêlé au bois de santal, m'emmène loin. Loin de la crainte. Loin du doute. Loin, dans un univers où il n'y a que lui et moi. Une dimension où cette soirée sera l'éternité. Où quand demain, lorsque je quitterai sa tanière sur la pointe des pieds, notre étreinte existera encore.

Une nuit.

Un désir.

Un besoin.

Il est violent, impérieux, brûlant.

Les yeux mordorés d'Eliott flamboient, les nuances s'épousent, s'embrassent jusqu'à devenir de l'or.

La chair de poule court sur sa peau, son souffle m'évoque l'animal affamé. Ses narines palpitent, l'atmosphère se sature du hurlement sourd de nos envies. Mon bas-ventre se crispe, le creux de mes cuisses abrite désormais mon cœur. Des pulsions. D'abord douces, appelant les caresses. Puis plus lourdes, fortes, sauvages, réveillant mes instincts.

Je m'approche du prédateur. Je lui coule un regard plus brûlant que le sien, ose toucher son bras avant de me plaquer brutalement à son corps.

– Tu joues avec le feu, grogne-t-il.
– Avec toi, je n'ai pas peur de me brûler.

Je le provoque. Car lorsque nous entrons en contact, tout bascule. Je ne suis plus la proie à dévorer, SA proie. Je ne suis pas une victime. Il devient enfin ma cible, tout comme je suis la sienne.

Je respire encore une fois son parfum, il se tend. Je peux sentir chaque muscle se bander sous son smoking diablement sexy. Son sexe durcit contre ma cuisse. Ses expirations deviennent des râles, je plante mon regard dans le sien. Je le défie. Ma main joue sur ses abdominaux ciselés, agace les boutons de sa chemise. Il s'est débarrassé de sa veste, je la vois traîner dans le couloir.

– Tu aurais pu au moins la ranger, je plaisante.

Un sourire étire la commissure de ses lèvres, ses doigts passent dans le chaos de mes cheveux. Un chemin bouillant se crée sous sa paume, je me crispe contre lui. J'aime qu'il me touche. J'aime sentir

sa chaleur. Et, je dois bien l'admettre, toute mon intimité est déjà trempée pour lui. En l'espace d'une demi-journée, ce mec m'aura tout fait ressentir.

Je tremble quand ma main déboutonne son pantalon. Ses bras me pressent, m'aidant à rester contre lui. Pourtant, je n'ai pas froid. Je n'ai pas peur, contrairement à ce qu'il a l'air de penser.

Mais à ce moment, cette seconde, lorsqu'il m'enlace, Eliott veut me protéger. Et je le laisse faire. Peut-être parce qu'il en a besoin. Peut-être parce qu'il réveille en moi ce besoin.

Sa force me libère. Comme s'il arrivait à faire disparaître ce qui me bouffe depuis des années. J'ai soif de protection, soif de cette paix qu'il sait faire couler dans mes veines, soif de lui et de ce qu'il m'apporte.

Je ferme les yeux. Fort. Pour lutter. Je bloque ma respiration, me nourris de la force qu'Eliott m'insuffle. J'abats un à un les flashs qui essaient de m'atteindre. Je dois être plus forte. Je veux l'être. Alors, je m'accroche à ce que je ressens maintenant avec Eliott. Pas à mon passé. Je ne dois pas m'effondrer, les souvenirs ne peuvent pas gagner. Ça, je le refuse.

Ses longs bras s'enroulent un peu plus autour de ma taille. Ses larges paumes se posent sur mes flancs. Il m'enveloppe. D'abord physiquement, puis moralement. Tout entière, il m'emmène. Avec lui. On ne fuit pas, on s'évade. Tous les deux. Ensemble.

La pulpe de mes doigts découvre les reliefs de son impressionnante verge, ma main coulisse dessus, lui arrachant un râle. J'expire, uniquement pour mieux remplir mes poumons de son odeur. Celle qui mêle son parfum à son après-rasage. Je me dresse sur la pointe des pieds, tout en continuant ma caresse. Lentement, mes lèvres se posent sur sa gorge. Maintenant, c'est moi qui ai le dessus. Une goutte de sueur roule sur sa tempe, il serre la mâchoire et me supplie. J'adore cette façon qu'il a de m'implorer d'y aller plus fort, de le faire jouir.

Je. Domine.

Je. Le. Tiens.

Je. Décide.

Ce pouvoir, tellement enivrant, explose en moi avec une telle violence qu'elle me secoue. Le cœur d'Eliott bat si vite, si brutalement. Je tente d'ouvrir sa chemise de ma main libre, il m'aide en l'arrachant. Les boutons qui roulent sur le sol me donnent presque envie de rire. Notre impatience nous dépasse complètement.

– Tu as trente secondes pour être nue, gémit-il.
– Mmmh. Je ne sais pas si tu l'as mérité…

Je le nargue, il devient fou.

– Après la journée que tu viens de me faire vivre ? Tu m'as rendu dingue ! s'indigne-t-il en secouant légèrement la tête.

J'éclate de rire. Un rire libérateur qui balaie ce que je combats depuis si longtemps.

Voilà comment je comprends qu'avec lui je vais réussir à me donner totalement. Le premier qui me fait me sentir suffisamment en sécurité pour me laisser aller à espérer. L'espoir de connaître l'orgasme.

Plus de proie. Plus de prédateur.

Pas de star ni de paparazzi.

Juste deux personnes qui se veulent. Se cherchent. S'attachent.

Pour une nuit. Seulement une nuit.

Je dois profiter de chaque seconde. Je dois savourer la façon dont il déchire le tee-shirt blanc qui me recouvre, l'excitation que je sens monter lorsque celui-ci rejoint la chemise d'Eliott au sol. Eliott dézippe la fermeture Éclair de ma jupe. Elle glisse et je frissonne au son si particulier du tissu qui se froisse.

Je lâche son membre pour agripper un passant de son pantalon. Je tire dessus pour l'attirer vers moi, un peu plus, toujours plus. Eliott se rapproche et je colle mes lèvres aux siennes. Bouche contre bouche, poitrine contre poitrine, peau contre peau. Sa chaleur me fait tressaillir. Sa langue vient tendrement chercher la mienne. Sa poigne me prend par les hanches et ses grandes mains me pétrissent avec une brutalité sensuelle.

Mes ongles griffent son torse de divinité grecque. Son baiser devient plus brut, plus violent. Ses lèvres écrasent les miennes, il les mord dans un rugissement étouffé. Ma poitrine se gonfle de désir, sa main remonte sur ma taille avant de s'emparer d'un de mes seins. Ses doigts habiles torturent mon téton devenu aussi sensible que mon intimité.

Je découvre le plaisir incontrôlable. Celui à son état le plus pur, qui fait bouillir mon sang. Je réapprends à lâcher prise.

J'ondule contre lui, le chauffe plus encore. J'ai besoin de le sentir en moi. Son sexe palpite, frémit quand je descends son pantalon et son boxer d'un coup sec. Il me plaque contre le mur. L'irrégularité de la mosaïque érafle mon dos, mais je m'en fous. Je veux plus de lui. Plus de sa sauvagerie. Plus de ce bien-être qu'il sait créer en moi.

Eliott délaisse ma bouche pour aller mordiller le lobe de mon oreille, le souffle court.

– Je te veux. Je veux t'entendre jouir. Te sentir vibrer autour de ma queue.

Puis ses mots deviennent plus crus. Plus dur. Plus sexy. À chaque demande, je me liquéfie. Son index attrape la dentelle de ma culotte. Je resserre notre étreinte, je halète, goûte son cou et suis le contour de sa mâchoire carrée avec mes lèvres.

– Attrape une capote, susurre-t-il. Premier tiroir.

Une étincelle de rébellion qui brille toujours en moi voudrait lui répondre de se démerder. Mais au lieu de ça, je me délecte de sa main qui plonge entre mes cuisses, puis de son doigt qui joue avec mon clitoris comme le plus grand des virtuoses. Mes gémissements déchirent l'air saturé de la fragrance lourde du sexe. Dépassée, je coulisse sur ses doigts qui m'explorent. Eliott sait parfaitement où me toucher pour m'amener proche d'un vide inexploré.

À tâtons, je tends le bras et renverse des produits de rasage. Enfin, j'arrive à attraper la minuscule poignée dorée du tiroir. J'en sors un lot de carrés argentés. Mon amant s'en approprie un et l'ouvre avec les dents. Je balance le reste en direction du tiroir, sans même vérifier s'ils l'atteignent. Eliott déroule le préservatif sur son sexe dressé, puis ses biceps enserrent à nouveau ma taille tandis que sa bouche suce mon mamelon. Bouillante, je m'arque et m'empale sur lui. La sensation de son membre qui s'enfonce en moi, profondément, sauvagement, douloureusement et délicieusement m'arrache un râle guttural, primitif.

– Putain…

Il jure, immobile. Je vais et viens lentement sur sa verge. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes épaules, il me tient comme s'il craignait que je puisse fuir. C'est une divine torture. Une sensation unique, celle de lui appartenir à lui seul, en cet instant. Loin de ce monde de dingue. Libérée, je pose mon front contre sa clavicule saillante. Peut-être est-ce mon soupir, mes yeux fermés ou le petit gémissement aigu qui m'a échappé, mais Eliott comprend que je lui laisse les commandes. Il peut prendre possession de moi, de tout mon être. Alors que j'embrasse la moindre parcelle de peau à ma portée, ses mains, toujours sur mes épaules, exercent une pression un peu plus forte. Et je le sens venir de plus en plus intensément en moi.

La jouissance naît là. Sur cette limite oscillant entre violence et tendresse. Entre retenue et instinct. Ardeur et douceur. Souffrance et plaisir.

Je n'ai maintenant qu'une certitude : nos corps fusionnent, se consument ensemble. Nos âmes se perdent dans un brasier.

Eliott accélère le rythme à tel point que j'en perds mon souffle. Ses coups de reins sont de plus en plus étourdissants, je m'accroche à lui de toutes mes forces. En cet instant, il est la bouée qui me sauve du naufrage. Mon corps se crispe de frustration, je suis sur le point d'exploser quand je sens son sexe pulser violemment. Je hurle notre délivrance. Nos cris se mêlent, nos bouches se cherchent et s'embrassent dans une frénésie qui me cloue contre le mur. Nos orgasmes violents se déversent sur nous. Le sentir vibrer en moi m'a suffi à avoir l'intimité plus palpitante que mon propre cœur.

4. Scandale

Eliott

La sonnerie de mon téléphone retentit dans tout l'appartement. Je pose ma tasse de café sur le comptoir de la cuisine et me précipite sur l'appareil.

Ash !

Je soupire en voyant le nom de mon agent affiché sur l'écran avant de décrocher. J'espérais que ce soit elle. Evy Walkers. Cette fille m'a totalement retourné le cerveau en l'espace de quelques heures. Elle m'a fait passer par toutes sortes d'émotions et de sensations. La colère, la peur, la rage, la rancune, la sympathie, l'empathie, l'amusement, l'attirance, le désir et enfin le plaisir. Un plaisir comme je n'en ai pas ressenti depuis… L'ai-je déjà ressenti à ce point ?

Depuis la mort de Janice, je n'ai pas connu de relation durable. Je n'en veux pas. Je n'ai pas le temps pour ça, je dois m'occuper de ma carrière et d'Alex. Et j'ai le don de bien choisir les femmes avec qui je décide de passer une nuit. Parce que jusqu'à présent aucune ne m'a donné l'envie de la revoir. Jusqu'à *elle*.

Pas une fois, elle ne m'a parlé de mon métier, de cinéma ou de stars. On a discuté comme des gens normaux, simplement. J'étais un homme comme les autres et c'est ça que j'ai aimé aussi, avec Evy : elle m'a fait me sentir comme un mec normal. Juste un mec. Un mec qui avait besoin de vivre un ouragan, un tsunami, un truc violent qui nous fasse exploser tous les deux. Cette nuit passée avec elle était folle, elle était dure et sauvage. Et avant de le vivre, combien j'en avais besoin !

– Putain Eliott, tu m'écoutes ? hurle Ash à travers le téléphone.
– Hummm… Ouais, c'est bon, je suis là, t'énerve pas, tempéré-je.
– T'as vu la une ?

Après une soirée de gala, à un tel tournant de ma carrière, je me doute bien que je dois apparaître sur quelques couvertures. Et je sais qu'Uma doit être sur la photo, en train de me tenir le bras ou de rire exagérément à une blague que je n'ai pas faite.

Si elle pouvait arrêter de se pendre à mon cou dès qu'il y a un journaliste dans les parages…

Je comprends son envie de réussir, sa soif d'être reconnue.

J'étais pareil.

Et j'y aurais peut-être réfléchi à deux fois si j'avais su l'enfer que ça allait être avec les paparazzis !

Je dois me planquer quand je veux passer du temps avec Alex. À tout moment, on peut être pris en photo, alors la prudence est de rigueur. J'ai déjà perdu Janice, je ne veux pas le perdre lui aussi.

– Non, je n'ai pas fait attention, avoué-je, presque amusé. Ce n'est pas la première fois que je suis en couverture de magazines, tu sais.

J'ai quelques remords quant à Evy. J'aurais peut-être dû la laisser prendre une photo de moi au Johnson's Hotel. Je l'ai tellement fui comme la peste que si elle a réussi à m'avoir même de dos, c'est un miracle !

L'image de cette belle brune, aux cheveux longs, trempée jusqu'aux os, me revient instantanément en tête.

– Tu ferais mieux de faire un peu plus attention dans ce cas, parce que je ne trouve pas ça particulièrement drôle de te voir t'afficher avec ton fils caché ! s'énerve Ash.
– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? C'est pas possible ! protesté-je, sous le choc.

C'est un coup de massue. J'ai l'impression que le poids du monde vient de tomber sur mes épaules.

Je n'y crois pas… Non, ce n'est pas possible… Alex ! Une photo de moi avec Alex !

– Vois par toi-même ! C'est celle de *Celebrities* !

Evy…

– Je réfléchis à un moyen de sauver ton image et je te recontacte. En attendant, pas de vague, tu fais profil bas, c'est compris ?
– Compris.

Ma réponse est automatique. Quand mon agent raccroche, je suis déjà penché sur mon ordinateur portable.

Sur l'écran s'affiche la couverture du magazine pour lequel travaille Evy. Et comme Ash le disait, on me voit avec Alex, près d'un enclos au zoo, main dans la main, à rire. Et en gros, le titre racoleur : « Le fils caché d'Eliott Clark ».

Putain !! Je croyais qu'elle avait effacé les photos ! J'étais là, je l'ai vue faire ! Et comment a-t-elle pu me faire ça après la nuit qu'on a passée ensemble ? Je me suis laissé avoir comme un débutant !

De mon poing, je tape un grand coup dans le mur le plus proche. C'est bien plus que l'humiliation d'avoir été utilisé, bien plus que la blessure à l'ego alors que je croyais que nous avions partagé un moment spécial. Non, c'est pire encore. Parce que c'est ma relation avec Alex qui se joue. La vie d'un petit garçon qui va encore être chamboulée. Ce n'est pas assez qu'il ait perdu sa mère, il doit

aussi me perdre moi ? Lorsque les parents de Janice vont tomber là-dessus, ça sera fini pour moi, fini pour nous. Je ne pourrai plus le voir. Jamais.

Comment j'ai pu être aussi con ?!

Je fais les cent pas dans mon salon comme un lion en cage tout en ressassant mes erreurs. La sonnerie de mon téléphone me coupe dans mon élan. Cette fois, l'écran m'indique qu'il s'agit de mes parents. Je jure une fois de plus. Je suis partagé entre décrocher ou les laisser s'entretenir avec mon répondeur. Malheureusement, je ne les connais que trop bien. Ils insisteront jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent, autant en finir tout de suite.

– Bonjour Maman !

Je m'applique à prendre un ton enjoué afin d'éviter tout reproche inutile.

– Eliott ! Comment as-tu pu nous faire ça ? s'indigne ma mère à l'autre bout de l'appareil.

Évidemment, c'est d'eux dont il s'agit…

– C'est simple, j'ai…
– Je ne veux rien savoir Eliott ! me coupe-t-elle sèchement. Nous nous fichons de savoir d'où tu sors cet enfant ! Tu peux bien l'avoir adopté ou t'être encanaillé avec la première venue, c'est ton problème ! Mais comprends bien que ton père et moi ne tolérons pas que tu nous humilies auprès de nos amis. C'est la fois de trop Eliott ! Nous pensions que si nous te laissions parader et t'amuser à l'acteur de cinéma quelque temps, tu cesserais ta crise d'adolescence. Mais cette mascarade n'a que trop duré ! Tu viens d'avoir 28 ans et cela va de mal en pis, c'est inadmissible, tu as dépassé les limites que nous pouvions supporter !

Je ne réponds rien. Il n'y a rien à dire. Et plus rien à faire.

Face à mon silence, ma mère décide de conclure par le plus important à ses yeux.

– Quoi qu'il en soit, le mal est fait ! Sache que cet enfant n'aura rien ! Ton père a pris rendez-vous avec ses avocats pour le stipuler sur son testament. Les seuls héritiers de l'entreprise seront ton frère et ses futurs descendants. Et comme tu le sais déjà, nous te laisserons tout de même la propriété de Floride !

J'hésite à la remercier, mais elle serait capable de ne pas y voir mon ironie. Cette situation devient d'un grotesque phénoménal. Je ne sais pas si j'ai envie d'en rire ou d'en pleurer. Par miracle on frappe à la porte, ce qui me donne l'excuse parfaite pour couper court à la conversation.

– Je dois te laisser, Maman, quelqu'un frappe à ma porte, lui annoncé-je en me dirigeant vers l'entrée.

Elle marmonne quelque chose que je n'écoute pas.

Qui a bien pu passer l'entrée de l'immeuble ?

Peu de personnes peuvent passer l'entrée sans que j'en sois préalablement informé. Je mise sur Ash !

– Tu passeras le bonjour à Papa, me forcé-je à dire par politesse.
– Je suis là, Eliott, je t'entends, mais j'ai choisi de ne pas te parler, ronchonne mon père au loin.

Il n'est déjà pas très loquace en temps normal, et le voilà qui fait l'effort de m'informer qu'il fait la gueule. On aura tout vu !

– Eh bien c'est parfait, continue comme ça, c'est pas comme si ça changeait quelque chose à d'habitude ! rétorqué-je avant de leur raccrocher au nez.

Sans attendre, je regarde par l'œil-de-bœuf de la porte et aperçois Keith, mon frère aîné qui attend. Je souffle un grand coup, puis j'entrouvre la porte. Sans même l'accueillir, je me dirige vers le salon. Keith entre, referme la porte derrière lui et pose son attaché-case. Je me laisse tomber de tout mon poids sur le canapé et balance mon portable sur la table basse.

Keith attend, debout, dans son costume trois-pièces. Toujours parfait. Toujours impeccable. L'aîné de la famille Clark, l'héritier, l'enfant désiré est un grand avocat qui fait la fierté de nos parents. Contrairement à moi. Le second. Celui qu'on a fait naître « au cas où » il arriverait quelque chose au premier.

– Tu es venu pour enfoncer le clou ? Les parents s'en sont déjà chargés comme tu t'en doutes.
– Eliott, ne le prends pas comme ça, proteste mon frère. Je sais qu'ils sont maladroits, mais c'est parce qu'ils s'inquiètent pour toi…
– Non ! tranché-je froidement. Ils s'inquiètent pour *toi* ! Avec moi, ils s'inquiètent juste de ce que le vilain petit canard va encore pouvoir inventer pour entacher leur réputation. Je sais parfaitement les erreurs que j'ai faites par le passé. Alors oui, on a fait les quatre cents coups avec Janice et ça n'a pas été sans conséquence. Aujourd'hui, c'est moi et moi seul qui doit vivre avec ça. Je n'ai pas besoin qu'ils me rappellent sans cesse que j'ai fait de mauvais choix, j'y arrive parfaitement tout seul !

Les coudes posés sur mes genoux, je joins mes mains pour lui signifier que la conversation est terminée de mon côté. Les choses sont ce qu'elles sont, on n'y peut rien. Ni lui ni moi ne changerons le comportement de nos parents. Mais je ne supporte plus qu'il tente de prendre leur défense. Ils n'ont pas d'excuses. J'assume mes actes et leurs répercussions. Mais bien avant cela, bien avant encore que je devienne un adolescent rebelle, à l'époque où je n'étais qu'un petit garçon, il n'y avait pas d'amour. Et il n'y aura jamais d'amour.

Un silence s'installe. Et bien que mes rapports avec Keith n'aient jamais été franchement très intimes, nous sommes frères. Alors il n'y a rien d'embarrassant là-dedans. Je vois bien que Keith est gêné, mais cela n'a rien à voir avec le silence que j'impose entre nous. C'est parce qu'il sait que je suis un peu jaloux de lui, je l'ai toujours été et je le serai toujours.

– Je sais, finit-il par admettre. Je sais que c'est dur pour toi par rapport à Janice et que les parents n'ont pas toujours été tendres avec toi. J'ai conscience de tout ça. Si je suis là aujourd'hui, c'est parce que, moi, je m'inquiète vraiment pour mon petit frère. Et je ne franchirai pas cette porte avant que tu m'aies dit ce que je peux faire pour t'aider.

Keith attrape une chaise et s'installe à mes côtés. Il est déterminé. Je le vois dans son regard. Il n'est pas avocat pour rien !

– On peut poursuivre le magazine et le photographe en justice sans aucun problème, me propose-t-il, entêté. Si tu veux, je me mets sur le coup tout de suite, j'appelle le cabinet et…
– Si tu veux vraiment m'aider, je préférerais des conseils pour gérer les grands-parents d'Alex, confié-je à mon frère.

Maintenant que la photo est sortie, je dois anticiper tout ce que cela va engendrer.

– Tu peux tenter une discussion à l'amiable, conseille-t-il après réflexion. Juridiquement, on est pieds et poings liés.
– Hum… acquiescé-je, pensif. Je vais essayer, mais c'est loin d'être gagné…
– Allez, Eliott, ça va s'arranger, m'encourage Keith. Ce n'est qu'une promenade au zoo. Alex rit sur la photo, ça prouve bien que ce n'était pas méchant. Tu pourrais être surpris par leur réaction ! Je suis bien placé pour te dire que les gens sont parfois imprévisibles. Ça aurait pu être pire ! Imagine si ça avait été une sextape de toi qui était sortie ! Ou si t'avais couché avec une paparazzi, tiens !

Il tente de détendre l'atmosphère en blaguant. Mais en me voyant pâlir, il comprend rapidement que la plaisanterie ne m'amuse pas. Pas du tout même.

– Si jamais tu as besoin de te faire discret quelque temps, ma porte t'est ouverte, me propose-t-il. Tu peux squatter autant de temps que tu veux. Tu es le bienvenu !
– C'est gentil, mais ça devrait aller, refusé-je en serrant les dents.

J'apprécie son invitation et regrette de ne pas pouvoir mieux le lui exprimer. Je lui réponds lorsqu'il me salue avant de partir, mais je suis incapable de faire mieux.

Après son départ, je me lève et me passe la main dans les cheveux. Mon frère a raison, il faut vraiment être con pour baiser avec une journaliste.

Quel con, mais quel con ! Mais comment on peut être aussi con ?

Ma rage ne fait que grandir, j'ai besoin de passer mes nerfs sur quelqu'un. Je ne peux même pas téléphoner à celle qui vient de tout foutre en l'air. Puisque comme un abruti fini, c'est moi qui lui ai laissé mon numéro de téléphone.

Qu'est-ce qui m'a pris, putain ?

Je ne donne JAMAIS mon numéro, c'est toujours elles qui me le laissent. Et ils finissent

TOUJOURS à la poubelle. Elle m'a bien embobiné ! J'aurais mieux fait de passer la nuit avec une groupie qui m'aurait appelé par le prénom du super-héros que j'ai joué. Ou une starlette de téléréalité qui veut que je lui présente un producteur.

En attendant, je dois m'occuper d'Alex…

***

Dans la journée, Ash sonne à ma porte. Clairement, c'est mauvais signe. Ash ne se déplace chez moi que lorsqu'il a une faveur à me demander ou un contrat à me faire signer. Ce petit quadragénaire dégarni a en horreur qu'on perturbe sa routine. Il vit avec une oreillette greffée à l'oreille et passe son temps à passer du rire à l'aboiement. C'est tout noir ou tout blanc avec lui, il n'y a pas d'entre-deux.

– Je t'offre une bière ? lui proposé-je.
– Il va nous falloir quelque chose de plus fort que ça ! m'annonce-t-il en s'asseyant dans le séjour.
– À ce point ?

Il est rare qu'il prenne un ton aussi grave et cela m'alerte. Je fais demi-tour dans la cuisine pour me diriger vers le bar.

– Tu te rends compte dans quelle merde tu nous as foutus ? Un gamin, Eliott ! Putain… gémit mon agent en secouant la tête.

Je dépose deux verres à whisky ainsi qu'une bouteille sur la table.

– Ash, tu sais très bien, rétorqué-je.
– C'est bon, je sais, je sais, me coupe-t-il en levant une main pour m'arrêter. J'ai trouvé une solution. Tout est arrangé. Sers-nous un verre et je t'explique tout ça.

Je m'exécute et verse du liquide ambré à chacun de nous. À l'unisson, nous levons nos verres, puis avalons cul sec notre whisky. Le bruit de nos verres que l'on repose sur la table résonne dans l'appartement silencieux. Ash attrape la bouteille et remplit à nouveau mon verre.

– Il va te falloir au moins ça, crois-moi ! On est dans une bonne grosse merde, tente-t-il de me convaincre face à mon étonnement.

Tandis que je sens le whisky couler dans ma gorge, je me souviens pourquoi je fais confiance à Ash. C'est lui qui s'est toujours occupé de moi. Il ne m'a jamais doublé, jamais trahi et par-dessus tout, il a su me remettre sur pied quand je déraillais à mes débuts. Il m'a propulsé sur le devant de la scène en m'aidant à faire les bons choix de rôles à accepter.

Il marque une nouvelle pause, comme s'il attendait que l'alcool glisse dans mes veines, embrume mon cerveau. Je m'en fous de ce qu'il peut bien avoir trouvé comme solution, tant que ça n'implique pas Alex. C'est tout ce qui m'importe.

– Balance, Ash, l'invité-je à commencer.

– Très bien ! On va publier un démenti ainsi qu'une exclusivité en annonçant que tu es en couple avec Uma. Il faudra insister sur le fait que vous vivez une relation stable depuis votre rencontre pour le tournage du film, mais que vos carrières ne vous permettent pas d'envisager d'avoir des enfants pour le moment. J'ai vu ça avec son agent, tout est réglé !

Il m'annonce ça d'une traite, puis soupire. Il s'est débarrassé de la mauvaise nouvelle. Il sait parfaitement ce que je pense d'Uma et de son comportement à mon égard. Cette fille ne vise qu'à propulser sa carrière et notre couple lui permettrait d'être mise un peu plus en avant.

– Tu me demandes de mentir, conclus-je, pensif.

– On n'a pas le choix, Eliott ! On est coincé là ! L'idée c'est d'étouffer le scandale et de redorer ton image. Uma est plutôt bien accueillie par le public. Et l'idée de couple fera exploser le film au box-office.

– OK !

J'accepte sans rechigner. Si fricoter avec Uma devant les flashs et les caméras peut permettre au public d'oublier l'existence d'Alex alors je signe de suite. Et avec un peu de chance, ses grands-parents verront d'un bon œil ma relation stable avec Uma.

Maintenant, je n'ai plus qu'à m'occuper de cette foutue paparazzi…

À suivre,
dans l'intégrale du roman.

Disponible :

Love Scandal

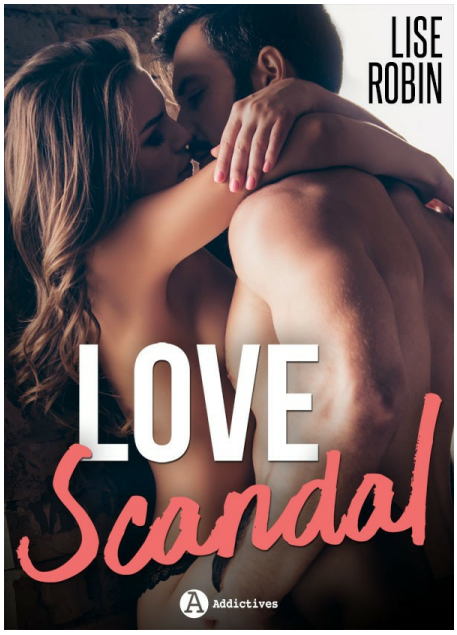
Prendre des photos d'Elliott Clark, la grande star de cinéma ? Pour des milliers de personnes, ce serait le job idéal, mais… pas pour Evy Walkers.

La journaliste rêve de reportages animaliers : les acteurs imbus d'eux-mêmes, non merci !

Pourtant, quand son patron la charge de jouer la paparazzi à une soirée de gala, elle n'a pas le choix. Et puis, après tout, deux ou trois clics et c'est fini !

Mais c'était sans compter sur Elliott, qui hait les médias et n'entend pas laisser Evy s'en tirer si facilement.

Alors qu'elle lève, malgré elle, le voile sur un incroyable scandale, la jeune femme va découvrir que derrière l'acteur secret se cache un homme troublant…



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com